

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

PER
B-139

H. E. Pradel

VOL. V, No. 27.

MARS 1896.

PRIX 10 CENTINS

LA BONNE LITTÉRATURE
 PARAISSANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS
FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

Sommaire :

La Fille du
Révolutionnaire

AU COMPLET

Par **GEORGES PRADEL**

ELLE NE CROYAIT PAS (Musique).
 PIERRE.
 PROVERBES.
 GASCONNADES.
 HYGIÈNE PRATIQUE.

Abonnement, avec prime, - \$1.00 par An

LE PROHON & C^o
LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

La Vengeance du Maitre de Forges

Par ANDRE VALDES.

BELLE-ROSE

Par AMEDEE ACHARD

Ces deux Superbes Romans Brochés en un beau et fort Volume
Grand format, 24 Magnifiques gravures hors texte.

 **75 Cents.** 

ON VEND SÉPARÉMENT

La Vengeance du Maitre de Forges

Un fort volume, grand format, 12 magnifiques
gravures hors texte.

 **50 cts.** 

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25, Rue St-Gabriel,

Montréal, Can.

B-13455
AVANTAGES AUX ABONNES DE

16 E. Beaupre
LA
Bonne Littérature Française

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

10. Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.
20. Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$1.20 achetés en détails à 10c le volume.
30. Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes à ouvrages (va leur moyenne 50c.) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

☛ Voir le coupon d'abonnement a la fin de ce volume.

VIENT D'APPARAÎTRE

AMOUR VAINQUEUR

Par JULES DE GASTYNE

Ce magnifique roman commencé par *La Presse* de Montréal et discontinué faute de copie, vient de paraître en brochure, au complet. Tous ceux qui ont commencé ce superbe roman sur *La Presse* sont anxieux de l'avoir en entier et les éditeurs se sont empressés de satisfaire à ce désir.

Prix : 25 cents franco

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

rue St-Gabriel.

Montreal, Can

Une publication populaire

QUI MÉRITE D'ÊTRE LUE PAR
TOUT LE MONDE

LA

Bonne littérature Française

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde, elle donne au-delà de 185,000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIASTRE PAR AN AVEC PRIME.

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant toutes les portes.

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulée: "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages formant une histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1.00 (une piastre).

VOLUMES PUBLIÉS :

- | | |
|---|------------------------|
| 1e—Follement aimée (épuisé)..... | par Pierre Maël |
| 2e—Les Mystères de Montréal (épuisé)..... | par Aug. Fortier |
| 3e—Le Martyr de l'Amour..... | par Pierre Zacone |
| 4e—La Roche qui pleure..... | par Chs. Valois |
| 5e—Le Remords d'un Faussaire..... | par H. Du Campfranc |
| 6e—Rêves Dorés..... | par M. Maryan |
| 7e—Le Drame de l'Hôtel Woronzoff..... | par Marie Maréchal |
| 8e—Les Fiançailles de Lorette..... | par Ph. Saint-Hilaire |
| 9e—Le Sacrifice d'un fils..... | par Ernest Daudet |
| 10e—Le Coureur de Dot..... | par H. Du Campfranc |
| 11e—Souffrance et Bonheur..... | par Pierre Maël |
| 12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre..... | par Eliza Gay |
| 13e—Le Roman d'un Crime..... | par Etienne Marcel |
| 14e—Trahison vaincue par l'Amour..... | par Jules Mary |
| 15e—La vengeance du Fiancé..... | " " |
| 16e—L'Enlèvement Mystérieux..... | par Xavier de Montépin |
| 17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf..... | par Pierre Maël |
| 18e—Un Misérable Faussaire..... | par Paul Saunière |
| 19e—Martyre d'une Mère..... | par Georges Pradel |
| 20e—La Charmeuse..... | par Jean Raynal |
| 21e—Le Vengeur..... | par Georges Grison |
| 22e—La Mèche d'Or..... | par Pierre Sales |
| 23e—Le secret des orphelins..... | Chas Deslys |
| 24e—Le Mystère du puits..... | par Pierre Sales |
| 25e—Un Drame à Trouville..... | par Alfred de Bréhat |
| 26e—La Belle Hôtesse..... | par Louis Letang |

Un numéro-spécimen est expédié franco, à toute personne qui envoie 10 cents en argent ou en timbres-poste aux éditeurs,

LEPROHON & LEPROHON

25, St-Gabriel,

MONTRAL

LA FILLE DU REVOLUTIONNAIRE

PREMIÈRE PARTIE

93

CHAPITRE PREMIER

LE TRAITRE

Au milieu des marronniers, des platanes et des trembles, au milieu des verts crus et cendrés, une masse rouge apparaîssait.

C'était Kermarc.

Tel il était il y a cent ans, tel il se montre aujourd'hui encore. La Révolution, qui a la prétention de tout détruire, l'a laissé debout, l'oubliait, ou n'ayant pas le temps de le démolir. Kermarc est donc demeuré un beau logis, un riche domaine ; son toit abrite aujourd'hui des espérances et des joies. Malgré tout et malgré tous, après l'orage revient le soleil. Mais si cette retraite est à cette heure paisible, il n'en fut pas toujours ainsi. A l'époque où commence cette histoire,—écho exact de souvenirs fidèles et précis,—Kermarc fut le théâtre de drames lugubres et sanglants, comme on en rencontre à chaque page du livre rouge de la Révolution française.

Un soir d'été du mois d'août de l'année 1793,—de messidor an II, comme allaient dire quelques mois plus tard les égorgeurs qui s'affublaient du titre de patriotes,—Kermarc semblait plongé dans une léthargie profonde. Toutes les fenêtres de la façade demeuraient sombres. Une seule lueur filtrait entre deux rideaux du rez-de-chaussée, tirés avec soin. Malgré une chaleur étouffante, cette lueur disait que le château, triste et lugubre en ce moment, était cependant encore habité. Par contre, de l'autre côté du bâtiment, les lampes flambaient, la livrée veillait. Pauvre livrée, à cette heure elle était bien modeste. Dans ces sombres jours, nombre de laquais avaient été remerciés depuis longtemps. Il ne restait plus guère que les gens qui faisaient partie de la famille, les désintéressés, les fidèles, ceux qui avaient élevé leurs seigneurs, ou avaient grandi avec eux.

Dans la vaste cuisine de Kermarc, autour d'une table encombrée, par la desserte, des domestiques étaient encore assis. C'était la cuisinière d'abord, Françoise, une de Savenay, qui frisait la soixantaine et gardait toujours bon œil et bon pied. Aimant ses maîtres, dévouée, honnête, Françoise avait la tête près de la coiffe et ne se laissait pas intimider par le récit des horreurs révolutionnaires que depuis bien des mois, elle entendait chaque jour. Venaient ensuite des filles de chambre, des laveuses de vaisselle, un vieux piqueur, nommé Noël, qui n'avait plus rien à faire à Kermarc, et y prenait ses invalides ; en France, à cette heure, il n'y avait plus qu'une chasse, la chasse à l'homme. Et enfin, Jean le cocher, vieux également, auquel Françoise reprochait souvent son intempérance.

Tous ces serviteurs, à part un jeune garde-chasse, qui, couché sur une chaise, s'était endormi au coin de la cheminée, son chien à ses pieds, étaient groupés autour de la table, et là, tête tendue, bouche béante, écoutait un jeune paysan qui, tout affairé venait de pénétrer dans la cuisine.

Il avait fourni une longue course, le pauvre ! Ses traits fatigués, l'avidité avec laquelle il dévorait les aliments que Françoise avait mis devant lui, le prouvaient surabondamment. Les longues mèches de ses cheveux bruns restaient collées à son front ; il les re-

levait et les essuyait parfois du revers de sa manche, et, tout en mangeant reprenait le fil de son discours.

—Voyons, mon gars, finit par lui dire Françoise, ne te presse pas, soupe à ta faim, bois un coup, sans cela tu vas étouffer ; puis doucement, tu nous expliqueras ce que tu as vu ; car je veux que le loup me croque si j'ai rien compris à ce que tu nous racontes depuis un instant.

—Oui, m'ame Françoise, répliqua l'affamé, en broyant entre ses dents une aile de poulet, après avoir vidé d'un trait une moque de cidre. J'ai eu une rude peur, allez, et je vous prie de croire que je ne suis point revenu de Nantes par la grande route. Il y avait des hommes sur la chaussée ! il y en avait ! il y en avait ! avec des piques, des fusils, et leur affreux bonnet rouge, plus fait pour effrayer les taureaux et les vaches que pour couvrir la tête des chrétiens, pour le sûr. Quand j'ai vu ça, qu'ils avaient l'air d'être dans un vilain état, rouges et perdus chantant la Carmagnole, jurant comme des païens et des Juifs, et surtout après ce qui s'était passé déjà, j'ai tiré sur ma droite. Ah ! j'ai fait un rude tour, allez ! J'ai pris par Orvault, j'ai traversé le bois Morin, et je suis arrivé ici, il était temps. J'étais fini.

—Pauvre p'tiot, dirent les chambrières, il s'a allongé de plus de trois heures.

—Et, dis, Yvon, interrompit Noël le piqueur, tu ne sais pas où ils allaient, les hommes à piques ?

—Je ne leur ai point demandé, m'sieu Noël. Faut croire qu'ils vont encore brûler quelque château, quelque domaine, puisque depuis six mois on ne voit plus que cela dans les entours.

—Bonté de Dieu ! s'écria Françoise, quand le pays sera-t-il délivré de tous ces bandits ?

Les filles de chambre et de cuisine firent un grand signe de croix et le piqueur, ainsi que le cocher, hochèrent tristement la tête.

Cependant, le jeune gars, après avoir dévoré un à un les membres du poulet, être revenu aux crêpes, tout en vidant un fort pichet de cire, s'était arrêté pour respirer un peu. Françoise jugea le moment venu de lui faire reprendre sa narration.

Parti de Kermarc le matin même, pour aller commander des provisions à Nantes, il en était revenu beaucoup plus tard qu'il n'eût dû le faire. Il lui était donc arrivé quelque chose d'extraordinaire, car Yvon-Louic, serviteur zélé et modèle, était incapable de muser en route ou de s'enivrer.

—Enfin, continua-t-il après avoir respiré longuement, voilà la chose : Ja suis parti ce matin pour faire toutes les commissions, vous vous en souvenez bien, m'ame Françoise. Sur les dix heures, j'étais à Nantes. Je me suis d'abord rendu chez Coltar, à la Gerbed'Or, pour la provision de cassonade, pour l'huile, pour le poisson sec. Puis, je suis allé rue de l'Héronnière pour la poudre et les b...

—Tais-toi, fit Françoise d'une voix sourde, en jetant un regard soupçonneux du côté de la cheminée.

—Tranquillisez-vous, m'ame Françoise, reprit Yvon en clignant de l'œil. Je n'ai rien oublié. Suffit. J'ai été chez Nicolet, le charpentier, et je suis arrivé chez Briffot pour le vin. Voilà qu'une fois chez M. Briffot, qui, comme vous le savez, demeure sur la Fosse, je vois dans la rivière une grande galiote, peinte en noir, et sur laquelle on hissait de tous les côtés des pavillons rouges. Une foule énorme regardait ça sans souffler. On eût dit d'un grand enterrement, tant tout le monde était triste. Voilà que, dame, vous savez bien, m'ame Françoise, je suis un peu curieux, je m'approche d'un gros Monsieur bien mis qui, appuyé contre une des bornes du quai, sifflottait une petit air guilleret, et je lui demande poliment ce que l'on va faire là. Le Monsieur regarde mon costume, mon chapeau, mon bragou et...

—C'est la Thérèse, qui me répond, en roulant des yeux furibonds, une gabarre ; on en fait une prison ! Une prison tu entends, espèce de Chouan, pour tes gredins de prêtres et tes brigands de nobles, et on t'enverra les rejoindre si tu ne travailles pas pour la République une et indivisible.

—Le misérable, s'écria Françoise en devenant toute rouge.

—Ma foi, je n'ai pas demandé mon reste et j'ai pris ma course en me recommandant à la bonne madame Sainte-Anne. D'autant que le monsieur venait de me montrer du doigt à deux soldats. Mais ce n'était que le commencement de mes aventures. Je remonte à toutes jambes du côté de la place Graslin, là où ils ont établi leur machine pour couper es têtes. Je voulais gagner la route de Gigant. Me voilà tout à coup arrêté par la foule

qui barrait la place. Impossible de passer. Bientôt on crie autour de moi :

— Les voilà ! les voilà !” J’entends des tambours qui roulent ; je vois les fusils des soldats et des dragons à cheval. Me dressant alors sur la pointe des pieds, qu’est-ce que j’aperçois au milieu ! Ah ! m’âme François, votre cœur eût saigné pour le certain ! Plus de cent messieurs prêtres ! des petits et des grands, des jeunes et des vieux. Il y en avait en manteau blanc, en robe brune, des frères quâteurs ! Ils étaient enchaînés trois par trois, et les vieux qui ne pouvaient pas marcher, les soldats les bourraient de coups de crosse. J’en ai vu un, un pauvre bonhomme tout blanc ! Il est tombé ! Avec la pointe de leurs sabres, les bêtes féroces l’ont obligé de se lever. Quand il a été debout, malgré la poussière et le sang qui couvraient son visage, je l’ai reconnu . . . vous le connaissez aussi, vous autres ! Pour chacun de vous il a été bon et charitable. C’était l’abbé Sauret.

— Le recteur de Savenay ! C’est-y Dieu possible ! s’écria François en se levant en sursaut, bonté du ciel ! Un saint entre les saints ! et qui n’a jamais eu que sa soutane.

Les autres serviteurs poussaient des exclamations d’horreur et de douloureuse surprise. L’abbé Sauret, un saint, comme le disait François ! Ce bruit réveilla sans doute le jeune garde-chasse, qui s’était assoupi auprès du foyer sans feu, car il se leva nonchalemment et s’étira les bras en baillant.

C’était un grand garçon d’environ vingt-cinq ans, bien découpé et d’une taille un peu au dessus de la moyenne. Les membres grêles, mais nerveux, étaient proportionnés. Quant à la tête, bien que d’un dessin régulier, ses traits affectaient une ressemblance vague avec ceux d’un carnassier quelconque. Des yeux fuyants voilés, dénonçaient la ruse et l’astuce ; et la bouche, avec ses lèvres minces, accusait une froide cupidité.

L’indifférence du garde fit bouillonner davantage encore l’indignation de François, qui, prenant directement le dormeur à partie, lui dit toute pâle de colère :

— Ça ne te fait rien, ce que tu viens d’entendre, Nicolas Goujon ? Tu trouvais le moyen de dormir, tandis qu’Yvon nous racontait ces horreurs :

— Oui, je dormais, et après, répliqua le garde en haussant les épaules. Qu’est-ce que que vous voulez que ça me fasse, tout ça ? Il y a la guerre entre les nobles et le peuple. Y s’égorge, y s’coupent la tête, y s’fusillent ! Et après, que ce soit la noblesse, que ce soit le peuple qui devienne le maître, qu’est-ce que j’y gagnerai, moi ? Faudra-t-il pas encore que je cherche ma vie ? que je peine ? Allez ! ceux qui sont condamnés au travail, c’est pour toujours.

— Tu es été bien heureux d’en trouver chez les nobles, du travail, et le couvert et les vivres, sur les terres de madame, répliqua la cuisinière, en regardant Nicolas avec mépris ; sans cela, où serais-tu à cette heure ?

Cependant Yvon continuait son récit.

— C’est le général des dragons rouges, Beysser, qui commandait les soldats. Il avait à côté de lui Bâco ! Vous savez bien, le *Roi Bâco*, comme ils l’appellent à Nantes. Celui-là porte encore le bras en écharpe de la balle qu’il a reçue le 18 juin. Il y en avait aussi deux autres avec des écharpes rouges, je ne les connais pas. Mais au milieu d’eux, et comme eux à cheval, j’ai vu ce vilain homme, que l’on dit comme ça qu’il est venu de Paris pour arrêter les suspects, défanatiser et terroriser les campagnes.

— Guermeur ! s’écrièrent à la fois tous les serviteurs.

— Lui-même ! ce gredin que l’on voit rôder autour du château, toujours accompagné de son escorte de dragons rouges. Je le rencontre pour ma part dans tous les chemins creux ! Ah ! si j’avais eu un fusil ! . . .

Au nom de Guermeur, Nicolas Goujon avait fait un mouvement, en lançant un regard en dessous à Yvon. Il prit son fusil accroché avec d’autres armes au-dessus de la cheminée, et, sans plus faire attention à ce qui se disait dans la cuisine, il siffla son chien et sortit.

Il se dirigea le lendemain vers la grande allée de maronniers, et, longeant la façade du château, s’arrêta un instant devant la fenêtre entre les rideaux de laquelle perçait toujours la timide lueur.

— Elles veillent, murmura-t-il, et ses traits prirent une expression haineuse.

— Elles relisent certainement encore cette damnée lettre.

Reprenant sa marche, il franchit l’enceinte du parc, ouvrant une petite porte dont il avait la clé. Alors, il pressa le pas, sondant l’oreille et sondant du regard l’obscurité profonde qui l’entourait.

Tout à coup, son chien, qui jusqu'alors s'était tenu derrière ses talons, le devança de quelques pas, puis tombant en arrêt, fit entendre un sourd grognement.

Le garde eut un mouvement de recul et arma prudemment son fusil. A cette époque, toutes les précautions étaient à prendre ; chaque buisson, chaque broussaille pouvait recéler un ennemi.

Le bruit des batteries résonna dans la nuit sombre, tandis que le chien assurait son arrêt en continuant de grogner.

—Pas de bêtises, citoyen, fit une voix sourde et grasse à quelques pas de là ; ne t'avise pas de tirer ; pour peu surtout que tu tiennes à ta peau, n'envoie pas de balles à un ami.

En même temps les branches du taillis qui bordait l'allée s'écartèrent, en donnant passage à un homme de haute taille. Il marcha droit au garde.

Ses traits étaient cachés par un large chapeau de feutre sur le côté duquel était piquée une cocarde tricolore ; vêtu d'une carmagnole, des pommeaux brillants de pistolets luisaient à sa ceinture, un lourd sabre pendait à son côté, il portait des hautes bottes dont les éperons sonnaient sur le sable de l'allée.

—Tu es en retard, citoyen, dit-il, lorsqu'il fut arrivé auprès du garde. Voici plus d'une grande demi-heure que j'attends. La place n'est pas sûre dans ton sacré pays de chouans. on a toujours la chance de recevoir un coup de feu. Les brigands sont partout. On a tué du monde ce tantôt encore aux Burons.

—Oui, répliqua Nicolas, j'étais dans le bois, j'ai entendu la fusillade.

—La paix ! reprit l'homme d'un ton d'autorité, je te demande ce qui a pu te retenir ?

—Je ne pouvais pas quitter la cuisine, on parlait de vous. Un petit drôle, qui est revenu de Nantes tout à l'heure, racontait en tremblant ce qui s'est passé. Il vous a vu.

—Tutoie moi. Tu ne pourras donc jamais te défaire de ces exécrables façons d'aristocrate. Tu pueras donc toujours le valet.

—Il t'a vu, reprit docilement le garde courbant la tête, tu étais avec deux autres hommes à écharpes rouges, occupés à faire conduire les prêtres et les moines en prison.

—Oui, Merlin de Douai et Gillet. Nous avons mené toute cette prétraille à bord d'une gabarre, puisque, pendant les journées de juin, des maisons de patriotes ont été démolies par les canons de Cathelineau et de Charrette. Il faut évacuer les prisons pour donner un abri aux républicains. Aujourd'hui on a vidé les Célestins, demain ce sera le tour des Carmélites. Mais qu'est-ce qu'il a dit ton petit brigand ?

—Il a dit, fit Nicolas avec un sourire, se courbant pour essayer de voir malgré la nuit l'effet que produiraient ses paroles sur son interlocuteur, il a dit que, s'il avait un fusil, lorsqu'il te rencontrerait rôdant autour de Kermarc comme tu le fais depuis trois mois, tu n'irais pas loin.

L'homme réprima un frisson et serra les poings avec violence.

—Oui, je sais bien, grommela-t-il, s'ils pouvaient m'assassiner ils ne manqueraient pas leur coup. Nous avons l'œil ouvert, heureusement. Enfin, quoi de nouveau au château ?

Nicolas Goujon parut hésiter un instant.

—Il y a eu une lettre, finit-il par dire, cherchant les mots et dissimulant son embarras.

—Eh bien ! où est-elle, répliqua l'homme avec impatience, donne vite.

—Ah ! voilà ! reprit le garde de plus en plus gêné, c'est que je ne l'ai pas.

—Tonnerre ! fit l'homme en tapant du pied, tu trahis donc ! Tu ne l'as pas ? et qui l'a prise ? Tu sais cependant ce qu'il en coûte de me... c'est-à-dire de trahir la république !...

—Il n'y a pas de trahison là-dedans. J'ai fait ce que j'ai pu, et je jure Dieu !—pardon—que ce n'est pas de ma faute. Ecoute plutôt, citoyen, et tu verras. Ce midi j'étais dans le bois, je veillais, j'avais vu Madame inquiète ; Mlle Andrée et elle étaient allées plusieurs fois dans le parc comme lorsqu'elles attendent des nouvelles. Je me dis : faut ouvrir l'œil, puisque tu m'en as donné l'ordre ; donc je veillais. Voilà que, tout d'un coup, je vois un chapeau débusquer de loin dans la taille. J'en vois un autre, et encore un autre, Ils étaient trois. Ah ! les gueux, ils glissaient entre les branches comme des couleuvres. Il ne cherchaient pas leur route. Ils filaient, ils filaient ! Je me disais bien que c'étaient des messagers ; mais sur lequel tirer, me suis-je demandé, lorsqu'ils sont arrivés à une certaine distance ? Quel est celui qui a la lettre ?

L'homme frappa du pied avec impatience. Il comprenait que le garde avait raison, et qu'il n'avait pu lutter contre toutes les précautions si bien prises.

—Alors, continua Nicolas, je me suis montré. Les gueux m'ont couché en joue ; ah !

mais ! ils avaient des petits fusils courts qu'ils portaient cachés sous le bras. L'un d'eux le plus petit, qui paraissait commander aux deux autres, s'est adressé à moi.

— Vous êtes à la marquise de Kermarc ? m'a-t-il dit.

— Oui, je suis son garde.

— Eh bien ! nous voulons lui parler tout de suite.

— Si c'est quelque chose que vous avez à lui remettre, ai-je repris, vous pouvez me le donner.

Le gars me lança un mauvais oeil : " Je ne t'ai pas dit que j'avais quelque chose à remettre à la marquise, m'a-t-il fait. Je t'ai dit que nous voulions lui parler. Conduis-nous et leste, nous sommes pressés." Il n'y avait pas à barguiner, il fallait en passer par là. Alors je les ai conduits à Madame. Les dames attendaient à la fenêtre du petit salon. Elles sont arrivées en courant. Comme j'essayais d'engager conversation, Madame a dit : " Bien, bien, je sais ! " et j'ai dû me retirer. Quant à Mademoiselle, elle n'a pu s'empêcher de s'écrier comme je refermais la porte : " Enfin ! des nouvelles de Louis ! " Louis, vous savez, c'est le frère de Mademoiselle qui est aux émigrés. Pour les hommes, ils sont repartis sur l'heure, sans vouloir même prendre un verre de vin.

— D'où venaient-ils ?

— De la côte sûr, ils avaient franchi la grand'route du Temple. La lettre a passé par l'Angleterre. La marquise a dû être prévenue qu'on allait la lui apporter par ce petit brigand de Jacques Diéras, du château de la Chaulaye, celui qui appartient aux Pennors.

Un sourire sinistre erra sur les lèvres de l'homme.

— Oui, je sais, fit-il ; eh bien, tranquillise-toi, Nicolas, ce Diéras ne fera plus de commissions.

— Que voulez-vous dire, demanda le garde ?

— Bien ? bien ? continue. Il n'est venu personne autre au château !

— Rien.

— A-t-on parlé de moi ?

— A la cuisine, oui, beaucoup et souvent ; mais ailleurs je ne saurais vous dire. Je ne cause pas avec les dames. Elles ne me parlent pas. Les nobles, ça ne converse pas avec les domestiques.

Ce fut au tour du questionneur de chercher ses paroles. Il reprit, après avoir hésité durant quelques secondes.

— Et la jeune fille ? que dit-elle ? que fait-elle ?

— Elle ne dit rien. Elle ne fait rien. M. René n'est pas venu depuis que je vous ai vu. Les dames de Kermarc ne sortent jamais. Comme vous pensez, dans ces temps, on ne reste pas à flâner le long des routes. Mais tu sais, citoyen, ce que disent les mauvaises langues du pays ; c'est que si on te rencontre si souvent par ces chemins-ci, avec ta colonne de dragons, c'est que tu t'es entiché d'une fille d'aristocrate, et que Mlle de Kermarc te tient fort au cœur.

L'homme porta la main à sa ceinture. Un grondement de colère s'échappa de sa poitrine.

— Sur ta tête, dit-il d'une voix sourde, tais toi ! Tu entends, misérable drôle. Permet-toi encore un semblable propos, et je te fais sauter la cervelle.

— C'est bon, c'est bon, répliqua le garde en baissant la tête, tout en jouissant d'avoir pris sa revanche en montrant à celui qui le menaçait qu'il avait percé à jour, c'est bon, on se tait. Je ne pensais pas qu'une plaisanterie pût produire autant d'effet.

L'homme fit semblant de dédaigner ces derniers mots et continua de s'enquérir de ce qui se passait à Kermarc.

A ce moment un hennissement se fit entendre à quelque distance. Le renâchement de plusieurs chevaux lui répondit.

— Allons, dit l'homme, je vais partir. Il avait sorti cinq pièces d'or de sa poche et les mit dans la main du garde. Puisque tu aimes tant l'or, tu en auras d'autre, beaucoup d'autre. Veille et tu seras content de moi, Ouvre l'œil en ce moment surtout, il va y avoir du nouveau. Dans cinq jours, à cette même place, à la même heure, si toutefois tu ne m'as pas aperçu plus tôt.

Cela dit, il s'éloigna. La garde demeura quelques instants immobile. Bientôt il entendit le galop d'une troupe de chevaux qui rapidement se perdit dans la nuit. Il prêta encore l'oreille. Tout dormait dans le bois, il reprit alors le chemin du château.

— De l'or, de l'or, murmurait-il en s'en allant, c'est très bien, mais il y a autre chose

dans la vie. S'il croit, celui-là, que c'est seulement pour son or que je le sers, il se trompe joliment. Etre riche d'abord. Ensuite être quelque chose, être l'égal de ces nobles si froids, si dédaigneux dans leur politesse. Jamais un mot plus haut que l'autre. On dirait qu'on n'existe pas pour eux. Ils sont bons. Ils ont été bons pour moi. Eh bien ! tout en eux m'exaspère. Tout ! jusqu'à leurs bienfaits que j'exècre.

Tout en faisant ces réflexions, le misérable qui trahissait ses maîtres, dont il mangeait le pain de chaque jour, avait de nouveau franchi la petite porte du parc.

Ce qu'il ne disait pas, ce qu'il ne répétait pas, c'est qu'il devait tout à la marquise. Un jour, il y avait de cela trois ans, la maréchassée avait fait une battue dans les environs. Le chef du détachement était entré au château prévenant Mme de Kermarc qu'un dangereux malfaiteur devait s'être réfugié dans ses bois. Lui et ses hommes étaient à la poursuite d'un contrebandier qui, depuis le bord de la mer, leur avait échappé. Il avait même blessé un garde-côte. On croyait qu'il s'était réfugié dans le parc.

—Fouillez, messieurs, cherchez, je ne crois pas que vous poursuivez ait pu pénétrer dans cette tranquille demeure.

La troupe, après de recherches minutieuses et inutiles, avait fait buisson creux.

En rentrant dans le salon, la marquise ne put retenir un cri de frayeur. Un homme venait de se précipiter à ses genoux.

—Sauvez-moi, madame, lui dit-il à voix basse, sauvez-moi, je vous en supplie. Je ne suis qu'un contrebandier. Je ne suis ni un assassin ni un voleur. Je n'ai pas frappé, je me suis défendu. J'ai franchi votre seuil, ne me livrez pas.

Mme de Kermarc ne put se résoudre à rappeler la maréchassée. Nicolas Goujon était sauvé. Bien plus, le vieux garde étant mort sur les entrefaites, elle lui donna la survivance de la place et Nicolas, bien à l'abri désormais, devint un serviteur attitré du château.

Laissons aller le garde-chasse jusqu'au pavillon qui lui sert de logis, et pénétrons dans le château, en franchissant la porte du petit salon du rez-de-chaussée dont il a été parlé au commencement de ce chapitre.

Auprès d'une petite table en marqueterie sur laquelle reposait une lampe protégée par un abat-jour, deux femmes étaient assises, l'une tout à côté de l'autre, la plus jeune tenant les mains de l'aînée.

C'était la marquise de Kermarc et sa fille Andrée.

La marquise était encore remarquablement belle, malgré ses cinquante ans passés. Grande, à allures souveraines, elle portait sur ses traits un air d'exquise bonté. Une moue un peu railleuse ourlait sa lèvre inférieure, indiquant, en outre d'un certain penchant à la moquerie, un caractère rieur et léger. Pauvre femme ! depuis longtemps elle n'était plus ni rieuse, ni légère, elle ne se moquait plus surtout. La bouche s'arquait maintenant sous un pli douloureux et triste, le sourire avait disparu. La bonté seule était restée, et Mme de Kermarc se demandait comment, à elle qui n'avait jamais fait que du bien, on pouvait causer tant de mal.

Andrée était l'image rajeunie de sa mère. On retrouvait sur son chaste visage les mêmes traits fins et délicats, mais avec une expression poignante d'oiseau effarouché et tremblant. Ses grands yeux, démesurément ouverts, révélaient une terreur constante. Mince et frêle, elle avait seize ans, elle était adorablement et merveilleusement jolie, gardant avec elle quelque chose de vaporeux, de céleste, qui, à première vue, produisait sur tous ceux qui l'approchaient un indicible étonnement. On ne pouvait oublier Andrée.

Les deux femmes étaient simplement mises, en robe noire : le grand deuil n'était-il pas commencé depuis longtemps déjà ! Les cheveux relevés sur la tête avec un œil de poudre, elle portait ce fichu blanc, devenu légendaire, qui encadrait encore à ce moment les royales épaules de la reine martyre.

Sur la petite table se trouvait une lettre, la lettre de Louis de Kermarc. Maculée, souillée, l'enveloppe témoignait de ses longues et périlleuses pérégrinations. La mère et la fille reprenaient tour à tour ce papier, en relisant jusqu'aux moindres passages, toujours avec un nouvel attendrissement et de nouvelles larmes.

Mais la main d'Andrée abandonna tout à coup celle de sa mère. La jeune fille, les yeux fixés sur la porte, se leva brusquement, en réprimant une exclamation de terreur.

Des pas précipités se firent entendre ; on gravissait les degrés du perron ; on poussait des exclamations de colère. Il y eut un bruit de lutte auquel succéda un cri de douleur.

La porte s'ouvrit violemment et un jeune paysan breton, à la figure énergique, s'élança dans le salon.

— Jacques, s'écria Mme de Kermarc.

— M'ame la marquise, s'écria celui-ci, votre brigand de garde voulait m'empêcher de passer. J'ai été obligé de le jeter, d'un coup de tête, en bas du perron. Ah ! si vous saviez ! On brûle tout à la Chaulaye.

CHAPITRE II

BLANCS ET ROUGES

Avant d'aller plus loin, il nous faut revenir en arrière, afin de mettre le lecteur à même de suivre les événements qui vont se dérouler devant lui.

La marquise de Kermarc était devenue veuve au moment où se faisaient sentir les premières secousses de la révolution. Esprit léger, plus léger même que celui de sa femme, le marquis avait été l'un des beaux esprits et des viveurs de la fin du règne de Louis XV. Ce raffiné sceptique et gouailleur, n'avait-il pas donné, lui aussi, dans les idées nouvelles qui furent le ferment de la grande convulsion ? Ne croyant à rien, admirateur de Diderot et de Rousseau, il s'était passionné pour ces systèmes égalitaires qui devaient conduire à l'inégalité la plus criante, en mettant la nation à la merci de quelques-uns.

Ayant mené vie joyeuse, le marquis mourut, laissant une femme jeune encore, toujours jolie, à la tête d'une fortune assez ébréchée.

La marquise avait eu deux enfants. L'aîné, Louis de Kermarc, servait à cette heure à l'armée de Condé. C'était une lettre de lui, qui, traversant l'Angleterre, et portée ensuite par les gars, était parvenue à la marquise, trompant la surveillance de Nicolas Goujon. Les tendances libérales du marquis n'avaient point trouvé d'écho dans le cœur de son fils. Comme tête de la nation française, il ne voyait que le roi de France. Aussi, au premier signal, émigrerait-il en 92, avec Louis Joseph de Bourbon prince de Condé, à la personne duquel il était attaché en qualité d'aide-de-camp.

La marquise demeurait donc seule, avec sa fille Andrée. Elle eût bien voulu, après la mort de son mari, mener encore à Paris et à Versailles le train élégant auquel elle était habituée. Mais le désarroi de sa fortune l'avait impérieusement rappelée en Bretagne. Elle résolut d'y passer quelque temps, jusqu'à ce que, sagement régie, remise au pair par des économies sévères, cette fortune lui permit de reprendre son ancien rang. Elle comptait sans la crise. Avant que ce projet pût être réalisé, la révolution se déchaîna et Mme de Kermarc et sa fille se trouvèrent heureuses d'être loin de Paris, bien à l'abri. Elles se flattaient que la Bretagne ne serait point atteinte, que le torrent passerait à côté de la vieille province sans la troubler. Vain espoir ! tout auprès d'elles, Nantes devint, comme toutes les grandes villes, un centre de terreur, et dans les alentours, le territoire fut le théâtre d'une épouvantable et interminable guerre.

Dans les premiers temps, elles croyaient n'avoir rien à craindre. Deux femmes seules, pensaient-elles, ne pouvaient éveiller aucune défiance, ni porter aucun ombrage. Mais à ce moment tout le monde était suspect. Ceux qui possédait surtout ; car il s'agissait de donner la curée à la meute insatiable que l'on avait déchaînée.

Elles ne pouvaient non plus prévoir qu'elles avaient éveillé d'autres convoitises plus terribles encore que celle que leur fortune avait fait naître.

Les hommes de la révolution n'en voulaient pas qu'aux fortunes des aristocrates. Quand les femmes étaient jeunes et belles, ils osaient convoiter aussi leurs personnes et jusqu'à leur cœur, comptant, pour vaincre l'insurmontable dégoût que les boureaux soulèvent, la terreur qu'inspire leur pouvoir. Souvent même dans des supplications, dans des larmes, dans des prières affolées, ils croyaient voir de l'affection.

Pétion n'a-t-il pas osé décrire, en longues pages, l'ignoble passion qu'il éprouva pour Mme Elizabeth. A Varennes, dans les regards désolés, dans les mains suppliantes, même dans les sanglots de la jeune et pieuse princesse, ce monstre, qui devait être plus tard dévoré par d'autres monstres, ne voyait-il pas " les marques d'un amour subit pour sa hideuse personne " (Edgard Quinet. *La Révolution*.)

Le marquis de Kermarc avait un ami, le comte de Pennors, plus jeune que lui de quelques années. Malgré cette différence d'âge, MM. de Kermarc et de Pennors avaient

été élevés ensemble, vivant et chassant jusqu'au jour où, fatigué de la vie de province, M. de Kermarc se mit à séjourner beaucoup plus à Paris qu'en Bretagne, négligeant l'amitié pour ne plus songer qu'au plaisir.

A son lit de mort il se souvint de son ami, il pensa qu'il allait laisser bien seules, sans gardien, sans appui, sa femme et sa fille. Peut-être présentait-il aussi que la tourmente n'épargnerait personne. Le comte de Pennors accourut aussitôt, au premier appel, amenant avec lui son fils René, un grand garçon de seize ans, mince, frêle, qui se mit tout de suite à regarder Andrée, qui en avait douze, avec de grands yeux étonnés. Dans cette enfant grandie avant l'âge, déjà sérieuse et réfléchie, il ne pouvait reconnaître sa petite compagne des premiers jours.

Dans une circonstance aussi grave, un désir exprimé par son ami mourant ne devait point soulever d'objections auprès du comte de Pennors. Les deux enfants furent fiancés. Peu après, Andrée retournait en Bretagne avec sa mère et retrouvait René, qui, avec le comte et le comtesse de Pennors, habitait le petit château de la Chaulaye, situé à quatre lieues de celui de Kermarc, au bord de la Loire, un peu au-dessus de Couéron.

Grise, lézardée, perdue dans les saules, la Chaulaye n'est qu'une simple et petite gentilhommière, aux pieds de laquelle serpente la Loire. L'eau est tantôt claire, tantôt jaune, selon qu'elle coule limpide ou torrentueuse, toujours rapide, car en cet endroit le courant se partage en deux. Devant la Chaulaye est un îlot encombré de peupliers et de hêtres que les plus violentes inondations n'ont pu parvenir à déraciner. A cette époque, ce bosquet, entouré de forts remous, se nommait, je crois, l'île Guerzic. Aujourd'hui, sans doute à cause des innombrables victimes qui ont longé ses rives, il se nomme l'île de la Liberté.

C'est dans ce petit manoir oublié que René vécut, durant quelques années, entre son père et sa mère. C'est là qu'il se mit à aimer sa petite fiancée de tout son cœur, sachant qu'elle serait un jour sa femme et que ce jour lui irait bientôt. On se mariait jeune à cette époque, comme si l'on eût prévu que l'on aurait pas le temps de s'aimer. Les quatre lieues qui s'éparaient les deux domaines étaient rapidement franchies. Les deux enfants, montés sur ces petits poneys barbus qui filent comme le diable et gravissent tous les obstacles comme de grandes chèvres, passaient ensemble de longues heures, galopant à travers les landes ou marchant lentement dans les hautes bruyères et les sapins. La petite fille était devenue femme de bonne heure, mais avec un air grave et sérieux, que lui donnait le charme saisissant et étrange dont il a été parlé plus haut. On eût dit que dans ses grands yeux bleus profonds, se lisait le vague effroi d'un prochain péril.

Pour René, malgré les ans, il paraissait être plus jeune qu'il ne l'était réellement. Des traits fins, réguliers, un peu trop efféminés peut-être, étaient corrigés par des yeux étincelants et un teint bruni par le soleil et l'air vif des landes. On eût dit d'un enfant en le voyant, et depuis longtemps déjà il était un homme.

Il ressemblait à sa mère, femme noble et belle entre toutes, rigide, calme, courageuse, femme bien faite pour supporter les grandes douleurs de ces temps héroïques et cruels. Elle adorait ce fils unique auquel elle aurait tout sacrifié avec joie, hormis l'honneur, hormis le devoir.

C'est au nom de l'honneur et du devoir qu'elle n'avait point essayé de retenir le comte de Pennors, lorsque celui-ci, l'année précédente, était parti, émigrant en même temps que son jeune voisin, l'ami de son fils, Louis de Kermarc, plus âgé que René de deux années.

Le comte de Pennors ne ressemblait en rien au marquis de Kermarc. Preux et fidèle, celui-là, il n'avait point donné dans les utopies nouvelles. Il avait élevé son fils dans cette idée fondamentale que les gentilshommes devaient être avant tout les sujets fidèles, les premiers soldats de la royauté, incarnation vivante de la patrie.

Laissant à la Chaulaye sa femme et son fils, malgré les supplications de celui-ci, qui voulait à toute force le suivre, il était parti des premiers.

—Tu es trop jeune, avait-il dit à René, puis ne faut-il pas que quelqu'un reste auprès de ta mère.

Une des premières balles fut pour lui. Il tomba en criant : "Vive le Roi !" La nouvelle parvint à la Chaulaye. La comtesse ne pleura point, bien que la douleur lui déchirait le cœur. Elle prit le deuil ; comme toutes ses pareilles de France, le noir ne devait plus la quitter. Pauvre femme, elle venait de perdre celui qu'elle aimait ; elle sentait qu'elle allait supporter encore bien d'autres angoisses ; René ne devait-il pas, lui aussi, faire son devoir et venger la mort de son père ?

A ce moment, quelle était la situation de la France, en général, et de la Bretagne, en particulier ?

La mort de Louis XVI avait rendu les partis irréconciliables et augmenté le nombre des ennemis de la Révolution. L'Europe entière répondit à la nouvelle de l'assassinat du roi par un cri d'indignation. Le premier mouvement de stupeur passé, la Bretagne répondit par un autre cri de vengeance et de fureur.

Tout croulait en France. C'était le déchaînement de la terreur. A l'intérieur, Marat décréait le pillage ; l'extérieur, les succès militaires de Dumouriez et surtout le crime du 21 janvier faisaient entrer dans la coalition la plupart des gouvernements, encore indécis ou neutres.

Toutefois, les frontières de la France devaient être attaquées cette fois par les puissances de l'Europe.

De plus, la coalition avait une âme ; l'Angleterre qui, jusqu'alors, avait conservé des dehors pacifiques et qui, prenant la tête du mouvement, choisissait cette occasion pour paraître sur la scène des hostilités. Elle réunissait dans la main de Pitt tous les fils de cette ligue. Le ministre, en quelques mois, passait sept traités d'alliance et allait conduire toutes les opérations.

A l'intérieur, la Bretagne, la Vendée et l'Anjou se soulevaient à la fois.

C'est le dimanche 10 mars 1793 que se sont ébranlées, partout en Bretagne les grandes masses agricoles pour se jeter sur les villes. Cela eut lieu à la sortie de la grand'messe. La cloche de la bénédiction fut le signal, le tocsin, de la grande guerre de Bretagne et de Vendée. L'explosion de Saint Florent eut lieu le 11 ; celles de Pontivy, la Roche-Bernard et autres villes bretonnes se firent le 13 et le 15. Le 15 aussi, le "Héros populaire de l'insurrection vendéenne," le voiturier Cathelineau, prit les armes et commença le mouvement de l'Anjou.

Toujours à cette même date, le 19, date fatale, la révolution s'établit à Nantes pour faire face au soulèvement général. Nantes s'organisa un gouvernement, leva des armées lança ses colonnes infernales par toute la Loire-Inférieure, souvent au-delà. Ce jour-là tous les corps constitués de la ville de Nantes s'unirent en un seul, formant un corps souverain. Ils mirent les caisses publiques au château de Nantes, créèrent des cours martiales pour suivre les colonnes et condamner et exécuter sur les lieux les Bretons pris les armes à la main. Ils organisèrent un tribunal extraordinaire et sans appel, et, pour avertir les royalistes que le moindre mouvement dans les villes serait puni de mort, ils ordonnèrent que d'avance on dressât la guillotine.

Les conventionnels se déchiraient déjà. Pour un moment, ils se réconcilièrent. Ils donnèrent huit jours aux nobles et aux prêtres pour sortir du territoire : après quoi, ceux que l'on prendrait seraient mis à mort dans les vingt-quatre heures.

—Pars, mon fils, s'écria la comtesse de Pennors, en réprimant ses larmes. Ta place est là dans les rangs de ceux qui veulent venger la mort du roi, sauver la reine, attacher la Révolution. Te retenir auprès de moi serait un crime, une lâcheté que je ne dois pas commettre. Je n'ai plus que toi au monde, cependant. . . pars.

—Sa mère et moi nous veillerons sur Andrée, ajouta la courageuse femme. Pars, mon enfant. Souviens-toi de ton père. A ton retour tu retrouveras ta fiancée.

Elle ne court aucun danger. De pauvres femmes seules n'ont pas d'ennemis.

Mme de Pennors se trompait.

Un ennemi sans pitié, un ennemi terrible venait d'arriver à Nantes.

Il se nommait Guermeur.

Guermeur ! Ne trouvez-vous pas, lecteurs, que ce nom donne froid lorsqu'on le prononce ? Ne dirait-on pas, en l'écoutant, d'une ancienne devise à double sens ? "Guerre-meurs." ces deux connaissances ont quelque chose de fatal, de sinistre. Celui qui s'appelait ainsi devait porter avec lui la guerre, mais non la guerre France, loyale ; il ne devait point connaître le combat face à face. Sa guerre à lui c'était la guerre des lâches, l'assassinat !

Pour imposer la Révolution à la France qui se débattait convulsivement, la convention ne trouva rien de pire que la création du tribunal révolutionnaire. A l'heure où la Bretagne se soulevait, à la voix de Danton, le tribunal de sang voyait le jour. A la même heure également, il fut résolu, sur la proposition de Carnot, qu'une partie considérable de l'Assemblée, quatre-vingt-deux membres, se transporterait aux armées et dans les départements.

Guerneur fut de ceux-là

Avant de siéger à la convention, d'où venait-il ? Les uns disaient de Morlaix, d'autres de Laval ; de Bretagne à coup sûr. C'était bien un Breton, mais un Breton traître à son Dieu, à son Roi, à sa Foi.

Grand, haut, fort, avec des épaules voûtées et larges, des traits gros, une bouche lip-pue et sensuelle, un œil bleu clair, toujours voilé sous le froncement d'épais sourcils, voilà l'homme.

Quel âge pouvait-il avoir ? on n'aurait pu le dire au juste ; un front sillonné et ravagé attestait qu'il avait dépassé la quarantaine.

Son aspect inspirait la terreur ; la terreur devait l'appeler à elle, le sang attire le sang.

En lui, il y avait de l'hyène et du chat. Le monstre caressait avant de mordre, éprouvant un plaisir cruel à j uer avec sa victime.

Un jour, il était apparu à Montfort, dans l'Île de Vilaine. Là, il s'était fait remarquer par une telle haine contre les prêtres et les nobles, il avait prononcé tant de discours incendiaires, réclamé la tête de tant d'innocents, que Montfort, petite ville imbue d'un républicanisme aussi nouveau que fervent, l'avait envoyé siéger à la Convention.

La Révolution, fort à court, cherchait des agents sans préjugés, sans scrupules, sans principes ; pourvu qu'ils fussent capables... de tout, elle ne leur demandait pas d'où ils venaient. Personne ne songeait donc à s'enquérir du passé de Guerneur ; et comme, en dehors des tirades sanguinaires, des imprécations et vociférations démocratiques, il se montrait peu loquace, il passait, aux yeux de ceux qui soutenaient la Révolution, pour un être sans reproche et sans peur.

A la Convention, il s'était signalé par les notions les plus effroyables, allant de Danton à Marat, et de celui-ci à Robespierre, selon le cours politique du jour. Naturellement, il avait voté la mort du roi, cette mort horrible, *sans phases*, sacrilège affreux qui pèsera éternellement sur la France.

Au 10 mars, il s'écriait ; " Si les girondins sont l'obstacle, égorgeons les girondins."

Comme si l'obstacle ne devait pas toujours exister jusqu'à l'heure de l'éroulement final !

La convention lança donc nombre de ses membres sur la Bretagne. En outre de Prieur et de Marne, ce mélomane sinistre, et de Bourbotte qui suivaient l'armée républicaine, Gillet, Merlin de Douas et Guerneur se rendirent à Nantes, Nantes étant le grand centre de résistance contre l'insurrection. De là, les conventionnels devaient suivre les opérations et se porter sur tel ou tel point menacé, selon les besoin de leur cause.

A Nantes se trouvait déjà un autre conventionnel, un girondin, Coustard, qui devait bientôt, dévoré par ses congénères, disparaître de la scène politique. En même temps, un autre girondin Baco, *le roi Baco*, dont plus haut il est parlé, était à la tête de la municipalité nantaise.

Toutes ces pers onnalités d'opinions diverses, se détestaient, se décriaient et surtout se surveillaient. La Convention savait parfaitement ce qu'elle faisait en envoyant plusieurs de ses membres à la même place. Au moyen de leur espionnage réciproque elle était sûre de savoir la vérité.

Il faut en demander pardon aux lecteurs, mais il est nécessaire de rappeler ces détails de l'histoire du temps, pour lui faire comprendre la suite de ce récit

A peine arrivé à Nantes, Guerneur, lui aussi, se déguisa en chef militaire, et prit une allure dans plus martiales. Le commissaire passa à sa ceinture rouge une paire de pistolets d'arçon, ceignit un lourd sabre et chaussa de hautes bottes. C'est chargé de cet attirail que nous l'avons vu apparaître au début de cette histoire, dans l'avenue de Kermarc.

Se faisant donner une escorte par l'ex-chirurgien Beysser, général des dragons rouges de Bretagne, il se mit à parcourir les rues de Nantes et la banlieue, poussant même des pointes assez loin de la ville, lorsque des éclaireurs étaient venus lui annoncer que les chouans ne se trouvaient pas dans ces parages.

Il est à remarquer qu'en révolution, à toutes les époques, les *civils*, chargés d'un pou voir quelconque, éprouvent l'impérieux besoin de jouer forcément au soldat.

Ainsi que Yves Louïc l'avait dit, la mission du citoyen Guerneur consistait à terroriser et à défanatiser les campagnes, et il s'acquittait de ce devoir en conscience, en se montrant aux yeux des paysans étonnés partout où il pouvait le faire sans trop exposer sa précieuse personne. Dans ses excursions, il relevait avec soin les châteaux et les gen tilhomnières, les pointant sur sa carte, et se promettant, une fois la guerre terminée, d'

faire passer sur toutes ces demeures, somptueuses, ou modestes, le niveau républicain.

Dans une de ses courses, il poussa jusqu'à Kermarc. A la vue des trois pointus du manoir, il éprouva un mouvement de rage. L'aspect seigneurial de Kermarc faisait bouillonner toutes les passions haineuses dans le cœur du conventionnel. Au milieu de ce pays embrasé par la guerre civile, Kermarc conservait un calme, tranquille, hautain.

—C'est un défi à la Révolution, groinmela Guerneur entre ses dents.

Avec son escorte, il s'était arrêté au milieu de l'avenue, et, de loin, sondait les profondeurs du parc à travers les barreaux de la grille. Elle s'ouvrit tout à coup, et donna passage à une jeune fille montée sur un petit cheval breton qui galoppait d'un train endiablé. Un garde, également à cheval, suivait à distance respectueuse.

C'était Andrée de Kermarc, accompagnée de Nicolas Goujon.

A l'aspect des dragons rouges, Andrée ne put retenir un cri de frayeur, elle devint livide. Le petit cheval fit un écart, et, après une volte complète, rentra bride abattue dans le parc.

Guerneur eut un éblouissement.

Le regard effaré de l'enfant l'avait frappé au cœur. Il demeurait là, hébété, les lèvres ouvertes, suivant d'un œil écarquillé la forme blanche qui s'enfuyait au loin. Il venait de ressentir une commotion épouvantable, un choc douloureux et terrible. Un sentiment inconnu jusqu'à cette heure venait de s'emparer de cette nature féroce.

Sur certains, l'amour s'abat comme un châtement.

Comme un éclair, une pensée éclata dans ce cerveau. Revoir cette enfant, lui parler, jouir de sa présence... en faire la compagne de sa vie... Mais avant, faire périr ceux qui l'entouraient, qui l'aimaient ou pouvaient avoir des droits sur elle. Détruire ce château. Brûler et tuer tout!...

Oui, tout cela se heurta confusément dans son esprit. Sa vie avait désormais un but. Il aimait! Mais comme aiment les fauves, avec fureur. La passion qui s'emparait de lui appelait plus les morsures que les caresses.

Andrée s'était précipitamment enfuie, mais le serviteur ne l'avait point accompagnée. Son cheval s'était arrêté brusquement et le jeune garde regardait avec une curiosité ironique le conventionnel qui semblait frappé de stupeur.

—Diable, fit-il à part lui, m'est avis que la jeune maîtresse fait une impression carabinée sur ce bonhomme-là.

Cependant Guerneur s'était remis. Le regard railleur de Nicolas, qu'il sentait fixé sur lui, lui fit monter au front le rouge de la colère. Il oublia un instant l'image de Mlle de Kermarc pour ne songer qu'à l'être assez osé pour regarder en face un commissaire de la convention.

Le premier mouvement de Guerneur fut de faire signe à deux dragons et d'ordonner de jeter l'isolent à bas de son cheval. Mais aussitôt il se ravisa. En regardant attentivement le garde, il reconnut vite ces lèvres minces, ce regard faux, tous les signes distinctifs qui dénotent le fourbe et l'avidé.

—Ce n'est pas là un serviteur dévoué qui reste en travers de la route pour protéger la retraite de sa maîtresse, murmura-t-il, il y a peut-être quelque chose à en tirer.

Faisant avancer sa monture à l'encontre de celle du garde, il s'éloigna légèrement de l'escorte, puis s'adressant à Nicolas qui n'avait pas baissé le regard :

—Avance ici, citoyen, lui dit-il.

Le garde fit deux pas en avant et se trouva alors à la hauteur du conventionnel.

—Mets pied à terre, fit encore Guerneur, et réponds-moi ou sans cela je te fais ficeler par mes dragons,—il disait : " Mes dragons,"—et mener à Nantes sur l'heure.

—Et pourquoi cela ? répliqua Nicolas sans se troubler, je n'ai fait de mal à personne.

—Nous allons voir cela tantôt. Réponds, te dis-je, en attendant. A qui est ce château ?

—A la marquise de Kermarc.

—Rien que sur ce mot-là je devrais te faire arrêter. Il n'y a plus de marquise, il n'y a plus de *de*, la République a aboli les titres, les particules. Tu le sais, et tu continues à servir une aristocrate, une ci-devant ; bien plus, toi, un homme libre, tu persistes à te dégrader en portant sa livrée.

—Dame, reprit toujours sans s'émouvoir Nicolas Goujon, je n'ai pas de biens au soleil. Si vous voulez me donner une position, je ne suis pas attaché au pays des nobles, ou, comme vous dites, des ex-nobles. Je cherche à gagner ma vie, et c'est tout.

—Qu'est-ce que c'est que cette ci-devant marquise ?

—Une veuve, qui vit seule avec sa fille, la jeune citoyenne à laquelle les dragons ont fait tant peur.

—L'a maîtresse n'a pas de relations avec les brigands ?

La garde hésita un instant avant de répondre. Evidemment il soupesait qu'elle intéressât il pouvait avoir à dévoiler les secrets de sa maîtresse. Il se décida pour une réponse ambiguë.

—Peuh ! vous savez, fit-il deux femmes seules, ça ne peut pas faire grand'chose.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux de Guermeur. Il avait trouvé à qui parler, l'homme était à vendre.

—C'est bon, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. La République aura l'œil sur elles. Maintenant, autre chose, citoyen ; vas-tu souvent à Nantes, et peux-tu parfois t'y rendre sans éveiller les soupçons ?

—De temps à autre on m'y envoie faire des commissions ; et comme je passe ma journée et parfois mes nuits dans les bois je pourrais bien y aller si j'en avais l'envie ou si cela était nécessaire.

Cela marchait de mieux en mieux. Evidemment l'homme ne demandait qu'à parler. Le conventionnel, sûr de retrouver le garde, désirait terminer cet entretien, qui pouvait éveiller les soupçons du chef d'escorte. A ce moment, toutes les précautions devaient être prises, chacun se méfiant de son voisin.

—Trouves-toi à Nantes sous deux jours, dit-il à Nicolas. Tu te rendras au château. Tu demanderas le citoyen commissaire Guermeur. Tu retiendras ce nom-là, Guermeur. Et alors je te donnerai mes instructions et les moyens de servir la République une et indivisible.

—Je crois, fit Nicolas en remontant à cheval et en reprenant à petit pas le chemin de Kermarc, je crois que je pourrais bien avoir trouvé le moyen de gagner de l'argent et en même temps celui de devenir quelque chose. J'irai voir cet homme-là, comme il me l'a dit. Il ne me fait pas peur du tout, avec ses airs terribles. . . En a-t-il roulé des yeux à la vue de mamzelle Andrée. Allons, Nicolas, le gibier donne dans le collet. Ton étoile pourrait bien briller mon garçon.

Deux jours après, parti de bon matin de Kermarc, il se rendait à Nantes.

Dès son arrivée au château, ayant annoncé l'objet de sa visite, il fut aussitôt introduit auprès de Guermeur.

CHAPITRE III

LE MARCHÉ

Tournant le dos à la porte, Guermeur était assis à une petite table couverte de papiers. Il y avait là des dénonciations, des mandats d'amener, des listes de suspects et des liasses d'arrêts de mort. Comme arme de persuasion, la République a surtout employé le couperet de la guillotine.

Une glace placée sur la cheminée devant le conventionnel lui permettait de voir tout d'abord la physionomie des gens qui arrivaient jusqu'à lui.

Il ne put dissimuler un sourire de satisfaction à l'aspect du garde. Il l'attendait.

Depuis la rencontre il avait vainement cherché le sommeil, il avait eu devant les yeux cette apparition céleste qu'il n'avait fait qu'entrevoir et qui s'était dissipée, en lui laissant au cour une blessure incurable.

—Tu es exact au rendez-vous, citoyen, dit-il en se retournant brusquement et en toi-sant le nouveau venu.

—Dame, répliqua Goujon, vous m'avez prié de venir, j'ai pensé que vous aviez quelque chose à me demander, ou tout au moins à me dire.

Les sourcils de Guermeur se rapprochèrent, il se vit percé à jour. L'intimidation ne réussirait pas auprès du jeune garde.

—Tutoie-moi, reprit-il cherchant une diversion pour se remettre. Les citoyens doivent se tutoyer entre eux. La République n'a que faire des ci-devant formules de politesse.

—Je veux bien, citoyen, du moment que tu l'ordonnes, et je t'obéirai tant que cela te fera plaisir.

—Et comme Guermeur se taisait, cherchant à poser une question dont il ne trouvait point la teneur, le garde reprit après avoir attendu un instant :

—Et maintenant, qu'est-ce qu'il y a pour ton service, citoyen ?

—Je vais te le dire, répondit Guermeur. On me prévient par des rapports réitérés, que ce château, devant lequel je t'ai rencontré hier faisant un métier indigne d'un homme libre, est un repaire, de chouans et d'aristocrates. Est-ce vrai ? Parle !

Nicolas Goujon regardait bien en face celui qui l'interrogeait.

—Et si je ne voulais pas te répondre ? dit-il.

Je te ferais guillotiner, s'écria Guermeur en se levant avec une colère furieuse.

—Tu ne feras pas cela : je suis bien tranquille, tu y perdrais trop. Joue carte sur table, citoyen. Tu as besoin de moi, puisque tu m'as dit de venir jusqu'ici. Moi je me suis rendu à tes ordres, et je suis tout disposé à parler ; mais avant tout, je veux savoir ce que ça rapporte. Donnant, donnant.

—Et servir la République ?

—Je la servirai si elle me paie. Voilà tout ce que je connais, moi. Les services qu'on ne sont pas payés, ça rentre dans les procédés de l'aristocratie.

Et un sourire cynique pinça les lèvres de Nicolas Goujon.

—Bien, fit Guermeur en se rasseyant. C'est entendu.

Et ouvrant un tiroir de la table, il y prit une bourse pleine d'or, faisant ruisseler le contenu dans ses deux mains.

Le garde avançait les doigts.

—Tout beau, repris le commissaire, il y a là le prix de bien des consciences. A mon tour de dire : donnant, donnant. Et maintenant, parle. Tu sais que j'ai de quoi te payer.

—C'est que j'en ai long à dire.

—Assieds-toi, j'ai tout le temps de t'écouter.

—Eh bien, fit Nicolas, en prenant un escabeau, on t'a trompé en te disant que Kermarc est un nid de ci-devants et d'insurgés, il n'y vient personne. Je ne puis te répéter que ce que je t'ai dit hier. Il n'y a là que la marquise et sa fille.

—Elles n'ont plus de parents, de famille ?

—Je n'ai pas dit cela.

—T'expliqueras-tu à la fin ?

—Oui, si vous me laissez le temps de parler. La marquise a de la famille. Elle a un fils, un gaillard solide, celui-là, et qui n'aime pas la République, faut en convenir.

—Et où est-il ?

—A l'armée du Condé.

Le visage du conventionnel s'éclaira d'une joie féroce. Le garde lui donnait une carte superbe, un atout majeur. Par l'émigré, il avait barre sur la mère et la fille. C'était déjà un grand point.

—Continue, mon garçon, fit-il au traître. C'est très important ce que tu me dis-là, et tu as droit à toute la reconnaissance de la République.

—J'espère qu'elle va me le prouver tout à l'heure, répliqua avec aplomb le garde-chasse, traitant d'égal à égal son complice.

Mais ces derniers mots éveillèrent de nouveau la colère de Guermeur ; il résolut de couper court aux familiarités du citoyen Goujon ; aussi répondit-il en affectant un grand calme :

—Tu as raison, citoyen. La république a de l'or pour payer ceux qui la servent. Mais elle a du plomb et du fer pour punir ceux qui la trompent. Aussi, si tu ne marches pas droit, ne t'étonne pas de recevoir un beau soir une balle entre les deux oreilles.

Nicolas reconnut cette fois qu'il avait été trop loin ; aussi résolut-il, tout en prenant un ton autre, d'en donner au conventionnel pour l'argent que celui-ci aurait un instant plus tard le plaisir de lui offrir.

C'est ainsi qu'il entra dans des détails circonstanciés sur Louis de Kermarc. Expliquant comment la marquise recevait parfois des nouvelles de son fils, Nicolas Goujon promit d'intercepter ces lettres qui, dans la main du conventionnel, étaient des armes aussi terribles que sûres. Mais sa délation ne devait pas se borner là, elle devait aller plus loin et frapper jusqu'à la Chaulaye. Nicolas comprenait que l'existence de René de Pennors intéressait fort celui sur qui, à première vue, Andrée avait produit une impression si soudaine et si profonde.

Lorsqu'il en arriva à parler des fiançailles de Mlle de Kernarc et du jeune comte de Pennors, le visage du conventionnel se couvrit d'une pâleur livide. Cette enfant sur laquelle il avait jeté son dévolu, cette jeune fille qu'il regardait déjà comme sa part du butin dans la grande curée révolutionnaire, quelqu'un songeait à la lui disputer. Elle aimait et elle était aimée ! Ah ! qu'il souffrirait celui-là, avant de mourir ! qu'il serait torturé ! qu'il verserait des larmes amères ! Guermeur se réjouissait rien qu'en songeant aux supplices qu'il pourrait lui infliger.

A cette rage sourde qui s'était emparée de lui, dès la première vue d'Andrée, venaient se joindre les tourments de jalousie féroce. Il interrogeait Nicolas avec une curiosité éternelle et fébrile. Il voulait tout savoir et entraînait dans les plus minutieux détails. Ce René ! il le voyait tel qu'il était réellement, noble, distingué, beau, jeune, et la glace qu'il avait devant lui, lui renvoyant son image, lui disait cruellement que, fait comme il l'était, le dégoût et l'horreur étaient les seuls sentiments qu'il pût inspirer.

— Ils verront, murmura-t-il, si je sais, si je puis faire trembler.

Ce fut bien pis encore lorsque l'espion, qui jouissait de l'effet que produisait ses paroles, lui eut dit que les deux jeunes gens passaient des journées entières à courir à cheval par les landes et les bois, et que personne ne songeait à contrecarrer leur amour. Il s'écria alors :

— Où vont-ils, sans songer cette fois à se maîtriser, où peut-on les voir ? les trouver ?

Oh ! pas en ce moment, répliqua le garde ; M. René n'est pas à la Chaulaye. Il est parti le 14 mars, comme tout le monde, emmenant avec lui son Jacques Diéras que Dieu confonde. Je ne sais pas avec quel chef de chouans il sert, parce qu'on se méfie de moi : on sait que je ne les aime pas, les chouans. Mais il revient à la Chaulaye entre deux affaires ; et chaque fois il pousse à Kernarc, et vite, allez, son cheval s'arrête à la grille, blanc d'écume. Il sera facile de le surveiller.

Guermeur comprenait qu'il était obligé d'agir avec une précaution extrême. Certes, rien n'était plus facile que de faire traîner la marquise de Kernarc et sa fille dans les prisons de Nantes, et de leur faire couper la tête ; d'en faire autant pour la comtesse de Pennors et d'arriver, au moyen de la mère prisonnière, à faire tomber le fils dans un guet-apens. Mais il savait aussi que, malgré la distature dont étaient revêtus les commissaires de la convention, une fois dans les cachots, Andrée serait hors de son pouvoir, de sa portée. Et ce monstre frissonnait en songeant alors que, malgré lui, cette adorable tête, qui passait toujours devant ses yeux ; pouvait tomber sous le couteau révolutionnaire.

Le fauve réfléchissait : par instant une joie féroce se lisait sur ses traits. On eût dit que sous sa large main velue il tenait déjà ses victimes. René ! oh ! René surtout, ce hobereau que les dangers de la guerre devaient rendre, le couvrant d'une auréole, plus cher encore à sa fiancée ! . . . Que n'eût-il pas donné pour l'avoir là . . . sous ses pieds.

Lorsqu'il eut écouté tous les rapports que Nicolas Goujon pouvait lui faire, Guermeur plongea la main dans la bienheureuse bourse, objet des convoitises du jeune garde et en tira cinq pièces d'or, somme considérable pour l'époque. Nicolas s'empressa de les faire disparaître.

— Et chaque fois, dit Guermeur, que tu auras quelque chose d'intéressant à me dire, tu en toucheras autant.

Le traître se déclara fort satisfait, se promettant d'avoir sous peu des nouvelles importantes à offrir à son nouveau maître. En se retirant, il emporta l'ordre de se tenir d'une façon constante à la disposition de Guermeur, d'être prêt à agir au premier signal, d'ouvrir l'œil et l'oreille, de surveiller Kernarc, d'intercepter les lettres du comte de Pennors s'il en arrivait au château ; enfin de tenir le conventionnel au courant des faits et gestes de la marquise et de sa fille et aussi de ceux de René de Pennors si la guerre lui laissait des loisirs, sans oublier Jacques Diéras.

Depuis cette première entrevue entre les deux complices, la guerre s'était déchaînée tout autour de Nantes avec une violence extrême. Une fois décidés à combattre la Révolution, les Bretons comme les Vendéens savaient le sort qui les attendait, ne devant espérer ni pitié ni merci. Lors du soulèvement partiel de l'année précédente, après l'égorgerment des malheureux prisonniers, les gardes nationales de la plaine n'étaient-elles pas retournées dans leurs foyers, " emportant comme trophées, au bout de leurs baïonnettes, des nez, des oreilles et des lambeaux de chair humaine."

Guermeur et Nicolas Goujon avaient eu, depuis lors, de nombreuses entrevues, soit à

Nantes même, soit le soir ou la nuit tout auprès de Kernarc, ainsi que l'a vu le lecteur Le conventionnel, accompagné de son escorte de dragons rouges, parcourait constamment les alentours du château dans l'espoir de rencontrer la jeune fille dont l'image le poursuivait sans cesse. Car cette passion était devenue une véritable furie. Par deux fois Guermeur avait aperçu Mlle de Kernarc à travers les arbres. Il s'était approché en rampant et avait pu, durant quelques instants, contempler Andrée, qui ne se doutait point qu'à deux pas de là, la guettait le monstre qui avait juré sa perte.

Mais reprenons notre récit au point où nous l'avons interrompu. Nous avons laissé Jacques Diéras au moment où, après avoir d'un coup de tête jeté à bas du perron le garde qui voulait s'opposer à son entrée, il était arrivé dans le petit salon où se tenaient Mme de Kernarc et sa fille en poussant ce cri sinistre :

— Ah ! m'ame la marquise, si vous saviez, on brûle tout à la Chaulaye.

Guermeur ne s'était pas trompé en annonçant à Nicolas Goujon qu'il allait apprendre du nouveau.

Le petit Louic avait été justement effrayé, en voyant une bande hurlante et avinée s'engager sur la route de Nantes à Pontchâteau. C'était sur l'ordre de Guermeur que cette troupe de bandits s'était mise en mouvement. Elle avait été jusqu'à Sautron pour prendre les brigades de gendarmerie et les patriotes de la localité, puis revenant sur ses pas, la colonne incendiaire considérablement accrue était descendue par des chemins de traverse à Couëron, se dirigeant vers la Chaulaye.

Andrée au cri de Jacques Diéras, s'était affaissée dans un fauteuil.

— Et René, fit-elle, en poussant un cri de désespoir.

— Il vit mamzelle, tranquillisez-vous. Sans cela je ne serais pas ici, je serais mort.

Pendant ce temps Nicolas Goujon, tout meurtri de sa chute, s'était relevé, et, poussé par la colère, oubliant toute mesure, il montra sa tête de vipère dans l'entrebâillement de la porte du salon.

— Madame la marquise, dit-il d'une voix étranglée par la rage, c'est ce petit mi-érable qui s'est permis de se jeter sur moi parce que je faisais mon service.

La marquise le regarda un instant en face.

Le traître détourna la tête.

— Sortez, lui dit Mme de Kernarc en désignant la porte du doigt.

CHAPITRE IV

LA FIN DE LA CHAULAYE

Nicolas se retira la rage au cœur. Le dédain de sa maîtresse l'avait écrasé. Sur le perron il se retourna et, menaçant du poing, il murmura d'une voix sifflante :

— Pauvres vous ! comme ce que vous venez encore de faire là vous coûtera du sang et des larmes.

La marquise s'était approchée de Jacques qui venait de se laisser tomber sur un siège. A ce moment, Mme de Kernarc et Andrée s'aperçurent que le pauvre gars était blessé ; à la hauteur de l'oreille, une balle avait déchiré les chairs et un mince filet de sang coulait lentement sur l'épaule du jeune homme.

A la vue de cette tache rouge, Andrée ne fut point maîtresse de son premier mouvement.

— Du sang, murmura-t-elle d'une voix étranglée, en se rejetant en arrière, toujours du sang !

Et défaillante elle-même, elle s'appuya à un chambranle ; mais elle réprima l'horreur qu'elle venait de ressentir, et, s'avançant vers le jeune chouan, du mouchoir qu'elle tenait à sa main elle essuya doucement sa blessure.

— Ce n'est rien, mamzelle Andrée, fit Jacques. J'ai tant couru, et puis le dernier coup de tête de cette canaille de Nicolas, ç'a été la fin voyez-vous.

— Et René, répondit Andrée, René ? qu'est-il devenu ? Blessé lui-même, où se trouve-t-il à cette heure ? Parle, mon petit Jacques, tu vois bien que ton silence me fait mourir.

— Je vous répète, mamzelle, qu'il n'a rien. Son épaule le fait encore souffrir ; mais je suis certain que sa vie et celle de la comtesse sont hors de péril.

— Dieu soit loué et béni, s'écrièrent à la fois madame de Kernarc et sa fille.

Jacques Diéras raconta alors que vers les sept heures du soir, au moment où Mme de Pennors allait se mettre à table, un grand bruit les avertit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

—J'étais avec M. René, et je l'habillais pour descendre auprès de sa mère, car son épaule va beaucoup mieux. Tout d'un coup nous entendons crier : "*Pistolets en mains !*" et nous vîmes vingt gendarmes entrer au galop dans la cour. Le château était cerné. Nous descendîmes sur-le-champ. J'avais eu le temps de passer deux pistolets à la ceinture de mon maître ; moi-même j'avais pris les miens. Mme de Pennors, debout, donnait des ordres. Ah ! s'écria Jacques, avec une admiration naïve, quelle dame que ma dame à moi ! Quel sangfroid ! quel courage ! Les domestiques couraient de tous côtés effarés. Elle seule ne perdait pas la tête. A l'aspect de son fils, elle devint plus pâle encore et dit :

—René, je vous défends de vous montrer. Pas de bravoure inutile. Il est évident que nous avons été trahis et que c'est vous que l'on cherche. Toi, me fit-elle, sauve ton maître et ne le laisse pas arrêter.

—Je ne vous quitterai pas, ma mère, répliqua résolument René.

Pendant ce temps-là, les gendarmes avaient mis pied à terre et frappaient à la porte de la Chaulaye. Heureusement que c'est une lourde porte en chêne avec de bonnes barres de fer solide. On avait eu le temps de barricader tout cela, et c'était au moins un obstacle qui donnait toujours un instant de répit. Alain, le vieux valet de chambre de feu M. le comte, parlementait en ce moment avec les gendarmes. Il avait ouvert l'œil-de-bœuf qui est au-dessus de la porte et tâchait de gagner du temps.

Nous entendîmes alors le chef du détachement qui lisait un papier d'une voix forte. Ordre était donné de livrer sur le champ deux brigands : le ci-devant comte René de Pennors et votre serviteur Jacques Diéras, car, ajouta le gars avec un large sourire, il paraît que nous sommes les brigands ! Les autres, les bleus, ceux qui mettent le feu, qui assassinent, qui volent et pillent, ce sont les honnêtes gens !

Ici une explication est encore nécessaire.

Voici comment René et son fidèle Jacques se trouvaient en ce moment à la Chaulaye. On se souvient que Nicolas avait dénoncé à Guerneur le jeune comte de Pennors comme étant allé rejoindre, avec Jacques Diéras, l'armée royaliste. Il n'avait pu seulement que donner au conventionnel, le nom du chef sous les ordres duquel servait René. Ce chef c'était le prince de Talmont. Et Talmont avait lui-même un chef suprême qui commandait à ce moment la grande armée royaliste, il se nommait Jacques Cathelineau ! Voit-on tous ces nobles, voit-on tous ces grands noms de Vendée et de Bretagne, que l'on représentait pleins de dédain et de morgue, voit-on MM. de Lescure, de Bonchamps, de Marigdy, d'Elbée, de Larochejacquelin se réunir afin de nommer pour les commander un voiturier, colporteur de laines, et trouvant honneur et bonheur à lui obéir !

De son côté, le comte de Maulvriér n'obéissait-il pas à son garde-chasse Stofflet.

Sous les ordres de Cathelineau, le prince de Talmont commandait donc la cavalerie royaliste ; on lui avait donné René de Pennors pour aide de camp, et Jacques Diéras avait suivi naturellement son jeune maître.

L'armée royaliste comptait déjà de grands succès, de nombreuses victoires. Elle s'était emparée de Saumur, battant Berthier, Menou, Coustard, et le dernier insulteur du roi, Santerre. A ce combat, le représentant Bourbotte allait être pris si un jeune lieutenant, inconnu alors, Marceau, ne lui avait donné son cheval. Angers était également tombé au pouvoir de l'armée royale. Elle résolut de s'emparer de Nantes. A Nantes il y avait, nous l'avons vu, Merlin de Douai, Gillet, Guerneur, et à côté d'eux un général républicain, le marquis de Canclaux.

Une entente eut lieu entre l'armée vendéenne et l'armée du Marais, entre Cathelineau et Charette.

Charette opérait, de son côté d'une façon absolument indépendante. Il fut convenu que Cathelineau par la rive droite et Charette par la rive gauche attaqueraient Nantes en même temps. L'assaut eut lieu le jour de la Saint-Pierre ; malheureusement, Nort, un gros bourg, défendu par les républicains, résista longtemps à une division commandée par le marquis d'Antichamp, de telle sorte que Cathelineau ne put opérer que plusieurs heures après le mouvement de Charette. Le plus chaud de l'affaire eut pour centre la route de Rennes. Cathelineau vit ses deux chevaux tués sous lui. Une volée de mitraille abattit celui du prince de Talmont. L'artillerie républicaine, servie par des canonniers venus en poste de Paris, arrêtait les Vendéens. René de Pennors, de la même volée de

mitraille qui venait de tuer le cheval du prince de Talmont, avait eu l'épaule brisée par un biscaien. Quant à Cathelineau, tandis que le gros des troupes républicaines défendait la porte de Rennes, ayant Canclaux à leur tête et le maire de Nantes, le roi Baco, qui lui-même était frappé d'une balle, quant à Cathelineau, avec quelques officiers, et suivi de ses paysans de Pin-en-Mauge, il se glissait entre les jardins et pénétrait dans Nantes même. Descendant la rue de Vannes et celle des Hauts-Pavés, il arrivait jusqu'au coin de la place Viarmes. Il y avait à cette époque, à Nantes, un savetier nommé Bouton. Dans les commencements de la Révolution, cet homme s'était fait remarquer par une furie extraordinaire. Petit, maigre, affreux, le visage couvert de pustules, tout comme son grand maître Marat, qu'il invoquait et dont il était l'image au physique et au moral, Bouton, toujours excité par un alcoolisme entretenu avec soin, ne rêvait que morts et supplices. Dès l'arrivée de Guerneur, il s'était attaché à la personne de celui-ci en qualité de garde corps. Il le suivait partout, le stimulant, le surveillant et l'accusant du modérantisme. Il le trouvait faible, mou. Pour Merlin et Gillet il professait un profond mépris, les traitant d'agents de Cobourg et de Pitt, et il espérait bien, d'autre part, que l'on débarrasserait vite la place du maire girardin Baco, qui lui paraissait également suspect.

Armé jusqu'aux dents, ce gnome parcourait la ville, effrayant tout le monde par ses discours et ses propositions incendiaires. Guerneur commençait à le voir d'un mauvais œil sentant qu'il avait à ses côtés un espion obstiné et dangereux. A l'annonce de l'attaque de Nantes, Bouton avait un peu plus bu que de coutume et crié beaucoup plus fort. Dès des premiers coups de canon, on n'en avait plus entendu parler. Disparu, Bouton ! Comme la plupart de ses pareils, ce chenapan était doublé d'un lâche. Il s'était réfugié dans la mansarde qu'il habitait au numéro 1 de la rue du Cimetière. Là, tremblant, affaré, il laissait passer sa tête hideuse par une lucarne, écoutant le bruit du combat, et tressautant aux détonations de l'artillerie et de la fusillade. Il vit le chef vendéen descendre le long de la rue de Vannes. Cathelineau portait une plume blanche. Alors le savetier, appuyant un fusil sur le rebord de la fenêtre ajusta longtemps le panache blanc et fit feu. Cathelineau tomba. Le crime du 21 janvier avait frappé la royauté à la tête, le coup de fusil de Bouton venait de la frapper au cœur. Les Vendéens s'empressaient autour de leur chef, blessé mortellement. L'armée royaliste se retira à la nuit tombante le combat avait duré dix-huit heures, et cela par une chaleur torride. Officiers et soldats repassèrent la Loire dans des barques ; la rive droite fut entièrement abandonnée. C'était laisser Kermarc et la Chaulaye dans les mains de Guerneur.

Jacques, voyant René chanceler, l'avait reçu dans ses bras. Le jeune comte de Pennors perdait beaucoup de sang. Le gars porta son maître à l'abri d'un pan de muraille, et attendit, à genoux, à ses côtés. L'attaque était manquée, la bataille perdue. Le soir venu, Jacques s'empara d'un cheval qui vaguait, en renaclant, cherchant le cadavre de son maître. Il hissa le corps inerte de René et l'attacha sur la selle ; puis longeant la Loire, faisant de longs détours pour ne point entrer dans les villages occupés par les bleus, le brave enfant ramena son seigneur à la Chaulaye. Mme de Pennors durant les dix-huit mortelles heures que le bruit du canon était parvenu jusqu'à elle, avait cru son fils mort. Elle remercia Dieu de le lui avoir rendu. René cependant était dans un piteux état ; pendant bien des jours il fut entre la vie et la mort. Enfin, la jeunesse l'emporta et il ne lui resta bientôt plus qu'une grande faiblesse. La Chaulaye, de l'avis de la comtesse, était encore l'abri le plus sûr pour l'aide de camp blessé du prince de Talmont. Dans ce coin perdu, il ne restait que de vieux serviteurs, tous dévoués jusqu'à la mort au jeune comte et à sa mère. Il avait été décidé, en outre, que personne n'aurait dans les alentours que René s'était réfugié à la Chaulaye. Mais il fallut bien prévenir la marquise de Kermarc et Andrée. Nicolas Goujon veillait, et s'il ne put rien surprendre, il n'en fut pas de même de Guerneur. Le conventionnel avait, une fois l'armée royaliste repoussé, organisé une souricière autour de la gentilhommière. Personne ne pouvait sortir du petit château sans être surveillé et épié. Il fut facile de savoir qu'à Nantes des domestiques étaient allés chercher des médicaments, qu'un chirurgien avait été appelé nuitamment et qu'il était demeuré plusieurs heures à la Chaulaye. Cet homme saisi, interrogé brusquement, eut peur et avoua tout. Il avait été appelé pour soigner le jeune seigneur de la Chaulaye.

Tout servait donc Guerneur à souhait. Les hasards de la guerre lui mettaient dans les mains cet enfant qu'il haïssait de toutes les forces de son être, comme il adorait An-

dée d'un exécrable amour. Car la passion qui s'était emparée de lui, parvenue à son paroxysme, ne lui laissait plus repos ni trêve. Andrée ! toujours Andrée ! La pensée, l'image de la jeune fille ne pouvaient l'abandonner. Partout elles le suivaient, lui infligeant en tous lieux et sans cesse une insupportable torture.

Aussitôt qu'il fut assuré de la présence de René à la Chaulaye, il prit ses dispositions et se garda bien de prévenir Nicolas Goujon de sa découverte qui avait échappé à son espionnage. Guermeur tenait à surprendre le garde, en lui montrant jusqu'où pouvait aller sa puissance. Une colonne de patriotes précédée de plusieurs brigades de gendarmerie avait donc cerné la Chaulaye. Les gendarmes pénétraient dans la cour, tandis que les patriotes formaient la haie autour du château, en gardant les issues.

—Ma mère, s'était écrié René, après avoir entendu de tous côtés les hurlements féroces de cette horde sauvage qui réclamait à grands cris sa tête et celle de son fidèle serviteur, ma mère nous sommes perdus, vous et nous, et vous, perdue par moi. Pardonnez-moi, car nous allons mourir, nous allons nous défendre jusqu'à notre dernière balle. Il ne faut pas que nous tombions vivants dans les mains de ces bandits.

Jacques était monté au grenier pour inspecter la campagne. Il redescendit au bout d'un instant.

—Si madame la comtesse voulait me permettre de parler, fit-il, je crois que j'ai une bonne idée.

L'idée de Jacques Diéras était en effet excellente. Elle était du domaine des serviteurs de ce temps, de ces serviteurs modèles qui faisaient partie de la famille, et qui versèrent jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre ceux qui les avaient élevés et nourris. L'idée de Jacques consistait à se dévouer pour sauver ses maîtres. De la lucarne par laquelle il avait embrassé le cercle des assiégeants qui entouraient la Chaulaye, il venait de remarquer qu'à ce cercle existait une brèche. Le jardin de la Chaulaye, clos de murs, donnait sur un vaste verger ; il en était séparé par une pièce d'eau, garnie de nénuphars et de glaïeuls. Percée dans le mur, une porte basse, étroite, cachée dans les vignes vierges et les lierres, avait accès sur le petit étang ; on y arrivait par des degrés de pierre qui se baignaient dans l'eau.

Les bleus ne voyant point la porte dissimulée par les feuilles et les pampres, négligeaient la garde de l'étang dont les bords étaient protégés par d'épaisses touffes de roseaux.

—Vous comprenez, madame la comtesse, fit Jacques Diéras, c'est bien simple ; les gendarmes sont occupés avec Alain dans la cour d'honneur. Bon. Le petit étang n'est pas gardé. Bien. Nous sellons deux chevaux que nous conduisons à la porte qui donne sur le petit bois ; là ils attendent. Moi je vais à celle qui donne sur la pièce d'eau. Vous comprenez, n'est-ce pas, je l'ouvre, je me faufile dans les roseaux. Une fois là, je saute dans le verger en poussant un cri et je joue des jambes. Faut pas être malin pour deviner que tout ce qu'il y a de bleus des deux côtés de l'étang va se précipiter sur mes traces, en me tirant des coups de fusil en veux-tu en voilà. Mais, en outre de leur surprise, ils sont maladroits, ils me manquent ; ça, vous pouvez en être sûre ; et une fois que j'ai gagné les haies, je leur dis : Bonsoir, les voisins. J'ai donc entraîné toute la meute à mes trousses. Ce sera bien étonnant si les gendarmes, en entendant les cris qui répondront au mien, ne font pas demi-tour pour me donner la chasse. Il n'y a plus personne pour garder la petite porte du bois. Vous montez à cheval, madame la comtesse, avec M. René, et vous vous en allez tranquillement et sans bruit, et personne pour l'instant ne songe à vous poursuivre.

Le brave enfant l'avait fait comme il venait si simplement de l'expliquer ; les chevaux avaient été sellés en un tour de main, tenus tout près derrière la porte donnant sur le bois. Et Jacques, franchissant celle du verger, s'était glissé au milieu de la haie de roseaux. Les bleus, à quelques pas de là, avaient formé les faisceaux, attendant la fin des explications embrouillées qu'Alain fournissait à grand'peine au chef du détachement qui commençait à s'impatienter.

Une confusion inexprimable, des hurlements féroces, une bousculade pour courir aux faisceaux, tel fut le résultat de l'apparition du jeune chouan sortant des roseaux, en poussant un cri et en bondissant comme un chevreuil au milieu du verger. Il courait, il courait ! . . . il n'avait pas atteint la clôture qu'une volée de coups de fusils fit siffler autour de lui une nuée de balles. Une d'elles lui déchira les chairs à la hauteur de l'oreille. Mais ce n'était rien, une éraflure ! Et le brave enfant, la haie franchie, s'arrêta un ins-

tant dans un chemin creux. Le cœur lui battait fort ; ce n'était ni de fatigue ni de crainte. C'était de bonheur ; son stratagème avait pleinement réussi. Il écoutait les cris de ceux qui le poursuivaient ; toute la bande s'était élancée sur ses traces et jusqu'aux gendarmes qui faisaient maintenant galoper leurs lourds chevaux au milieu du verger. Il prêta encore l'oreille. Du côté du bois nul bruit ne se faisait entendre, la comtesse et René étaient sauvés. Essayant d'un revers de main le sang qui coulait de sa blessure et un sourire éclaira ses grands yeux bleus et découvrit ses dents blanches. Et retroussant ses longs cheveux, serrant ses coudes au corps, baissant la tête, il s'élança comme un sanglier qui fonce, à travers les halliers, en imitant le cri de la chouette.

— Par ici ! Par ici ! hurlèrent les sans-culottes, qui n'étaient plus qu'à dix pas de lui. Feu sur les buissons et les arbres.

Jacques se jeta à plat ventre pour laisser passer ce nouvel ouragan qui n'abattit que des feuilles au-dessus de sa tête, et reprit sa course. Bientôt, à angle droit, il changea de direction, fit un hourvari, jouant avec la meute, dans ces lacs de chemins creux où s'égarèrent les patriotes, et poussant de temps à autre son cri, lorsque ceux-ci, s'arrêtant essouffés, paraissaient être sur le point d'abandonner leur poursuite.

Aux premières ombres de la nuit, un petit homme noir, à la face empourprée et hideuse, s'arrêta en s'essuyant le front. C'était Bouton le savetier.

Depuis l'assassinat de Cathelineau dont il avait hautement revendiqué la gloire, Bouton était devenu dans Nantes un personnage important. Cet avorton avait grandi de cent coudées. Il traitait maintenant Guerneur d'égal à égal, de puissance à puissance, et ses yeux torves lançaient parfois un regard de travers sur le conventionnel, en ayant l'air de lui dire : "Toi, si tu ne marches pas droit, le couperet, que tu fais si facilement glisser pour les autres, s'occupe de ta tête."

Lorsque les espions étaient venus avvertir Guerneur que René de Pennors et son fidèle Jacques Diéras s'étaient réfugiés à la Chaulaye, Bouton lui-même avait organisé l'expédition, s'en réservant le commandement en chef. Et il était parti à la tête de sa bande. Il faisait chaud, on s'était arrêté nombre de fois tout le long de la route pour trinquer à la santé de la République une et indivisible, à la fraternité, à la mort des brigands, aux supplices que l'on se promettait de leur faire subir au nom de la liberté ; tant est que Bouton et ses sans culottes, lorsqu'ils cernèrent la Chaulaye, étaient tous entre deux eaux-de-vie et deux cidres, mais plus près des unes que des autres. C'est ce qui explique la lacune relevée par Jacques Diéras dans les précautions prises. Bouton s'était lancé des premiers à la poursuite du chouan. Il s'était armé avant de partir d'un gros tromblon, qu'il chargeait jusqu'à la gueule et qu'il faisait tonner avec un bruit effroyable au grand bonheur de son propriétaire. Mais lorsque la nuit commença d'étendre ses ombres sur les haies et les bois, le savetier, qui était poltron comme une chouette, s'arrêta en jetant des regards inquiets autour de lui. Aussi bien ses compagnons et lui étaient à bout d'haleine et de forces. Le rusé Jacques les avait mis sur les dents. Le petit savetier reposa la crosse de son tromblon par terre en poussant un affreux et cynique juron.

— Ce gremlin-là s'est moqué de nous et de la République, fit-il, nous le repincerons. Il doit y en avoir d'autres, dans ce nid d'aristocrates. Retournons au château, citoyens, et nous allons, en nous rafraîchissant un brin, travailler au salut de la patrie.

— Ce ne sera pas de refus, citoyen, répondit un grand diable déguenillé, car il fait une soif carabinée.

— Oui, oui, s'écria Bouton, nous allons boire le vin des aristocrates.

En revenant, la troupe rencontra les gendarmes qui s'étaient éparpillés à la poursuite du chouan.

— Tonnerre ! hurla Bouton, c'est de la trahison ! Vous avez laissé le château. Mais les brigands se sont échappés ! Mais vous avez trahi la patrie et la République. Je vous parie que les oiseaux sont dénichés.

Il ne se trompait pas. La Chaulaye était déserte. Les domestiques eux-mêmes avaient pris la clef des champs. Bouton commença dans sa grande colère, par agoniser de sottises le chef du détachement, lequel lui répondit sur le même ton, en termes imagés et fleuris. Nous regrettons qu'il nous soit interdit de reproduire ici cet échantillon du langage de l'époque et des mœurs républicaines. Quand les deux antagonistes eurent épuisé les ressources du vocabulaire poissarde, la soif reprenant ses droits, ils firent trêve, et gendarmes et sans-culottes, se ruèrent dans les caves pour boire à l'aise et longuement le vin des aristocrates, ainsi que Bouton l'avait promis. Alors commença une orgie sans nom, et

fut d'abord un véritable pillage, le château mis à sac des celliers aux mansardes. Dans la salle à manger se trouvaient les portraits des comtes de Pennors ; on les creva à coup de bayonnette, on tira sur eux des coups de feu en plein cœur. Là, le troublon de Bouton tonna de nouveau au grand bonheur des sans-culottes ; puis on entassa au milieu de la cour ces images de preux qui avaient versé leur sang pour leur patrie, et on y mit le feu, en dansant encore autour. Pendant que les uns s'amusaient, d'autres plus pratiques, tiraient partie de la situation ; ils avaient pris des chevaux dans les écuries, et, les attachant à des chariots d'agriculture, ils entassaient là dedans les meubles, les tentures, la literie. Le partage de l'argenterie donna lieu à des disputes, à des batteries. Un peu plus on allait s'égorger. Le savetier ramena la concorde, en faisant défoncer en pleine cour les dernières barriques de la cave. La joie et la fraternité circulèrent à nouveau dans tous les cœurs, on s'embrassa en buvant à même.

C'en était trop pour Bouton, ses jambes se dérobèrent sous lui, et il alla tomber sur un tas de fumier, tandis qu'il abandonnait son tromblon. Mais, comme un bon général, une dernière lueur de folie lui fit donner un dernier ordre.

—Retourner... tourner à Nantes, bégayait la brute féroce, mais ayant... faut mettre... entre le feu.

Des hurlements de joie accueillirent ces paroles. Ceux qui pouvaient se soutenir encore coupèrent dans le jardin des lauriers, des feuillages et en firent une litière glorieuse sur laquelle on coucha le savetier au sommet d'une voiture chargée. Après cela on mit le feu aux quatre coins de la Chaulaye. Les gendarmes, prenant la tête, formèrent à Bouton une escorte d'honneur, et, éclairée par les lueurs sinistres, l'ignoble bande reprit le chemin de Nantes en vociférant la *Marseillaise*. Cela se passait ainsi. Guerre aux châteaux, guerre aux chaumières, guerre au noble et au soldat, guerre à tous. Telle fut de tout temps la devise républicaine. Ah ! le peuple profitait bien de la leçon que lui avaient faite MM. les philosophes ! Diderot n'avait-il pas écrit :

La nature n'a fait ni serviteurs ni maîtres.
Je ne veux ni donner ni recevoir des lois ;
Et mes mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
À défaut de cordon pour étrangler les rois.

La Révolution, qui réduisait tout, avait transformé cette ordure en chanson, et Bouton lui-même, réveillé parfois par un cahot de la voiture, faisait chorus avec la bande en répétant entre deux hoquets :

... Et du boyau du prêtre,
Serrons le cou du dernier roi.

Cela se passait ainsi ! Sur une dénonciation d'un valet, d'un envieux, parfois d'un créancier, une bande se ruait sur un château. On tuait les maîtres, on pillait l'argenterie et le mobilier, et on mettait le feu. . . . Jacques en se retournant, au moment où il allait entrer dans le bois Morlière pour franchir la grande route au-dessus de Soutron, aperçut les flammes. La Chaulaye brûlait. Le pauvre gars se mit à genoux, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. C'était son château à lui cette gentilhomme ; il y vivait, il y était aimé et choyé ; il y passait ses jours au milieu de ceux qu'il chérissait et qu'il respectait. . . et tout cela n'allait plus être qu'un tas de cendres. Et tandis qu'il racontait à la marquise et à Andrée tous ces malheurs, tous ces désastres, Jacques Diéras ne put retenir ses larmes, qui se mirent de nouveau à couler.

—Mais, fit bientôt Andrée, dont le cœur était toujours broyé par l'angoisse, malgré les affirmations du fidèle serviteur, mais René, la comtesse. . . où sont-ils ?

—Mam'zelle, répondit Jacques en cherchant ses paroles, je n'ai pas osé vous le dire tout de suite dans la crainte de vous donner une trop forte émotion, mais. . . . Ne me regardez pas comme cela, Mam'zelle Andrée, vous me faites peur.

—Eh bien ! dis donc, cria Andrée haletante, ta vois bien que tu me fais mourir.

—Mais non, mais non. . . ils vont être ici avant qu'il soit longtemps. Mme de Pennors m'a dit de vous prévenir, et qu'il n'y avait qu'à Kermarc qu'elle pouvait chercher un refuge.

Revoir René... cette fois l'émotion était trop forte, et Andrée, portant les deux mains à son cœur, s'évanouit en poussant un faible soupir.

CHAPITRE V

L'ASILE

Avant que la marquise pût faire un mouvement, Jacques s'était précipité au secours d'Andrée.

—Bon, fit-il, voilà Mam'zelle qui se trouve mal à présent ! Pour Dieu ! Mam'zelle Andrée, ne faites pas cela : si mon maître arrivait, qu'est-ce qu'il dirait ! Seigneur ! Ça serait capable de le tuer. Sainte Vierge ! Puisque je vous dis qu'il va être là, tout à l'heure, à vos genoux.

Et Jacques ne savait que dire pour rappeler à elle la fiancée de son cher maître.

A la fin, en entendant les appels réitérés de cette voix caressante et chaude, l'enfant ouvrit les yeux et une expression de bonheur détendit ses traits tirés par la souffrance. Elle offrit sa petite main au bon Jacques qui la baisa avec un respect mêlé de tendresse et elle lui dit comme un enfant gâté auquel on a promis un bonheur depuis longtemps rêvé :

—Bien vrai ! Il va être là ?

—Je vous jure, Mam'zelle, répondit Jacques, sur notre bonne Mme sainte Anne elle-même.

Mme de Kermarc, de son côté, essayait de calmer sa fille.

—Remets-toi, mon enfant, disait-elle, en ce moment les femmes doivent être très fortes. Il leur faut trouver en elles le courage, afin de veiller au salut de ceux qu'elles aiment.

Se tournant alors vers Jacques Diéras :

—Je n'ai pas besoin de te dire que la place de la comtesse de Pennors est à Kermarc ; nos deux familles n'en font qu'une, et elle n'avait point le droit d'aller chercher un abri sous un autre toit que celui-ci, qui est le sien.

—Ah ! je le sais bien, madame la marquise, et elle est bien sûre, allez ! que vous ne nous fermez pas la porte.

Jacques disait " nous." Il sentait bien qu'il faisait partie de la famille.

Jacques n'était point né cependant sur les bords de la Loire. C'était un Breton de Morbihan. Un été que le comte de Pennors avait emmené sa femme et son fils en excursion à Locmaria, au fond de cette baie de Quiberon, où la mer se brise sans cesse, une tempête avait eu lieu ; des barques de pêche en grand nombre avaient péri. Sur la grève, désespérée, les yeux secs, une veuve était là entourée d'enfants qui s'accrochaient à sa jupe. La femme attendait que la mer lui rendit le cadavre de son mari. Mme de Pennors emmena la mère et les enfants et leur donna une chaumière et un champ, aux portes de la Chaulaye même. Depuis, la femme était morte en bénissant le nom de sa bienfaitrice, les enfants l'avaient suivie, l'aîné seul était resté. C'était Jacques.

N'avions-nous pas raison de dire plus haut qu'il faisait partie de la famille.

Elevé avec René, qu'il aimait avec passion, il se serait fait hacher pour la comtesse et son fils. Il venait de le prouver encore, et il trouvait cela la chose du monde la plus naturelle, car rien ne pouvait altérer ce dévouement absolu,

—Vous savez bien, madame la marquise, fit Jacques, quand il vit Andrée un peu plus calme, que mes maîtres ne vont pas tarder à arriver. Après être sortis du bois, ils auront longé la douve de Pontereau, pris par la Haie-Mériaïs et traverseront les bois de la Broucardière pour arriver jusqu'à vous. C'est presque la ligne droite. Maintenant, ajouta-t-il avec une touchante familiarité, où allez-vous les mettre à cette heure ? Si vous les laissez au château, on saura bien vite qu'ils y sont, et Kermarc peut avoir le sort de la Chaulaye. Ce n'est pas ce qu'il faut.

—Il en sera ce que Dieu voudra, répliqua simplement la marquise, mais Mme de Pennors et son fils ne peuvent recevoir l'hospitalité ailleurs qu'à Kermarc.

—Bon, cela, reprit le jeune chouan, encore faut-il qu'on ne vienne pas la leur détruire. Voyez-vous, madame la marquise, si nous étions seuls au château, s'il n'y habitait surtout que ceux qui sont à vous, je n'aurais aucune crainte. Mais il y en a d'autres, et, tant que ceux-là seront sous votre toit, je ne serai pas tranquille.

—Que veux-tu dire ? demanda Mme de Kermarc.

—Je m'entends. Tant que ce damné garde, qui a voulu tout à l'heure encore m'empêcher de passer, sera ici, j'aurai de la méfiance, car c'est mon avis qu'il est plutôt du côté des bleus que de celui des blancs.

—Jacques ! Jacques ! s'écria la marquise, ton animosité contre Nicolas t'emporte trop loin. J'en conviens, il est désagréable, maussade, insolent avec tout le monde. Il te déteste, j'ai été à même, nombre de fois, de m'en apercevoir, mais, entre cela et une trahison il y a loin, Dieu merci ! Comme garde, il veut trop bien faire son service, on ne peut entrer sans qu'il barre la porte. Deux femmes seules n'ont-elles pas besoin de protection ? Oui, je le sais, il pousse cela beaucoup trop loin, comme il vient de le faire tout à l'heure encore. Mais il ne faut pas, tu entends bien, Jacques, prendre un excès de zèle pour autre chose que ce qu'il peut être, et accuser ce garçon d'une infamie.

Jacques Diéras secouait la tête. Mme de Kermarc eut ce voir insister.

—Mais tu ne sais pas, malheureux enfant, ce que me dit Nicolas Goujon : tu ne sais pas qu'il me doit plus que la vie, que j'ai droit à toute sa reconnaissance et que, s'il ne m'était pas absolument dévoué, comme toi tu l'es à la famille de Pennors, ce serait un monstre d'ingratitude.

Andrée, ouvrant de grands yeux, écoutait avec une attention concentrée.

Le jeune chouan poussa un profond soupir.

—Mettons que je n'ai rien dit, madame la marquise ; du moment que je n'ai en main que des preuves qu'on ne peut toucher, je n'ai pas le droit d'accuser un de vos serviteurs. Je prie Dieu et sainte Anne pour que vous n'ayez pas lieu de regretter votre confiance.

Il se tut durant un instant, puis prenant une détermination subite :

—Tenez, madame la marquise, je suis certain que votre damné Nicolas est aux écoutes et qu'il essaie de surprendre ce que nous disons ici.

En prononçant ces derniers mots, Jacques Diéras ouvrit doucement la porte du petit salon, et, marchant avec précaution, sans faire le moindre bruit, parvint jusqu'au perron. Tout était silencieux et calme : la nuit, une chaude nuit d'été, étendait sur les alentours de Kermarc, un apaisement accablé.

L'oreille de chouan, toujours en éveil, perçut cependant, au milieu de ce silence, un bruit qui lui parut inquiétant. Au moment où Mme de Kermarc, qui l'avait suivi lui disait à mi-voix :

—Te rends-tu compte, maintenant, combien tes soupçons sont injustes ?

Jacques posa un doigt sur ses lèvres et, faisant un "chut" accentué, se laissa glisser le long du balustre du perron. Rampant alors le long de la muraille du château, il traversa la cour d'honneur et parvint ainsi jusqu'aux écuries. La porte était entrouverte.

Comme il avançait sa tête pour voir ce qui se passait à l'intérieur, il fut obligé d'exécuter un mouvement de recul. Un cheval en sortait, et sur ce cheval Jacques aperçut son ennemi. Nicolas Goujon. Chose étrange, sur le pavé de la cour, le fer du cheval ne résonnait point.

Jacques n'était pas revenu de sa stupeur que le garde, déjà sorti de la cour, mettait son cheval au galop, la tête tournée dans la direction de Nantes.

—Va, traître murmura le Breton. Je te réglerai ton compte avant qu'il soit longtemps, et je jure Dieu que je saurai bien te retrouver.

Il revint au courant auprès de Mme de Kermarc et d'Andrée.

—Je vous le disais bien, fit-il à la comtesse stupéfaite. J'en étais sûr. C'est un traître et un lâche que votre Nicolas Goujon. Il s'en va à cheval par les chemins à cette heure. Et les sabots de sa bête sont entourés de linge, pour qu'ils ne fassent pas de bruit. Tenez pour certain, madame, qu'il nous trahit et qu'il va prévenir je ne sais qui de mon arrivée auprès de vous. J'avais entendu du bruit du côté des écuries, et malgré cela j'ai été tellement surpris en le voyant paraître, que je n'ai pas eu le temps de sauter à la bride de son cheval. Après tout, le gueux, il vaut mieux qu'il croie qu'on ne l'a point remarqué. C'est un bonheur qu'il ne soit point à Kermarc au moment où ma maîtresse et M. René vont y arriver, car ce Judas là irait vendre le secret de leur retraite, pour le sûr.

En achevant ces mots Jacques Diéras tendit de nouveau l'oreille, et avança la main pour recommander le silence.

—Ce sont eux, madame la marquise, et son regard exprima une joie extraordinaire. Ce sont mes deux maîtres ; ils arrivent par l'allée des marronniers. Bonheur ! ce mis-

nable Gougeon a pris par la brèche qui est en bas du parc, il aurait pu les rencontrer.

Jacques, tout en courant, fut ouvrir la grille pour donner accès aux fugitifs. Un instant plus tard René, appuyé sur le bras de sa mère, gravissait les degrés du perron de Kermarc.

—La Chaulnaye brûlé, dit simplement la comtesse de Pennors à son amie, je viens chez vous, je n'ai plus de demeure.

Les deux mères s'embrasèrent avec effusion.

—Kermarc est à vous, dit la marquise, n'appartient-il pas déjà à René ?

Celui-ci était auprès d'Andrée, qui étouffant ses larmes, larmes à la fois de douleur et de joie, avait penché sa jolie tête sur l'épaule de son fiancé et serrait tendrement sa main dans les siennes.

—Vous avez bien souffert, cher René, demanda-t-elle d'une voix douce en souriant à travers ses larmes.

—Oui, répondit René, surtout de ne pas vous voir. Mais maintenant tout est oublié puisque vous êtes là. Je ne puis rien, Andrée, je suis vaincu. Les bleus ont tout brûlé. Voulez-vous encore m'aider ?

La jeune fille, d'un air de confiance, lui ferma la bouche.

En ce moment René aperçut Jacques qui le regardait avec attendrissement... Il fut à lui et lui prenant la main :

—Tu nous a sauvé la vie, Jacques : ton sang a coulé pour nous ! Merci et charge de revanche, n'est-ce pas ! Tu sais que tu peux compter sur moi, à la vie, à la mort.

—Est-ce que ma vie n'est pas à votre mère et à vous ? dit-il à Jacques. Il n'y a pas de merci à donner. Je sais ce que je dois aux Pennors, je ne pourrai jamais m'acquitter.

—Brave cœur ! fit René.

Mme de Pennors à peine reposée fut mise au courant de la complication qui était survenue, et de la certitude que l'on venait d'avoir touchant la trahison du garde-chasse. Des précautions extrêmes étaient à prendre avant de quitter le pays. Aussitôt que René le pourrait, aussitôt que sa blessure en voie de guérison le lui permettrait, il rejoindrait l'armée royaliste en reprenant son poste auprès du prince de Talmont. Quant à Mme de Pennors, à la marquise et à Andrée, il n'y avait à hésiter, elles devaient émigrer et passer au plus tôt en Angleterre. Mais jusque-là il fallait assurer une retraite ignorée aux châtelains de la Chaulnaye, et il était à craindre que Nicolas Gougeon ne dévoilât à des intéressés ce qui se passait au château de Kermarc.

—J'ai encore une idée, madame la marquise, s'écria Jacques Diéras avec une naïveté qui, malgré la tristesse et la gravité des circonstances, fit rire les auditeurs... Au bout du parc, sur la lisière du bois, il y a une métairie qui est aujourd'hui déserte, celle des Mainteaux. Elle est fermée depuis que Guern, votre fermier, a été tué à Cholet. Brave Guern... c'était un fier fusil ! Eh bien ! si on mettait la Mme la comtesse et René, vous pourriez les voir tous les jours en traversant le parc ; moi j'irais la nuit aux provisions, et bien matin celui qui viendrait vous chercher, là.

La nouvelle idée de Jacques Diéras fut adoptée comme la première. Sur l'heure, René et sa mère furent installés aux Mainteaux. La chaumière était triste ; elle semblait porter le deuil de son maître. Mais ce coin perdu devait être, ainsi que l'avait dit le chouan, une retraite sûre.

Les proscrits s'y réfugièrent. Jacques s'évertuait pour que ses maîtres fussent installés aussi commodément que possible.

Au moment où le jeune comte, brisé de fatigue, souffrant cruellement de sa blessure, s'étendait enfin sur un lit pour prendre un peu de repos ; au moment où Mme de Kermarc et Andrée, tranquilles sur le salut de leurs hôtes, regagnaient le château, une main écarta les branches d'une haie située derrière la métairie, et, entre les feuilles, apparut la face de vipère de Nicolas Goujon.

Le coup de tête du gars Diéras, l'ordre hautain de la marquise, l'impossibilité matérielle dans laquelle il se trouvait de saisir le plus petit détail d'une conversation qu'il jugeait devoir être de si haute importance, tout cela avait exaspéré Nicolas Goujon, le mettant dans un état de fureur indicible.

La colère est mauvaise conseillère ; pour l'instant elle empêcha Nicolas de raisonner. Il n'éprouvait qu'un besoin aveugle, celui de se venger. Après avoir essayé vainement d'écouter à la porte, après avoir rôdé un instant sous les fenêtres du salon, cherchant

Sans le trouver un moyen de voir, puisqu'il ne pouvait pas entendre, il prit le parti de quitter le château sur l'heure et de courir prévenir Guerneur à Nantes.

Aussi bien la vie qu'il menait à Kermarc lui pesait. Sans doute, les nombreux dons du conventionnel avaient grossi sa bourse. Il se trouvait à la tête d'un capital fort important pour l'époque ; mais il sentait que sa place était dans un grand centre, au milieu du bouillonnement et du trouble, il voulait prendre sa part à l'orgie de la populace et, tout comme un autre, mener des bandes au pillage et à la tuerie. Nous avons dit plus haut que Nicolas Goujon avait dans le visage quelque chose du carnassier et du rapace ; le sang l'attirait.

Il avait pris un cheval dans l'écurie et lui entourant, ainsi qu'on l'a vu, les sabots de linge pour ne pas faire de bruit, il était sorti, se dirigeant vers le bas du parc, passant à côté de Jacques sans le voir.

Le cheval qu'il venait de seller était un petit étalon noir à tous crins, un de ces petits chevaux, membrés et trapus que l'on élève dans les landes de Carhaix, à l'œil sauvage, un enragé, courant à toute bride. C'était la monture habituelle d'Andrée. La jeune fille l'avait élevée elle-même et le petit diable lui obéissait à la parole et la suivait partout comme un chien.

Le garde allait franchir la brèche qui, dans un certain endroit, rendait le saut du loup accessible, lorsque le petit cheval s'arrêta court et levant la tête, ouvrant les naseaux, aspira fortement les émanations de la forêt. Alors il envoya à travers l'espace un hennissement joyeux et sonore.

Nicolas était rusé : un simple indice devait le mettre sur une piste. De plus sa colère sans cesser d'être implacable était devenue froide et lui permettait de réfléchir.

Il abandonna la bride sur le cou du cheval et le laissa aller à sa fantaisie. L'intelligente petite bête ne se fit pas prier ; franchissant la douve, elle remonta au galop le bois, se dirigeant vers l'allée de maronniers qui conduit à Kermarc. Le garde eut un mauvais sourire.

— Ce serait trop beau, murmura-t-il.

Il venait de penser que le cheval de Mlle de Kermarc avait une compagne, une jument de même race, de même poil, et qu'elle servait d'habitude à René de Pennors, que ces deux bêtes étaient constamment ensemble... D'autre part, il se souvint à cet instant des singulières paroles de Guerneur, lui promettant que Jacques Diéras ne l'incommode rait plus de sa présence.

Tout cela combiné fit luire une certitude dans son esprit.

— Parbleu, dit-il à mi-voix, j'allais faire de la belle besogne en partant sitôt pour Nantes. Rien ne presse, et voyons un peu d'où vient le vent.

Cela dit, il s'arrêta, attacha le petit cheval à un chêne, après lui avoir entouré les naseaux de sa cravate, et se glissa à travers les branches jusqu'à l'allée de maronniers.

Là il se blottit dans le fourré, l'oreille au guet, le nez à l'évent.

Il n'attendit pas longtemps. La comtesse de Pennors et son fils passèrent bientôt, bride abattue, à côté de lui.

Le traître se redressa avec un ricanement sinistre.

— Cette fois, je les tiens ! Et c'est plus de cinq pièces d'or que me comptera le citoyen Guerneur. Il faudra bien qu'il m'arrache enfin de ce coin de terre où je crève d'ennui et qu'il me nomme quelque chose, qu'il me donne une position, afin que Nicolas Goujon ne porte plus la livrée de la servitude ! Mais avant tout, oh ! avant tout, nous allons nous occuper de ce petit noble orgueilleux et de ce brigand de Jacques Diéras ; et c'est une besogne qui me promet joliment du plaisir.

Nicolas rentra dans le parc et vint se mettre de nouveau en observation devant le château. Il vit donc Mme de Pennors et son fils se diriger vers la métairie accompagnés de la marquise, d'Andrée et de Jacques Diéras. Lorsque ce dernier passa à côté de lui, le garde l'entendit prononcer son nom. Jacques suivait son idée et parlait des mesures à prendre pour prévenir les désastres qui pouvaient résulter de la trahison de Nicolas.

— Bon, fit celui-ci à part lui, on s'est aperçu de mon départ. Ma place n'est plus à Kermarc ; elle est à Nantes ; ici je pourrais bien, au moment où je m'y attendrais le moins, me trouver pincé, et ces greldins de chouans ne me feraient pas grâce. En tous cas, ils ne me savent point ici et ils ne se doutent pas que je connais leur retraite.

Après s'être assuré de la présence de Mme Pennors et de René aux Mainteaux, il

rentra sous bois jusqu'à l'endroit où il avait attaché le petit cheval, et cette fois, sans se retourner, sans un regret, sans un remords, il quitta Kermarc, se dirigeant vers Nantes, de toute la vitesse de son poney.

Il faisait grand jour lorsqu'il arriva aux premières maisons du faubourg ; tout droit, longeant la grande rue de Rennes, il se rendit au château de Nantes ; il était certain d'y rencontrer Guermeur.

Il eut quelque peine à pénétrer dans la cour du château. Elle était encombrée par la colonne qui revenait à cette heure de son expédition de la Chaulaye. Les incendiaires avaient fait au retour de nombreuses stations le long de la Loire, à Couëron, à Indre, à Roche Maurice et à Chantenay. Il fallait bien arroser la victoire. Une fois la colonne incendiaire dans la cour du château, on avait descendu Bouton de sa litière de lauriers. N'ayant point pris part aux délibérations supplémentaires, il avait à demi cuvé ce qu'il avait entonné ; si bien que, remis à moitié par un fort somme, l'affreux petit bonhomme se maintenant debout sans trop de difficultés, il avait repris son tromblon, sur lequel il s'appuyait, et, suivi de quelques-uns de ses compagnons, affublés comme lui du bonnet rouge, il avait gravi les degrés de l'escalier qui conduisait à l'appartement occupé par le citoyen Guermeur.

L'homme de la convention était dans cette chambre qui lui servait de cabinet, et où nous l'avons aperçu une première fois, signant le pacte avec Nicolas Goujon. Son chapeau à panache tricolore était sur la table à portée de sa main. À côté les pistolets traditionnels et le sabre.

Guermeur avait la tête dans les mains. Il rêvait. L'amour qui s'était déclaré en lui demeurait accroché à ses flancs comme une véritable tunique de Nessus. A chaque mouvement du cœur, c'est-à-dire à chaque pensée, il souffrait, ne pouvant parvenir à suivre une idée autre que celle qui le tympanisait. Parfois un sourd grondement s'échappait de ses lèvres. Il songeait au fiancé d'Andrée, à Pennors, et il se disait que, sans doute, à cette heure, il était mort, ou tout au moins près de mourir ; que peut-être on allait le lui amener, et que, dans les vingt quatre heures, la guillotine supprimerait cet être exécré, qu'il regardait comme le principal obstacle le séparant de celle à laquelle il pensait sans cesse.

Une voix avinée le fit tressaillir, l'arrachant à sa rêverie. Bouton escorté de ses gardes du corps était devant lui.

— Citoyen, fit le savetier en hochant la tête et en cherchant ses mots, la République est une fois encore victorieuse. La terre est purgée de ce foyer d'infection qui se nommait le château de la Chaulaye. Les flammes en cet instant en dévorent les derniers restes. Donc félicite-moi, félicite-nous, tes ordres ont été exécutés avec un indomptable courage et un ardent patriotisme. Nous sommes revenus chargés des dépouilles des ennemis de la nation. Il est bien entendu qu'elles appartiennent de plein droit aux vainqueurs.

Guermeur inclina la tête en signe d'assentiment.

— Vive le citoyen commissaire ! hurlèrent les patriotes, vive la République !

— Et les ci-devants, demanda le conventionnel, que sont ils devenus :

— Morts dans les flammes, répondit effrontément le savetier, en frappant le plancher avec la crosse de son tromblon, et il ajouta, en se découvrant et en agitant son affreux metrouge : Ainsi périrent les ennemis de la République !

— Morts, répéta Guermeur, en faisant un mouvement, et ses traits exprimèrent une satisfaction féroce. Mais la comtesse de Pennors... et son fils ?

Le savetier allait répondre quand une voix claire, qui partait de derrière les assistants, lui coupa la parole.

— Les gens dont tu parles, citoyen, je suis fâché de te contredire, se portent fort bien.

En même temps Nicolas Goujon, franchissant le cercle des hommes à bonnet rouge, parvint auprès de Guermeur.

Ce dernier étouffa un juron. Il pressentait une complication. Devant le savetier, il ne pouvait imposer silence à Nicolas Goujon, et, d'autre part, le rapport du garde débité devant l'ivrogne devait fatalement le contrecarrer dans ses projets. Il essaya de faire bonne contenance en retardant les explications.

— En tout cas, dit-il, ils sont morts pour la patrie.

Mais au démenti de Nicolas, le savetier s'était redressé comme un scorpion. Il n'admettait pas que l'on tint tête à un homme de son importance.

— Qu'est-ce que c'est, fit-il avec arrogance ? Qu'est-ce que c'est que ce suppôt de l'an-

cien régime, portant la livrée de l'aristocratie?—Nicolas avait encore son costume de garde.—D'où vient-il, celui-là, et comment peut-il avoir des relations avec un citoyen commissaire ?

Guermeur crut devoir intervenir.

—Goujon fut un excellent citoyen, très dévoué à la République à laquelle il a rendu déjà de grands services. Il peut compter sur sa reconnaissance et sur la protection de tous les commissaires, à commencer par la mienne. Voilà tout ce que j'ai à dire pour le moment. Tu viens de la Chaulaye, tu as détruit le repaire de aristocrates, tu as bien accompli les ordres qui t'avaient été donnés, que demandes-tu de plus ?

En disant ces derniers mots, Guermeur avait fait un signe au garde pour lui recommander la prudence et le silence. Il était fixé. La Chaulaye était bien détruite, mais les maîtres avaient dû se sauver et Nicolas devait être renseigné sur leur sort.

—Je ne demande rien, répliqua le petit homme avec l'hébétément abruti que procure l'ivresse, parce que je n'ai rien à demander. Je ne m'explique pas la présence chez toi d'un supplôt de l'aristocratie, surtout lorsqu'il vient me couper la parole. Oui, et il tapa un coup formidable de la crosse de son tromblon, il y a des choses que je ne comprends pas, qui me semblent louches, voilà tout ce que je sais, moi ! et le savetier regarda Guermeur en face.

La patience n'était pas la vertu de ce dernier. Il tapa sur la table, et d'une voix de tonnerre :

—Savez-vous que je pourrais vous faire couper le cou à tous ? cria-t-il.

Les hommes à bonnet rouge, qui avaient tout d'abord murmuré, commencèrent à se regarder avec inquiétude.

Mais une clameur, montant de la cour, coupa court à cet incident embarrassant.

Un des pillards pénétra essoufflé dans le cabinet du commissaire en criant :

—Citoyen Bouton, vos hommes se battent pour le partage.

—Le partage ! hurla Bouton, et qui est-ce qui a ordonné le partage, tandis que je n'étais pas là ?

Et la petite troupe dégringola les escaliers à la suite de son digne chef.

CHAPITRE VI

UN BREVET D'OFFICIER

—Maintenant parle, dit Guermeur lorsque la bande eut disparu ; il y a du nouveau ?

—Je crois bien.

—Quoi !

—La Chaulaye a bien brûlé, mais les maîtres sont sains et saufs.

—Je m'en doutais. Cet ivrogne n'est bon à rien.

—Dans tous les cas, il n'est pas commode, et m'est avis, citoyen commissaire, que je t'aurais rendu un fort mauvais service, si j'avais raconté devant lui tout ce que tu as intérêt à savoir.

—Ecoute, lui dit-il, avant tout il faut une bonne fois en finir. Tu me sers, parce que tu as intérêt à me servir. Mais voici plusieurs fois que dans tes paroles je saisis le sens caché d'une menace. Tu tiens à me donner à entendre que j'ai besoin de toi, que je ne saurais me passer de ton concours, et que, d'autre part, les délations que tu m'apportes, tu pourrais fort bien aller les offrir à d'autres. En un mot, tu voudrais me faire croire, peut-être le penses-tu toi-même, que tu me tiens et que je ne te tiens pas. Eh bien ! je veux te dire une fois pour toutes, que s'il te prenait jamais fantaisie de me trahir, comme tu as trahi du reste tes anciens maîtres, ceux de Kermarec, je te briserais comme un verre. Tu as compris, n'est-ce pas ?

Nicolas Goujon hoché la tête.

—Tu n'es pas de belle humeur ce matin citoyen.

—L'humeur n'y fait rien. Je tenais aussi à te prouver que je n'ai pas besoin de toi pour savoir ce que je veux connaître. Ce n'est point par toi que j'ai appris la présence à la Chaulaye du comte de Pennors. Ce n'est pas toi qui as brûlé la Chaulaye.

—Avec ça que ceux que tu as envoyés là-bas ont fait de la belle besogne ! ils ont laissé échapper l'oiseau !

—Où est-il ?

—Cela, je le sais. Mais je te ferai remarquer qu'à l'instant tu viens de m'affirmer que mes services ne t'étaient pas indispensables. Rien de plus juste. Cependant, avant de continuer à t'obéir et à te fournir des renseignements, je veux obtenir de toi quelque chose.

Guermeur ouvrit la table et mit la main sur la fameuse bourse dans laquelle il puisait d'ordinaire les salaires de Nicolas, mais celui-ci eut le geste noble d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce.

—Ce n'est pas de l'or que je demande aujourd'hui.

—Que veux-tu donc ?

—Une position d'homme libre. J'ai quitté Kermarc pour toujours ; je n'y remettrai jamais les pieds.

—Malgré ma volonté ?

—Non pas, mais parce que tu seras toi-même d'avis que ma présence au château est devenue impossible. On sait que je trahis, c'est-à-dire que je sers la République. Et tu comprends, citoyen, qu'un beau matin ou une belle nuit, je me réveillerais entre les mains de MM. les chouans.

—Oui, je crois, fit Guermeur, que tu passerais un mauvais moment. Eh bien, qu'est-ce que tu veux ?

—Je veux être quelque chose. Je ne veux pas être garde-chasse. Stofflet, était garde chez le comte de Maulevrier, on l'a nommé général des brigands.

Guermeur éclata de rire.

—Et tu veux être général de la République

Nicolas prit un air vexé.

—Je pourrais te répondre que Rossignol vient d'être nommé colonel le 10 juillet, général de brigade le 12 et général de division le 15, et cela grâce à ton collègue Bouchotte.

—Tu n'as pas purgé en septembre les prisons de Paris ?

—Et Ronsin qui vient d'être fait général en trois jours ! . . . et le comédien Grammont n'est-il pas adjudant-général ? . . . et tant d'autres ; tous les jours on accorde des brevets d'adjudant et de général à des hommes qui n'ont jamais monté la garde. Je sais cela, va ; je me tiens au courant. Tous les jours je lis les papiers de la République. Je suis donc ambitieux, mais mes prétentions sont plus modestes.

—Enfin, que veux-tu ? répéta pour la troisième fois Guermeur, qui bouillait d'impatience.

—Je veux une place, un titre, un grade, une situation qui me permette de me mettre en relief en servant la République.

—Finiissons-en, organise ici la compagnie Marat. Veux-tu être un des lieutenants ?

Un éclair brilla dans les yeux du garde.

—J'aurais un uniforme ?

—Certainement, et Guermeur eut un haussement d'épaules, bien que satisfait de trouver une nouvelle corde sensible chez Nicolas, tu auras un uniforme avec des galons, et quand tu auras fait acte de civisme dans cette compagnie, lorsque tu te seras distingué par ton zèle à servir la République, on verra ce que l'on pourra faire pour toi.

En disant ces derniers mots, Guermeur prit sur sa table un brevet en blanc et le remplit en quelques coups de plume. Tout d'un trait Nicolas Goujon, ci-devant garde, était bombardé lieutenant de la compagnie Marat.

Le nouvel officier se précipita sur les mains de Guermeur et les prenant dans les siennes :

—Oh ! citoyen, ma vie est à toi, tu ne sais pas combien je suis heureux. Je te dois tout. Laisse au temps l'occasion de te prouver ma reconnaissance, et tu verras ! . . .

—Bien, bien, fit Guermeur en imposant silence aux protestations de Nicolas ; nous verrons avant peu à mettre ton dévouement à l'épreuve ; en attendant, réponds-moi. Où est Pennors ?

—A Kermarc.

Le conventionnel se leva droit, des flots de sang lui vinrent aux joues, gonflant, à les briser, les veines de son cou de taureau ; ses yeux s'injectèrent en devenant fixes. Nicolas Goujon recula épouvanté de l'effet produit par ce simple mot.

—Ensemble ! se disait Guermeur, ils sont ensemble ! et ses mains énormes cherchaient un objet sur lequel il pût assouvir sa colère.

Et, en fermant les yeux, il voyait, au milieu d'un flot rouge, Andrée auprès du comte de Pennors.

—De l'eau, cria-t-il d'une voix étranglée en arrachant d'un geste brusque sa cravate qui l'étranglait.

Nicolas lui tendit une carafe. D'un seul coup il en vida la moitié. Se rasseyant alors, il essuya son front sur lequel perlait une sueur froide et respira bruyamment, comme s'il reprenait possession de lui-même.

—Parle, dit-il. Je t'écoute.

Nicolas, entra dans de minutieux détails, expliqua à Guerneur comment il avait surpris le secret de Mme de Pennors et de son fils, alors que, sous le coup d'un mouvement de colère, il s'éloignait de Kermarc pour annoncer à Guerneur l'arrivée inattendue de Jacques Diéras.

—Tout ce que je viens de te raconter ne serait pas arrivé, citoyen commissaire, si tu avais eu confiance en moi. Au lieu de cela, tu donnes le commandement de l'expédition à cet ivrogne qui était ici tout à l'heure.

—Je ne le lui ai pas donné ; il l'a fort bien pris.

—Enfin, tu vois ce qu'il en est devenu. Eh bien ! aisse-moi faire et je te remets Jacques Diéras et son maître ficelés et garottés entre les mains. C'est bien ce que tu veux.

—Oui, certes, répliqua Guerneur qui avait repris son calme. C'est ce que je Encore faut-il cependant que cela soit fait dans des conditions spéciales.

Il s'arrêta un instant, comme s'il eut craint de livrer son secret à son complice. Mais, malgré la répugnance qu'il éprouvait à se confier à Goujon, il reconnut la nécessité de le mettre au courant de ce qui existait et des précautions qu'il fallait prendre. Nicolas voyant ses hésitations, vint à son secours.

—Si j'ai bien compris, citoyen, je t'en prie, ne t'emporte point comme toutes les fois que j'ai parlé ainsi que je vais le faire, si j'ai bien compris, c'est Mlle de Kermarc qui te tient au cœur ?

Guerneur poussa un grognement.

—Voyons, citoyen, tu as ou tu n'as pas confiance en moi. Tu viens de me faire officier, et en me mettant le pied dans l'étrier, tu m'as rendu un signalé service. Tu as de l'or pour me payer, quel intérêt aurais-je à te tromper ? Je hais les nobles, les prêtres, les riches, tu vois bien que je suis avec toi et que tu peux compter sur moi comme sur toi-même.

Ces raisons parurent convaincantes au représentant, car il inclina la tête en signe d'assentiment.

—Je reprends, fit le lieutenant à la compagnie Marat, c'est donc Mlle Andrée qu'il te faut, coûte que coûte ?

—Oui, avoua Guerneur en baissant la tête. Je la veux, je l'aurai.

—Eh bien, rien de plus simple, fais cerner le parc de Kermarc, y compris la métairie des Mainteaux. Le comte de Pennors et Jacques Diéras sont sous le coup d'un mandat d'amener. Une fois pris, on t'en débarrasse pour toujours. Et pour ce qui est de Mme de Kermarc et de sa fille, tu les fais arrêter, comme ayant donné asile à des brigands et à des aristocrates.

—Et c'est là ton moyen, répliqua Guerneur en haussant les épaules, afin que demain je sois un objet d'horreur pour cette enfant.

—Ah ! citoyen commissaire, fit Nicolas en ricanant, tu veux être aimé pour toi-même.

—Paix ! ne ris pas, gronda Guerneur, le tourment que j'éprouve est atroce. Et je ne peux dénoncer ces aristocrates, car tout mon pouvoir ne réussirait pas à les arracher à la guillotine. Des invidus comme Bouton sont là qui m'en empêcheraient ! Et je ne veux pas qu'Andrée meure, dit-il avec un sifflement, parce que, vois-tu, j'en mourrais. Il ne faut donc rien entreprendre directement contre Kermarc ; Andrée sera perdue. Je sais que Pennors est blessé ; pour le moment, il ne saurait donc s'échapper. On attendra, pour bouger à Kermarc, qu'il soit remis et qu'il ait repris ses forces. Il faut surveiller les alentours du château et moi-même j'aviserai. J'irai moi-même à Kermarc ; oui c'est cela, j'offrirai la liberté et la vie de Pennors. Il se croira, on le croira sauvé, alors qu'il sera bien perdu et moi.....

Guerneur ne put continuer, la porte venait de s'ouvrir. Un dragon rouge pénétra dans la chambre. Il tenait un pli à la main.

—Voilà, citoyen commissaire, dit-il en tendant la lettre à Guerneur, qui brisa aussitôt le cachet, ce qui arrive à l'instant de Paris pour toi.

Le conventionnel ne put retenir une imprécation.

C'était un ordre du comité du salut public. Ordre était donné au représentant Guermeur de se rendre à Saumur le 2 septembre, pour siéger à un conseil de guerre auquel devaient prendre place onze représentants et autant de généraux.

—Allons, dit-il, c'est signé : Couthon, Saint-Just, Barrière, Turiot, Hérault-Séchelles et Robespierre. Il n'y a pas à dire, il faut obéir, car ils ne plaisaient pas.

CHAPITRE VII

L'ÉVASION.

Le jour même, une chaise de poste, escortée par un peloton de dragons rouges, emmenait Guermeur, qui se dirigeait vers Saumur. Il partait, laissant Nicolas Goujon à Nantes, avec des instructions précises et serrées. Le nouveau lieutenant à la compagnie Marat, tout flambant dans son uniforme neuf, à revers et à parements rouges, avait l'ordre de ne rien entreprendre contre Kermarc. Il devait attendre le retour de son complice et maître, se contentant de faire surveiller les abords du nid d'aristocrates. Si cependant il avait vent de préparatifs de départs, dans ce seul cas, il pourrait agir et s'opposer par la force à la fuite de l'un des hôtes du château.

Cette tâche ne représentait pas de difficulté sérieuse, la grande armée royaliste ayant abandonné la rive droite de la Loire à la suite de l'échec subi devant Nantes et de la mort de Cathelineau. Il y avait bien des chouans dans le pays, mais ils opéraient par petites bandes, se tenant éloignés de Nantes, harcelant les colonnes infernales et réussissant parfois à s'opposer à leurs actes de vandalisme et de destruction. Nicolas résolut donc d'établir à une certaine distance, afin de ne pas éveiller les soupçons, un cordon de surveillance autour de Kermarc ; d'opérer comme Guermeur l'avait fait pour la Chaulaye. Mais le Chaulaye était un domaine de peu d'importance, tandis que le territoire de Kermarc s'étendait au loin de tous les côtés, et l'espionnage complet en était impossible.

Toujours est-il que l'absence de Guermeur laissa un instant de répit aux hôtes du château, et comme, d'après les ordres reçus, les espions se gardaient bien de se montrer, le comte de Pennors et Mlle de Kermarc se rassurèrent. Oubliant les mauvais jours passés, ils ne pensèrent qu'au bonheur qu'ils éprouvaient à vivre l'un auprès de l'autre. René avait perdu richesse et domaine ; il était proscrit et blessé ; mais une douce main pansait sa blessure et la voix de la chère aimée lui répétait sans cesse qu'elle était assez riche pour deux, riche en tendresse surtout. Chez cette nature frêle et nerveuse, l'affection se montrait aussi violente, aussi profonde qu'elle était chaste ; sûre de l'amour de René, certain d'être l'objet d'un culte exclusif, elle le laissait lire sans défense jusqu'au fond de son cœur.

Dès le matin, elle traversait le parc et arrivait aux Mainteaux ; elle était saluée par un bonjour joyeux de Jacques Diéras, qui veillait comme un chien fidèle, et Andrée arrivait auprès de René. Sur le triste visage de la comtesse de Pennors, sa vue amenait un sourire, et, sous les yeux de sa mère, René prenait dans ses bras sa chère petite fiancée et l'embrassait de tout son cœur.

Car la blessure de René allait mieux, beaucoup mieux ; en quelques jours le blessé avait repris toutes ses forces. Le meilleur de tous les médecins n'est-il pas le bonheur !

Ce bonheur devait être de courte durée ; le rétablissement complet de René n'allait-il pas être le signal de son retour à l'armée royale ? Peu importe, les deux jeunes gens ne pensaient plus qu'à la joie présente, et elle leur donnait des forces nouvelles pour supporter les mauvais jours qui allaient venir.

Une après-midi, qu'ils étaient assis tous les deux sur un petit tertre ombragé par des trembles ; sur la lisière des bois, à une portée de fusil de la métairie des Mainteaux, Andrée ne put retenir un tressaillement, et sa jolie tête se redressa avec inquiétude. Elle regarda du côté où se tenait Jacques Diéras, qui, comme d'habitude, faisait le guet ; le chouan tendait l'oreille ; l'œil ouvert, il sondait du regard le feuillage. Andrée ne s'était donc pas trompée, lorsqu'à quelque distance, sous les branches, elle avait cru entendre un bruit inusité. Jacques se repliait au plus vite vers eux.

Tout à coup le cri de la chouette partit du milieu du bosquet, René se mit à sourire ; son inquiétude était calmée.

—C'est un chouan, fit-il à mi-voix : et, se retourna vers Jacques Diéras, qui lui répon-

-dait affirmativement avec la tête, il lui donna l'ordre de répéter le signal.

Jacques fit entendre un hurlement prolongé, et au même instant un paysan sauta au milieu du sentier et arriva en courant jusqu'auprès de René et d'Andrée.

—Tiens, s'écria Jacques en donnant au nouveau venu son nom de chouan, c'est Brin-d'Avoine. Salut à toi, mon gars, et que viens-tu faire ici ?

—Ah ! j'ai eu du mal à vous trouver, allez ! répliqua le chouan qui avait fourni une longue course. Mais, sitôt que le prince de Talmont a été prévenu que vous étiez ici, il m'a ordonné de partir pour Kernarc.

—Et où est-il, le prince ? demanda vivement René.

—Il est au camp de Saint-Sauveur, avec M. de Lescure. Vous avez du temps devant vous, monsieur de Pennors, la danse ne recommencera pas avant quelques jours.

—Qui t'a dit cela ? interrogea René.

—Le prince lui-même ; mais ce n'est pas pour vous reposer, car M. Talmont m'a chargé d'une dure commission pour vous.

Andrée, qui écoutait de toutes ses oreilles, était devenue très pâle.

—Une commission ? s'écrièrent à la fois René et Jacques.

—Oui, répliqua Brin-d'Avoine, une rude ! et c'est pour l'accomplir que je suis venu de Saint-Sauveur ici, et il y a long ! J'ai eu de la peine à parvenir jusqu'à vous, car il y a des bleus partout, il s'en trouve non loin d'ici ; plusieurs fois j'ai été obligé de faire de grands détours pour ne pas tomber entre leurs mains.

—T'ont-ils vu : fit Jacques Diéras avec inquiétude.

—Il n'y a pas de danger, répliqua Brin-d'Avoine. Seulement, je puis te dire qu'il y en a tout près d'ici et que, par trois fois, j'en ai rencontré ; c'est comme une ligne autour du domaine.

—Il doit y avoir du Goujon là-dessous, murmura Jacques.

—Avant, faut que je vous remette un billet du prince ; il m'a dit de faire comme ça, ensuite je vous expliquerai ce dont il s'agit.

Et Brin-d'Avoine prit, sous le ruban de son large chapeau de feutre un tout petit bout de papier qu'il tendit à Pennors.

Ce billet ne contenait que ces quelques mots

‘ Faites pour le mieux “ Philippe.”

Philippe était le nom de baptême du prince de Talmont.

—Et maintenant, dit René, que faut-il faire ?

—Pour lors, reprit Brin-d'Avoine, vous connaissez l'abbé Sauret, le recteur de Save-nay ; il doit être à cette heure dans la prison des bleus, à bord d'un bateau, sur la Loire. Mais paraît qu'on va le descendre de nouveau à terre, pour faire son procès, parce que les bleus veulent lui couper le cou. C'est le jeune M. de la Noué, qui s'est échappé de prison à Nantes, et qui a appris cela au prince ; alors M. Talmont m'a envoyé vers vous pour vous prier de prendre ce que vous pourriez d'hommes, et tâcher de sauver M. le recteur.

—Mais, fit Jacques, il n'y a pas d'hommes ici, il n'y a pas de chouans autour de nous. Il n'y a que des bleus qui traversent à tout instant le pays.

—Cela ne regarde pas le général, interrompit Pennors, il donne un ordre, nous n'avons qu'à l'exécuter sans le discuter, voilà tout.

Puis se retournant vers Brin-d'Avoine :

—Tu vas repartir ?

—Oui, monsieur René, tout de suite, pour porter votre réponse.

—Bien. Tu diras au prince que je ferai pour le mieux, comme il m'ordonne de le faire. Tu lui diras aussi que ma blessure est guérie, et qu'aussitôt ma mission terminée, je retournerai auprès de lui. Va Brin-d'Avoine, et que Dieu te conduise !

Le chouan serra la main que le gentilhomme lui tendait, et disparut dans la fourré.

Andrée, durant toute cette scène, n'avait pas dit un mot. Quand Brin-d'Avoine se fut éloigné, René vint vers elle. Deux larmes coulaient lentement sur les joues pâles de la jeune fille.

—Déjà, fit elle à son fiancé ! Déjà nous séparer ! Nous étions trop heureux !

—Il le faut, chère Andrée. Le service du roi passe avant tout, et cette fois, le service du roi ressemble fort au service de Dieu, puisqu'il s'agit de sauver ce pauvre recteur qui n'a rien fait pour être une victime. Mais je reviendrai, ma chérie, je reviendrai bien vite et nous aurons encore des heures à passer ensemble. Ne pleurez pas, aimée de mon cœur,

vous me mettez au désespoir en songeant que mon devoir vous fait souffrir.

—C'est fini, voyez-vous, René fit l'enfant à travers ses larmes. Il n'y a plus de bonheur pour nous... pour moi ! Je frémis en songeant à ce que nous pourrions subir encore. C'est fini !

—Non, non, chère, on n'est pas blessé toutes les fois que diable ! J'ai payé à l'attaque de Nantes mon tribut, maintenant vous verrez ; les balles siffleront autour de moi. Je suis invulnérable. Ne me retenez pas, ma chérie, je vous en prie, ne me retenez pas. Je n'aurais pas la force de vous résister et... il le faut cependant.

An Irée s'enfuit à travers le parc en essuyant ses larmes. Une voix secrète lui criait que ses jours heureux étaient passés.

Était-ce un pressentiment ?

Pennors s'était tourné du côté de Jacques Diéras ; celui-ci regardait son maître ayant une question sur les lèvres ; à la fin il ne put s'empêcher de parler.

—Pour sûr, monsieur René, nous n'allons pas attaquer Nantes tous les deux seuls. Là où la grande armée royale a échoué, nous n'aurions pas la chance de réussir. Comment allez-vous faire, mon maître ?

—Je n'en sais rien. Dieu nous aidera. Mais tout d'abord, il faut agir sans perdre de temps. Tu vas aller me chercher le petit Louïc. Ce petit gars-là est futé et rusé ; il est mince comme une belette ; il peut se faufiler partout. Je vais rentrer aux Mainteaux pour prévenir ma mère : dis à Louïc de venir m'y trouver. Dès que le soleil sera couché nous partirons pour Nantes, il faut que nous y soyons cette nuit.

Tel était le dévouement des royalistes : toujours prêts à obéir, toujours aux ordres de leurs chefs !

Comme la première fois, Mme de Pennors n'eut point une parole pour retenir son fils ; mais une nouvelle angoisse, plus forte encore que les premières, vint étreindre le cœur de la pauvre femme.

Il fut résolu que René et Jacques se rendraient à Nantes d'un côté, tandis que le petit Louïc y pénétrerait par l'autre route. Pennors et son serviteur se cacheraient à leur arrivée chez un ami dévoué, un ancien serviteur de la marquise, qui habitait rue Saint-Léonard, en plein cœur de Nantes. Ils étaient certains de trouver là un abri sûr. Louïc, après s'être fait couper les cheveux, après avoir changé ses habits de paysan contre le costume des ouvriers nantais, s'enquerraient de la prison où l'on allait enfermer l'abbé Sauret ; puis il reviendrait prévenir René et Jacques rue Saint-Léonard, et alors on aviserait.

Louïc partit en avant il était enchanté de cette mission de confiance. Le brave enfant courait tout joyeux au milieu des bois, flairant un bleu à cent mètres, et glissant comme un furet à travers les landes et les haies. Quelques heures plus tard, faisant un détour, il entra dans Nantes par le faubourg Saint-Donatien.

Pour Pennors et Jacques, ils y arrivaient après mille encombres. Vingt fois ils avaient failli être pris par les patrouilles disséminées autour de Kermarc, ou découverts par les sentinelles isolées qui gardaient les carrefours. La porte de la maison de la rue Saint-Léonard leur fut ouverte. C'était un ancien meunier qui habitait là ; il devait sa fortune à Mme de Kermarc, et n'avait point oublié les services rendus. Il se nommait Garec, avait une femme jeune et gentille, royaliste dans l'âme, qui fut heureuse de venir en aide à ceux qui se présentaient sous le nom de la marquise. Garec et sa femme risquaient cependant leur tête. La République ne plaisantait pas avec ceux qui donnaient asile aux brigands. Ils étaient déclarés traîtres à la patrie, et on les envoyait à la guillotine.

Pennors et son fidèle Jacques restèrent cachés toute la journée. Louïc n'avait pas reparu. Vers le soir le petit chouan arriva ; il avait le renseignement demandé ; il était temps ; le vieux recteur avait été transféré, le jour même, de la *Thérèse* à la prison de Bouffay.

Faire évader un prisonnier du Bouffay, en plein Nantes, ce n'était pas petite affaire. Pour accomplir cette mission, ils étaient trois : René, son fidèle Jacques, et le petit Louïc qui n'aurait voulu céder sa place à personne.

Tous les trois sortirent sur l'heure pour aller inspecter les abords de la prison.

Il avait franchi la rue du Moulin, lorsque, arrivés au coin de la Rue du Soleil, Jacques, ne put retenir un cri étouffé.

—Voyez ! s'écria-t-il en saisissant le bras de René.

Une lune étincelante éclairait, cette nuit-là, les rues de Nantes ; Un mauvais temps, s'il en fut, pour mener à bien l'expédition dont était chargé Pennors.

Ce qui venait de faire pousser un cri de surprise à Jacques Diéras, c'était une grande enseigné blanche, qui s'étalait au-dessus d'une boutique de cordonnier. Sur cette enseigne, écrite en lettres énormes, on pouvait lire, grâce à la clarté de la lune :

SOULIERS PATRIOTIQUES
CONFECTIONNÉS PAR LE SANS-CULOTTE
MARIUS BOUTON,
AVEC LA PEAU DES CHOUANS
ET DES ARISTOCRATES

—Voyez ! s'était écria Jacques, en saisissant le bras de Pennors, voyez ce qu'ils osent, les misérables ! Ils commettent tous les sacrilèges ; ils profanent jusqu'au corps de leurs ennemis ! Ah les gredins, les . . .

Il n'eut pas le temps d'achever, la porte de la boutique venait de tourner sur ses gonds, et un petit homme, coiffé d'un bonnet rouge, couvert d'une uniforme ridicule et tenant à la main un énorme tromblon, apparut sur le seuil.

C'était Bouton.

Marius Bouton avait trouvé moyen de se donner un nouveau lustre, de se décerner un nouveau brevet de sans-culottisme aux yeux des révolutionnaires de Nantes. Il avait eu l'idée ingénieuse de faire tanner, par des gredins de son espèce, des peaux de suppliciés, et de les utiliser, au point de vue de la cordonnerie. C'était neuf, c'était charmant, et ce devait avoir un réel succès chez les bandes abruties et féroces qui terrorisaient la France. La frayeur qu'inspirait Bouton était telle, d'ailleurs, que nombre d'affolés se rendaient chez lui, et lui achetaient des souliers pour obtenir un certificat de civisme.

Il ne faut pas croire, cependant, que Marius Bouton fût le créateur et l'unique promoteur de cette ignoble spécialité ; dans plusieurs grandes villes et notamment à Rennes, Michelet lui même l'avoue, on vendait des souliers faits avec la peau des aristocrates.

En même temps que Bouton apparurent quatre sans-culottes en guenilles, qui escortaient cet important personnage. Ils étaient tous, y compris leur chef, légèrement émus,

—Citoyens, fit le savetier, vous allez m'aider à placer les barres en travers de la porte, car il ne faut pas, par ces temps troublés, laisser ouverte la nuit la demeure d'un patriote, surtout celle-ci ; des aristocrates pourraient s'y faufiler pour chercher la dépouille de quel qu'un des leurs.

—Il serait malin, répliqua l'un des hommes en ricanant, celui qui, dans le tas, reconnaîtrait les siens.

Les compagnons du savetier barraient la porte, tout en fredonnant un "ça ira" aviné.

—M'est avis, s'écria Marius Bouton entre deux hoquets, que nous avons fêté ce soir un peu longuement et la déesse Raison et le divin Bacchus. Nous avons cependant affaire et du bon travail !

—Bah ! répliqua un sans-culotte, la compagnie Marat, qui est de garde à Bouffay attendra bien que nous et les nôtres la relevions.

Au nom de Bouffay, René avait saisi la main de Jacques Diéras ! . . . Le Bouffay, c'était la prison où était enfermé le recteur de Sauvenay.

Les barres étaient mises. Bouton, suivi de ses acolytes, descendit jusqu'au quai la rue de la Poissonnerie, en beuglant la *Marseillaise*, sans respect pour le sommeil des habitants de Nantes.

Pennors et ses compagnons les perdirent bientôt de vue.

Les royalistes sortirent alors de leur cachette, et suivirent le chemin qu'avaient pris le savetier et sa bande. Qu'allaient-ils faire là ? Il n'auraient su le dire, ils n'avaient ni plan, ni projet ; un instinct les poussait vers le Bouffay. Malgré eux, ils éprouvaient le désir de se rapprocher de celui qu'ils voulaient sauver.

Arrivés sur la quai du Bouffay, en face de la prison, ils remarquèrent un mouvement tumultueux devant la porte. La compagnie Marat, qui descendait la garde, était relevée par le bataillon de garde civique que commandait Bouton.

Bouton était très occupé ; Bouton cumulait ; il allait du tire-pied patriotique au commandement militaire. A peine lui restait-il le temps de boire ; aussi, quand il s'y mettait prenait-il des libations doubles.

René et Jacques s'étaient de nouveau dissimulés derrière un tas de barriques entassées sur le port. La compagnie Marat se mettait en mouvement.

Ce fut au tour de Louïc de pousser un cri de surprise.

—M'sieu René ! m'sieu René, fit-il à mi-voix. Vous ne le voyez pas, le traître ! le lâche ! le bandit !... L'enfant écumait.

—Tais-toi donc, lui dit Jacques en lui mettant la main sur la bouche, tu vas nous faire découvrir.

Mais un commandement prononcé d'une voix brève et claire le fit tressaillir à son tour.

—Bonté de Dieu ! et il se signa, c'est tout de même ce gueux de garde !... Quand je pense que que je n'ai jamais eu la chance de pouvoir envoyer une balle à ce Nicolas de malheur ! Le voyez-vous, m'sieu René ! Le voilà officier des bleus à cette heure, et il va assassiner et piller ceux qui lui ont donné pain et asile.

—Oui, dit tristement René, je le vois. Mais il y a une chose qui me console cependant, c'est que, s'il y a des traîtres, il n'y en a pas chez nous. Celui-là n'est pas un Breton, c'est un aventurier ; on ne sait d'où il venait. Ça n'a pas de patrie... Chez nous, n'est-ce pas Jacques, n'est-ce pas Louïc, on aime mieux mourir que de trahir son roi ?

—C'est égal, murmura Jacques, je voudrais bien avoir une conversation particulière avec ce paroissien-là. Tenez, m'sieu René, je lui ferai passer le goût du pain, j'en suis sûr, et je vous prie de croire que je ne ferais pas dire une messe pour le repos de son âme.

Laissons Pennors et ses deux compagnons cherchant un moyen pour arriver à sauver leur cher recteur, et suivons encore, si vous voulez bien, le commandant savetier, qui, entouré de son état-major, vient de pénétrer dans la prison. Son bataillon, qui l'attendait depuis longtemps devant la porte, l'a salué d'acclamations enthousiastes, puis on a formé les faisceaux, et, après avoir posé les sentinelles, les gardes civiques, prenant modèle sur leur chef, ne songent plus qu'à se livrer à la joie.

Tel était le spectacle qu'offraient les prisons de cette époque. Dans les cachots, des malheureux entassés les uns sur les autres, sans air, sans espace, n'ayant qu'une nourriture insuffisante ou avariée, qu'on leur jetait comme à des bêtes immondes. Et en bas, au corps de garde, la ripaille, l'orgie, le vin coulant à flots. Les hurlements de l'ivresse et de la joie bestiale couvraient les cris et les sanglots des prisonniers, et tout cela se passait sous le gouvernement de la République, et au nom de la sainte liberté.

Marius Bouton était atteint de la manie des grandeurs. Cet avorton, depuis que son lâche assassinat l'avait mis en relief, ne songeait qu'à inspirer la terreur. L'eau-de-vie, le vin, dont il était toujours imbibé, le maintenaient dans un état d'ataxie furieuse ; il cherchait des victimes, il aimait à en avoir là, devant lui, à leur rouler des yeux féroces, en les accablant d'injures, comme pour leur donner un avant-goût de leur agonie.

Une fois, quelques bouteilles vidées, Bouton, n'ayant pas sommeil, chercha une distraction réellement révolutionnaire. Le jeu ne lui convenait pas, il n'aimait pas perdre. Il consulta le livre d'écrou, pour avoir les noms des nouveaux prisonniers.

Le nom du dernier arrivé, c'était celui de Pierre-Marie Sauret, ex-prêtre, ex-recteur de Savenay.

—D'où vient-il ce corbeau-là ? grommela Bouton ; je croyais que tous ces portes-soutanes avaient été claquemurés à bord de la *Thérèse*.

Il appela un guichetier.

—Tu as reçu un prêtre aujourd'hui ? lui dit-il

—Oui, citoyen commandant, un vieux.

—A quelle heure l'as-tu bouclé ?

—A quatre heures.

—Qu'est-ce qu'il vient faire ici, le calotin ?

—Je ne sais pas, citoyen commandant.

—C'est bien, va-t-en.

Et Marius Bouton, pour se donner une idée, se versa un grand verre d'eau-de-vie. L'idée, il la trouva sans doute au fond du verre, car il rappela le guichetier, qui s'éloignait.

—Amène ici le prisonnier.

Puis, se tournant vers son état-major et ses compagnons, il prit un air grave et digne.

—Il s'agit, d'éclairer la patrie... Nous allons interroger le coupable. Il est évident que, si on l'a transféré ici, c'est qu'il a commis de nouveaux méfaits.

L'abbé Sauret arrivait sur ces entrefaites, accompagné par le guichetier. C'était un

grand vieillard à l'air calme, marchant avec peine, car les privations, la captivité, les mauvais traitements l'avaient affaibli. Ses cheveux blancs, comme une auréole, tombaient en boucles sur ses épaules. Arrivé devant le savetier, il le regarda d'un œil froid et limpide, sans arrogance comme sans terreur.

Cette énergie exaspéra le sans-culottes. Bouton voulait que l'on tremblât devant lui. Il regarda, durant un instant, le recteur en grinçant des dents, et en roulant des yeux féroces. Mais toutes ces contorsions furieuses ne réussissaient pas à intimider le vieux prêtre.

—Comment t'appelles-tu ? finit-il par lui dire.

—Pierre-Marie Sauret, recteur de Savenay.

Bouton poussa un formidable juron.

—Il n'y a plus de prêtre. Il n'y a plus de recteur ! Tu le sais suppôt des aristocrates. Il n'y a plus de Dieu.

Et il brailla, en vidant encore une fois son verre, un refrain ordurier.

Les gardes du corps firent chorus.

En entendant ce blasphème horrible, le père Sauret eut un tressaillement. Bouton avait trouvé moyen de lui faire peur. Le vieux prêtre se signa.

—As-tu fini tes mômeries, vieille bête, hurla le savetier au comble de l'exaspération, ou je te fais couper les poignets à coups de sabre. Qu'est-ce que tu as encore commis pour venir ici ?

—Je n'en sais rien, répliqua le recteur, on ne me l'a pas dit.

—Tu mens, tu as trahi la République.

—J'étais en prison.

—Parbleu, si on vous tenait tous, toi et tes pareils, la République marcherait mieux. Veux-tu répondre ? Qu'est-ce que tu as fait, pour être mis en prison d'abord, pour être transféré au Bouffay ensuite ?

—Je ne puis vous le dire, je n'en sais rien. J'ai seulement refusé de prêter serment, parce que ma conscience me l'ordonnait.

—Ah ! canaille, brailla le savetier au comble de la fureur. Ah ! tu refuses de prêter serment. Eh bien, on te coupera la tête, et c'est moi qui m'en charge ; c'est moi-même qui veux te régler ton trimestre. Va-t-en, chien ; si tu restais là, je serais capable de t'étrangler, comme je voudrais tordre le cou à tous les ennemis de la patrie.

Et saisissant un verre qu'il avait à sa portée, il le lança au visage du vieux prêtre. Quelques gouttes de sang perlèrent à travers les cheveux blancs du vieillard : la figure impassible de l'abbé Sauret ne changea point, ses lèvres s'agitèrent légèrement, il murmurait une prière, il pardonnait à Bouton.

Cette sérénité acheva d'exaspérer le petit savetier.

—Emmène-le, cria-t-il au guichetier, emmène-le, ou avec ces mômeries, je l'étrangle.

Le porte-clef reconduisit l'abbé Sauret dans la prison.

Mais cette scène avait troublé l'ivresse du Bouton ; il eut beau entonner coup sur coup, le cœur n'y était plus. Il devint triste, affadi, barbouillé.

—C'est ce damné prêtre, bégayait-il. C'est plus fort que moi ; je ne puis supporter la vue d'un ennemi de la patrie.

—Faut aller vous coucher, commandant.

—Oui, dit Bouton, je crois que je ferai bien d'aller dormir. Je reviendrai demain, puisqu'on ne relève la garde qu'à minuit. En tous cas, on m'attendra ! Je reviendrai !

—Voulez-vous qu'on vous accompagne ?

Le savetier se redressa indigné.

—Je ne suis pas saoul, je n'ai besoin de personne.

Et Bouton titubant sortit de la prison du Bouffay, remontant vers la rue du Soleil.

Le grand air n'avait point remis le savetier. Il faisait une chaleur excessive dans le corps du garde du Bouffay ; une fois dans la rue la brise qui venait du fleuve le frappa au visage et lui fit perdre complètement la tête : il se mit à festonner et à décrire des arabesques d'un ruisseau à l'autre. Son tromblon lui servait à s'appuyer et à l'empêcher de mordre la poussière.

—Gueux de prêtre, bégayait-il, c'est lui qui est la cause de tout. Je me tenais très bien. Nous allons faire... hum... une vraie fête... hum... et voilà qu'à la vue de c... corbeau-là, tout danse... oh ! mais quelle danse ! c'est du c... coton, du vrai c... coton que j'ai dans les flûtes... gueux de prêtre !... J'aurais dû me méfier... ça me met

toujours dans ces états-là, moi... la vue des ennemis de la pa... de la patrie; et les prêtres... c'est tous des ennemis de la patrie... et de la Rép... ublique une et indivisible.

Ce dernier mot, avant de se faire jour, éprouva des difficultés extrêmes et Bouton ne parvint à le prononcer qu'au prix d'efforts nombreux et réitérés.

Pendant ce monologue, entrecoupé de points d'orgues et de hoquets, le savetier était parvenu, tout en exécutant de nombreux zigzags, à remonter la rue du Moulin, et à arriver jusqu'à sa maison, au coin de la rue du Soleil.

Lorsque l'assassinat de Cathelineau était venu lui donner une notoriété parmi ses coreligionnaires politiques, lorsqu'il avait été nommé commandant d'un bataillon de la garde civique, il avait abandonné, comme indigne de lui, la mansarde de la rue du Cimetière, et, louant une petite maison de la rue du Soleil, il y installait son magasin de "chaussures patriotiques."

Livrogne avait bien retrouvé sa maison, mais il se tenait devant la porte sans pouvoir parvenir à enlever les barres de fer qui la fermaient.

J'ai eu tort, fit-il, j'aurais dû emmener avec moi un sans-culotte! Je ne peux pas, y a pas à dire, je suis trop malade. Mais les amis auraient dit... que j'étais saoul... et je ne suis pas saoul... c'est le patriotisme... c'est l'amour de la Rép... ublique qui m'indispose.

Le savetier aperçut en ce moment un homme qui traversait la rue.

—En! là-bas! citoyen, cria-t-il, veux tu rendre un service à un patriote, à un brave s... ans cu... lotte, qui ne peut pas rentrer chez lui.

L'homme ne se fit pas prier et, en un tour de main, débarrassa la devanture de la boutique, puis prenant la clef des doigts de Bouton, ouvrit la porte.

—Merci, citoyen, fit le savetier en la refermant, tu es un ami, un frère, un solide soutien de la République.

Bouton, cependant n'était pas au bout de ses peines. Il se heurtait à l'établi et aux meubles, cherchant vainement un briquet et une chandelle.

—Après tout, conclut-il, en reconnaissant l'inutilité de ses efforts, je n'ai pas besoin de voir, car... j'ai un... besoin de sommeil, je ne me tiens plus.

Et, s'accrochant aux murs, il grimpa jusqu'à sa chambre, et, tout habillé, se jeta sur son lit.

Un instant après, un ronflement sonore annonçait que Marius Bouton, savetier, sans-culotte et commandant de la garde civique, dormait du sommeil du juste.

Son repos ne fut point de longue durée. Si violent que put être l'engourdissement produit par l'ivresse, Bouton se réveilla en poussant un hurlement de terreur.

Il venait d'être saisi par deux bras vigoureux, et, en un clin d'œil, ficelé sans qu'il pût remuer ni pied ni patte.

La chambre dans laquelle il se trouvait venait de s'éclairer comme par enchantement, et trois hommes, que la terreur et les fumées de l'ivresse lui firent voir énormes, entouraient le lit sur lequel il se débattait convulsivement.

—Ne crie pas, lui dit l'un d'eux, en lui faisant sentir à la tempe le froid d'un pistolet, ne crie pas et ne bouge pas, ou, sans cela, tu es mort.

—Ne me faites pas de mal, messieurs, je vous en supplie, ne me faites pas de mal, pitié! grâce!

Le lecteur a, sans aucun doute, deviné que c'était René, Jacques et le petit Louïc, qui venaient de faire une irruption si inattendue dans le logis du savetier patriote.

Accroupis derrière un tas de barriques, en face de la porte de la prison du Bouffay, ils se creusaient vainement la tête, et cherchaient un moyen d'évasion pour le pauvre recuteur, lorsqu'ils virent sortir Marius Bouton affréusement ivre.

Or Marius, ils venaient de l'apprendre quelques instants auparavant, c'était le chef de la bande d'égorgeurs qui, pour vingt-quatre heures, montait la garde à la prison. Les trois chouans n'eurent point même besoin de se concerter; ils se glissèrent sur la piste du savetier et gravirent avec lui la rue du Moulin, tandis qu'il zigzaguait, monologuait ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure. Ce fut Jacques Diéras, qui, jouant le rôle de passant attardé, aida Bouton à enlever les barres de la porte. À peine fut-elle entrebaillée, que le petit Louïc glissant comme une couleuvre entre les jambes de l'ivrogne, pénétrait dans la boutique, et se cachait sous un comptoir.

Là, il attendit.

Bouton, au milieu de l'encombrement de l'atelier, se secouait comme un ours en cage, jurant et sacrant. Bientôt il se résignait à aller se jeter sur son lit, sans lumière et, aussitôt après, Louïc percevait distinctement ses ronflements de tuyau d'orgue.

Doucement alors il ouvrit la porte à René et à Jacques qui faisaient le guet dans la rue ; et tous trois gravissant l'escalier avec précautions, entouraient le lit de Bouton, et lui offraient le désagréable réveil auquel nous venons de faire assister le lecteur.

—Mes bons messieurs, geignait-il, je vous en supplie, ne me faites pas de mal ! Vous êtes des gentilshommes, vous ne pouvez en vouloir à un pauvre savatier. Quel crime ai-je commis ? Aucun . . . je vous en conjure.

Jacques avait allumé une chandelle, dont la lueur éclairait le visage de Bouton. L'heure était solennelle, et cependant les grimaces qu'exécutait la face patibulaire du savatier étaient tellement grotesques que René, son serviteur et surtout le petit Louïc furent obligés de se retourner, pour dissimuler leurs éclats de rire. Louïc surtout se tordait ; car Bouton invoquait Dieu le père et tous les saints du Paradis. Il venait d'être saisi d'un accès subit de foi fervente, et implorait la clémence céleste, en même temps que celle de ses ennemis.

Ceux-ci étaient fort jeunes ; malgré la gravité de la situation, ils ne pouvaient mettre un frein à leur gaieté ; l'âge reprend toujours ses droits, même à l'heure du danger. Ensuite, il s'agissait de terroriser Bouton. Une idée diabolique traversa le cerveau de René.

—Tu dis que tu n'as rien fait, misérable gredin. Et ton enseigne et ton sacrilège !

Les dents du commandant Bouton commencèrent à claquer.

—Je suis perdu . . . perdu . . . murmura-t-il.

Et il s'évanouit à moitié de frayeur.

—Nous sommes venus ici, tu entends bien, lui dit René, pour avoir une peau de républicain, et nous voulons la tienne !

—Miséricorde, cria Bouton, ils veulent m'écorcher vif ! Pardonnez-moi, mes bons seigneurs, je ne suis plus républicain, c'est par peur. Tenez, si vous voulez, je vais crier : Vive le Roi !

—Veux-tu te taire ! fit Jacques Diéras, et, entrant dans le plan de son maître, il ajouta : Tu es bien heureux de t'en tirer à aussi bon compte ! On ne te prendra de ta sale peau que la valeur de deux semelles.

—Bonté du ciel ! Au secours ! . . . au . . .

Jacques bâillonna lestement le savatier, le retourna et lui enleva sa chemise, mettant à nu le torse hideux de l'avorton. Sur un mot de René, Louïc descendit à l'atelier et remonta avec du cuir, de la poix et un tranchet. Le jeune chouan décrivit alors avec la pointe, sur les omoplates du patient, une raie légère, simulant la mesure d'une semelle. Bouton se secouait convulsivement, réellement convaincu qu'on lui décollait la peau. Appliquant une bande en cuir enduite de poix sur la mesure prise, Jacques l'enleva brusquement et le tiraillement fit croire au petit savatier qu'il laissait dans les mains de ses ennemis un lambeau de lui-même.

—Cela fait, on le retourna de nouveau en levant légèrement son bâillon pour lui permettre de respirer un peu.

—Je suis mort, murmura-t-il, je suis mort. Je n'en reviendrai jamais !

—Tais-toi et écoute, lui dit René. Il y a moyen de sauver ta vie.

—Lequel, mes bons seigneurs, lequel ! Je ferai tout ce qui pourra vous être agréable, commandez ! . . .

—Ce sont tes hommes qui gardent cette nuit la prison du Bouffay . . .

—Oui, répondit le commandant, qui, à cette heure, n'avait rien de martial, c'est le bâillon à la tête duquel on m'a mis.

—Il y a, au Bouffay, un prêtre, le recteur de Savenay, le connais-tu ?

Bouton se reprit à trembler de tous ses membres. Il se souvenait de la scène qui avait eu lieu au Bouffay une heure plus tôt. Aussi répondit-il en bredouillant :

—Non . . . si . . . non. Je crois que je l'ai vu. Ce doit être un bien brave homme.

—Eh bien, nous voulons le faire évader ; et, si tu tiens à ta tête, si tu ne veux pas d'abord être écorché vif, des pieds au crâne, il faut que tu trouves moyen de le délivrer.

Les larmes de Bouton se mirent à couler ; l'attendrissement du savatier était insupportable ; chose surprenante, il la rendait encore plus laid.

—Eh ! mes bons messieurs, comment voulez-vous que je fasse ? Si on sait que j'ai trempé dans l'évasion d'un curé, on me coupera le cou.

—Oui, fit observer Jacques, c'est peut-être vrai, mais on n'en t'écorchera pas ; c'est autant de pris.

Bouton poussa un gémissement. Il ne voyait pas trop ce qu'il gagnait au change.

—Ecoute, lui dit encore René. Les hommes qui sont au Bouffay doivent être à cette heure dans le joli état où tu te trouvais tout à l'heure. La peur t'a dégrisé, toi ; mais eux, ils battent leur plein. Tu vas nous signer un ordre, entends-tu ? Tu sais écrire ?

—Oui, mes bons amis.

—Un ordre de remettre immédiatement entre les mains des porteurs le citoyen rec-teur de Saveney, pour le conduire... René hésita un instant... pour le conduire auprès du conventionnel Guerneur.

—Mais, qu'est-ce que je dirai, quand on me présentera cet ordre-là signé de ma main.

—Cela ne nous regarde pas. Tu diras qu'on t'a mis le pistolet sur la gorge, qu'on t'a écorché, que tu as été la victime des brigands. Tu t'arrangeras. Ah !... Il doit y avoir ici un tas de bonnets rouges et de carmagnoles. Montre-nous où se trouvent ces défro-ques, et maintenant signe l'ordre, et leste.

Jacques avait trouvé une plume et du papier, et déliant la main droite de Bouton, il lui faisait rédiger les quelques lignes qui devaient obtenir la mise en liberté de l'abbé Sauret.

—Là, c'est fait !

Et René et lui s'affublant du costume des sans-culottes, le précieux papier à la main, se dirigèrent en courant vers la prison du Bouffay, laissant le savatier à la garde du petit Louic.

CHAPITRE VIII

REÇU AU NOM DU ROI

Pennors ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Lorsque Jacques et lui arrivèrent à la prison du Bouffay, l'orgie était à son comble. On brûlait de l'eau-de-vie dans d'im-menses bassines. Ceux qui ne pouvaient plus se soutenir se vautreient dans les cours et dans les corridors. Il sortait de là, au milieu d'une buée alcoolique et humaine, des cris des hurlements, des refrains révolutionnaires et obscènes ; c'était bien le déchaînement de toutes les passions honteuses et brutales.

La sentinelle, qui montait la garde devant la porte, s'était sans doute mise au diapason de ses camarades, car elle était assise dans sa guérite, son fusil placidement appuyé contre le mur.

—Ordre du commandant Bouton, lui dit Pennors, en lui montrant le papier.

Les deux royalistes entendirent un grognement sortir de la guérite. Cela voulait dire "passez," car sans difficulté ils poussèrent la lourde porte de la prison et se trouvèrent dans la cour. Encombrée comme elle l'était, ils ne furent pas remarqués. Ils avaient d'ailleurs enfoncé leurs bonnets rouges par-dessus leurs oreilles, relevé le collet de leurs carmagnoles, et ils roulaient des yeux terribles en faisant des moulinets avec de gros bâtons qu'ils avaient à la main. Pour se placer à la hauteur de la situation et jouer convenablement leur rôle, ils se mirent à tituber à qui mieux mieux, en criant à tue-tête. Personne ne faisait attention à eux. Deux sans-culottes ivres de plus ou de moins, la belle affaire !

Les guichetiers, les portes-clefs buvaient à même avec les gardes civiques. Pennors les interpella vivement :

—Eh ! là-bas ! les citoyens. J'ai un ordre, et c'est pressé.

Un porte-clefs s'en vint à René et à Jacques, qui continuaient à jouer l'ivresse et à faire semblant de ne point pouvoir se soutenir.

—Qu'est-ce que tu demandes, citoyen ?

—Un guichetier, un géolier un citoyen ayant les clefs de la prison.

—Qu'est-ce que tu en veux faire ? Donner de l'air aux aristocrates ? leur offrir la clef des champs ?

—Y a pas de danger. Je voudrais les tenir tous là, les traîtres, les brigands, les ban-

dits, et les étrangler avec ces mains-là. Tu verrais un peu, citoyens, comment je m'en acquitterais.

—Eh bien alors, pourquoi que tu me déranges ?

—Ah ! c'est vrai, citoyen, je n'y pensais plus. C'est que, vois-tu, nous avons bu un brin à la santé de la République et ça nous est tombé dans les jambes.

—Enfin qu'est-ce que c'est que tu veux ?

—Voilà la chose. J'ai là, du moins nous avons là, le citoyen et moi, et René montrait le brave Jacques qui tâchait de jouer de son mieux son rôle de sans-culotte, nous avons là un ordre du commandant Bouton, qui est un tant soit peu indisposé.

—Oui, il a tapé sur un prêtre tout à l'heure et ça l'a excité ; ça lui a fait tourner la tête.

—Justement. Paraît qu'en rentrant chez lui il a trouvé un avis du citoyen commissaire Guermeur qui demande qu'on lui livre un ci-devant prêtre, qui se trouve ici, pour l'interroger sur l'heure, et ils sont pressés, les citoyens commissaires.

—Comment qu'y se nomme le calotin ?

—Ma foi je n'en sais rien, c'est écrit sur le billet. Il approcha l'ordre de Bouton d'une chandelle, c'est le citoyen Louis Sauret, ci-devant recteur de Savenay.

—C'est justement sur celui-là que le commandant a cogné tout à l'heure. Ah ! il n'y allait pas de main morte. Je crois que s'il avait eu la force, il l'aurait étranglé.

—Ah ! bien, fit Jacques, on ne va le laisser dormir tranquille cette nuit, cet homme, car il faut que nous l'emmenions tout de suite. Le citoyen commissaire a dit de se dépêcher.

—Bah ! répliqua le guichetier, sans plus d'observation, il dormira mieux demain.

Et d'un geste horrible, en indiquant de la main le couperet qui tombe, il poussa un ricanelement féroce.

Pennors et Jacques eurent grand'peine à dissimuler la rage folle qu'ils ressentaient en entendant cette bête féroce s'exprimer ainsi. Durant un instant, rapide il est vrai, ils oublièrent leur rôle de patriotes saturés de vin et d'alcool ; leurs yeux étincelèrent, et sans se parler, d'un commun accord, ils se demandèrent s'ils n'allaient pas sauter sur ce misérable et l'étrangler.

Les âmes généreuses ont cela de mauvais dans une conspiration, dans un coup monté, dans un guet-apens, le mot est cette fois employé dans le bon sens, qu'elles se laissent toujours surprendre à un moment donné, car le rôle est au-dessus de leurs forces et finit par révolter tout ce qu'elles ont en elles de juste et d'honnête.

Le mouvement des deux chouans n'échappa point au guichetier, quelque fut son ivresse.

Il jeta un regard méfiant sur les faux sans-culottes et leur dit d'un ton menaçant :

—Tiens, citoyens, paraît que ça vous défrise. C'est-y par hasard que vous seriez les amis des curés ?

René s'empressa, en décrivant un jeté battu, de pousser un éclat de rire aussi faux que bruyant.

—Si on peut dire, jour de Dieu ! un patriote, Muscius Pompenet, un patriote de Dôle. —Dôle était connu pour son révolutionnarisme ! —Si on peut dire ! Mais ce que tu lis sur mon visage, citoyen, c'est de l'horreur ! et sur celui du citoyen qui est avec moi Mais je voudrais les tenir là, tous tes nobles, tes chouans, tes prêtres. Je voudrais les avoir là, sous la main, en face de toi et tu verrais un peu

—Bien, mon fils, répondit le porte-clefs, convaincu par cet accès de sans-culottisme. Tu es encore bien jeune, mais comme dit cet autre, que j'ai entendu au théâtre de Nantes :

L'avaleur n'entend pas le nombre désarmé.

Et satisfait d'avoir écrasé le jeune patriote de sa supériorité littéraire, il ajouta :

—Eh bien, le veux-tu de suite ton ci-devant ?

—Il le faut bien, répliqua René, devenu prudent. Je te demande un peu, nous étions là à prendre un grand plaisir, mon camarade et moi, et v'lan ! un ordre, pas moyen de s'amuser en paix.

—La patrie avant tout.

—Avec ça que c'est amusant de tout quitter pour venir chercher un porte-soutane.

—Qu'est-ce que tu veux, citoyen. Il y a là le devoir.

—Allons, houcht ! du lesté, et après avoir remis ton curé entre les mains du citoyen commissaire, si nous faisons vite, nous aurons peut être le temps d'aller rejoindre les camarades.

Où ça ? fit le guichetier.

René, si bien préparé qu'il fût, eut une hésitation.

—Eh ! au château, donc, s'empressa d'ajouter Jacques Diéras, tu crois donc qu'on ne s'amuse pas là-bas, comme vous le faites ici.

—Quel dommage ! s'écria le porte-clefs, que je ne puisse pas aller avec vous. Allons, je vais chercher votre prêtre.

—Fais vite, citoyen, car nous sommes pressés. Pendant ce dialogue l'orgie continuait, suivant son cours échevelé ; des hommes, prenant nos deux chouans pour des frères et amis, s'approchèrent et leur offrirent des gobelets pleins de punch brûlant.

—Citoyens, fut-il obligé de répondre, faites excuse ; mais pour l'heure je suis au service de la nation, et, pour le moment, je me trouve à mon grand regret obligé de négliger la divine bouteille.

Cependant le porte-clefs venait d'entrer dans la cour, conduisant l'abbé Sauret.

D'abord on n'y fit pas attention ; mais un des hommes qui entouraient René ayant aperçu la robe du prêtre, poussa un hurlement, sorte de signal habituel à ces bêtes féroces, lorsqu'elles appelaient la foule à la tuerie. En un instant le corps de garde fut sur pied et toute cette horde sauvage se rua sur le malheureux prêtre.

Les cris : "A l'eau ! au feu ! à mort ! saignez-le !" se croisèrent en tous sens.

—Oui, criait une voix avinée, faut lui verser de l'eau-de-vie dessus, et le faire flamber.

Ces cris redoublaient, les gardes civiques couraient aux faisceaux pour fusiller le malheureux recteur.

La situation devenait critique.

L'abbé Sauret, que l'on venait de réveiller en sursaut, n'était pas surpris ; il regardait sans défaillance et d'un œil calme cette multitude qui l'insultait et le menaçait. Depuis longtemps préparé à la mort, il avait fait le sacrifice de sa vie, ne songeant, dans ces crises suprêmes, qu'à implorer la miséricorde divine pour tous ceux qui se souillaient de toutes les hontes et de tous les crimes. Ce fut le guichetier qui vint au secours du recteur.

Lui aussi se mit devant le prisonnier.

—Hé ! là-bas ! citoyens ! cria-t-il d'une voix de stentor, vous savez bien que ce n'est pas gentil ce que vous faites là. C'est sur moi que ça retombera, si vous mettez le ci-devant en pièces. Vous ne savez pas ce que vous faites ! Mais taisez-vous donc, tas de braillards, puisqu'on vous dit que c'est pour lui couper le cou... Là, êtes-vous content ! Puisque je vous dis que l'on vient le chercher par ordre du citoyen Geurmeur. Et il n'est pas commode, le commissaire. Je n'ai pas envie de payer à la place du calotin.

Au nom terrifiant de Guermeur, la foule se tut comme par enchantement. Elle savait que le représentant avait la main lourde. Et aussitôt elle livra passage au prêtre ainsi qu'au porte-clefs et aux deux faux sans-culottes qui l'accompagnaient.

Au moment où ces deux derniers gagnaient la porte avec empressement, emmenant leur prisonnier, le géolier les apostropha bruyamment.

—Eh ! là-bas ! cria-t-il, et mon reçu ? on ne s'en va pas comme ça. Je ne suis pas en règle. Faut me donner quittance du corbeau que vous emportez.

—Rien de plus juste, répliqua René. Sais-tu lire ?

Non, répliqua le porte-clefs.

Et alors, avec cette insouciance, avec ce côté gamin qui est le propre du caractère français, même au milieu des plus grands périls, le comte de Pennors, tandis que Jacques et le P. Sauret franchissaient la porte, entra dans le corps de garde et au bas de l'ordre signé par Bouton il écrivit :

"Reçu l'abbé Sauret, recteur de Savernay.
et plus bas :

" Pour le Roi,

" Par ordre dn prince de Talmont,

"RENE DE PENNORS."

Ceci fait, il rejoignit ses compagnons qui se trouvaient dans la rue.

— Filons vite, monsieur l'abbé, dit-il à voix basse au vieux prêtre stupéfait. Nous sommes des chouans. Pas de remerciements. Nous avons ordre de vous sauver.

Toujours courant, ils remontaient la rue du Moulin.

Arrivés à hauteur du coin de la rue du Soleil, ils attendirent.

Il avait été convenu qu'à un coup de sifflet le petit Louïc abandonnant Bouton, dégringolerait l'escalier du magasin et viendrait rejoindre ses compagnons.

Jacques fit entendre un sifflement prolongé et s'arrêta tout surpris.

Eclairé par la lune, il voyait Louïc debout dans l'encadrement de la fenêtre.

— Sauvez-vous, mes gars, je suis pris, cria l'héroïque enfant d'une voix forte.

Et une vingtaine de balles sifflèrent aux oreilles des deux chouans et de l'abbé Sauret qui s'enfuirent à toutes jambes.

CHAPITRE IX

HÉROÏSME DE LOUÏC.

— Allons, monsieur le recteur, du courage, dit Pennors, en voyant que l'abbé Sauret, à bout d'haleine, ne pouvait plus avancer.

Mais le prêtre s'arrêta tout d'un coup et prit Pennors par le bras.

— Monsieur, lui dit-il haletant, si j'ai bien entendu, un de vos compagnons vient d'être pris à cause de moi !

— Point à cause de vous, monsieur le recteur ; ce sont les malheurs de la guerre ; il est évident qu'à l'heure actuelle ce pauvre enfant est dans les mains des bleus.

— Un enfant ! s'écria l'abbé avec douleur, un enfant ! et moi qui m'enfuyais. Mais, monsieur, je ne puis profiter de la liberté que vous m'offrez. Je retourne me constituer prisonnier. Peut-être me donnera-t-on, en échange de la mienne, la vie de ce pauvre cher être.

— Pour ça non, répliqua Pennors, ils vous garderaient, mon révérend, et ils ne lâcheraient pas ce pauvre diable de Louïc. En attendant, ne restons pas là ; dans un instant nous allons avoir tous ces gredins-là sur les talons. Où faut-il vous conduire ?

— Rue Saint-Simitien, chez mon frère, qui me cachera en attendant que je puisse rejoindre l'armée royale. Et maintenant, à qui dois-je mon salut, monsieur, à qui dois-je exprimer ma profonde reconnaissance ?

— Au prince de Talmont, monsieur le recteur, qui m'a donné l'ordre de faire tout au monde pour vous sauver ; trop heureux d'avoir réussi.

— Mais vous-même ?

— Je m'appelle René de Pennors.

— Pennors ! les Pennors qui habitent la Chaulayc ?

— Qui habitaient, monsieur le recteur ; les bleus ont brûlé la Chaulaye.

— J'ai connu votre père, mon enfant. C'était une âme d'élite, un vrai gentilhomme. Je sais qu'il est mort pour son Dieu, pour son roi. Son fils marche sur ses traces. Que de remerciements ne vous dois-je pas ! Et votre compagnon qui est-il ?

Jacques s'empessa de répliquer.

— Un simple chouan, monsieur le recteur, pour vous servir encore, s'il en est capable, et trop content d'avoir pu être utile à la bonne cause.

Ils étaient arrivés rue Saint-Simitien. Là, René et Jacques quittèrent le prêtre, qui, après leur avoir donné sa bénédiction, ne put s'empêcher de leur demander :

— Et pour cet enfant ? Qu'allez-vous faire ?

— Ah ? monsieur le recteur, répondit Pennors, vous pouvez être tranquille. Tant que nous ne serons pas certains de sa mort, nous ne l'abandonnerons pas, et nous ferons aussi tout au monde pour le sauver.

Expliquons maintenant comment le petit Louïc était tombé aux mains des sans-culottes.

L'enfant était demeuré auprès du petit savetier. Tout en surveillant ses moindres mouvements, il étudiait sur son affreux visage, les contorsions et les contractions causées par la frayeur. Bouton le regardait parfois avec des yeux fixes, terrifiés ; au milieu de son affolement, il se rendait très bien compte que ce jeune rejeton de la chouannerie était

parfaitement disposé à l'étrangler, s'il réussissait à se débarrasser de ses liens.

Louïc, tellement occupé à contempler son prisonnier, qui poussait des gémissements et des plaintes, n'entendit point un pas précipité qui gravissait l'escalier. Avant qu'il pût crier au secours, une main féroce s'abatait sur ses épaules, et un bras vigoureux terrassait l'enfant qui, on le suppose bien, ne pouvait point offrir une forte résistance. Pennors et Jacques, en s'en allant, avaient eu le tort de laisser la porte de la boutique ouverte.

Une patrouille vint à passer, et l'officier qui la commandait fut surpris de ce fait. De plus, la fenêtre du savetier était éclairée.

Un sergent fit remarquer que le commandant Bouton devait être cette nuit-là même de garde à la prison de Bouffay. En prêtant l'oreille, les hommes crurent entendre un gémissement. Le savetier geignait à fendre l'âme.

L'officier pénétra le premier dans la boutique : sur la pointe du pied il monta vivement l'escalier. . . On sait le reste.

Le malheureux Louïc était pris et Bouton délivré.

Quand le petit savetier se vit hors de danger, il poussa un hurlement formidable. Il avait eu atrocement peur. En se frottant les côtés, il demeurait convaincu qu'une partie notable de sa peau lui manquait. Sa lâcheté féroce le poussa, tout d'abord, à se venger sur cet enfant qui était là, devant lui, et bien que prisonnier, bien que maintenu par deux soldats, le défiait encore du regard.

Bouton se rua sur le jeune chouan et le cribla de coups de poings et de coups de pieds.

— Brigand ! huria le petit homme, fou de fureur, assassin, canaille ! La République triomphe enfin ? Voleur ! Incendiaire ! Tiens ! je vais t'étrangler et te faire cuire à petit feu !

L'officier qui n'était pas en méchant homme, éprouva de grandes difficultés à soustraire l'enfant à la rage du savetier. Quant aux soldats ils faisaient leurs efforts pour garder leur sérieux, et y réussissaient à grand'peine, tant dans sa colère, Marius Bouton était grotesque.

— Voyons ! citoyen Bouton ! un peu de calme, fit l'officier, en plaçant le petit Louïc derrière lui, hors des atteintes du savetier. Peux-tu me dire comment tu te trouvais sur ton lit grotté et poussant des gémissements qui ont attiré notre attention ?

— Comment ! Mais ils m'ont attaché, les lâches, les gredins ; ils m'ont écorché vif ; ils m'ont enlevé la peau ; mais d'abord laisse-moi exterminer ce serpent qui est derrière toi,

— Ils t'ont écorché, dis-tu, mais qui ? ce n'est pas cet enfant qui t'a terrassé !

— Il y en avait deux autres ? . . . Le pistolet sur la gorge, ils m'ont arraché un ordre, afin de mettre en liberté un ci-devant prêtre. Mais avant, ils m'ont écorché !

Bouton en revenait toujours là.

— On t'a écorché, fit l'officier, qui commençait à s'impatienter et ne comprenait pas grand'chose aux explications embrouillées de Bouton qu'il fournissait, tout en écumant, tout en poussant des exclamations de rage et en faisant des efforts pour rattraper le petit Louïc. On t'a écorché, où ?

Là, dans le dos, et le petit homme, se retournant, montra à la patrouille son dos nu, sur lequel ne se montrait aucune excoriation.

Cette fois, les soldats et leurs chefs ne purent retenir leur hilarité. Elle poussa la fureur de Bouton hors des dernières limites.

— Ah ! vous riez ! s'écria-t-il. Vous riez, lorsque je vous montre mes plaies, mes blessures reçues au service de la patrie ! Ah ? cela vous amuse. Nous réglerons ce compte-là demain.

— On ne t'a rien enlevé du tout, répliqua l'officier lorsqu'il eut recouvert son sangfroid ! On t'a dessiné deux semelles sur les épaules, mais il n'y a ni sang ni écorchure. Les brigands se sont moqué de toi. Voilà tout.

— Je te dis qu'on m'a enlevé la peau.

— C'est entendu. . . Maintenant peux-tu nous dire où sont allés les deux chouans qui s'étaient emparés de ta personne ?

— Au Bouffay. Je me tue à te le répéter ; à la prison de Bouffay.

— Eh bien ! ils n'ont pas abandonné cet enfant ici jusqu'à la fin des siècles.

— Non, ils doivent venir le chercher, c'est vrai. J'ava. . . la tête perdue. . . Ils vont siffler, ce petit gredin doit aller rejoindre ses complices.

— Eh bien ? alors, nous allons les pincer.

C'est cela, s'écria Bouton au comble de la joie, et nous les fusillerons un à un.

Mais ces pourparlers avaient pris du temps. Des pas se firent entendre dans la rue, et les bleus n'avaient point encore eu le temps de préparer leur guet apens.

Louic se glissa jusqu'au près de la fenêtre.

— Hélas ! dit-il à l'officier, en feignant une grande douleur, vous allez les prendre. Je ne puis malheureusement pas vous en empêcher. . . Mais qu'est-ce que vous allez me faire à moi ?

— Ce que je vais te faire, répondit celui-ci en armant un pistolet, je te casse la tête, petit brigand, si tu dis un mot, si tu fais un geste.

— Il n'y a pas de danger, m'sieu l'officier. Je n'ai pas envie de mourir, je suis trop petit. Je vous en prie m'sieu l'officier, ne me tuez pas, ne me tuez pas ? . . .

Et l'enfant joignit les mains.

— Chut, s'écria l'officier à voix basse. Ils s'arrêtent.

Le coup de sifflet de Jacques retentit.

Et alors le petit Louic cria de toute la force de ses poumons :

— Sauvez-vous, mes gars, je suis pris.

— Tirez ! cria l'officier. Tirez ! hurla Bouton, ces brigands-là nous échappent.

Une décharge déchira l'air et vingt balles sifflèrent aux oreilles des fugitifs.

Louic, son acte d'héroïsme accompli, s'était rencoigné dans un coin de la fenêtre ; le pauvre enfant avait levé le coude à la hauteur de l'oreille, attendant le coup de mort.

L'officier ne songeait pas à lui pour le moment : il donnait des ordres et une partie de la patrouille s'élançait sur les traces des royalistes. Mais tout cela ne faisait pas l'affaire de Bouton.

Le savetier jurait comme un païen, en voyant sa vengeance lui glisser dans les doigts. Cependant, une victime lui restait, et, une fois l'agitation calmée, il songea au supplice qu'il pourrait faire endurer au petit chouan. Il regardait Louic avec les yeux d'un tigre qui va bondir sur sa proie. L'enfant avait pris son parti, et Bouton et ses grimaces férocées ne parvenaient pas à effrayer ce brave petit cœur, le savetier en était très vexé.

— Nous allons voir, tout à l'heure, gronnela-t-il, si nous ne trouverons pas moyen de te faire baisser les yeux, petite vermine !

Et Bouton, s'approchant du foyer, y jeta une brassée de bois sec, y mit le feu et fit pétiller une flamme ardente.

L'officier le regardait curieusement.

— Ah ça ! citoyen, lui demanda-t-il, qu'est-ce que tu comptes faire de cette fournaise ?

Le petit homme, son bras ar allumé, fut dans la chambre, ramassant les courroies et les cordes au moyen desquelles on l'avait attaché lui-même.

— Ce que je compte faire, répliqua Bouton avec insolence, car les façons de l'officier lui donnaient considérablement sur les nerfs depuis un instant, ce que je compte faire ? Tu es bien curieux. Je compte te donner à toi et tes hommes une leçon de sans-culotisme, car je ne te dissimulerai pas, citoyen lieutenant, que le commandant Marius Bouton te trouve tiède, modéré, et particulièrement faible dans cette circonstance ; je vais te montrer comment on fait parler un ennemi de la patrie.

Je ne te comprends pas, citoyen.

Tu y mets réellement de la mauvaise volonté ; tu vois déjà cette flamme qui baisse, n'est ce pas ? Dans un instant elle va laisser dans le foyer une braise excellente. Et je m'en vais rôtir tout doucement ce petit brigand, afin qu'il nous donne le nom de ses complices.

Bouton promena un regard enahanté sur l'officier et les soldats qui l'entouraient, puis s'adressant à Louic :

— As-tu compris, petite canaille ?

L'enfant haussa les épaules.

— Si vous comptez là-dessus pour me faire parler, vous vous trompez, dit-il, vous voyez bien que j'aime mieux mourir que de vendre ceux que j'aime.

— Nous allons voir ça, fit Bouton avec un ricanement atroce.

L'officier était devenu très rouge.

— Alors, dit-il à Bouton qui continuait ses préparatifs, tu veux brûler cet enfant ?

— Parfaitement.

— Et tu crois que les hommes qui sont là et moi nous allons te laisser faire.

Le savetier s'arrêta frappé de stupeur. On osait lui désobéir ! On osait lui résister !

—Ah ça ! tu es fou, dit-il, tu as perdu la tête, ou tu as envie de la perdre. Mais ne savez-vous donc pas, vous autres, que je vous dénoncerai demain comme traîtres à la patrie et que le citoyen Guerneur vous ferait couper le cou dans les vingt-quatre heures. La colère de l'officier éclata.

—Tu dénonceras tout ce que tu voudras, entends-tu, citoyen, Mais tant que je serai ici, tu ne toucheras pas un cheveu de la tête de ce petit-là. Je suis un soldat, moi, et je me bats contre les hommes, contre mes ennemis, les ennemis de la République ; j'en tue le plus que je peux. Mais ni moi, ni ces garçons-là, nous ne faisons pas la guerre aux enfants et aux femmes. C'est une honte, entends-tu, citoyen, et, je te le répète, tu ne le feras pas devant des soldats.

—Ah ! je ne le ferai pas ! ah ! je ne ferai pas ce que je voudrai ! Moi, Marius Bouton ? Moi qui ai délivré Nantes en tuant Cathelineau, le chef de ces brigands-là ! Moi, le commandant Bouton, chef de bataillon de la garde civique ! Eh bien ! citoyen lieutenant, je vous donne l'ordre, à toi et à tes hommes, de me prêter main forte.

Les soldats firent entendre un murmure. Bouton sentit qu'un orage grondait contre lui, et que sa vengeance allait encore une fois lui échapper.

C'est bien, vous résistez, j'en rendrai compte à qui de droit.

Disant ces mots, il se précipita sur son tromblon, et, avant qu'on pût l'empêcher, il ajustait Louic et déchargeait l'arme sur le malheureux enfant sans défense.

L'officier et les soldats ne purent retenir un cri d'horreur.

Mais le petit chouan tenait le savatier à l'œil, il n'avait pas perdu un seul de ses mouvements. Connaissant la manœuvre de ses pareils, voyant l'arme s'abattre, il s'était jeté à plat ventre et la décharge du tromblon, frappant la muraille, y faisait un trou énorme.

—Tu as de la chance, dit l'officier au petit savetier en serrant les dents, tu as de la chance que cet enfant ne soit pas mort, car je te donne ma parole de soldat que tu ne serais pas sorti vivant d'ici. Tu feras de mes paroles ce que tu voudras.

—Oui, cria Bouton en écumant, vous aurez de mes nouvelles demain.

—C'est une honte, je te le répète, reprit le lieutenant, toi et tes pareils vous déshonorez la république, si l'on était condamné à combattre avec vous autres, avec cette bande d'assassins et de lâches, ce serait à désertier le drapeau sous lequel nous servons.

—Tu es un traître et je te ferai couper le cou.

—C'est possible, mais nous verrons ; en attendant, moi présent, on n'assassinera pas d'enfants, et je plains les soldats qui n'agissent pas comme moi et les miens, car ils déshonorent leur uniforme.

—C'est bien, de mieux en mieux, reprit Bouton, je te donne l'ordre maintenant de me livrer ton prisonnier.

—Je ne te livrerai rien du tout.

—Nous allons voir ça.

—C'est tout vu. Et, t'ens, citoyen, laisse-moi te donner un bon conseil. Ne menace pas, comme tu le fais, car je n'aurais qu'un mot à dire et tu ne dénoncerais plus jamais personne. Non seulement je ne vais pas te donner le petit brigand, mais je t'engage encore à rester tranquille, à ne pas faire de train, à tenir ta langue, car si tu nous fais guillotiner, mes hommes et moi, tu ne feras pas couper le cou à tout mon régiment. Or nous avons des camarades, des amis, et, le jour où ils sauraient pourquoi on nous raccourcit, je te jure bien qu'ils trouveraient moyen de t'allonger.

Se tournant vers ses hommes, le lieutenant ajouta alors.

—Par le flanc droit, filez, vous autres... emmenez le prisonnier. Et quant à toi, citoyen, à l'honneur de ne jamais te revoir.

La dernière menace de l'officier avait fait tomber toute l'arrogance de Marius Bouton ; il demura tout penaud dans sa chambre, tandis que la patrouille et son chef se retiraient, emmenant le petit Louic.

Bouton eut même une dernière douleur, la flèche du Parthe.

Au moment où le petit chouan s'engageait dans l'escalier, il se retourna et fit un pied de nez au savatier, ce geste étant aussi familier aux gamins du fond de la Bretagne qu'à ceux de Paris.

—Marche, petit drôle, lui cria l'officier en réprimant une forte envie de rire, ou je vais te couper les oreilles.

Et lorsqu'ils furent dans la rue, hors de la portée de l'affreux Bouton, il ajouta :

—Tu peux te vanter, petit brigand, de revenir de loin.

Jetant un rapide coup d'œil sur ses hommes, il s'aperçut aussitôt combien ils étaient heureux de sa conduite. De ce côté, il ne courait aucun risque d'être trahi. Les soldats étaient fiers de leur officier. Sans doute, ils exécraient les royalistes, les chouans, les brigands, comme ils les appelaient eux-mêmes ; mais ceux qui entouraient à ce moment le petit Louïc ne connaissaient que la guerre, le combat, où l'homme armé tue un ennemi armé. Ils ne faisaient point partie de ces bandes féroces que la Révolution jetait, et devait surtout jeter sous peu sur la Vendée et la Bretagne, et qui allaient déshonorer à tout jamais les armées de la République.

Le soleil se levait ; entre les ondes d'un brouillard épais que le premier rayon ferait disparaître, le jour commençait à poindre. Les rues étaient désertes et le pas de la patrouille résonnait haut et sec sur le pavé des rues.

Le lieutenant mordillait sa moustache, fronçant les sourcils et regardant à tout instant son petit prisonnier.

L'enfant réfléchissait. Pour avoir été deux fois sauvé, son sort pour cela n'était point bien meilleur. Il savait déjà, le pauvre petit gars, ce qui l'attendait au bout de la prison. Ils étaient nombreux, les dignes émules de Bouton que l'enfance elle-même ne pouvait ni désarmer ni attendrir.

Est-ce que le petit roi martyr n'était pas torturé, à cette heure, par un autre savatier, Simon, un monstre entre les monstres !

Enfin, le lieutenant murmura un juron ; il venait évidemment de prendre un grand parti.

Il s'arrêta court, et allongea dans le fond du haut-de-chausses du petit Louïc un grand coup de pied qui ne devait cependant pas faire grand mal à l'enfant, et il lui dit en roulant les yeux et avec un accent terrible.

—Va te faire pendre ailleurs, clampin.

Il ne fallut pas le répéter deux fois. Portant la main à la partie atteinte, le petit fit une cabriole joyeuse et, comme un oiseau auquel on donne la clé des champs, il s'enfuit à toute volée.

Quand il fut à une certaine distance, il se retourna.

—M'sieur l'officier, cria-t-il, tous les jours je dirai une bonne prière pour vous à Notre-Dame Sainte-Anne, et merci bien.

Et, reprenant sa course, il se perdit dans la brume.

—Il arrivera ce qui arrivera, fit l'officier tout haut, en voyant le "clampin" disparaître ; mais si les grands principes de la révolution servent à faire fusiller ou rôtir des enfants et des femmes, eh bien ! c'est du propre.

La patrouille serra les rangs et reprit son pas cadencé.

Les soldats partageaient l'opinion de leur chef. Ce départ de l'enfant leur avait fait plaisir.

Et quand elle eut parcouru la longueur de plusieurs rues, un vieux sergent, une moustache grise, prit la parole.

—Mon lieutenant, dit-il, les enfants t'approuvent ; tu peux compter sur eux, il n'y en a pas un qui aura la langue trop longue, c'est certain, et si par hasard l'espèce de vieux singe que nous avons laissé derrière nous s'avisait de jaser, c'est moi ou n'importe lequel de ces cadets-là qui se chargera de liquider sa cordonnerie. Foi de sergent Beau-Poil, c'est moi qui te le dis, citoyen lieutenant. Marquez donc le pas, vous autres.

Cependant Louïc courait, courait à perdre haleine.

C'est si bon, la vie, à cet âge heureux ! Et l'enfant s'était vu si près de la mort ! Elle lui était apparue sous les traits de l'ignoble Bouton, et en fendant l'air avec l'alacrité d'un cheval échappé, Louïc croyait entendre le petit savatier galopant derrière lui.

Il ne put retenir un cri de terreur. Deux ombres, deux hommes, sortis des brouillards, lui barraient la route. Ces deux hommes étaient coiffés de l'affreux bonnet rouge.

Mais sa frayeur ne fut pas de longue durée. L'un de ceux qui l'empêchaient de passer le prit à bras le corps et le serra à l'étouffer.

C'était Jacques Diéras. René de Pennors se tenait à côté de lui et, à son tour, embrassait le petit Louïc. Puis, comme cela arrive souvent après une émotion poignante, après une épouvantable angoisse, tous les trois se mirent à pleurer.

—C'est bête, fit Jacques, mais c'est plus fort que moi. Voyez-vous, m'sieur René, je ne me serais jamais consolé de la mort de ce gamin-là.

—Je ne me la serais jamais pardonnée, surtout, répliqua Pennors.

—Enfin, c'est fini, p'tit, tu n'as rien ?... pas blessé ?... Quelle chance ! Quel courage à la bonne Mme sainte Anne.

—Nous en mettrons un aussi pour l'officier, dit Louïc.

Et alors, avec une grâce charmante, avec une touchante simplicité, le petit Louïc raconta comment Bouton avait voulu le faire rôtir ; comment l'affreux savetier l'avait tiré à bout portant, et aussi de quelle façon le lieutenant commandant la patrouille, après l'avoir emmené malgré Bouton, lui avait allongé un coup de pied quelque part en l'invitant à aller se faire pendre ailleurs.

—Celui-là, fit René, c'est un soldat et un brave cœur. Cela fait plaisir de savoir que l'on a parfois des ennemis pareils et que tous ne sont pas semblables à ce monstre de savetier. Quant à toi, Louïc, tu es un vaillant ; sans toi, nous étions pris. Tu nous a sauvés, sachant cependant que tu courais au-devant de la mort.

—Tiens, m'sieu René, s'écria l'enfant, fallait pas vous laisser prendre, vous, ce brave Jacques et M. le recteur. Car il était avec vous, je l'ai vu de la fenêtre.

—Et maintenant, dit Pennors, il faut sortir de Nantes au plus tôt et retourner à Kermarc, où l'on doit être bien inquiet de notre sort. L'abbé Sàuret est sauvé ; nous avons retrouvé notre cher Louïc. Remercions Dieu.

En passant devant une église, ils s'agenouillèrent sous le porche. Ils s'aperçurent alors en se découvrant qu'ils avaient conservé les bonnets rouges empruntés, un peu par force, il est vrai, au citoyen Bouton.

—Bien qu'il nous en coûte, opina Jacques, gardons-les, ils vont nous servir à traverser le pays.

Quelques heures plus tard, tous les trois arrivaient aux Mainteaux.

La comtesse de Pennors se jeta au cou de son fils. Elle combla de caresses le petit Louïc.

—Ma mère, venait de dire René, sans cet enfant, vous n'auriez plus de fils. S'il m'arrivait de tomber dans la bataille, ma mère, vous prendriez soin de lui, car jamais nous ne pourrions oublier ce qu'il a fait pour moi ; ce brave enfant avait sacrifié sa vie pour sauver la mienne.

Puis comme René se disposait à sortir de la métairie pour aller au-devant d'Andrée.

—Ne vous montrez pas, mon fils, dit la comtesse, tout à l'heure, en traversant le parc, j'ai vu des dragons rouges dans l'allée des maronniers.

CHAPITRE X

UNE VISITE INATTENDUE.

—Des dragons rouges à Kermarc, s'écria René en devenant très pâle ; mais Andrée, la marquise !

—Je pense qu'elles ne courent aucun danger.

—Comment le savez-vous, ma mère ?

—Ayant aperçu les cavaliers, je suis rentrée précipitamment. Non seulement ma présence n'aurait été d'aucun secours à Mme de Kermarc, mais encore elle devait la compromettre. L'hospitalité, ajouta Mme de Pennors avec un sourire amer, est un crime que la République ne pardonne pas. François est accouru ici, tout essoufflé, pour nous dire de ne pas nous montrer, mais aussi de ne pas avoir peur.

—Pourquoi les dragons se sont-ils présentés au château ?

—Je n'en sais rien, mon pauvre enfant. Il paraît, toujours d'après Françoise, qu'un homme à panache tricolore a demandé, poliment d'ailleurs, à être reçu par la marquise.

Françoise avait dit vrai.

Guerneur n'était demeuré que quelques jours à Saumur rongé par son frein et ne songeant qu'à Andrée, au milieu des préparatifs horribles que la République faisait contre les royalistes. A peine de retour après avoir vu Nirolas Goujon, qui s'était empressé de lui apprendre que les choses à Kermarc étaient devenues telles qu'il les avait laissées, il avait mis à exécution son projet de visite.

Le temps de recevoir quelques rapports, d'éconduire Marius Bouton qui venait lui raconter ses malheurs, il montait à cheval et, escorté selon sa coutume par un peloton de dragons rouges, il franchissait rapidement la distance qui sépare Kermarc de Nantes, et

arrivait à l'allée des maronniers bien avant la rentrée de René aux Mainteaux, car celui-ci et ses compagnons avaient été obligés de faire de nombreux détours.

Guermeur voulait tout d'abord se rapprocher d'Andrée. Non-seulement la voir était devenu pour lui le plus impérieux des besoins, mais encore il fallait qu'il se montrât à elle ; il fallait entrer dans sa vie. La jeune fille qui avait produit sur lui une impression ineffaçable devait connaître son existence et savoir que le citoyen représentant Guermeur, commissaire extraordinaire de la République, se mourait d'amour pour elle.

Mais avant il était indispensable de capter la confiance de la marquise de Kermarc.

C'est pour cela qu'avec une politesse extrême, avec une humilité profonde, il fit demander au domestique qui vint lui ouvrir la grille, si la marquise de Kermarc pouvait lui faire l'extrême honneur de le recevoir.

Avant de mordre, le tigre rampait.

Les dragons reçurent l'ordre de mettre pied à terre et de demeurer dans l'allée des maronniers.

Lui seul, sans armes, suivit le vieux domestique qui l'avait introduit dans la cour d'honneur.

Mme de Kermarc avait été aussi prévenue de cette visite aussi étrange qu'inattendue. Bien vite, et tandis qu'elle donnait l'ordre de faire entrer le visiteur dans l'un des grands salons de réception, elle dépêchait Française à Mme Pennors pour la prévenir de l'incident et la prier de ne pas se montrer.

Andrée, d'après le conseil de sa mère, remonta dans sa chambre ; Mme de Kermarc tenait à demeurer seule pour faire face à l'ennemi,

Au moment où le domestique, ouvrant la porte du salon, faisait entrer le conventionnel, celui-ci entendit un pas léger qui lui fit sauter le cœur ; en même temps, en relevant la tête, il vit, par la cage de l'escalier, une robe blanche qui disparaissait à ses yeux éblouis.

Le domestique le laissa seul dans cette pièce somptueusement meublée, tendue de tapisseries de haute lisse, tout comme les petits appartements de Versailles. Entre les panneaux de tapisserie, ses yeux tombèrent sur des portraits en pied. C'était des sires de Kermarc, de tous les temps, de tous les âges. Il avait là, sous les yeux, dix siècles de fidélité, de gloire et d'honneur.

Son cœur se serra, et tout le fiel qui s'y trouvait lui monta à la gorge. En face de tous ces vaillants qui semblaient le foudroyer du regard, lui, l'homme de la Révolution, il se sentit petit, mesquin, grotesque ; tout ce passé lui crachait à la face les crimes qu'il avait commis, et ceux qu'il allait commettre encore.

Il se sentait un impérieux besoin de détruire, de brûler, de démolir et de ne point laisser de tout cela ni une pierre, ni une trace.

Ce qui pousse et poussera toujours les nouvelles couches aux bouleversements et au vandalisme, c'est que le passé, ce passé à la grandeur duquel elles ne sauraient jamais atteindre, se dresse constamment devant elles comme un remords.

Le bruit d'une porte s'ouvrant l'arracha à ces pensées mauvaises.

La marquise était devant lui, et répondit à son salut par une révérence dont la dignité n'excluait pas la grâce.

Mme de Kermarc était rien moins que rassurée, mais elle avait pris sur elle-même et faisait contre fortune bon cœur. Elle se disait, que puisque ce républicain pénétrait sur ses terres en se faisant annoncer d'une façon polie, il n'était pas pour le moment à craindre. Après lui avoir désigné du doigt un siège, tandis qu'elle prenait place sur un divan, elle attendit qu'il expliquât le motif de sa visite.

Guermeur était très embarrassé. Il ne voulait se démasquer à aucun prix, et il sentait combien était grand l'empire qu'il fallait avoir sur lui-même pour ne point laisser lire dans son jeu ce s'abandonnant à ses colères et à ses emportements habituels.

— Connaissez-vous mon nom, madame ? il n'osa dire citoyenne, fit-il après avoir attendu un instant, durant lequel il étudia le visage de la marquise.

— Monsieur Guermeur, je crois ; c'est du moins le nom que m'a transmis mon domestique.

— Oui, madame, Guermeur, le citoyen Guermeur ; vous n'êtes pas certainement sans savoir que ce nom est celui de l'un des représentants en ce moment à Nantes.

La marquise inclina la tête, voulant laisser entendre qu'elle était informée.

— Votre nom, monsieur, dit-elle est venu jusqu'à nous, bien que nous vivions très retirées et loin des bruits de toute nature. Deux femmes seules, vous devez le com-

prendre, monsieur, sont obligées dans ces temps troubles de se tenir complètement à l'écart.

— Mon nom vous est donc connu, madame. Ceux qui vous l'ont appris ont dû en même temps vous dire que j'étais un monstre altéré de sang, me vautrant dans le carnage.

— On ne m'a rien dit de tout cela, monsieur. Je vous le répète, ma fille et moi nous vivons fort retirées, dans un coin de terre. . . . Nos gens, qui vont de loin en loin à Nantes, nous ont appris que des conventionnels étaient arrivés, il y a quelques mois, à Nantes, que l'un d'eux portait votre nom. C'est absolument tout ce que nous avons appris.

Guermeur eut un sourire incrédule.

— Si vous êtes aussi mal informée sur mon existence, je vais vous montrer, si vous le voulez, combien je suis au courant de la vôtre. Et alors j'essaierai de vous prouver que je vauds un peu mieux que ma réputation.

Mme de Kermarc, qui s'était un peu rassurée, invita par un geste poli le conventionnel à continuer.

— Vous vous occupez très peu de ce qui se passe autour de vous. Cependant votre fils, Louis de Kermarc, est à l'armée du Rhin, dans les rangs des émigrés. Vous recevez même ici des lettres de lui, qui vous sont apportées par des chouans.

La marquise devint très pâle, mais elle ne fit pas un mouvement.

Le représentant continua :

— Vous connaissez parfaitement le décret qui condamne à mort tous ceux qui auront donné asile aux chouans, royalistes, brigands, qui ont porté les armes contre la République. Et, dans une métairie, située à l'extrémité de votre parc, et qui se nomme les Mainteaux, je précise, vous avez donné asile au ci-devant comte de Pennors, à sa mère, et à un chouan, un serviteur à lui, nommé Jacques Diéras. Vous voyez que je suis bien informé.

Mme de Kermarc, très effrayée, cette fois, se leva brusquement.

— Monsieur, dit-elle. . . .

— Je n'ai pas terminé, reprit Guermeur. Pas plus tard qu'hier le ci-devant comte de Pennors et Jacques Diéras se sont rendus à Nantes ; je ne sais encore par quel moyen ils ont réussi à délivrer un prêtre, qui allait être condamné à mort. Le rapport m'est arrivé ce matin, au moment où je montais à cheval pour me rendre chez vous. Avec une légèreté inconcevable, pour faire une plaisanterie qui pourrait lui coûter bien cher, le ci-devant comte de Pennors a même délivré un reçu du prêtre et l'a signé de son nom, pour le chef royaliste sous les ordres duquel il sert et au nom du roi.

Et Guermeur tendit à Mme de Kermarc le reçu que le lecteur connaît déjà.

— Je suis même certain, reprit-il, que ce haut fait accompli, M. de Pennors est revenu ici, aux Mainteaux, qu'il doit y être à l'heure qu'il est, ou qu'il ne va pas tarder à y revenir. Je suis certain que si je donnais l'ordre aux dragons de l'escorte de cerner votre parc, M. de Pennors, sa mère et Jacques Diéras seraient, avant qu'il soit longtemps tous trois dans ma main.

La marquise eut un frisson de terreur qu'elle essaya de réprimer.

Étant instruit comme je le suis, quel serait mon devoir, madame ? Vous arrêter les uns et les autres, et sous bonne escorte, vous faire tous conduire à Nantes. Là, vous savez le sort qui vous attend. La loi, que vous avez violée, est formelle, et vous connaissez aussi bien que moi l'épouvantable châtement que le tribunal révolutionnaire réserve à ceux d'entre vous qui tombent entre ses mains. Une fois à Nantes, vos amis et vous, rien ne pourrait vous arracher à la mort. Je tiendrais à ce que ce point fût bien établi par devers vous.

Cessant de trembler, Mme de Kermarc regarda le conventionnel en face, et lui répondit ces simples mots :

— J'en conviens, monsieur.

— Eh bien ! madame je suis venu ici pour vous sauver.

Si préparée qu'elle pût être, la marquise ne réussit point à cacher sa surprise.

Mais Guermeur ne la regardait pas, il parlait lentement, d'une voix sourde, en cherchant les mots, et comme un homme qui a longuement réfléchi à ce qu'il va dire et faire.

Malgré ce qu'elle savait sur les atrocités commises par l'homme qui était là devant elle, Mme de Kermarc se sentit perplexe et elle se demanda si, réellement, le représentant disait vrai.

Guermeur avait baissé les yeux et paraissait s'exprimer sous l'empire d'une conviction profonde. La tête penchée sur la poitrine, ses épais sourcils froncés, il avait l'air, tout en parlant, de lire dans le fond de son cœur.

Mme de Kermarc le regardait avec surprise. Avait-elle donc là, devant elle, la bête féroce, dont les exploits sanguinaires terrorisaient à cette heure la ville de Nantes ?

Le motif qui donnait une apparence de sincérité à cette feinte conviction aurait effrayé la marquise, si elle avait pu le connaître. Guermeur, peu de temps après s'être assis, avait remarqué en face de lui, un pastel. C'était le portrait d'Andrée, frappant, parlant ; c'était bien cet adorable enfant à l'air effarouché et craintif, dont l'image, dès le premier instant s'était gravée à jamais dans le fond de son cœur. Il avait détourné les yeux craignant que Mme de Kermarc ne s'aperçût aussitôt de l'émotion poignante qu'il ressentait. Mais son regard retomba sur une petite table à ouvrage, laquée de blanc et de bleu. Une tapisserie commencée venait d'être abandonnée là, avec des pelotons et des échevaux de laine. Un pouf écarté de la table témoignait qu'il avait été précipitamment poussé ; c'était donc la place d'Andrée, celle qu'elle occupait un instant auparavant ; et alors Guermeur fut obligé de fermer complètement les yeux pour demeurer maître de lui-même. Le sang affluant au cerveau, y apportait la folie ; un impérieux besoin de crier, de rugir, envahissait tout son être. Il voulait se lever, s'élançer à la poursuite d'Andrée et l'enlever dans ses bras aux yeux de tous.

A travers ce bouillonnement de pensées, un éclair de raison lui montra qu'il fallait retrouver le calme pour mener son plan à bonne fin.

Oh ! avant d'arriver à Kermarc, il avait longuement réfléchi à toutes les complications dangereuses au milieu desquelles il était obligé de se débattre.

Qu'était-il en effet ?

Parti de rien, sorti du dernier bas-fond de la société, il avait su parvenir, en mettant de côté tout scrupule, en marchant sur des tas de cadavres, jusqu'au premier rang de la Révolution. De pauvre qu'il était naguère, à cette heure, il se trouvait riche. Les pouvoirs illimités des commissaires de la convention ne lui avaient-ils pas permis de se tailler une part de lion dans le pillage et la curée ?

Et voilà qu'arrivé à la faite de la puissance, un amour insensé se dressait tout à coup entre son cœur et ses rêves ambitieux.

Cette passion s'était emparée de lui avec une telle violence, qu'il aurait tout abandonné pour en suivre le cours. Ainsi qu'il venait de l'éprouver encore, cent fois il avait eu l'envie de se rendre maître d'Andrée et de fuir avec elle au bout du monde. Mais où aller ? Où cacher son amour et sa honte ? Les hommes de la Révolution n'étaient-ils pas les parias de l'Europe ? Et dans un coin si perdu qu'il fût de la France, il comprenait bien que la République aurait su retrouver sa proie.

Là où il était attaché, il fallait donc qu'il restât.

— Monsieur, lui dit la marquise, en essayant de dominer la terreur qu'elle ressentait, je vous remercie de vos offres de services ; je veux croire qu'elles sont sincères. Il serait trop odieux de se jouer de deux pauvres femmes sans défense.

Guermeur s'inclina sans répondre.

Au bout d'un instant, Mme de Kermarc reprit :

— Que faut-il faire, monsieur, pour échapper au danger qui nous menace ?

— Vous confier à moi, mais vous confier entièrement, sans soupçons, sans doutes ; ne vous étonner de rien ; obéir aux ordres les plus étranges, les plus surprenants. Je sens que ce que je vous demande là est peut-être au-dessus de vos forces, et, pourtant, c'est le seul moyen qui nous reste d'arriver à ce que nous désirons tous les deux, au salut.

La marquise hésitait. Sans le vouloir, il lui échappa une question.

— Monsieur, dit-elle, en cherchant vainement à rencontrer le regard du conventionnel, quel intérêt avez-vous à vouloir nous sauver ?

— Madame ? s'écria Guermeur, pris au dépourvu.

La marquise continua :

— Depuis le temps que les têtes tombent à Nantes, vous avez dû rencontrer bien des victimes, plus dignes encore que nous d'exciter votre intérêt, et cependant les arrestations deviennent de jour en jour plus nombreuses, les prisons sont bondées, le sang

coule à flots. Ah ! monsieur, vous m'avez demandé à vous parler avec franchise. Je dois vous dire que bien que perdues au fond de cette campagne, toutes ces horreurs nous sont connues.

— Madame, répliqua Guerneur, je pourrais vous répondre que ce que vous nommez des horreurs ne sont autre chose que l'expression de la justice du peuple. Depuis des siècles, vous et les vôtres l'avez fait souffrir ; aujourd'hui il se venge. Cette vengeance est terrible, elle le sera davantage encore, mais je ne suis point venu ici pour vous parler de l'œuvre de la Révolution.

— Eh ! monsieur, s'écria la marquise, chez laquelle le naturel léger reprenait le dessus où avez-vous vu que nous et les nôtres ayons jamais fait souffrir le peuple ? Autour de nous, nous avons fait le plus de bien possible ; et la noblesse qui nous a précédés en a davantage encore. Je ne suis qu'une pauvre femme, ne m'occupant guère de vos grandes théories politiques ; mais, malgré tous vos efforts, il y aura toujours des riches et des pauvres, comme il y a des forts et des faibles, des mauvais et des bons. Cette aristocratie que vous voulez détruire, c'est celle de l'honneur, du courage, de la gloire. Quand, au lieu de celle-là, vous aurez une aristocratie d'argent, vous n'en serez pas plus avancés. Laissez-moi vous dire, monsieur, conclut-elle, en lui désignant du doigt les portraits pendus aux murs du salon, que vous n'aurez pas gagné au change.

— Gueuse d'aristocratie, va, se dit à part lui, Guerneur, le voilà bien ton orgueil noble ! Nous verrons où il te mènera !

Il reprit tout haut :

— Madame, mon but, en me rendant ici, n'était pas d'engager une discussion. On ne discute pas avec ses adversaires, on les supprime. On ne discute pas avec les vaincus, on les tue. Dans le nombre, il est des grâces que l'on peut faire. J'ai tenu en entrant chez vous, à vous montrer que j'étais au fait de tout ce qui se passait et s'était passé à Kermarc. Je vous ai révélé que votre sort, celui de tous ceux qui vous sont chers, sont dans mes mains. Cela établi, je vous ai fait des offres de services. Aussitôt, vous me demandez pourquoi je me permets de m'intéresser à vous. Eh bien, cette fois, je veux bien encore vous répondre. Je suis venu parce que j'ai su que vous étiez seules, une mère et une fille, et, vous prévenant des dangers que votre bon cœur vous faisait courir, j'ai voulu vous arracher à la proscription.

Ce fut au tour de la marquise d'être embarrassée. Tout cela on l'a dit plus haut, était débité d'une voix lente, sourde, comme à regret ; et ce semblant de désintéressement était bien fait pour surprendre la religion de Mme de Kermarc. Elle se demanda si réellement, elle ne repoussait point le salut qui venait de lui être offert, il est vrai par une main indigne, mais qu'elle n'avait point le droit de refuser. Elle se trouva donc fort perplexe et ses hésitations n'échappèrent pas au représentant qui l'examinait alternativement, à travers ses paupières serrées.

Il s'était fait un silence, à la suite des paroles du conventionnel. La marquise réfléchissait, Guerneur attendait. Impatienté, il reprit bientôt :

— Eh bien ! madame, voulez-vous avoir confiance en moi, oui ou non ? C'est à prendre ou à laisser. Je vous répète que je n'ai pas d'autre intérêt à vous sauver que celui qu'inspirent deux femmes seules. Derrière vous, vous avez des ennemis de la République que vous protégez, et que je saurais atteindre à l'instant, si je voulais. Et cependant vous hésitez encore, je le vois.

— Non, monsieur, s'écria Mme de Kermarc en prenant tout à coup un parti ; je n'hésite plus. Faites, monsieur, ordonnez, j'obéirai.

— Le conventionnel réprima un frisson de joie.

— Vous avez raison, madame dit-il, en se levant, et j'espère que vous ne vous en repentirez pas. Tout d'abord, je vous prie de ne point parler à âme qui vive du véritable motif de ma visite. Il est très important que M. et madame de Pennors l'ignorent. Promettez-le moi ; songez qu'il y va de votre salut et surtout de celui de votre fille. Et comme on vous questionnera certainement, vous direz que je suis venu simplement vous demander si vous n'avez qu'un fils qui combatte dans les rangs de l'armée de Condé.

Quelle est la mère qui eût put résister.

Mme de Kermarc engagea sa parole.

— Autre chose maintenant, non moins grave, reprit Guerneur, avec plus d'assurance, car il se sentait marcher à grands pas vers le but qu'il s'était proposé. Je sais—il n'en était nullement certain—que vous avez le dessein d'émigrer. Laissez Mme de Pennors et

son fils le faire à leurs risques et périls ; mais je dois vous prévenir que la côte est gardée, que toute cette partie de la contrée est scrupuleusement surveillée. Au moindre mouvement, vous seriez arrêtée, et je deviendrais aussitôt impuissant à vous sauver. Tous vos efforts doivent tendre à une seule chose : Vous faire oublier. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

Mme de Kermarc inclina la tête en signe d'adhésion.

Guermeur avait obtenu tout ce qu'il voulait et beaucoup plus même qu'il n'osait espérer, car il ne s'attendait pas à ce que la légèreté naturelle de Mme Kermarc la fit renoncer en si peu de temps à ses préventions et à ses défiances. Il se leva pour prendre congé, se promettant de revenir sous peu, de s'introduire et, et au besoin, de s'imposer dans la maison, jusqu'à ce qu'il jugeât le moment propice pour mettre à exécution ses exécrables desseins. Il s'inclina respectueusement devant la marquise, mais, ayant jeté un coup d'œil par la fenêtre, il lui dit avec vivacité :

— Ne me faites point reconduire, madame, je vous en prie ; je vous demande la permission de me promener seul, un instant, sous les ombrages de votre admirable parc, et bientôt je rejoindrai ma suite.

Il n'y avait point à s'opposer à une semblable prière. Mme de Kermarc répondit au salut du conventionnel, qui descendit précipitamment les degrés du perron.

Par la fenêtre ouverte, il avait aperçu Andrée traversant le jardin et se dirigeant vers le parc. Il s'élança sur les traces de la jeune fille.

René inquiet, tourmenté outre mesure, n'avait pu demeurer aussi longtemps anxieux. Il appela Louïc, qui était resté aux Mainteaux.

— Va, dit-il ; arrive jusqu'au château sans te faire voir, et dit à Mlle Andrée que nous sommes revenus sans encombre. Tâche de savoir ce que veut l'homme au plumet, et tu reviendras vite me prévenir.

Andrée, apprenant le retour de son fiancé, ne put résister au désir d'aller le rejoindre. La visite du conventionnel continuant, elle s'échappa vive et légère ; mais au même moment, Guermeur se levant lui-même, l'apercevait traversant le jardin.

Lorsqu'il eut perdu de vue le château, s'enfonçant sous les allées ombreuses, il pressa le pas. La jeune fille marchait vite. Au bruit que fit Guermeur en essayant de la rattraper, elle se retourna et son charmant visage devint d'une pâleur mortelle, exprimant aussitôt la surprise et la terreur. Elle voulut courir, mais le représentant augmenta également sa vitesse et la frayeur paralysant ses mouvements, elle fut obligée de s'arrêter.

— Je vous fais peur, mademoiselle, dit-il, en essayant d'adoucir le timbre de sa voix.

Les lèvres d'Andrée s'agitèrent, mais elle ne put prononcer une parole.

Sans répondre, même par un geste, à cet homme, qui lui inspirait une horreur épouvantable, Andrée reprit sa marche. Il continua à la suivre, essayant de la faire parler. Mais il n'était déjà plus maître de lui, son sang bouillonnait dans ses veines, les tempes lui brûlaient, sa gorge devenait sèche, sa respiration haletante. Malgré lui il fit un pas en avant, et, barrant la route, il prit la jeune fille par la main.

Vainement elle essaya d'appeler au secours. Cette fois, la frayeur était trop forte ; ses yeux se fermèrent, elle se rejeta violemment en arrière et elle serait tombée, s'il n'avait avancé les bras pour la secourir.

Au même instant, il se sentit frappé en plein visage ; Andrée lui fut violemment arrachée et une voix éclatante, indignée, lui cria à la face :

— Misérable ! . . .

René de Pennors était devant lui.

CHAPITRE XI

L'ADIEU

En même temps apparut Jacques Diéras. Le jeune chouan tenait à la main une carabine de chasse, il ajusta Guermeur en criant :

— Fais un geste, dis un mot, je te brûle . . .

— Le conventionnel recula d'un pas. Vainement il porta d'instinct la main à sa ceinture pour y saisir un pistolet. Il se souvint avec rage qu'il les avait laissés à l'arçon

de sa selle, étant venu sans armes à Kermarc, pour témoigner de ses intentions pacifiques.

René était également désarmé. Replié sur lui-même, Guermeur le regardait de ses yeux étincelants ; et ses mains énormes, tendues, semblaient vouloir s'élancer sur son ennemi et l'étrangler.

Mais Jacques était toujours là avec sa terrible carabine.

Chose étrange, Guermeur venait d'être insulté, frappé violemment à la face. Eh bien ! de cela il ne s'occupait point.

Il ne songeait ni au coup, ni à la douleur, ni à la brûlure cuisante qu'aurait dû lui causer l'injure. Une torture plus violente le mordait au cœur. René était là, devant lui, tenant dans ses bras Andrée de Kermarc. Pâmée, la jeune fille avait renversé sa jolie tête en arrière ; elle reposait dolente sur l'épaule de son fiancé. M. de Pennors ne songeait plus à Guermeur ; toutes les forces de son âme étaient concentrées sur un seul objet. Il ne pensait qu'à Andrée. Elle ouvrit enfin les yeux, et son premier regard fut pour René, dont le visage anxieux était incliné vers le sien. Elle eut un pâle sourire et une légère rougeur apparut sur ses joues ; mais en même temps elle aperçut Guermeur et un épouvantable effroi l'envalait de nouveau et la fit tressaillir.

Le conventionnel serra les poings avec rage.

— Je suis sans armes, dit-il d'une voix sourde, assassinez-moi donc !

René le regarda avec un écrasant dédain.

— Vous assassiner ! fit-il, ce serait justice ! N'égorgez-vous pas les nôtres quand vous les prenez désarmés ? Mais non, le comte de Pennors vous fait grâce de la vie. Vous avez effrayé cette enfant en l'insultant lâchement et en la poursuivant à travers ce parc. Je vous ai châtié, vous n'avez que faire ici, allez-vous-en.

Jacques crut devoir corroborer les paroles de son maître.

— Allons ! houcht ! l'homme au panache ! cria-t-il en tapant sur la crosse de la carabine, vous avez entendu, faut déguerpir.

Comme une bête fauve, sans perdre Mlle de Kermarc de vue, Guermeur recula pas à pas. Andrée, pour ne point voir cet homme qui lui inspirait à la fois terreur et dégoût, se cachait la tête contre l'épaule de M. de Pennors. Jacques demeurait toujours en arrêt, avec sa carabine. Pour René, la main levée, le doigt étendu, il chassait le conventionnel avec une insolence suprême.

Lorsque celui-ci eut disparu dans un détour de l'allée du parc, il s'arrêta, épongea la sueur qui coulait de son front et porta la main à sa joue marquée sous les doigts nerveux de René.

Alors, de sa poitrine oppressée éclata un véritable frémissement.

— Oh ! Andrée ! Andrée ! cria-t-il, que de sang que de larmes il faudra pour laver cette injure !

A grands pas il rejoignit son escorte. Qu'allait-il faire ? Se précipiter sur les Mainteaux avec les dragons, tout tuer, tout livrer aux flammes.

Et Andrée !!!

Il allait devenir à ses yeux un objet d'horreur ! un bourreau ! Ne se reprochait-il pas déjà de ne point avoir été maître de lui et de l'avoir effrayée.

— Non, non ! dit-il, ce serait par trop bête. Les tuer, tout détruire. Mais ce n'est pas une vengeance ! Ne laissons rien à la précipitation, à la colère. Ne suis-je pas certain de les tenir tous, là, dans ma main ! Ce Pennors ! ce bandit ! a osé me frapper ? Ce que je veux de lui, ce n'est pas son sang, ce sont ses larmes !

Lorsqu'elle fut rentrée aux Mainteaux, à l'issue de cette scène, Andrée eut une épouvantable crise de nerfs. Elle se débattait sous l'empire d'un indicible effroi ; elle repoussait une affreuse image qu'elle croyait toujours avoir devant elle. L'ignoble figure de Guermeur, cette tête colossale de satire affolé, la poursuivait sans trêve. A tout instant elle était agitée par un frisson d'angoisse et une suffocation nouvelle la pâmait. Il fallut toute la tendresse de Mme de Pennors et toutes les caresses de René pour la calmer.

Lorsque l'émotion fut un peu dissipée, René crut de son devoir de l'interroger sur cette rencontre.

Elle raconta en tremblant encore ce qu'elle savait. Ce n'était pas grand'chose. La première fois qu'elle aperçut Guermeur devant la grille du parc de Kermarc, elle n'avait point fait attention à lui. C'était les dragons rouges de l'escorte qui l'avaient effrayé

en lui faisant volter son poney. Il lui fut donc impossible de parler de cette première rencontre.

Au moment où, sur l'avis du petit Louic, elle accourait aux Mainteaux pour retrouver René, un pas précipité s'était fait entendre derrière elle et en se retournant elle avait reconnu le visiteur que sa mère venait de recevoir. Elle avait voulu courir plus fort, mais ses jambes se dérobaient sous elle ; en un instant Guermeur se trouvait à ses côtés.

Que lui avait-il dit ? Elle n'aurait pu le répéter, l'effroi lui enlevait la mémoire, elle se souvenait seulement des yeux ardents de cet homme qui la brûlaient comme deux charbons.

En somme, Mme Pennors et René crurent à une rencontre fortuite et à une galanterie inconvenante de soudard aviné. Sans doute la marquise avait invité l'homme au panache à se rafraîchir, et celui-ci ayant abusé des libations s'était cru permis, à l'aspect d'Andrée, une amabilité par trop accentuée. On s'était trouvé tout simplement en présence d'une grossièreté révolutionnaire, et c'était tout.

Une fois la première émotion passée, ni René ni la comtesse ne s'en préoccupèrent outre mesure.

Ce fut Mme de Pennors elle-même qui recommanda à Andrée de ne rien dire de cette scène à sa mère, dans la crainte d'effrayer celle-ci.

Ainsi tout concourait pour favoriser les projets du monstre. D'un côté il avait fait promettre à la marquise de garder le silence sur les véritables motifs de sa visite à Kermarc ; de l'autre, pour ne point effrayer une mère, on allait se taire sur un incident qui aurait, sans aucun doute, éveillé les soupçons.

Que d'horribles malheurs n'eussent-ils pas ainsi évité !

Tout d'abord, Mme de Pennors fut la première à recommander à son fils de ne point rentrer aux Mainteaux. Il fallait repartir sur l'heure et rejoindre l'armée royale. Guermeur était venu avec une escorte, il pouvait cerner la métairie et arrêter celui qui l'avait frappé au visage.

Cette séparation nouvelle, surtout après l'émotion terrifiante qu'elle venait d'éprouver causa à Andrée un véritable désespoir.

— Je ne le reverrai plus ! je ne le reverrai plus ! criait-elle en se tordant les bras, lorsque M. de Pennors, avec bien des précautions, lui eut appris que le moment des adieux était arrivé.

La marquise de Kermarc, prévenue, joignit ses consolations à celles de la mère de René ; vains efforts, l'enfant était inconsolable ; un éclair de raison ne pouvait point luire dans cette pauvre âme troublée. Pour elle, le départ de celui qu'elle aimait, c'était la nuit, c'était la mort.

Comme les fois précédentes, Mme de Pennors se montra forte ; cependant, à voir la pâleur mortelle de son visage, on devinait les tourments affreux qui déchiraient le cœur de la pauvre mère.

René, lui aussi, éprouvait un désespoir atroce, tel qu'il n'en avait point même ressenti aux précédents départs. Cette fois il sentait quelque chose se briser en lui. Les sentiments les plus sombres venaient tout à coup l'assailir et il se demandait avec terreur quelles catastrophes et quelles douleurs lui réservait désormais l'avenir.

Les chevaux étaient sellés.

Il fallait partir.

Partir en se coulant sous les futaies, en se glissant dans les sentes perdues à travers les taillis ; car, ainsi qu'il a été dit plus haut, les chemins étaient gardés. Mais les sentinelles, les petits postes ne s'aventuraient point sous bois. De ce côté de la Loire, abandonné cependant par l'armée royaliste, il y avait encore des fusils dans les chaudières, et malheur au bleu qui se serait aventuré au milieu des branches.

Le petit Louic courait en éclaireur. Les deux chouans arrivèrent sans encombre jusqu'aux grandes landes. Là le danger cessait ; sur les plateaux les hommes se voient de loin et les patrouilles ou les détachements républicains étaient faciles à éviter.

Sur un sommet qui domine les bois de Kermarc, René s'arrêta. La nuit allait s'étendre sur la futaie. Il montait de la vallée et des prairies une buée épaisse, chaude, toute chargée d'émanations de feuillage et de foin qui noyait déjà Kermarc dans la brume.

Tout ce qu'il aimait demeurait là, il l'abandonnait derrière lui ; qu'allait-il arriver quand reverrait-il sa fiancée et sa mère ?

Toutes les trois devaient émigrer. Où ? Quand ? Comment ? La place d'un homme n'était-elle pas auprès d'elles ?

Oui, mais avant celui-là il existait un autre devoir plus sacré, c'était la défense de la royauté à laquelle il avait juré de se consacrer.

Il maintint son cheval immobile, et se perdit dans de sombres pensées. Jacques se taisait et le petit Louïc qui sentait qu'il allait se séparer pour longtemps, pour toujours peut-être, de son cher maître, le regardait avec des yeux noyés.

René ne songeait pas à eux, ses regards étaient toujours fixés sur les tourelles de Kermarc qui pointaient encore à travers la brume ; un dernier rayon les dorait.

Deux larmes roulaient lentes et amères sur les joues du comte de Pennors.

— Adieu ! murmura-t-il d'une voix sourde, adieu tout ce qui m'est cher.

Et sa main tendue envoyait un dernier signe à Kermarc.

Déchirant alors une feuille de son carnet, il y écrivit ces mots :

“ Dieu vous garde, Andrée, comme je vous aime. René.”

Tendant ce billet à Louïc, il agita la main pour lui dire adieu, car les larmes l'étouffaient. Puis il piqua des deux et descendit au galop la pente escarpée de la lande.

Pas plus qu'Andrée les pressentiments ne le trompaient.

Les jours de malheur étaient venus pour eux comme pour tant d'autres.

Les projets de Guerneur eux-mêmes allaient être renversés, en partie du moins. La révolution, quelque furieuse qu'elle pût être, quelques atrocités, quelques crimes qu'elle eût déjà commis n'étaient point encore arrivée à son paroxysme.

A Nantes, elle allait s'incarner dans un monstre atteint de folie sanguinaire qui devait laisser bien loin derrière lui tous ses devanciers.

Devant lui, tous, et Guerneur le premier, ne pouvant lutter, seraient forcés de s'incliner en tremblant.

En République, cela se voit ainsi : le pire finit toujours par être dépassé.

Cet homme c'était Carrier.

CHAPITRE XII

L'ANNÉE HONTEUSE EL MAUDITE

Les jours sanglants se suivaient sans relâche. On était arrivé à la période aigue de la Révolution.

En Vendée, en Bretagne, l'heure des revers et de la défaite avait sonné pour les royalistes. Pour beaucoup d'entre eux, pour les principaux chefs, ce fut aussi l'heure de la mort.

Plusieurs fois Guerneur avait renouvelé sa visite au château, apportant à la marquise ses protestations de dévouement. Il avait fini, endormant la prudence de la mère, par apercevoir Mlle de Kermarc, par échanger quelques mots banals avec elle. Ces entrevues n'avaient fait qu'accroître sa passion.

Andrée, sans rien avouer à sa mère, ne pouvait dissimuler l'horrible épouvante que lui inspirait cet homme.

Quant à la comtesse de Pennors, elle essayait vainement de persuader à son amie qu'il fallait, en toute hâte, quitter la France. Mme de Kermarc ne voulait point y consentir, donnant pour raison que l'on ne viendrait pas inquiéter des femmes seules, qui vivaient isolées et perdues au fond d'une campagne.

Poussée par Mme de Pennors, elle finit cependant par lui confier qu'elle n'agissait que d'après les conseils du conventionnel, et que cet homme lui avait dit qu'il ne pouvait plus répondre de rien, si les troupes et les agents échelonnés par toute la contrée étaient obligés de réprimer les tentatives d'émigration de la part des hôtes de Kermarc.

— Vous êtes tranquille, insista la marquise, on vous laisse libre aux Mainteaux, nous à Kermarc : que voulez-vous de plus ? Je crois réellement que cet homme veut nous protéger, et qu'il prétend le faire avec un complet désintéressement.

— Dans quel but peut-il agir ?

— Dans celui sans doute de faire un peu de bien, et pour se reposer de commettre tant de mal.

Mme de Pennors haussa les épaules, elle ne pouvait admettre la loyauté de Guerneur.

—Le but, finit-elle par dire, à un moment où Andrée n'était point présente, je le connais. Ce misérable est amoureux de votre fille.

Ce fut au tour de la marquise de faire un geste d'impatience.

—Amoureux d'Andrée ! s'écria-t-elle. Mais il a plus du double de son âge, ce rustre ! Où avez-vous vu cela, chère amie ?

Mme de Pennors raconta en quelques mots l'aventure du parc.

—Je crois, conclut la marquise, que vous attachez beaucoup d'importance à une galanterie triviale et grossière de ce redoutable citoyen Aimer ma fille ! Mais il n'ose point lever les yeux sur elle ! En tout cas vous pouvez être rassurée, Andrée ne l'aimera jamais, n'est ce pas ? Elle l'a en horreur.

Mme de Pennors vit qu'il était inutile d'insister. Son amie était butée et prévenue. Alors elle prit une détermination ; elle annonça un soir à la marquise qu'elle allait essayer de passer en Angleterre. Elle l'avait promis à son fils et devait agir ainsi.

Prières, supplications, furent inutiles. Au milieu de la nuit, conduite par un guide sûre, Mme de Pennors se dirigeait vers la côte, disant adieu aux Mainteaux et au château de Kernarc.

Le lendemain matin de bonne heure, le conventionnel se faisait annoncer.

—Madame, dit-il à la marquise, vous n'avez point voulu suivre mes conseils, et il est advenu un bien grand malheur. Mme de Pennors s'est enfuie hier au soir des Mainteaux ; elle est venue donner tête baissée dans une patrouille républicaine. Les soldats ont tiré, son guide a été tué. Elle a été conduite sous bonne escorte dans l'une des prisons de Nantes. J'ignore laquelle.

—Mais, monsieur, s'écria Mme de Kernarc toute tremblante, allez-vous la sauver ?

—Pour le moment, répliqua Guerneur, c'est matériellement impossible. Je ne réussis pas à faire évader Mme de Pennors, et j'y perdrais ma tête. Je vous jure de faire tout ce qui sera humainement possible, aussitôt que je verrai un joint ou un biais. Je vous avais pourtant bien prévenue ; je vous avais annoncé à l'avance les malheurs qui allaient arriver.

Ce que Guerneur ne disait point, c'est que c'était sur son ordre que Mme de Pennors avait été arrêtée et transportée à la prison des Carmélites ; ce qu'il ne disait pas, c'est que lui, le lâche, avait un sourire de vengeance satisfaite, lorsque perdu dans l'ombre il avait vu passer, à deux pas de lui, la mère du fiancée d'Andrée, que les géoliers entraînaient.

—Je crois, murmura-t-il entre ses dents, que le jeune comte de Pennors me ferait aujourd'hui les plus plates excuses afin d'obtenir la grâce de Mme sa mère.

La comtesse de Pennors était donc écrouée aux Carmélites. Guerneur le savait ; ce qu'il savait aussi, c'est que la République ne rendait jamais sa proie.

Un nouvel ordre du comité révolutionnaire venait l'atteindre. Il fallait qu'il allât rejoindre l'armée de Westermann, et cela sans délai. Il partit en commandant une fois encore à Mme de Kernarc de suivre ses instructions à la lettre. Elle promettait bien de ne point y manquer ; L'exemple de Mme de Pennors la terrifiait trop pour qu'elle s'avisât à ne point s'y conformer de point en point.

Guerneur et le comte de Pennors allaient donc se trouver sur le même champ de bataille. Qu'il soit tué ou fait prisonnier, se disait celui-ci, c'est tout un, puisque l'on ne fait pas de quartier... J'ai dix chances contre une d'en être débarrassé. Il ne restera plus que cette vieille folle de ci-devant marquise, et de celle-là j'en fais mon affaire.

René n'était revenu prendre sa place aux côtés du prince de Talmont, que pour assister à des combats quotidiens. Il allait aussi être témoin des épouvantables désastres de l'armée royaliste.

Du 6 au 16 octobre, les Vendéens essayaient quatre défaites. Le 15, Lescure tombait mortellement atteint d'une balle au sourcil gauche. Lescure était la tête de l'armée royale ! Evacuant Cholet, les Vendéens se repliaient sur Beaupréau, poussés l'épée dans les reins, par Marceau et Kléber. Avec Lescure tombaient Bonchamps, d'Elbée, Duhoux ! Au moment de mourir, Bonchamps obtenait la grâce et la liberté de cinq mille prisonniers républicains qui s'enfuyaient à toutes jambes rejoindre les leurs, en criant : " Vive Bonchamps ! vive la liberté ! "

Il est vrai que les républicains, quelques jours après, déterraient Bonchamps pour lui pour lui trancher la tête et l'envoyer à la Convention.

Cependant René suivait son général. Le prince de Talmont, d'Autichamp et Duhoux,

à la tête de quatre mille Bretons ou Angevins, presque tous de la rive droite, se jetaient sur Varades et en chassaient les bleus.

Le conseil supérieur de l'armée royale venait de décider qu'il fallait traverser la Loire.

Les hauteurs de Saint-Florent forment un demi-cercle au bas duquel s'étend une vaste plaine unie qui descend jusqu'à la Loire. C'est dans cette vallée que s'entassait l'armée royale. Elle allait franchir la Loire, et abandonner la Vendée !

Sur le rivage, Henri de la Rochejacquelein pleurait de rage et s'arrachait les cheveux. Il voulait se faire tuer sur la rive gauche. L'armée affolée, démoralisée, voyait son salut sur la rive droite. Qui aurait pu faire prévaloir l'avis de la Rochejacquelein ? Bon-champs expirait ! D'Elbée mourant venait d'être envoyé à Marmoutiers, Lescure blessé à mort était transporté sur un brancard.

C'en était fait de l'armée royale. Malgré les victoires de Château-Gontier et de Laval, elle devait succomber dans la lutte. Après une attaque contre Grandville, qui dura trente-six heures, les blancs revenaient débandés, et, au lieu de se jeter en Bretagne, couraient à la Loire et remontaient jusqu'au Mans. Là ils se heurtaient à Marceau. Le combat fut acharné. Les Vendéens firent des prodiges de valeur. Vains efforts.

A Grandville, Carrier les avait foudroyés avec deux chaloupes canonnières ; sur la Loire ils ne trouvèrent pas deux barques pour repasser. Leurs radeaux furent fracassés par les chaloupes canonnières de Carrier qui, rangées en file, balayaient le fleuve et en noyèrent des milliers. Il garda de même la Vilaine, fermant ainsi la Bretagne, en sorte que l'armée royale vint s'enfourner et se faire écraser au triangle de Savenay !

Savenay ! la catastrophe suprême ! Savenay ! le grand désastre ! Savenay, l'égorge-ment des blessés et des mourants, des enfants et des femmes !

La République ne devait aux Vendéens que la mort ; elle leur en accorda toutes les horreurs. Le massacre des prisonniers dura plus de huit jours et teignit de sang les murailles de Savenay. Deux cents hommes de cavalerie environ échappaient à la déroute qui suivit, à Savenay, le combat du 25 décembre, poursuivis par les hussards de Westermann. C'était tout ce qui restait de la division du prince de Talmont.

René et Jacques avait survécu au massacre.

Par miracle, au milieu des volées de mitraille, sabrant, chargeant, ils existaient encore, mais anéantis, exténués, rendus ! Le prince ne pouvait plus se soutenir ; ses compagnons n'étaient pas en meilleur état, et déjà, à travers les hautes herbes, les roseaux et les glaïeuls, on apercevait, battant l'eau, la ligne inexorable des hussards de Westermann.

Au milieu de cette déroute dans laquelle s'écrroulaient les dernières espérances royalistes, René se battait de tout son cœur. Il était convaincu qu'il ne laissait rien derrière lui, que ceux qu'il aimait, à l'abri à l'étranger n'avait rien à craindre des atrocités de la Révolution victorieuse.

—Au moins, se disait-il, en galopant à toute bride sur la route qui va de Savenay à Saint-Nazaire, au moins moi seul cours des dangers. Il me semble que je me battrais avec bien moins de courage si je savais ma mère et Andrée à Kermarc.

Derrière, dans le lointain, on entendait les hurlements féroces des hussards de Westermann. Une fois dans les marais de Montoir, il n'y avait plus à reculer. C'était le combat suprême. Les blancs laissaient souffler leurs chevaux haletants, avant de se retourner pour subir le dernier choc, et vendre chèrement ce qui leur restait d'existence.

Le prince de Talmont, couché sur sa selle, regardait d'un œil fier les escadrons de hussards accourir. Droit, calme, éprouvé par vingt victoires et plus encore de défaites, René assurait son sabre en main et se préparait à charger.

—M'est avis, m'ieu René, dit Jacques à mi-voix que ça va être la dernière danse mais je crois que ce ne sera pas la moins bonne ; m'est avis aussi que nous ferions bien de dire notre dernier *Pater* et. . .

Il n'eut pas le temps d'achever.

—Pennors, cria le prince.

—Mon général, répondit René en poussant son cheval à la hauteur de celui de Talmont.

—Voilà les hussards, Pennors, nous allons mourir.

—Oui, mon général, nous allons surtout nous battre jusqu'à la dernière goutte de notre sang !

—C'est encore une belle mort ; mieux vaut tomber sabre en main que d'être fusillé derrière une haie ou guillotiné aux cris de la canaille.

—Je suis bien de votre avis, mon prince.

—Il n'y a plus de prince, mon cher enfant, mais il y a encore votre général, votre chef. Car votre chef a un ordre à vous donner, Pennors, et il n'y a que vous qui puissiez accomplir la mission qu'il va vous confier.

René regarda avec stupéfaction le prince de Talmont.

—Vous avez un homme sur lequel vous pouvez compter, Pennors, continua le général, sans s'occuper de l'étonnement de son compagnon, c'est ce brave garçon-là. Mettez pied à terre, vous et lui, vos chevaux ne vous serviraient de rien, au contraire. Vous allez tous les deux, tandis que nous tiendrons ici tout le temps que nous pourrons, remonter le marais en vous glissant dans les roseaux et pousser jusqu'à Donges. A Donges, les bleus n'y sont pas encore, vous demanderez le père de Cœur-de-Roi, c'est un de mes cavaliers qui est tombé à Savenay : vous traverserez la Loire grâce à lui.

—Mais, mon général, hasarda René.....

—Je ne vous demande pas d'observations, reprit le général, je vous donne un ordre. Le père Cœur-de-Roi vous fera passer la Loire ; vous le trouverez la nuit. Vous vous rendez auprès de Charette, vous lui direz de tâcher de rassembler tous les débris de l'armée royale (le prince eut un frisson de désespoir), de notre grand armée, de s'éparpiller sur les bords du fleuve pour recueillir tous ceux qui pourront échapper au massacre, et alors, René, vous vous battez avec lui comme vous l'avez fait avec moi.

Le visage de René s'était couvert d'une vive rougeur.

—Mon général, fit-il, une grâce.

—Laquelle, dites vite, nous n'avons plus pour un quart d'heure avant d'être attaqués.

—Envoyez Jacques seul, mon général, et laissez-moi mourir avec vous.

Le prince fronça le sourcil.

—Je vous ai donné un ordre, Pennors ; j'entends qu'il soit exécuté, je n'ai que vous sous la main. Charette peut sauver bien du monde. Vous serez peut-être pris, vous allez subir encore bien des souffrances. Nous, nous allons nous faire tuer. Mourir est parfois plus facile que vivre. Notre sort est meilleur que le vôtre après tout. Votre main, Pennors, et adieu !

Et tandis qu'à contre-cœur René et Jacques se glissaient dans les herbes, Talmont leva son sabre en criant :

—En avant, mes gars, pour Dieu et le roi !

Le prince cependant ne devait pas obtenir la mort qu'il rêvait, la mort du soldat ! Echappé à cette dernière tuerie, trois jours après il était errant dans les landes de Fougères, et tombait dans les mains d'une patrouille. On le conduisit à Fougères, personne ne le connaissait ; on allait le rendre à la liberté, lorsqu'une fille d'auberge, dont il avait sauvé le père au passage de la Loire, s'écrie :

—C'est le prince de Talmont.

C'était le livrer à l'échafaud !

CHAPITRE XIII

LE CHAMP DES MORTS

La nuit s'étend sur le lugubre champ de bataille qui entoure Savenay. Là on s'est battu, là on a tué, là on a égorgé les mourants et les blessés.

Parfois, on entend un cri de rage, un hurlement de douleur, une détonation. C'est un blessé que l'on découvre sous des morts et que l'on achève. De Nantes il est venu des horces de pillards, des nuées de corbeaux et de rapaces, se ruer sur ces tas de cadavres. Il n'y a plus de danger, on ne se bat plus. Des torches sillonnent le champ de bataille, et aux dernières plaintes, des voix avinées répondent par des chansons.

On comprend que le patriote Marius Bouton et son bataillon n'ont pas été des derniers, sitôt la nouvelle de la déroute des blancs connue, à se rendre sur le champ de bataille.

Des charrettes suivaient la colonne et l'on y entassait les vêtements, les armes, pour les distribuer plus tard en commun. Quant aux bourses, chacun gardait ce qu'il trou-

vait. On s'était battu avec l'acharnement du désespoir. Chaque champ avait donné lieu à un combat, chaque haie avait dû être enlevée d'assaut. Donc, pour ne laisser derrière soi aucune dépouille, chaque champ était visité tour à tour.

Les compagnons de Bouton poussèrent tout d'un coup des hurlements féroces. A la lueur des torches, en franchissant un fossé, ils venaient d'apercevoir, courbées sur des cadavres, deux femmes accompagnées d'un enfant. Au milieu de ce champ de mort, il y avait des êtres vivants. Les pauvres créatures furent à l'instant même entourées. L'enfant, ramassant un fusil, s'était mis bravement devant les deux femmes. Les cris : " A mort ! à mort ! " se firent entendre. Bouton arrivait, attiré par le bruit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Des brigands, encore. Ah ça ! mais il y en aura donc toujours.

— Ce sont des femmes.

L'enfant avait vainement essayé de tirer un coup de fusil, l'arme qu'il venait de prendre était déchargée.

— Silence, cria le commandant, il n'y a que moi qui commande ici. Approchez les torches, et vous autres, répondez.

Mais il s'arrêta, la bouche ouverte ; il ne put retenir une féroce exclamation de joie.

— Petit bandit ! hurla-t-il.

Dans cet enfant qui, les bras croisés, venait de jeter son fusil inutile et attendait la mort, il avait reconnu Louic, le petit chouan qu'il avait voulu brûler.

Le soir Louic était rentré effaré à Kermarc.

— " On tue tout, on tue tout, criait-il. "

Pendant deux jours et deux nuits, Mme de Kermarc et Andrée avaient écouté avec angoisse le bruit du canon et de la fusillade qui, distinctement, arrivait jusqu'à elles.

Le soir du second jour, le bruit s'était éteint. C'est alors que Louic était arrivé en criant : " On tue tout ! "

— Ma mère ; s'écriait Andrée, René est peut-être mort, peut-être blessé. Il faut le savoir. Ne me le refusez pas, ma mère. J'en mourrais, je deviens folle. Mieux vaut la certitude du malheur que semblable torture.

— Venez, madame, avait dit Louic, je vous conduirai.

Et la marquise n'avait pu résister aux supplications et aux larmes de sa fille.

— Te voilà, petit bandit, s'écriait Bouton en trépigant de joie. Te voilà enfin ! Cette fois, tu ne m'échapperas pas. A genoux, petite canaille ! A genoux ! Et vous autres, fusillez-moi cette graine de chouan.

Et lui-même ajusta l'enfant avec son tromblon. Louic ne s'était point mis à genoux. Bravement il avait fait le signe de la croix, et, à la décharge, tombait les mains en avant en criant :

— Vive le roi !

Au cri de l'enfant, les bourreaux répondirent par des beuglements : " Vive la République ! " Andrée, affolée, éperdue, s'était réfugiée dans les bras de sa mère. Ses yeux ne pouvaient se détacher du cadavre du petit Louic, qu'agitaient encore des tressaillements convulsifs. Les torches que portaient les gardes l'éclairaient de reflets sinistres. On entendait les soldats du savetier qui rechargeaient leurs armes. Bouton poussa du pied le corps de l'enfant.

— Un de réglé, fit il avec une satisfaction féroce, maintenant c'est le tour des brigands. Attention. Les armes sont rechargées. . . En joue !

L'amour maternel mit au cœur de la marquise une énergie suprême. Elle s'avança au devant de Bouton, dont les lueurs rendaient le visage plus ignoble encore.

— Ma fille et moi, dit-elle avec force, nous nous recommandons du citoyen Guermeur, celui qui toucherait à un cheveu de nos têtes en répondrait devant lui.

Le nom de Guermeur produisit sur la bande un effet instantané. Bouton recula en grognant comme un dogue auquel on vient d'arracher un os.

— Guermeur ! grommela-t-il, c'est pas le roi de France. Au dessus de Guermeur il y a Carrier. Il y a assez longtemps qu'il m'emb. . . nuie, celui-là avec ses façons qui valent l'aristocrate.

Mme de Kermarc s'empressa de profiter de l'hésitation que le nom du conventionnel venait de jeter parmi les égorgeurs.

— Oui, insista-t-elle, en affirmant ses paroles par un ton plus assuré, nous sommes

sous la protection du citoyen Guerneur ! De plus, si on nous mène à lui il y aura pour les hommes une forte récompense !

— Ça ne me regarde pas, grognait toujours le petit savetier. J'ai des ordres, moi. Je ne connais que le service de la République. Carrier lui-même m'a recommandé de tout tuer. Et si je ne lui obéis pas, il me trouvera tiède, et vous aussi, citoyens. Or, vous savez que le citoyen Carrier n'est pas tendre pour les tièdes.

— On peut, dit un sans-culotte, les conduire à Nantes. Il sera toujours temps de les fusiller là.

— C'est vrai, opinèrent les soldats, il n'est pas question de leur faire grâce. Les citoyens Guerneur et Carrier s'expliqueront.

— Puis, enfin, objectèrent d'autres, s'il y a de l'argent à gagner on peut toujours tenter la chose.

Les charrettes étaient chargées de dépouilles et d'armes. La bande de ces corbeaux de champ de bataille, se relayant tour à tour sur les voitures, reprit le chemin de Nantes.

Andrée et la marquise, auxquelles on avait lié les mains, avaient été placées au milieu des torches, afin que l'on pût surveiller leurs mouvements.

— Ma mère, répétait Andrée en s'appuyant contre Mme de Kermarc, j'ai peur !

— Du courage, ma pauvre enfant, répondit la mère en essayant vainement de retenir ses larmes.

— J'en ai, ma mère, répliquait l'enfant. Vous avez eu tort de nous arracher à la mort. Ce n'est pas d'elle que j'ai peur ; j'aime mieux cent fois périr que d'en arriver à être à la merci de cet homme. C'est de lui que j'ai peur, ma mère.

— Il nous sauvera sans doute, ma pauvre enfant. Je ne pouvais cependant pas te laisser égorger là sous mes yeux.

A la Commanderie-du-Temple, petit village situé sur la route de Nantes, la troupe bivouaqua. C'est-à-dire qu'après avoir renfermé les deux malheureuses créatures dans une grange, elle se fit ouvrir les maisons, et les libations recommencèrent auprès de brasiers ardents. Dans la grange Mme de Kermarc et Andrée grelottaient. Le froid était intense. Les chants cyniques, les hurlements de joie bestiale et féroce arrivaient jusqu'à elles, et les faisaient tressaillir. La mère surtout tremblait pour son enfant : une épouvantable angoisse la prenait lorsqu'elle songeait qu'à quelques pas d'elles se gorgeaient d'eau de vie des êtres dégradés, et que ces êtres, qui ne respectaient rien, pouvaient se souvenir qu'ils avaient là, à leur portée, une enfant, belle, pure et chaste.

Ce fut avec un soupir de soulagement qu'elle vit le jour poindre. Les chants avaient cessé ; la bande cuvait son alcool. Cependant la voix de Bouton se fit bientôt entendre. Le savetier dormait peu d'ordinaire, il gourmandait ses hommes et leur faisait remarquer qu'ils ne rentreraient que fort tard à Nantes.

Enfin, après avoir extrait les deux prisonnières de la grange où on les avait déposées, la colonne se remit en marche, se dirigeant vers Nantes. Une petite pluie fine serrée, perçante, se mit à tomber, délayant la glaise et la rendant grasse et glissante. Les deux pauvres créatures, si peu habituées aux fatigues, ne pouvaient plus se traîner. Leurs pieds écorchés par une longue route, les faisaient atrocement souffrir. Mme de Kermarc soutenait Andrée qui, plus frêle que sa mère, trébuchait à chaque pas.

— Faut marcher, citoyenne, répétait de temps à autre Bouton. On ne te laissera pas derrière ; si tu ne veux pas marcher on te fusillera au premier coin.

Puis le chef de bataillon entonnait une chanson ignoble, que les soldats répétaient en chœur. Il fallait bien leur faire marquer le pas, et charmer les longueurs de la route. La colonne fit son entrée à Nantes sur les midi. Malgré les occupations et les terreurs qui agitaient la marquise, elle ne put s'empêcher d'être frappée de l'air désolé de la grande ville. Des êtres pâles, amaigris, se glissaient le long des murailles, se regardant avec défiance, sans oser s'aborder ni s'adresser la parole. La terreur était partout. Carrier régnait ! Carrier avait dit aux Nantais :

— Moi et mes amis de la montagne, nous voulons faire un cimetière de la France plutôt que de ne pas la régénérer à notre manière.

Et ils tenaient parole. Le proconsul avait créé à Nantes, à l'instar de Paris, un comité de salut public qui tenait à dépasser en ignominie et en atrocités celui de la capitale. Ce comité trônait en permanence et condamnait tout à la fois et royalistes et patriotes, confondus pêle-mêle avec une frénésie enragée.

Nantes était infecté par une épouvantable odeur de chair morte et putréfiée, car

enfouisseurs ne suffisaient pas à enterrer les victimes. Leur nombre allait toujours en augmentant. Ils se refusaient même parfois à accomplir cette sinistre besogne, tant était violente la pourriture.

Le peu de soin que les patriotes mettaient à nettoyer les rues n'avaient pu empêcher la peste de s'abattre sur la ville, tant le carnage était violent, tant il continuait sans cesse.

Carrier et ses aides, —il avait appelé à lui la lie de la population—avaient à leur disposition trois moyens de tuerie.

Les noyades. On entassait des centaines de malheureux, hommes et femmes, sur de vieilles chaloupes et on coulait le tout en pleine Loire.

La guillotine, autrement dit le *Moulin à silence*, dont le triangle se relevait et retombait sans relâche et faisait cracher les " aristocrates au bassinnet."

Les fusillades des carrières du Gigant. Chaque jour on fusillait là pendant quatre et cinq heures. Les victimes placées sur le bord de fosses immenses tombaient sur le corps des égorgés des jours précédents qui gisaient là sans sépulture.

Il faudrait des volumes pour décrire ces horreurs.

La puanteur était tellement forte, dans cet immense charnier, que les militaires de garde aux prisons tombaient morts, asphyxiés par les miasmes qui s'en échappaient. Un jour, vingt-cinq grenadiers de garde à l'entrepôt périrent en une heure, enlevés par le fléau dévastateur. Les patriotes variaient leurs joies.

À Clisson, les soldats de la compagnie Marat se rendent en partie de plaisir, entre deux noyades. Ils dressent une espèce de bûcher aérien, sous lequel ils placent des barils, et, dans une seule nuit, ils font fondre ainsi cent-cinquante femmes. Ces barils, pleins de graisse humaine, sont transportés à Nantes pour être vendus ; et dans le registre de Carrier on lit que " cette opération économique produisait une graisse mille fois plus agréable que le saindoux !!! "

La colonne commandée par Bouton avançait avec peine dans les rues de Nantes. Elles étaient encombrées par les fugitifs de l'armée royale que l'on fusillait sans relâche ni trêve à tous les carrefours.

Des cris se firent entendre : une autre colonne s'avance à l'encontre de celle du savetier. C'étaient les fusilliers qui revenaient des carrières du Gigant. Les soldats et les républicains qui la composaient, après avoir assisté à cette fête nationale, parcouraient la ville.

Andrée ne put réprimer un cri d'horreur qui se perdit dans le tumulte, et elle se réfugia contre la marquise en détournant la tête sous l'empire d'un invincible dégoût. Les soldats et les républicains qui faisaient partie de la colonne que l'on venait de rencontrer, étalaient à leurs baïonnettes ou sur leurs carmagnoles la langue, le cœur, les bras ou les oreilles arrachés aux victimes.

Ils chantaient la *Marseillaise* et hurlaient : " Vive la République ! "

Dans l'argot du temps, ces dépouilles s'appelaient les trophés du fanatisme.

—Ma mère, s'écria Andrée, je me meurs.

Mais l'horrible cortège se mit en mouvement, et force fut aux deux femmes de reprendre leur marche. Comme on approchait du château, la colonne fut une fois encore arrêtée. Une suite de charrettes se dirigeait vers la place du Bouffay. C'étaient des condamnés que l'on menait à la guillotine. Et, sur le devant de l'une des voitures, Mme de Kermarc et Andrée reconurent, avec épouvante et douleur, le visage décoloré de la comtesse de Pennors.

CHAPITRE VII

MRAITRE ET LACHE.

À cette vue la marquise poussa un cri.

Sur le pavé boueux, elle tomba à deux genoux, les mains tendues et jointes, implorant la pitié et le pardon de son amie.

Mme de Pennors, depuis longtemps déjà, avait fait le sacrifice de sa vie. Mais une nouvelle et dernière torture lui était réservée. Le calice des douleurs est un vase sans fond. Elle se disait que, si Dieu la faisait tant souffrir, il épargnerait sans doute la

vie de son fils, celle d'Andrée ; que, pour prix de son martyre, il lui accorderait peut-être le honneur et la joie de ceux qu'elle aimait. Et voilà que tout à coup, au milieu d'une bande d'égorgeurs, semblable à celle qui la traînait au dernier supplice, elle apercevait, qui ? la fiancée de son fils, celle qu'elle chérissait depuis son enfance comme son enfant bien-aimé.

Cette fois, la douleur fut trop forte. Mme de Pennors, pour ne pas tomber elle-même fut obligée de s'appuyer sur le bord de la charrette. Mais ce moment de faiblesse fut court.

— Courage, cria-t-elle, adieu !!!

— Pardon ! pardon ! répétait Mme de Kermarc toujours agenouillée.

Pour Andrée, ses yeux fixes, éperdus, disaient qu'elle n'avait même plus conscience du drame sanglant qui se jouait devant elle. Dans cette âme frêle des cordes se brisaient tour à tour, lui enlevant la perception des événements. Les chants des bourreaux avaient recommencé. Mais la voix de Mme de Pennors couvrit le tumulte ; elle s'éleva haute, stridente.

— Soyez bénis, cria-t-elle, vous et René.

Et l'horrible cortège reprit sa marche. Les larmes de la marquise l'aveuglaient.

— Paraît que ça te défrise, cria Bouton derrière elle, de voir tes amis qu'on va rac-courcir ! ! ! Ce sera ton tour bientôt, la petite mère ; allons, debout ! Faut pas flâner, foi.

Et sur un signe du monstre, des soldats relevèrent la marquise à coups de crosse. Dans le cœur de la pauvre mère, la douleur physique étourdit pour un moment la torture morale. Elle se releva à grand peine sur le pavé glissant, et, trébuchant, elle reprit ce bras qu'Andrée laissait tomber inerte.

— J'ai peur, ma mère, bégayait l'enfant, sans pouvoir prononcer une autre parole.

On était arrivé au château de Nantes.

— Le citoyen Guermeur, criait Bouton avec une voix ironique et sifflante, le citoyen représentant et commissaire. Il y a là deux aristocrates qui le demandent. Des amies, à ce qu'il paraît. Le citoyen Guermeur, où est-il ?

— Le commissaire est avec le citoyen Carrier, répondit un drôle affublé d'un bonnet rouge, un des gardes du corps de Carrier.

— Ça tombe bien, fit le savetier en se frottant les mains, ça tombe très bien. Je crois que nous allons rire.

— C'est que les citoyens représentants travaillent, et il est défendu de les déranger.

— Dis-leur que c'est pressé. Le service de la République n'attend pas.

— Elles sont pressées les ci-devant ! Fais-les donc entrer un instant au corps de garde ! Histoire de procurer un quart d'heure de repos à la petite, qui est très jolie, ma foi. Seulement elle a l'air complètement idiot.

— Le citoyen Carrier va trouver le moyen de lui remonter le moral.

— Il n'y a rien de bon pour ça comme de l'eau fraîche.

La troupe, trouvant la plaisanterie excellente, éclata de rire. Mme de Kermarc semit devant sa fille, comme pour lui faire un rempart de son corps.

— Allons, cria Bouton, dépêche, citoyen, j'ai faim et surtout j'ai soif. Dépêche-toi. Aie pas peur ! Je suis un pur, un vrai sans-oulotte. Les citoyens Carrier et Guermeur me doivent des égards. Mais va donc ! Puisque je te dis que je réponds de tout.

L'homme au bonnet rouge disparut. Il revint au bout d'un instant en criant à Bouton :

— Amène les ci-devant, les commissaires vont te voir.

— Attendez, vous autres, commanda Bouton.

Un des soldats du bataillon se mit en travers.

— Et l'argent ! on a dit qu'il y avait de l'argent.

Bouton fouilla brutalement la marquise.

— Tiens, fit-il, en jetant la bourse de Mme de Kermarc, que ce soldat happa au vol. Tiens ! c'est toujours ça. Et marchez, vous autres.

Les deux femmes, conduites par l'affreux savetier, gravirent à grand-peine le grand escalier du château. Il était envahi par une foule de prisonniers, pâles, défaits, éperdus, que des hommes à bonnets rouges et à pique conduisaient enchaînés deux par deux. C'étaient de malheureux prisonniers que le proconsul venait d'interroger, pour la forme, et qu'il envoyait à la mort.

A travers cette cohue de victimes qui pleuraient, se lamentaient, se tordaient les bras, ou poussaient des exclamations de rage, les deux femmes finirent par se faire jour, précédées de l'ignoble Bouton. Dans une antichambre richement meublée, sur des sofas arrachés aux hôtels pillés de Nantes, une douzaine de jeunes gens se vautraient.

Ils levèrent la tête à la vue d'Andrée ; l'étrange beauté de l'enfant frappait ces monstres.

Mais Bouton s'écria :

— Ne vous dérangez pas, citoyens, nous voulons parler à Carrier et à Guerneur. Histoire de savoir si ces deux brigandes, que j'ai trouvées sur le champ de bataille de Savenay, ont dit la vérité.

Et le savetier, traversant l'antichambre, ouvrit une porte et, poussant Mme de Kermarc et Andrée devant lui, les fit entrer dans un grand salon. Il y avait au milieu de cette pièce, meublée avec une profusion et une somptuosité étranges, une grande table recouverte d'un tapis vert qui disparaissait sous des papiers épars et des registres ouverts. C'étaient des listes de suspects et des condamnations à mort. Il y en avait des liasses énormes, bâtonnées par des croix rouges, timbrées de caractères particuliers ; elles indiquaient le genre de supplice auquel étaient réservées les victimes.

F. voulait dire fusillé, D. P. noyé, et G. guillotiné.

Comme on le voit, c'était très simple, et il n'y avait pas à s'y tromper. Deux hommes étaient assis à cette table de mort ; l'un tournant le dos à la porte, l'autre y faisant face.

Le premier c'était Guerneur, et le second Carrier ! Mme de Kermarc frissonna. Guerneur, sa tête inolinée sur les papiers, ne s'était point retourné ; elle avait devant elle un grand homme, sec, courbé, de teint olivâtre, à grands pas gesticulant et d'un geste faux, ridicule s'il n'eût fait peur. Ses cheveux noirs et plats étaient collés le long de ses joues. Il regarda les deux femmes d'un œil inquiet, avec l'air ahuri, égaré

— Qu'est-ce que tu veux ? cria-t-il à l'aspect de Bouton. Qu'est-ce qui t'a permis d'entrer ici ? Je te ferai couper le cou. Vous êtes tous des traîtres !

Malgré son assurance, Bouton fut un tant soit peu démonté par cet accueil.

— Ce sont deux femmes, deux ci-devant, hasarda-t-il timidement, qui se recommandent du citoyen Guerneur. Tu as dit que tu voulais bien nous recevoir.

A son nom, prononcé avec une insinuante malveillance, le représentant avait relevé la tête. A la vue d'Andrée, il se dressa droit, comme mû par un ressort, par une détermination, et son teint devint couleur de brique. Andrée prise, perdue ! Et là, à deux pas de lui, Carrier, qui le regardait de ses yeux hagards et défiant. La jeune fille, à la vue de l'homme qui lui inspirait la plus épouvantable des horreurs, se mit à trembler un peu plus fort.

— Tu connais ces aristocrates, ci-devant commissaire ?

— Moi ? s'écria Guerneur en essayant de reprendre son sang-froid, pas du tout.

Il se débattait entre sa passion et la mort, entre Andrée et le couteau de Carrier. Il fallait choisir. La lâcheté, la terreur, la soif enragée de vivre furent les plus fortes. Il renia celle qu'il aimait. Mme de Kermarc comprit cette fois que sa fille et elle étaient bien perdues. Sa dignité reprit le dessus. Elle releva la tête avec dédain.

— C'est bien, se contenta-t-elle de répondre. Je me suis trompée.

Carrier se redressa furieux, ce fut à Bouton qu'il s'en prit.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, alors, toi ? Nous épier, nous espionner, nous trahir ; tu mériterais que je t'envoie boire un dernier coup dans la Loire. Pourquoi nous amènes-tu ici des aristocrates, quand tu sais qu'elles n'ont plus le droit de vivre . . . Je devrais . . .

A ce moment, ses yeux tombèrent sur Andrée, qui, appuyée contre sa mère, regardait toujours Guerneur avec une épouvantable terreur.

— Tiens, tiens, fit-il, mais elle est jolie la petite ci-devant, très jolie même.

Ce fut au tour de Guerneur de trembler. Ce que l'amour n'avait pu faire, la plus atroce des jalousies l'accomplit : elle donna du courage au conventionnel. Il osa tenter un effort pour se mettre en travers des desirs du terrible proconsul.

— Mais oui, elle est très jolie, dit-il, mais attends donc, citoyen. Je t'ai répondu tout à l'heure que je ne connaissais pas du tout ces deux femmes. Il me semble, maintenant, me rappeler que je les ai aperçues dans mes tournées. Ce sont les citoyennes Kermarc, je crois, oui, Kermarc ; c'est bien cela . . . Oh ! mais alors, il y a des renseignements, et des éclaircissements à leur demander.

Mme de Kermarc regardait Guerneur en face. Elle répondit à ces paroles par un sourire de mépris.

CHAPITRE XV

LA NOYADE DU BOUFFAY

L'œil de Carrier eut un éclair. Baissant la tête, la bête fauve regarda le conventionnel en dessous.

—Tu as la mémoire courte, citoyen commissaire, dit-il, et tu la retrouves juste à temps, lorsque tu en as besoin.

—Je pensais à autre chose, Carrier ; je pensais aux ennemis de la patrie, qui sont encore vivants, à tous ceux que nous devons exterminer pour le bonheur et la gloire de la République. Je ne songeais donc pas à ces deux femmes, ce n'est donc qu'en les regardant.....

—Tu as la mémoire courte, je te le répète, et ceux qui sont ainsi ont parfois le corps trop long. Tu devrais y songer.

Tel était Carrier ; au moindre mot, la menace lui venait à la bouche. Guerneur voulut payer d'audace, et regarda à son tour son adversaire dans les yeux :

—Le jour, dit-il lentement, où tombera ma tête, Carrier la tienne ne sera plus solide sur tes épaules.

Carrier eut un frisson, il éprouvait une terreur folle de la mort. Le tigre est lâche ! Andrée tressautait toujours sous les atteintes d'un tremblement nerveux. Carrier s'adressa à Bouton, qui faisait le mort au milieu de ces éclats de colère.

—Y a-t-il en bas, lui demanda-il, un officier de la compagnie Marat ?

—Je vais voir, je vais m'informer, citoyen, et le savetier sortit au plus tôt, très content de trouver ce biais pour s'échapper ; il se trouvait mal à l'aise entre les deux conventionnels.

—Fais-le monter, avec quatre hommes, cria Carrier, au moment où le petit sans-culotte fermait la porte.

Guerneur cherchait un détour pour entraver les desseins du proconsul, mais vainement il remuait les projets les plus fous dans sa cervelle en feu ; il savait bien qu'une armée de prétoriens, ivres et enragés, obéissait sur un signe à l'être dégradé qui terrorisait Nantes ; il savait que Carrier, sur un geste, pouvait le faire égorgé.

—Que veux-tu faire ? lui demanda-t-il.

—Tu vas le voir, et sois certain que mes ordres seront exécutés.

Des crosses de fusil résonnèrent derrière la porte. L'officier et les soldats de la compagnie de Marat venaient de monter.

—Entrez, vous autres, commanda Carrier.

L'officier ouvrit la porte et pénétra dans l'appartement suivi de ses soldats. A la vue de Mme de Kermarc et d'Andrée, il ne put retenir une exclamation de surprise, et une rougeur lui monta au front. C'était Nicolas Goujon, pimpant, superbe, avec un panache et une ceinture rouge, des épaulettes à torsades et des bottes à revers. Ce mouvement n'échappa point à Carrier.

—Ah ça ! cria-t-il, toi aussi, tout le monde connaît donc cette damnée aristocrate ! Où l'as-tu vue, toi ?

—J'ai été garde chez elle, répliqua cyniquement Nicolas en relevant la tête.

—Les choses changent, hein ! fit Carrier, tu as été garde chez elle, et c'est toi qui la gardes, maintenant.

—Ça, c'est bon, opina Goujon.

—Ajoutez, dit la marquise avec un sourire amer, qu'il me doit la vie.

—Eh bien ! s'écria Carrier, voilà un service qu'il ne te rendra pas.

—Pour sûr, appuya le lieutenant à la compagnie Marat.

Il était sous l'œil du maître et il s'agissait, à force de lâchetés, de s'attirer sa faveur et ses bonnes grâces. Mme de Kermarc cherchait en vain de tous côtés un appui, un sauveur. Elle n'était entourée que d'êtres sans entrailles, sans pitié, sans le moindre sentiment humain, qui ne cherchaient qu'à assouvir leur férocité et leurs insatiables convoitises.

—Tu vas, dit Carrier en s'adressant à Nicolas, conduire ta ci-devant marquise et sa fille à l'entrepôt. Toi, citoyen Guerneur, tu es libre de te retirer ; j'ai assez travaillé aujourd'hui.

Mme de Kermarc tomba à genoux.

—Pitié ! je vous en supplie, pitié, au nom de tout ce que vous avez de plus cher ! Pitié ! Mais non ! vous ne pouvez pas....

—C'est bon, marche !....

Et Nicolas Goujon se retira, emmenant Mme de Kermarc et Andrée. La frêle enfant, qui n'avait pas repris ses sens, était portée par l'un des soldats.....

Il fait nuit, une nuit de décembre, une nuit noire ; une brise glaciale soulève les eaux du fleuve. La Loire roule des cadavres. Les eaux empoisonnées semblent en attendre encore. Devant, la vieille prison du Bouffay présente un aspect sinistre. Plus de cris, plus d'orgie, le silence, la mort. La prison regorge de victimes. On doit la vider cette nuit. Où ? Dans la Loire. C'est l'ordre de Carrier. Le monstre a vu le sourire de triomphe de Guerneur ! Il a pensé que celui-ci ferait des efforts, se servirait de son pouvoir pour sauver, non Mme de Kermarc, mais Andrée.

.....
 Dans le corps de garde du Bouffay, les égorgeurs soupent ; mais plus de cris, plus d'orgie. Ce sont les soldats de la compagnie Marat. Ils ont une besogne importante et pressée.

—Dépêchons, ami, s'écrie Gaullin à son collègue Nicolas Goujon, la mer baisse.

Dans la prison, les victimes étouffent dans un atmosphère putride. Elles meurent de faim. Carrier n'a-t-il pas écrit à la convention que les patriotes n'ont pas de pain et qu'il traite les prisonniers par la famine "pour réduire leur entêtement."

On délie les mains de Mme de Kermarc ; appuyée contre la muraille, elle tient la tête de sa fille sur ses genoux. Andrée, que son affreux tremblement n'a point abandonnée, pousse parfois un gémissement. Elle ne reconnaît plus sa mère ; celle-ci attend la mort comme un bienfait, elle ne pleure même plus !

Les portes s'ouvrent, des hommes armés apparaissent :

—Allons, levez-vous, faites vos paquets, point d'exception, crient-ils, n'oubliez pas vos portefeuilles, c'est l'essentiel. (1)

Les prisonniers sont attachés deux à deux et on leur fait descendre l'escalier de Bouffay. Ceux qui ne peuvent se relever sont piqués à coup de sabre. Le long du quai est une gabarre ; une planche permet d'embarquer à son bord... Les prisonniers passent entre deux haies de soldats, de peur qu'ils ne s'évadent. Hélas ! les malheureux n'en ont même plus la force. L'un d'eux demande un verre d'eau.

—Il n'en a pas besoin, s'écrie Goujon, dans un instant ils vont boire à la grande tasse.

Avant d'emmener les prisonniers, on les fouille, on leur enlève tout ce qu'ils ont sur eux !!! Cela fait, ils traversent la planche, et on les précipite par l'écoutille dans l'entrepont de la gabarre. Et alors cette foule, entassée dans un étroit espace, pousse des cris terribles. Le panneau est cloué ; elle le soulève. Les victimes passent leurs mains à travers les planches, on les leur fauche à coups de sabre. Et, pour étouffer les cris, les soldats chantent la *Marseillaise* !

Halée en pleine Loire, la gabarre sombre ! l'eau s'engouffre dans ses flancs crevés ! Mais, dans les convulsions du désespoir, les prisonniers ont encore une fois soulevé le pont du navire. Il s'échappe de là un flot humain qui trouve la mort dans les eaux glacées du fleuve. Au milieu des cadavres, une barque glisse sans bruit. Un homme est à l'avant : c'est Guerneur. Penché, il regarde, anxieux, ces corps qui roulent autour de lui, emportés par le courant.

Un cri sourd s'échappe de ses lèvres. Il a aperçu Andrée que sa mère tient dans ses doigts crispés. Sa main énorme la saisit, tandis qu'il repousse Mme de Kermarc, qui s'est accrochée au cordage. La barque disparaît dans la brume, et le monstre emporte dans ses bras l'enfant inanimée.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(1) Tous ces détails sont rigoureusement historiques. Ils figurent au compte rendu officiel du procès de Carrier.

DEUXIÈME PARTIE

95

CHAPITRE PREMIER

DEUX ANS APRÈS

Un soir d'été de l'année 1795, vers le commencement du mois de juin, une charrette recouverte d'une bâche et péniblement traînée par un cheval breton à tous crins, suivait l'étroite route qui va de Sainte-Anne à Plumeret, côtoyant, derrière le bois de chênes, le marais de Tréauray. Un paysan déguenillé, à l'air affamé et malingre, conduisait ce piteux attelage. Si l'homme était maigre, le cheval montrait à travers ses flancs étiques les saillies de ses os ; aussi n'avancait-il que péniblement, malgré les coups de fouet et les "hue ! diah !" répétés de son conducteur.

Celui-ci, clignant ses yeux fauves, protégés par des sourcils roux, regardait parfois avec défiance un homme d'une forte corpulence qui, monté sur un lourd cheval normand, marchait à la hauteur de la charrette. Quel était cet homme ? Le paysan n'aurait pu le dire. La veille, au Pargo, petit hameau tout près de Vannes, il était occupé à arracher des pommes de terre et avait laissé son véhicule sur la route, bien sûr l'heure de son bidet affamé ne songerait point à s'enfuir, lorsqu'il avait été surpris par réclat d'une voix forte, qui l'appelait.

— Hé ! l'homme ! cria la voix.

Le paysan avait relevé la tête, puis l'avait aussitôt rebaiscée, voyant auprès de lui un grand diable, gros, fort, dont l'air n'était point commode.

— Hé ! l'homme, reprit l'inconnu, c'est à toi, cette charrette ?

— Tout de même, répondit avec hésitation le paysan, après avoir toutefois jeté un nouveau regard de méfiance à son interlocuteur.

— En as-tu besoin demain ?

— Pour le sûr, et aussi pour les jours suivants.

— Veux-tu la louer pour demain, avec le cheval et toi aussi, bien entendu, afin de le conduire, je te donnerai dix écus, et en voici cinq tout de suite.

Et l'inconnu tendit au paysan cinq écus de trois livres, une rareté bien précieuse pour cette époque. Celui-ci, qui n'avait jamais sans doute vu autant d'argent à la fois, tendit la main et empocha d'abord les cinq écus, et alors seulement il demanda :

— Où faut-il aller avec le cheval ?

— Tu te trouveras à l'auberge du *Cheval Noir*, sur la route de Vannes à Auray, vers les quatre heures, et je te dirai alors ce qu'il y aura à faire.

Le marché convenu, l'homme était retourné à grands pas du côté de Vannes, et le paysan s'était trouvé sur les quatre heures, le lendemain, à l'auberge du *Cheval Noir*.

L'inconnu l'attendait, et le paysan inspecta alors tout à l'aise son homme et le costume que celui-ci portait.

Un chapeau à larges bords voilait en partie des traits durs, au milieu desquels brillaient deux yeux gris, voilés et farouches. Du linge fin contrastait avec une blouse plissée, en laine grossière, et de lourdes guêtres. Sa main était armée, en guise de cravache, d'un bâton de houx à cordon de cuir. En somme, l'extérieur de l'inconnu était celui d'un maquignon du pays manceau en tournée. Cependant, les dix écus pour la location d'une charrette et d'un biroquet breton ne cadraient pas avec les prix ordinaires d'un maquignon.

Attaché à la porte de l'auberge, piaffait un gros cheval gris-pommelé, de race normande. C'était la monture de l'inconnu.

Quand celui-ci eut vu arriver l'attelage, qui trottinait péniblement en secouant sa bâche, et en faisant geindre l'essieu peu graissé, il eut un hochement de tête satisfait.

— C'est bien, dit-il, tu es exact. Nous allons filer.

Rentrant dans l'intérieur de l'auberge, il en sortit, au bout d'un instant avec une forte paysanne d'une cinquantaine d'années, dont la tête était couverte d'une coiffe inconnue du conducteur. Le maquignon et elle portaient avec des précautions extrêmes un lourd paquet entortillé dans des schalls et des couvertures. Il s'échappa de là des gémissements douloureux et colères, et aussi des cris d'enfant. Avec les mêmes précautions, avec une lenteur calculée, le paquet fut introduit sous la bâche et installé sur des coussins et un matelas. La vieille paysanne s'était assise à côté, et alors l'homme, montant à cheval, disait au maître de la voiture d'une voix brusque :

—Prends la route d'Auray.

Avant d'arriver à la rivière, après avoir franchi le bois de Pont-Sal, il avait ordonné au paysan de tourner à gauche, et c'étaient là les seules paroles qu'il eût prononcées.

La tête penchée sur l'encolure de son cheval, il se perdait dans de sombres rêveries ; parfois il jetait un regard en arrière, et le paysan, se retournant à son tour, aperçut un nuage de poussière, comme celui que soulève d'ordinaire une troupe de cavaliers.

De temps à autre, des cris douloureux partaient de dessous la bâche. Alors le voyageur fronçait le sourcil et son visage prenait une expression de véritable rage.

La vieille femme, avec une douce attendrie, parlait longtemps, à mi-voix, et parvenait à calmer et à étouffer ces plaintes.

Le paysan, qui avait certainement chouanné, et qui se disait que sans doute il chouannerait encore, remarquait tout cela, et se demandait quel intérêt sans pouvoir pouvait obliger le maquignon à voyager ainsi, sans escorte, dans un pays sillonné, à tout instant, par des bandes de royalistes et même des compagnies de faux chouans.

Sans doute il y avait des troupes républicaines à Auray et à Vannes, sous le commandement des généraux Humbert et Hoche ; sans doute le fort Penthievre était occupé par le général Romans et sa brigade ; malgré cela, le pays n'était pas sûr, et le maquignon aurait pu s'en apercevoir.

La Bretagne, le Maine, l'Anjou et même la Vendée, dont les républicains se vantaient d'avoir fait un désert, étaient en feu. Les horreurs révolutionnaires, l'extermination de l'armée royale, n'avaient servi de rien. On s'était battu depuis lors, et, pendant de longs mois, la guerre ne devait point se ralentir. La pacification n'était qu'un mot, un mensonge, comme toutes les prétendues victoires complètes remportées par les républicains. Ceux-ci comptaient de nombreux succès de vive force ; mais il n'avait pas quitté le champ de bataille, que les royalistes s'y remontraient en nombre.

Ennemis insaisissables, ils harcelaient les colonnes républicaines et les décimaient. Les bleus l'avaient eux-mêmes : " Nous ne rencontrons les blancs que quand cela leur plaît."

Les conventionnels avaient la bouche pleine de paroles fraternelles, de paroles libérales. Mais les chouans connaissaient la trahison et la perfidie sans bornes qui existaient dans l'âme de ces êtres sanguinaires et ils ne se laissaient guère prendre à ces menées.

Les chefs républicains reconnaissaient eux-mêmes que la guerre civile ne pouvait continuer ainsi. Ils avaient demandé et obtenu une trêve ; elle avait été conclue, laissant une grande latitude aux royalistes.

Mais peu à peu la mauvaise foi évidente des chefs républicains avait aigri les caractères, et des scènes épouvantables se passaient journellement.

Le sang avait donc rompu la trêve. La guerre, un instant suspendue, reprit avec une épouvantable intensité.

En pouvait-il être autrement ? Les royalistes ne savaient-ils pas à quels traîtres ils avaient affaire.

Mais revenons à la voiture que nous avons laissée sur la route qui longe le marais de Tréauray.

Le conducteur répétait ses " hue ! diah ! " avec une énergie toujours croissante, sans doute pour dissimuler ses inquiétudes, car il ne savait point où il allait. A un moment donné, où la route faisait un coude, fléchissant vers le marais, le maquignon, pressant son cheval, fit un pas en avant et, saisissant la petite bête de la cariole par la bride, l'arrêta court en disant :

—Nous sommes arrivés.

Sur le bord du marais un modeste manoir s'élève encore, il émerge d'un bouquet de chênes ; perdu dans la feuillée, on l'aperçoit à peine. Il était désert à cette heure. Le

maquignon en avait les clefs, car, mettant pied à terre, il ouvrit une porte de service à deux battants, et fit entrer la charrette dans une cour maraîchère.

Oui, cette charmante demeure était déserte.

Où les maîtres étaient-ils allés ? Emigrés, ou cachés dans une chaumière, ils attendaient la fin de la Révolution. Ils croyaient à des jours meilleurs ; ces jours tant désirés, où la France, maîtresse d'elle-même, secouerait enfin le joug sanglant qui la faisait râler.

La paysanne sauta lestement à terre et ouvrit les portes du rez-de-chaussée. Elle avait été prévenue sans doute ; car elle accomplissait cette tâche sans hésitation, sans surprise. Le conducteur regardait ébahi. Les nouveaux venus prenaient possession de la maison.

La vieille Bretonne revint vers la charrette et eut un moment d'hésitation.

Son visage ridé et plissé exprimait un désespoir morne, et, en même temps, une colère froide, indomptable, réfréchie. Elle regarda le maquignon qui vaguait çà et là dans la cour ; ses lèvres se serrèrent sous l'empire d'une pensée haineuse.

Était-elle dominée par cet homme ? Pourquoi lui obéissait-elle ?

Celui-ci revint à son tour vers la voiture, et ses sourcils se fronçaient tandis que ses mains se crispaient.

— Qu'attendez-vous ? demanda-t-il à la Bretonne.

Celle-ci ne baissa point les yeux. L'homme ne lui faisait pas peur ; elle ne tremblait point devant ce regard terrible. Elle avait dû tout subir au milieu des horreurs révolutionnaires, rien ne pouvait plus l'effrayer.

— J'attends, dit-elle lentement, que vous ne soyez pas là, pour essayer de la faire descendre seule ; car, s'il faut l'envelopper encore dans des couvertures, elle aura une crise de colère et cela la fatigue énormément.

L'homme frappant du pied, étouffa à demi un épouvantable blasphème.

La Bretonne se signa légèrement, mais ne sourcilla pas.

— Vous savez bien que, si elle vous voit là, elle ne descendra point ; vous savez bien que si elle vous aperçoit, elle va même crier. Voilà pourquoi j'attends que vous soyez parti.

L'homme piétina un instant sur lui-même ; évidemment il devait être d'une violence extrême ; un combat terrible se livrait en lui.

La Bretonne ne le regardait même pas. Impassible, ayant à la bouche ce pli haineux qui ne la quittait point, elle attendait qu'il eût pris une décision.

— Et l'enfant ? finit-il par dire.

— Il dort dans le fond de la voiture. Je le descendrai moi-même quand vous serez parti.

L'homme tapa du pied et s'éloigna.

Le paysan n'avait point perdu un détail de cette scène. Mais il recula épouvanté.

Du fond de la voiture un être étrange s'était levé. Deux yeux énormes, vagues, sans regards, noirs et brillants comme de l'onyx, étincelaient au milieu d'un visage pâle. Il existait un épouvantable contraste entre le morne du regard et l'éclat de ces yeux. Un front pur, poli comme de l'ivoire, était encadré par une forêt de cheveux gris, en broussaille, qui s'enroulaient, désordonnés, tout autour de la tête. Des traits fins, adorables, une bouche d'un dessin pur et charmant, mais aux lèvres pâlies ; telle était cette femme qui, appuyée sur des mains amaigries, venait de se dresser livide dans l'encadrement de la bêche.

Deux larmes coulèrent sur les joues hâlées de la Bretonne. Elle ne prit même pas la peine de les essuyer. Une immense pitié, un désespoir sans bornes débordaient de son cœur. L'homme avait disparu ; elle ne comptait point le conducteur qui était là, à deux pas d'elle, pétrifié par l'étonnement et la terreur. C'était un Breton, d'ailleurs, un compatriote, un chouan. Il avait dû souffrir, lui aussi. La vieille femme sentait son cœur se fondre en voyant cette créature jeune, dont la folie était la résultante de tant de tortures.

Elle lui adressa la parole à mi-voix, doucement, sur une seule note, et avec une tendresse infinie et profonde, elle lui dit :

— Venez, mam'zelle, venez, chérie. Venez, je vais vous coucher toute seule... et je borderai bien dans un petit lit blanc ; venez, mam'zelle, venez, chérie...

La folle ne répondit pas ; elle ne voyait rien, elle regardait en dedans. Tout à coup elle ferma les yeux, et, sur un air doux et triste, elle murmura :

Le fils du roi s'en va chassant :
C'est le vent qui va frivoltant
Avec son p'tit fusil d'argent.
C'est le vent qui vole
Qui frivole
C'est le vent qui va frivoltant.

CHAPITRE II

LE SACRILÈGE

Ce chant, écho d'enfance, souvenirs d'heureux jours perdus, était plus navrant qu'un sanglot. La pauvre créature le répétait avec un mouvement de tête machinal. Une fois le premier couplet terminé, elle prêta l'oreille, comme pour entendre si quelqu'un lui donnait la réplique, puis elle reprit :

Avec son p'tit fusil d'argent,
C'est le vent qui va frivoltant,
Le fils du roi est un méchant,
C'est le vent qui vole, qui frivole,
C'est le vent qui va frivoltant.
Le fils du roi est un méchant,
C'est le vent qui va frivoltant,
Il a tué mon chevreu blanc,
C'est le vent qui vole, qui frivole,
C'est le vent qui va frivoltant.

Elle s'arrêta de nouveau, comme si la mémoire lui faisait défaut, et, s'adressant à la Bretonne, dont les larmes coulaient toujours.

—Chante aussi, donc, ma bonne, dit-elle d'un ton câlin, car je ne sais plus. Ah si, je sais, je sais, et elle continua sa plaintive chanson.

La dernière note s'éteignit dans un sanglot. Les yeux de la folle exprimèrent une souffrance atroce, et poussant un cri, elle se jeta en bas de la charrette.

La Bretonne la reçut dans ses bras.

—Chut, mam'zelle, chut, fit-elle, en essuyant le visage du pauvre être ; ne pleurez plus.

Et elle l'entraîna dans l'intérieur du château. Elle reparut au bout d'un instant, et grimpa dans la carriole. Là, elle prit un enfant, une belle petite créature blanche et rose qui reposait dans un coin, dormant d'un sommeil d'ange. Au mouvement qu'elle fit, le bébé s'éveilla, et ses grands yeux noirs exprimèrent la frayeur. A son tour il cria. La Bretonne le baisa tendrement et le calma comme elle avait fait pour sa mère.

—Pauvre chère créature, dit-elle, en la berçant, ce n'est pas ta faute. Tu n'as pas demandé à venir au monde. Qu'est-ce que le sort te réserve, grand Dieu ! Ne pleure pas, va ! tu auras le temps, plus tard, de laisser couler tes larmes.

Cela dit, elle alla installer la petite fille qui s'était mise à lui sourire et à lui faire des joies. Le maquillon reparut alors, et, mettant cinq écus dans la main du paysan, il lui dit :

—Tu as ton compte ; tu es payé. Va-t'en et file rapidement. Et si tu racontais ce que tu as vu à bleu ou blanc, souviens-toi que je saurais te retrouver. Tu es prévenu.

L'autre ne se le fit pas répéter deux fois, et, aussi vite que put le faire le petit cheval, il reprit le chemin d'Auray. Le lecteur n'a pas été sans reconnaître Guermeur dans le maquignon aux mains larges, à la voix forte, aux traits durs. C'était lui, en effet, qui venait de pénétrer, avec deux femmes et un enfant, dans le petit manoir du marais de Tréauray. Nous l'avons laissé emportant dans ses bras féroces la malheureuse Andrée.

Elle était à lui, cette fois, bien à lui, personne ne pouvait plus venir la lui disputer.

Malgré tous ses crimes, malgré les précautions sanglantes qu'il avait prises de faire le vide autour d'elle, Andrée lui échappait cependant. Ce qu'il avait en son pouvoir, c'était

une malheureuse créature en démence, ne sentant plus la douleur ni la joie morale, ne comprenant plus rien, ayant perdu tout souvenir, et torturée constamment par d'horribles crises nerveuses. Andrée était folle, Le peu de raison qui lui restait s'était envolé dans la secousse de la gabarre ! La Loire n'avait rendu qu'un cadavre vivant.

Une prostration complète, un tremblement convulsif, perpétuel, un regard atone, tel était l'état dans lequel devait désormais vivre la malheureuse Andrée. A peine restait-il dans ce corps sans âme une lueur d'intelligence, un reste d'instinct qui l'obligeait à prendre un peu de nourriture pour soutenir sa misérable existence. Avec le cynisme brutal qui faisait le fond du caractère de cet homme, l'état mental d'Andrée n'arrêta point Guermeur. Elle était en son pouvoir, il voulait plus encore. Il résolut de se l'attacher par des liens indissolubles. Il se disait que sans doute la démence de la malheureuse n'aurait qu'un temps, de même que la folie de la France ne serait qu'héphemère. Peut-être prévoyait-il un juste et prompt retour des choses.

— S'ils reviennent ! murmurait-il après que ce plan satanique fût éelos dans son esprit, s'ils reviennent, ils ne pourront même pas l'arracher de mes bras.

Andrée terrifiée par le monstre, ne comprenant même pas ce que l'on exigeait d'elle, ne répondit point "non" aux questions qui lui furent posées.

Guermeur put donc l'épouser civiquement devant les autorités municipales de Nantes.

Il alla plus loin encore. Le sacrilège ne l'effrayait point.

Des prêtres assermentés ne craignaient pas de parodier, eux aussi, les cérémonies du culte. Une nuit, un de ces renégats prêta à Guermeur son concours. Dans une chapelle de l'un des faubourg de Nantes le mariage eut lieu. Des amis de Guermeur servirent de témoins. La petite église était illuminée et parée de fleurs comme pour une fête.

A celui qui plus tard lui adressait un reproche, le monstre pouvait répondre :

— Devant les hommes et devant Dieu elle est ma femme.

Il avait caché Andrée dans une petite maison d'un quartier pauvre de Nantes. Ce n'étaient pas les maisons vides qui manquaient ; il n'avait eu qu'à choisir. Et le soir venu, il se glissait le long des rues désertes, et il venait se repaître de ce spectacle navrant pour tout autre. Lui ne voyait que la beauté d'Andrée, cette beauté exquise, touchante, que la folie n'avait point effleurée. Et, alors, il se complaisait dans son œuvre. Peu lui importait la démence ; Andrée était à lui. Il l'avait voulu, il l'avait, c'était son bien, sa chose, et personne au monde ne pouvait plus la lui ravir. Lorsque Guermeur arrivait le soir à la maison du faubourg, la folle reconnaissait son pas, et elle se mettait à trembler un peu plus fort. C'était tout ! Parfois aussi, une crise nerveuse la torturait. Puis elle retombait dans une apathie complète et une profonde terreur. Bientôt, Guermeur reconnut qu'il allait être père. Le régicide, l'assassin, le traître, aurait un enfant, un enfant à lui.

Dans l'état où la malheureuse Andrée allait se trouver, elle ne pouvait plus rester seule. Il se demandait à qui il allait pouvoir la confier, lorsqu'un jour, passant à cheval dans une rue de Nantes, il poussa un cri de surprise.

Il venait de reconnaître Françoise, la femme de charge que bien des fois il avait aperçue au château de Kermarc. Où allait-elle ? Elle paraissait exténuée de lassitude et de faim, car elle se traînait péniblement le long des murs. Françoise avait cherché partout ses deux maîtresses et le petit Louic. Alain, Noël le piqueur, Jean le cocher avaient été pris par les bleus et fusillés. Fusillées aussi, les filles de cuisine et de ferme. La mort autour d'elle avait tout pris en la respectant, et alors elle allait droit devant elle, au-devant de cette mort, l'appelant de tous ses vœux, pour mettre un terme à ses chagrins et à ses souffrances.

Guermeur la suivit.

Autant valait cette suivante qu'une autre. Celle-là était dévouée à Andrée, et Guermeur pouvait être certain de sa discrétion.

Lorsqu'il l'appela, Françoise détourna la tête et le reconnut. Son teint, pâli par les privations et la misère, devint plus pâle encore sous l'empire de la haine et de la colère. Elle reconnaissait l'homme au panache, celui qui était venu apporter le malheur à Kermarc. Elle savait son nom, elle connaissait son rôle à Nantes, ses crimes ; elle n'ignorait pas que c'était lui qui avait préparé l'œuvre de Carrier, et qu'il était couvert du sang d'innombrables victimes.

Françoise ignorait cependant le plus exécrationnable de ses forfaits.

Bien qu'elle marchât avec peine, la Bretonne vint donc à lui, et, le regardant en face, elle lui dit :

— Ah ! c'est vous. Si c'est pour me faire arrêter que vous m'appelez, vous me rendrez service. Faites vite, je n'en voudrai point à celui qui me donnera le coup de la mort.

Guermeur haussa les épaules.

— Il n'est pas question de cela, dit-il. Je veux vous demander un renseignement.

Françoise le regardait avec surprise.

— Vous aimiez beaucoup les dames de Kermarc ?

Une larme brilla au bord des paupières rougies de la vieille femme.

— Oui, je les aimais, et je les aime encore, puisque, depuis qu'elles sont parties, je n'ai pas cessé un jour de les chercher, et à tous les instants de ma vie, j'ai demandé à Dieu de me les rendre.

— Seriez-vous heureuse d'être utile à l'une d'elles ?

— Ah ! si c'était Dieu possible, comme je bénirais celui qui ferait cela.

— Eh bien, trouvez-vous ce soir à la nuit tombante devant l'ancien couvent des Carmélites. Un homme s'approchera de vous et vous le suivrez.

Et sans attendre une réponse il s'éloigna.

La pauvre servante se trouvait fidèle au rendez-vous. A l'heure dite, Guermeur s'approchait d'elle.

— Suivez-moi ! lui dit-il, et il l'emmena jusqu'à la maison du quartier perdu. Françoise tremblait, et le suivait sans dire un mot.

Elle gravit un petit escalier roide, une porte s'ouvrit, et, en pleine lumière, un fantôme lugubre et désolé lui apparut.

Pauvre Françoise, quel coup elle reçut au cœur !

— Andrée ! cria-t-elle, Andrée ! mam'zelle !

La folle releva la tête ; ses yeux noirs profonds et sans regard se fixèrent avec une indifférence désespérante sur la nouvelle venue et entre ses lèvres décolorées passa le premier vers de la légende :

Le fils du roi s'en va chantant,

C'était une ronde de Savenay et du pays galo que Françoise lui avait bien des fois répétée jadis aux jours heureux, lorsqu'elle la prenait des bras de sa nourrice.

— Mam'zelle ! vous ne me reconnaissez pas ?

Rien ! Pas un mot ! Pas un souvenir ! Tout était mort. L'esprit ! le cœur ! l'âme, Guermeur avait tout tué.

A cet instant Andrée se mit à trembler un peu plus fort. Françoise se retourna. Guermeur venait d'entrer dans la chambre. La Bretonne le foudroya du regard.

— C'est vous, dit-elle ! vous, qui avez fait cela ?

— Oui ! répondit-il cyniquement en inclinant la tête.

— Vous avez tout tué ! tout égorgé ! tout pris !

— Oui, fit-il encore.

Et alors, avec une horrible expression il ajouta froidement :

— Je l'aimais !

— Ah ! maudit ! cria Françoise. Où le Dieu juste pourra-t-il trouver assez de tortures à t'infliger ? Pauvre martyr ! Pauvre perdue ! Ah ! maudits, mille fois maudits, vous et les vôtres. Votre race est une race de malheur.

Guermeur haussa les épaules et regardant Françoise :

— Ce n'est pas le moment de faire des récriminations. Ce qui est, existe. Elle est seule, abandonnée, je ne puis rester auprès d'elle. Elle va avoir un enfant. J'espère que cette joie lui rendra la raison.

— Pour lui permettre de sentir son malheur.

— Enfin elle a besoin des soins d'une femme. Voulez-vous rester avec elle ? Vous aurez des gages. Je vous paierai.

— Je ne vous demande rien. Du pain, voilà tout. Je ne veux rien recevoir de vous. J'ai encore deux bras, je sais filer, je sais coudre, je pourrai donc gagner ma vie.

Et Françoise vint auprès d'Andrée. Elle l'entoura de soins, de tendresse ; elle choya et dorlota ce malheureux corps sans âme, apaisant les crises nerveuses, les colères, les folies, et pleurant, lorsqu'elle entendait le pauvre être murmurer :

Le fils du roi est un méchant,
C'est le vent qui va frivolan.

L'enfant vint au monde ; une petite fille, jolie, mièvre, un souffle. Andrée ne recouvra pas la raison. Un changement se fit en elle. Ses cheveux noirs devinrent presque blancs. De plus, elle éprouva des recrudescences nerveuses. Par moments elle dévorait sa fille de caresses ; dans d'autres, elle la laissait crier et regardait les larmes de l'enfant d'un œil féroce.

Guermeur reçut bientôt l'ordre de quitter Nantes. On voulait essayer de faire oublier les crimes et les infamies de Carrier et de ses acolytes. Le représentant reçut l'ordre de se rendre à l'armée de Hoche. L'idée d'abandonner Andrée, ou tout au moins de la laisser derrière lui, ne lui vint pas. Pour dire le vrai, il adorait cette folle, sa victime. Ce n'était point pour lui un remords vivant. Les traits avaient beau se flétrir, les cheveux s'argenter, les yeux s'érailler en se cerclant de bistre. Rien n'y faisait. L'approche d'Andrée, sa vue, c'étaient les seules choses qui pussent produire une impression sur ce colosse bronzé par les vices et les crimes.

Un autre sentiment vint se souder à celui-là. Les fauves aiment leurs petits. Guermeur se mit à chérir sa fille. Des cordes inconnues vibrèrent chez cet être malfaisant et gangrené jusqu'aux moelles. Cette enfant, il la couvait du regard, il écoutait ses vagissements avec bonheur, de même qu'il prêtait l'oreille aux cris de la malheureuse mère. Ces bruits, quelque douloureux qu'ils fussent, affirmaient sa propriété et ses droits sur ces deux créatures.

—Nous allons partir, dit-il un matin à Françoise,

Peu importait à celle-ci. Pourvu qu'elle fût où se trouvait Andrée, elle n'en demanda pas davantage.

Sans observation, elle fit ses préparatifs.

Guermeur allait et venait, s'absentant parfois durant plusieurs jours. Pendant ces laps de temps, la vieille Bretonne remarquait que l'état de sa malade s'améliorait sensiblement. Elle devenait plus calme, les crises s'épouvaient ; enfin, par moments, une lueur d'intelligence semblait vouloir traverser ses beaux yeux navrés et fixes. On eût dit que la folle cherchait à se souvenir, qu'elle faisait des efforts pour rejoindre les fils brisés de sa pensée. Mais elle tapait du pied, comme un enfant gâté, en sentant son impuissance, et retombait dans son immobilité et son atonie.

Au reçu de l'ordre qui lui était donné de rejoindre l'armée de Hoche, Guermeur partit aussitôt. Le général en chef se trouvait à Vannes. De là, ses dépêches partaient pour les points divers de la côte. De là il surveillait tout le littoral, depuis les rivages de la Vendée jusqu'aux rochers de Brest et le Granville.

Le représentant avait laissé Andrée et Françoise au *Cheval-Noir*, auberge ignorée et perdue qui se trouve sur la route de Vannes à Auray. Puis il s'était enquis dans le pays des maisons de campagne abandonnées ; et le petit manoir de Tréarlay lui avait paru remplir les conditions de commodité qu'il recherchait dans une demeure pour y installer l'enfant et les deux femmes.

Les biens des émigrés, les châteaux abandonnés étaient sous séquestre. La République a toujours eu pour principe de prendre le bien d'autrui ; c'est-à-dire que le petit manoir de Tréarlay était à la disposition de Guermeur. Il serait là à proximité de Vannes, d'Auray et de cette presque île de Quiberon où, du fort Penthièvre, les républicains inspectaient les allées et les venues des croisières anglaises.

Françoise vaguait çà et là aux soins du ménage, surveillant Guermeur du coin de l'œil, et attendant son départ. La fidèle Bretonne ne respirait que lorsque le terrible représentant était parti. D'abord elle sentait que le tremblement continu qui agitait les membres de la pauvre Andrée se calmait sensiblement lorsqu'il n'était pas là ; ensuite, bien qu'elle ne prononçât jamais une parole, la vue de ce misérable soulevait en elle des colères épouvantables et terribles. Elle, la croyante, la chrétienne, elle avait des envies furieuses de sauter sur ce taureau et de lui planter un couteau entre les deux épaules pour l'abattre à ses pieds.

Quant à lui, il agissait comme si Françoise n'eût jamais existé. Il la laissait conduire la maison à sa guise, sans une observation, sans même lui adresser la parole ; ces deux êtres, vivant côte à côte, semblaient être étrangers l'un à l'autre. Mais, cependant, parfois le regard de Françoise s'arrêtait sur Guermeur, un regard froid, sec, tranchant

comme un damas, et alors celui dont le regard avait fait trembler, celui qui avait fait tomber tant de têtes, le tortionnaire, le bourreau, sentait un frisson lui passer entre les deux épaules et il se mettait à marcher à grands pas pour fuir l'obsession qui le tyrannisait.

—Si elle était assez forte, murmurait-il, elle m'étranglerait.

Il avait raison. Si Françoise s'était sentie des nerfs assez puissants pour tordre le cou à Guerneur, s'en était fait de lui.

Andrée dormait ; la pauvre créature, fatiguée par une crise précédente, par les efforts qu'il avait fallu employer pour l'envelopper dans des couvertures, et, aussi les cahots du voyage, était tombée sur "le petit lit blanc" que lui avait bordé Françoise selon sa promesse.

La Bretonne était descendue pour préparer un repas frugal, pour qu'Andrée pût le trouver à son réveil. Guerneur se disposait à retourner à Vannes, lorsque des cris furieux, stridents, des cris de femme, partirent de l'étage supérieur.

Françoise s'élança, gravissant l'escalier avec toute la rapidité que la terreur pouvait lui donner, et elle pénétra dans la chambre où quelques instants auparavant elle avait laissé Andrée, calme et tranquille.

La folle était debout, livide, l'œil hagard.

Elle tenait dans ses mains la pauvre petite fille qui, bleue par la terreur, poussait des cris inarticulés.

Guerneur était monté sur les pas de Françoise. La vieille femme s'évertuait auprès d'Andrée et lui avait pris l'enfant des mains.

Mais la mère voulait le ravoïr, et, sans écouter les supplications, s'élançait sur elle comme une furie.

—Mais qu'a-t-elle ? demanda Guerneur terrifié par cet épouvantable spectacle.

—Ce qu'elle a, répondit Françoise, elle veut tuer sa fille, elle veut l'étrangler. Protégez l'enfant ; aidez-moi !

—Tuer sa fille ! . . .

—Oui ! fit la Bretonne épouvantée, elle voit, elle comprend ! . . .

CHAPITRE III

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE.

Un soir de ce même mois de juin de l'année 1795, un homme, qu'à son costume on reconnaissait pour un émigré, remontait lentement une des rues étroites de la Cité de Londres.

Il était vêtu d'un habit à la française, bleu de roi, avec boutons d'acier, et d'une culotte de drap léger, de même nuance. Les cheveux, relevés en arrière, étaient retenue dans une petite bourse de soie noire. Pour coiffure, ce chapeau rond à bords légèrement relevés, que l'armée de Condé avait mis à la mode. Enfin, détail typique, il portait en dessous une épée solide, bien que légère.

C'était un homme d'une trentaine d'années, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, à l'air doux et triste ; à voir sa démarche reposée et réfléchie, on devinait les fatigues essayées, les dangers courus, l'être rompu, en un mot, à la vie d'aventures. Quelques cheveux blancs se mêlaient aux mèches blondes, et poudraient naturellement la tête de l'émigré.

La toilette était correcte, propre, brossée, mais le drap montrait la corde, et les bottines, bien que cirées à l'œuf, témoignaient d'un long usage. A cette heure, les Français les plus riches n'étaient plus à l'élégance, la République les avaient dévalisés.

Au milieu de la rue, au-dessus d'une petite boutique basse, une enseigne française attirait les yeux. On lisait écrit en grosses lettres blanches : *Au Bon Roy*, ERNEST, traiteur.

Ernest, ancien valet de chambre du prince de Croï, avait ouvert là un restaurant modeste, où les émigrés se pressaient en foule, de sorte que le dit Ernest, bien à l'abri de la révolution, était tout doucement en train de faire une jolie petite fortune.

On se donnait rendez-vous au *Bon Roy*, on s'y retrouvait avec plaisir. Pour les réfugiés, c'était un coin de la France, on y parlait la langue maternelle ; elle venait frapper votre oreille, et, au milieu des deuils et des angoisses, on retrouvait parfois au *Bon*

Roy des éclats de cette charmante et franche gaieté, qui suit partout avec eux les enfants de la vieille Gaule.

La plupart des tables du *Bon Roy* étaient déjà occupées. Ernest, à l'aspect du nouveau venu, s'approcha avec empressement. Le valet de chambre restaurateur savait son monde. Royaliste enragé, il connaissait de longue main ceux qui s'étaient battus pour la bonne cause. A ceux-là, il faisait toujours bon visage et chaud accueil, et, s'ils n'avaient pas parfois le gousset bien garni, Ernest, sans sourciller, leur ouvrait un crédit sérieux et chronique, certain qu'un jour ou l'autre ce crédit serait largement comblé.

—Tous mes devoirs, monsieur Louis, dit-il à l'arrivant. Votre table est retenue à votre place habituelle, à côté de celle de vos amis. Ces messieurs, ne vous voyant pas arriver, commençaient à s'inquiéter.

—Merci, mon brave Ernest ; il n'y a rien de nouveau, et je n'ai rien pu savoir encore.

L'émigré s'avança vers une petite table, qui lui avait été soigneusement réservée. A une table voisine, deux jeunes gens étaient assis. Ils tendirent la main avec effusion au nouveau venu.

—Bonjour, Lantivy, fit celui-ci en s'adressant à un grand garçon à œil franc, ouvert, au front intelligent et vaste. Vous étiez inquiet, vient de me dire Ernest, et toi aussi, Montbron. Vous êtes bien hons, mes chers amis, de vous occuper avec autant d'intérêt de ma pauvre personne.

—Mâtin ! mon cher Louis, répliqua M. de Lantivy, les pauvres personnes comme vous sont de forts vaillants gentilshommes auxquels je porte une affection à toute épreuve.

—Merci bien, répondit l'interpellé avec un signe de tête.

Ces paroles avaient été prononcées à voix haute.

M. de Lantivy jeta un coup d'œil circulaire qui embrassa la salle et les dîneurs ; chacun était occupé, nul ne faisait attention à eux.

—Eh bien ! dit-il à mi-voix à celui qu'il venait d'appeler familièrement par son petit nom. Eh bien, avez-vous vu Sombreuil ?

—Je le quitte à l'instant, répondit celui-ci, il était avec d'Hervilly. Il paraît que c'est une affaire complètement entendue. Ce serait même beaucoup plus tôt que nous ne pensons.

MM. de Lantivy et de Montbron poussèrent un soupir de satisfaction.

—Enfin ! ce n'est pas trop tôt, firent-ils avec ensemble ; mais pourquoi ne l'annoncez-vous pas tout haut ? continua M. de Montbron. Il y a ici vingt de nos amis qui seront transportés de cette nouvelle. Tenez, voilà Saint-Georges, Bo^c.-Briant, Villéon, Préfontaine ; je suis convaincu que si vous leur annoncez la nouvelle, ils vont sauter en l'air en poussant un formidable cri de : Vive le roi.

—M. de Sombreuil ne m'y a point autorisé. Je crois qu'il veut laisser M. de Puisaye et aussi M. d'Hervilly prendre cette initiative. Ensuite, nous devons être entourés d'espions, de mouchards, d'agents secrets, et je crois, dans l'intérêt commun, qu'il faut que la chose soit connue le plus tard possible.

—Vous avez parfaitement raison, Louis, répliqua M. de Lantivy. Je vous remercie pour ma part, toutefois, de m'avoir appris la bonne nouvelle.

—Pardieu, moi aussi, insista M. de Montbron. Tiens, ajouta-t-il en regardant un nouvel arrivant qui paraissait chercher quelqu'un au milieu des dîneurs, voici un Français que je ne connais pas.

L'individu que venait de désigner M. de Montbron avait sans doute reconnu celui qu'il cherchait, car il fit trois pas en avant, pour s'approcher de la table où l'ami de MM. de Montbron et de Lantivy était installé seul, et s'inclinant devant lui avec une politesse un peu exagérée, il lui dit :

—Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? c'est à M. le marquis de Kermarc que j'ai l'honneur de m'adresser ?

Le marquis de Kermarc releva la tête et regarda, avec une stupéfaction profonde, celui qui venait de lui adresser la parole. Il avait devant lui un homme à peu près de son âge, d'un beau port, bien découplé, à l'air dégagé et lesté, aux yeux fins et perçants. Bien que ce ne fût pas de mode une moustache épaisse dissimulait la bouche et donnait un aspect un peu militaire à l'ensemble de cette physionomie. Louis de Kermarc cher-

cha dans ses souvenirs ; il lui parut d'abord que ces traits ne lui étaient pas inconnus ; cependant, il eut beau fouiller dans sa mémoire, il ne put placer aucun nom sur ce visage. Le nouveau venu était vêtu à la française, mais d'une mode autre que celle des émigrés. Il portait le chapeau pointu à la Robespierre, le gilet à grands revers et le carriack à collet. Une culotte étroite, couleur chamois, était emprisonnée dans des bottes à retroussis. M. de Kermarc, après un rapide examen qui lui permit d'embrasser tous ces détails, salua d'un léger mouvement de tête en répondant :

—Non, monsieur, vous ne vous trompez pas ; en quoi pourrai-je avoir l'honneur de vous être utile ?

L'inconnu s'inclina profondément, avec une politesse un peu outrée, comme pour protester sans doute contre la froideur de l'accueil, et, parlant avec volubilité :

—Mais, monsieur le marquis, dit-il, tout l'honneur est pour moi. Voici de longs mois que je vous cherche, et j'ai eu grand-peine à parvenir jusqu'à vous. Voulez-vous me permettre de me présenter moi-même ? car il n'y a personne ici pour me rendre ce service. Pierre de Noui, le chevalier Pierre de Noui, de petite noblesse, il l'avoue, mais tout à vos ordres. Oh ! ne cherchez pas, monsieur le marquis, je vous suis malheureusement complètement étranger. Ma famille est d'origine italienne et vous n'avez jamais dû m'apercevoir, j'en suis sur. D'un autre côté, je n'ai point eu l'honneur d'être à l'armée de Condé.

—Mais alors, monsieur, demanda M. de Kermarc, avec un sourire glacial, comment ai-je l'honneur d'être connu de vous ?

—Monsieur le marquis, répliqua le chevalier de Noui avec empressement, je n'étais pas à l'armée de Condé, c'est vrai ; mais cela ne m'a pas empêché de me battre pour la bonne cause : j'ai servi en Vendée avec le prince de Talmont, et, après avoir échappé par miracle au désastre de Savenay, j'ai été me mettre aux ordres de différent chefs, car les bien des luttes j'ai eu le malheur d'être blessé, je réussis néanmoins à gagner une caque de pêcheur. Ces braves gens, en risquant leur tête, consentirent à me cacher et à me soigner. Une barque me conduisit un jour en pleine mer. J'étais vêtu comme un pêcheur. Je pus ainsi, sans éveiller les soupçons, gagner un navire anglais, qui croisait dans ces parages. J'expliquai au commandant la situation désespérée dans laquelle je me trouvais. Je lui dis qu'une fois en Angleterre, je pourrais lui payer une somme importante, et il voulut bien me prendre à son bord. Je pus alors demander de l'argent à ma famille qui habite Gênes ; je me fis soigner, je repris des forces, et j'attends avec impatience le moment de pouvoir les mettre, de nouveau, au service de la royauté.

Le marquis écoutait M. de Noui avec la plus grande attention, mais, en même temps, avec une politesse glaciale. La République adressait, à tout instant, aux émigrés des agents secrets, qui essayaient de les faire parler, de pénétrer leurs desseins, et, en même temps, tâchaient de les dévaliser, en leur enlevant leurs dernières ressources.

M. de Noui sentait bien, cette froideur aussi, après ces premières explications données, reprit avec un accent plein de tristesse :

—Mon Dieu, monsieur le marquis, je comprends parfaitement, à la froideur de votre accueil, combien je vous inspire de défiance ; je ne saurais vous en blâmer, vous avez avec parfaitement raison d'être prudent à l'excès, car nous sommes entourés d'espions. Mais toutes vos préventions tomberont lorsque j'aurai prononcé un nom, dont je suis autorisé à me servir.

M. de Kermarc interrogea le chevalier du regard.

—C'est celui de René de Pennors.

—René ! s'écria M. de Kermarc, et sa physionomie se modifia subitement. René ! c'est lui qui vous envoie ! Ah ! vous avez eu raison de dire, monsieur le chevalier, que ce nom allait faire évanouir tous les soupçons. Vous connaissez René, où est-il ? Comment m'a-t-il désigné à vos recherches ?

Le chevalier de Noui parut subitement retomber dans une profonde tristesse.

—Je suis recommandé du nom du comte Pennors, qui a servi en même temps que moi sous les ordres du prince de Talmont. Mais je n'ai point dit qu'il fût vivant. Hélas ! l'espérance ne m'est plus permise.

—Que voulez-vous dire ? demanda M. de Kermarc avec anxiété.

Le chevalier reprit :

—Le comte de Pennors qui était accompagné d'un serviteur fidèle Jacques Diéras, et

moi, nous étions avec le corps d'armée de Charrette. Celui-ci voulait à toute force défendre Machecoul, car de Machecoul dépendait sa jonction avec la Chatelinière et le salut de Noirmoutiers. Un combat horrible s'engage. Sans Joly, sans Eriau et de Goulaine, qui lui ont fait un rempart de leur corps, M. de Charette était pris. Pennors fit des prodiges de valeur ; il a donné là, avec un corps de cavalerie, trois fois revenant au combat par d'admirables charges. Je l'ai vu tomber sur un monceau de cadavres, et il ne s'est point relevé, et comme nous avons été battus, abandonnant au plus vite le champ de bataille, comme les républicains achevent les blessés . .

M. de Kermarc, sous l'empire d'une douleur profonde, demeurait la tête penchée. Les deux autres émigrés, MM. de Lantivy et de Montbron respectaient son silence.

Tout à coup il releva la tête.

—Et Jacques Diéras, l'avez-vous revu ? demanda-t-il.

—Non, monsieur le marquis, le fidèle serviteur est tombé aux côtés de son maître.

—Alors, s'écria-t-il, en secouant tristement la tête, Pennors n'est plus. Ce n'est malheureusement que trop certain.

—Le lendemain, continua le chevalier, je partais sur un ordre de Charette. C'est en chemin que je fus blessé, comme je vous l'ai dit tout à l'heure,

—Pauvre René ! pauvre cher enfant, si charmant, si beau, si plein de cœur, si brave. Ah ! messieurs, c'est un frère que je perds là, un frère bien-aimé et chéri.

Et le marquis de Kermarc essuya deux larmes qui lentement descendaient le long de ses joues.

—Mort ! répétait-il ; j'aurais dû le croire : depuis plus de deux ans je n'ai reçu des nouvelles ni de lui ni des miens. Mais que voulez-vous, on espère toujours. Pourvu qu'il soit mort sur le coup, et que les républicains n'aient point martyrisé son agonie ?

—Permettez-moi, monsieur le marquis, fit M. de Noui après quelques instants de silence, d'interrompre le cours de votre douleur, pour vous expliquer comment, grâce au comte de Pennors, j'ai pu me mettre sur vos traces, et parvenir jusqu'à vous. Déjà votre frère par le cœur, il espérait le devenir bientôt par les liens du sang.

—C'est vrai, combien ma douleur est égoïste ! Je ne songeais pas que ma sœur, ma chère petite Andrée, aura été frappée au cœur par cette mort ! Pauvre enfant ! quel désespoir ! Et ma mère ! Et la comtesse de Pennors qui n'avait que cet enfant ! Ah ! tenez, c'est affreux, quand une mort sème autour d'elle des deuils aussi nombreux, et quand elle brise autant d'existences. Mais dites-moi, chevalier, avait-il eu, avant l'affaire de Machecoul, des nouvelles de ma mère et de ma sœur ?

—Je vous demande pardon, monsieur le marquis. Il croyait que ces dames et sa mère devaient passer en Angleterre ; il était même convaincu qu'elles avaient réussi à se mettre à l'abri de la révolution. Le matin de cette affaire de Machecoul, il vint à moi :

—De Noui, me dit-il, en me prenant la main, voulez-vous me rendre un grand service ?

CHAPITRE IV

UN AMI SUR

Le chevalier s'arrêta un instant, comme pour juger de l'effet de ses paroles sur ses trois auditeurs.

M. de Lantivy et M. de Montbron avaient rapproché leurs chaises ; pour le marquis de Kermarc, les yeux ouverts, anxieux, il ne perdait pas de vue le narrateur. Celui-ci reprit :

—J'ai eu l'honneur de vous dire, monsieur le marquis, qu'à l'armée royale, à l'état-major du prince de Talmont, René et moi nous étions intimement liés. J'avais pour lui une affection profonde ; et je sentais que de mon côté je lui inspirais une sympathie sérieuse et sincère.

Je m'empressai de lui répondre que toute ma personne, cœur et bras, était à sa disposition.

—Mon cher chevalier, me dit-il alors, j'éprouve une grande tristesse. Pour la première fois de ma vie, je me sens en proie à des pressentiments épouvantables. Nous allons nous battre et je ne sais, il me vient un vague à l'âme, une tristesse dont je ne suis pas maître.

J'essayai de tourner ces idées noires en ridicule, de lui remonter le moral. Rien n'y fit. Pennors secoua mélancoliquement la tête.

—Ne riez pas, mon ami, je suis certain que ce jour qui commence sera mon dernier.

Eh bien, j'attends de vous un signalé service. Je ne vous ai rien caché de l'amour qui a occupé toute ma vie, de mon premier, de mon seul amour. Si, comme je le crois, comme j'en suis sûr, je suis tué aujourd'hui, promettez-moi que vous ferez ce que je vais vous demander. Tenez, me dit-il, en me remettant un sachet de satin cramoisi, voici le portrait de Mlle de Kermarc. Il ne m'a jamais quitté. Je vous le confie, je ne veux pas qu'il tombe aux mains des bleus. Gardez-le précieusement. Quand je ne serai plus, vous tâcherez, la guerre finie, pendant une suspension d'armes, aussitôt, en un mot, que cela vous sera possible, vous essaieriez de passer en Angleterre. Louis de Kermarc a dû quitter l'armée de Condé et s'y réfugier. J'en suis certain, c'est encore un pressentiment qui me le dit. Vous le chercherez partout. Tout ce qui sera humainement possible de faire pour le rencontrer, vous le ferez. Vous me le jurez, n'est-ce pas ? C'est le chef de la famille ; vous lui remettrez ce portrait de Mlle de Kermarc ; lui seul peut en être dépositaire. Vous lui direz qu'il ne m'a jamais quitté qu'au jour de ma mort et que c'est ma mort seule qui a pu me faire manquer à mon engagement ; mais l'heure dernière délie tous les serments. Vous lui direz que Mlle de Kermarc est libre et que Le pauvre garçon, vous lui pardonnerez cette faiblesse, eut des larmes dans la voix à cet instant ; vous lui direz que je souhaite, je désire qu'elle se marie et soit heureuse avec celui qu'elle aura choisi.

Je serrai précieusement le portefeuille, et, lorsqu'il l'eut vu en sûreté, Pennors eut un pâle sourire.

—Maintenant, me dit-il, je suis tranquille. Mon trésor est à l'abri. Je puis vous ajouter, mon cher chevalier, que j'ai pris mes dispositions dernières ; je me suis confessé et j'ai communiqué ; vous v'avez vu, malgré mes diables noirs, je ne me battraï pas plus mal aujourd'hui que les autres fois.

Monsieur le marquis, termina M. de Noui, vous savez le reste : la mort de notre malheureux ami. Voici le dépôt sacré qu'il m'a confié. Je suis heureux et fier, après bien des peines, bien des efforts inutiles, de pouvoir aujourd'hui le remettre dans vos mains.

Et il tendit le sachet au marquis.

Celui-ci le prit avec le respect que l'on doit à une relique, et l'ouvrit avec précaution.

Il renfermait deux médaillons, deux portraits peints à la miniature, sur deux feuilles d'ivoire, et entourés d'un léger cercle d'or d'un travail exquis ; leur ressemblance était profonde. L'un représentait le marquis lui-même, plus jeune de quelques années ; l'autre était l'image d'Andrée de Kermarc.

Le marquis, sans dire un mot, regarda pendant longtemps les deux médaillons avec un attendrissement douloureux et profond.

—Je reconnais ce portrait de moi. La marquise le fit faire quelque temps avant mon départ pour l'armée de Condé. Elle aura consenti à s'en défaire en faveur de René ; ou peut-être n'est-ce qu'une copie qu'elle aura fait exécuter pour le fiancé de ma sœur, en conservant l'original pour elle. J'ai bien vieilli depuis ce moment ; cependant je suis encore reconnaissable, et vous n'avez pas dû avoir de peine, chevalier, à mettre, à première vue, mon nom sur mon visage. Mais, pour ma sœur ! combien je la trouve changée ! Quel regard étrange, quels yeux désespérés ! Pauvre enfant ! Comme elle a dû souffrir ! Et depuis lors quelles nouvelles tortures a-t-elle dû subir encore ?

Le marquis, au bout de quelques instants, se leva et tendant la main à M. de Noui.

—Chevalier, lui dit-il, d'un ton pénétré, je vous demande pardon d'avoir douté de vous ; je vous fais mes excuses pour la froideur de mon accueil. Mais vous savez à quelles embûches nous sommes exposés, et vous m'avez, tout à l'heure, pardonné vous-même les minutieuses précautions que nous sommes obligés de prendre. Croyez bien, chevalier, que c'est entre nous à la vie à la mort. Je n'oublierai jamais le signalé et douloureux service que vous m'avez rendu. Je vous prie de m'accorder une partie de l'affection que vous portiez à notre cher René, et je vous promets, en retour, une large part dans la mienne.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de M. de Noui ; il serra avec vivacité et effusion les doigts de M. de Kermarc, et il répondit :

—Point d'excuses entre nous, marquis, je vous en prie, vous étiez dans votre droit tantôt et je dirai plus, vous n'avez fait que votre devoir. Point de remerciement non

plus, je suis trop heureux d'avoir pu vous être utile. Trop heureux et trop honoré. Je devais cela, en outre, à la mémoire de notre ami.

—Et maintenant, demanda M. de Kermarc, puis-je vous être bon à quelque chose ?

—Plus que vous ne pouvez le supposer.

—Alors, je vous dis à l'avance que vous pouvez entièrement compter sur moi. D'abord, où habitez-vous ?

—Oh ! dans le Strand, je suis horriblement mal. Je ne sais point parler anglais ; je ne puis m'y faire. Je n'ai pas un seul compatriote autour de moi, si ce n'est des gens de mine patibulaire et douteuse ; et vous comprenez, mon cher marquis, que je n'ai pas envie de me frotter à des agents républicains.

—Vous avez très fort raison. Nous ne saurions trop être sur nos gardes. Eh bien ! il y a une chose très simple à faire ; vous allez venir à mon hôtel ; je vous ferai donner une chambre. Là nous sommes entre nous, en plⁿ in foyer d'émigration.

—Mais je vais vous déranger.

—Pas du tout ; les nôtres ne nous gênent jamais. Je ne vous dis pas que vous serez au mieux ; mais nous ne sommes plus habitués au luxe ni vous, ni moi, et à la guerre comme à la guerre.

Le marquis, en disant ces derniers mots, payait la dépense, et il ajouta en s'adressant au maître du *Bon Roy*.

—Ernest, voici le chevalier de Noui, qui désormais prendra ses repas avec nous ; vous lui ferez bon accueil, je vous prie, par amitié pour moi, et lui garderez chaque jour une table à côté de la mienne.

Ernest s'inclina avec toutes les grâces que pouvait avoir son ancien maître, le prince de Croi.

M. de Kermarc, après avoir pris congé de MM. de Lantivy et de Montbron, emmena son nouvel ami, qui venait d'échanger un salut courtois avec les deux émigrés.

—Montbron, dit M. de Lantivy à son compagnon, après avoir réfléchi un instant, vous qui savez votre armorial sur le bout du doigt, est-ce que vous connaissez ça, les de Noui ?

—Non, répliqua M. de Montbron ; mais je vous l'avoue, je ne suis pas ferré sur la noblesse italienne. Il y en a tant, de ce côté ; tous ces gaillards-là sont gentilshommes. Cependant, nous aurions tort de médire de celui-ci, car il s'est bien battu.

—C'est égal, fit M. de Lantivy en secouant la tête, il a des yeux qui ne me reviennent pas. Ils sont tout à la fois fuyants et perçants ; et puis, il a des manières d'une politesse par trop outrée.

—Ce sont façons italiennes ; il aura pris cela dans sa famille. Pour moi, Kermarc a eu tort de l'emmener, car j'aurais eu du bonheur à l'entendre parler de Charette.

Pendant ce temps, le marquis avait passé son bras sous celui de M. de Noui, et descendait avec lui la rue du côté de la Tainise.

Cette rue était déserte.

—Maintenant que nous voilà seuls, lui dit-il, pouvez-vous m'exposer le service que vous attendez de moi ?

—Parfaitement, répondit le chevalier, il ne vous coûtera, je l'espère, ni temps ni peine. On affirme de tous côtés qu'il va y avoir une expédition royaliste, dirigée contre la France ; je veux dire contre la République ; car la France est là où nous sommes, et surtout où est le roi de France.

—Qui vous a dit cela ?

—Personne et tout le monde. C'est un bruit qui court. Je ne saurais vous répondre par un nom. Je connais quelques Français, que j'aurai l'honneur de vous présenter du reste, bien qu'ils ne soient point gentilshommes, mais parceque je crois qu'à un moment donné on peut en tirer parti, et ils m'ont parlé de cela vaguement, mais à diverses reprises. Plusieurs, qui sont allés à l'île de Wight, m'ont affirmé qu'il se préparait là une expédition destinée à opérer une descente sur les côtes de Bretagne.

—Le fait est exact. J'ai vu M. de Sombreuil aujourd'hui, et ce que vous me signalez m'a été confirmé par lui. Je regrette seulement que cela s'ébruïte ; car il peut en résulter de bien grands inconvénients. Oui, elle va avoir lieu, et sous peu ; et j'en rends grâce à Dieu pour bien des motifs ; pour la royauté d'abord, ensuite parceque cela me rapprochera de ma mère, de ma sœur, et que je saurai sans doute, enfin, ce qu'elles sont devenues.

—Eh bien ! voici longtemps que je me ronge dans l'inaction, et vous devez comprendre que je ne puis demeurer ici les bras croisés quand tous mes coréligionnaires politiques vont se battre. J'en mourrais de honte.

—Soyez tranquille, chevalier, votre place est parmi nous, et sur ma recommandation M. de Sombreuil saura vous en trouver une. Tenez cela pour certain.

—Que de reconnaissance, marquis ! Que je suis heureux ! Dites, je vous en supplie, au comte de Sombreuil, que je puis lui être d'un grand secours ; je me suis battu de tous ces côtés, en Bretagne, en Vendée ; je connais le pays, dans tous ses détails, et je saurais m'y reconnaître les yeux fermés.

—Bon ! cela ! Enfin chevalier, je saurai, je vous le jure, bien plaider votre cause, et je tâcherai, surtout, que nous ne nous quittons pas.

—C'est ce que je demande du profond de mon cœur. Mais, dites-moi, est-ce que M. de Sombreuil va être le seul chef de l'expédition ?

—Non certes. Il y a d'abord le comte de Puisaye, que je connais peu ; il est très Anglais, très partisan de la politique britannique. Je regrette, pour ma part, d'être obligé, pour la circonstance, d'accepter les services de l'Angleterre. Si les princes pouvaient trouver de l'argent et des navires autre part, j'en serais bien heureux.

—Bah ! fit philosophiquement le chevalier, qui veut la fin veut les moyens. Quand le roi de France sera sur son trône, il ne sera plus question de savoir qui l'y aura mis.

—Vous avez raison, chevalier ; mais je ne suis pas maître des regrets que je vous exprime.

—Nous disons donc, reprit M. de Noui, M. de Sombreuil, M. de Puisaye, etc.

—Le comte d'Herbilly, un excellent capitaine, brillant soldat, un peu trop à cheval sur la discipline. Mais c'est à Sombreuil que je vous présenterai, et cela dès demain.

Et après avoir remercié le marquis de Kermarc, le chevalier de Noui se retira dans la chambre qui venait de lui être donnée à l'hôtel même où logeait le marquis, et s'en lormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE V

NOUVELLES ET PRÉPARATIFS.

—Je viens de recevoir des nouvelles de France, dit un matin M. de Noui, en pénétrant dans la chambre du marquis de Kermarc.

—Oh ! que vous êtes heureux, mon cher ami, répliqua le marquis. Des nouvelles de France ! Nous allons bientôt en avoir par nous-mêmes.

—Je l'espère bien aussi. Mais vous pouvez communiquer ma dépêche à M. de Sombreuil ; elle est importante et, de toute façon, lui causera un vif plaisir. C'est d'abord un grand événement ; ensuite il nous annonce que la royauté vient d'échapper à un grand péril. Elle a manqué de perdre M. de Charette qui a failli être victime d'une infâme trahison.

—Encore, reprit en souriant M. de Noui, les républicains ne se fatigueront jamais de trahir. Mais laissez-moi procéder par ordre. Nous sommes au 30 juin ; il y a quatre jours, le 26, le roi Louis XVIII a été proclamé roi de France au quartier général de Belleville.

Le marquis de Kermarc se découvrit ; une joie grave, profonde, illumina ses yeux. On sentait qu'au fond de son cœur résonnait le cri des héros d'armes : " le roi est mort, vive le Roi ! " et qu'il vouait sa vie, sa fortune, tout son être aux destinées du nouveau prince.

—Vous avez raison, monsieur, c'est une grande nouvelle, un grand bonheur pour la France. Tôt ou tard, le droit reprend ses droits. Béni soit Dieu qui nous rend notre maître, et qui nous rend à lui !

—Autre chose, monsieur le marquis ; le jour même de la proclamation, la Vendée a relevé son drapeau.

—Pardieu, fit M. de Kermarc, ça va être une rude bataille. M. de Charette d'un côté, nous de l'autre, tout le long de la côte, il va y avoir un embrasement général.

—Nous y comptons bien ; mais je vous disais tout à l'heure que la Vendée avait échappé à un grand danger. M. de Charette a été victime d'un guet-à-pens il ne s'agissait ni plus ni moins que de l'enlever au milieu de son quartier général. Heureusement

qu'il avait été instruit par ses espions de l'approche des bleus, il entoura le détachement, et après leur avoir montré leur impuissance leur donna leur liberté.

— Quel héros que ce Charette, s'écria le marquis. Comme nous nous trouvons petits, tous tant que nous sommes, lorsque nous comparons notre dévouement, notre abnégation aux exploits de cet homme de fer !

— Ce qu'il y a de plus curieux, termina le chevalier, c'est que tous les républicains ont pris du service dans l'armée de Charette.

— Comment diable, chevalier, avez-vous pu vous procurer toutes ces nouvelles ?

— Je les ai eues, de la part même de Charette, transmises par un homme de la côte qui a pu traverser le détroit et me les apporter hier à Londres.

— Je vais vous conduire moi-même tout à l'heure à Sombreuil, qui vous remerciera lui-même, car vous avez raison, vous ne savez point quelle joie vous allez lui causer.

— Alors, demanda M. de Noui avec un léger embarras, vous croyez qu'il va se décider à agréer ma requête !

— Si ce n'est lui ce sera un autre de nos chefs. Je pense que vous allez avoir une compagnie au régiment d'Hector, qui n'est pas encore au complet. Peu vous importe, n'est-ce pas, le régiment ?

— Absolument. Je pourrai, je pense, embaucher un certain nombre de gaillards dont je vous ai parlé et qui ne demandent qu'à se battre pour le roi de France.

— Vous aurez, j'en suis certain, ce droit ; sous votre responsabilité, mon cher chevalier, vous pourrez engager qui vous voudrez.

M. de Kermarc et le chevalier sortaient en prononçant ces derniers mots pour se rendre chez M. de Sombreuil. Du milieu de la rue ils virent venir à eux un gentilhomme d'un certain âge, à l'air sombre, hautain. C'était le comte d'Hervilly. Il paraissait être en proie à une préoccupation profonde. Après les salutations d'usage, le marquis de Kermarc l'ayant interrogé, M. d'Hervilly répondit :

— Je suis anxieux au dernier point, mon cher marquis. Le gouvernement anglais veut absolument faire entrer dans les rangs des troupes royales un grand nombre de prisonniers républicains. Un semblable mélange ne peut que nous être préjudiciable. Les prisonniers doivent être d'autant plus enracinés dans leurs opinions démocratiques qu'ils ont plus souffert pour leur cause. Le cabinet anglais veut faire descendre sept ou huit mille hommes en Bretagne ; qu'il patiente un peu et nous serons bientôt assez d'émigrés pour compléter le nombre. Mais accepter parmi nous des prisonniers dont personne ne connaît la moralité, c'est introduire un ennemi dans nos rangs.

C'était l'avis de M. de Kermarc et de M. de Noui. Ce dernier ajouta même.

— Il est évident que c'est très dangereux et que voilà des drôles sur lesquels il va falloir avoir l'œil ouvert. Qu'on me les donne et je vous réponds bien, monsieur le comte, que de gré ou de force je saurai bien les faire marcher. Le premier qui bronche, je lui brûle la cervelle.

CHAPITRE VI

LE MESSENGER

Le chevalier de Noui apprit aussitôt qu'il était au comble de ses vœux. Il était nommé capitaine au régiment commandé par le comte Hector, ancien chef d'escadre. Aussitôt, il s'empressa de faire entrer dans sa compagnie tout le groupe dont il avait parlé ; les individus présentés par lui, et dont il répondait sur sa tête, ressemblaient fort, par leurs mines et leurs allures, à des gens de sac et de corde. Mais on n'avait point le temps d'être scrupuleux sur le choix des enrôlés ; on était pressé, on prenait ce qu'on pouvait, et ce qu'on trouvait.

Les ordres que le marquis de Kermarc remit au chevalier, deux heures plus tard, lui ordonnaient de partir aussitôt, de descendre le cours de la Tamise, et d'embarquer à Gravesend sur un vaisseau anglais, *The Itar*, qui devait, à toutes voiles, rejoindre l'escadre de l'amiral Waren.

M. de Kermarc, de son côté, prenait place à bord du *Larch*.

— Le débarquement se fit dans la baie de Quiberon, et cela, sans coup férir. Le *Loyal-Émigrant* était à l'avant-garde ; puis venaient les régiments d'Hervilly, d'Hector, de Dresnay, et l'artillerie sous les ordres de M. de Rotsalier.

Les troupes royales furent aussitôt rejointes par un grand nombre de détachements de paysans bretons, qui criaient : " Vive le roi ! " Ils demandaient des armes ; quelques uns seulement étaient pourvus de mauvais fusils de munition ou de chasse, et les autres de penbas. A mesure qu'ils arrivaient, on leur distribuait des habits, des cartouches, et aussitôt, malgré les défenses réitérées qui leur en furent faites, ils se mirent à tirer force coups de fusils pour célébrer à leur manière, et la proclamation de la royauté, qui venait d'être sur l'heure renouvelée à Carnac, et le bonheur qu'ils éprouvaient à penser qu'ils allaient pouvoir enfin se battre encore contre les bleus.

Le malheur voulut que la trahison de l'Angleterre parut encore dans cette affaire.

Les troupes royales demeurèrent huit jours dans l'inaction. Puis quelques détachements de paysans furent envoyés sur Auray, Landevant, Pontivy et d'autres points ; mais après de faibles succès obtenus par quelques-uns, ils furent bientôt repoussés ou dispersés.

Hoche commandait à Rennes, il profita de l'immobilité des royalistes pour rassembler avec célérité toutes les troupes disponibles dans les départements du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine.

Informés de l'approche imminente de l'ennemi, avec des forces supérieures, les chefs royalistes pensèrent à trouver un abri dans la presqu'île de Quiberon, derrière le fort Penhièvre, qui en occupe le milieu.

L'attaque en fut donc arrêtée.

Les régiments d'*Hervilly* et autres se dirigèrent par terre, et arrivèrent en vue du fort, le 4 juillet, à la pointe du jour, tandis qu'une ligne de chaloupes, portant deux cent cinquante volontaires de *Loyal Emigrant* et d'*Hector*, et environ trois mille paysans bretons, traversait la baie et s'avancait en bataille vers le centre de la presqu'île.

Les régiments se dirigeaient du côté de la terre, les yeux fixés sur les pièces dont on attendait la décharge.

— Pardieu ! fit M. Montbron au marquis de Kermarc, voilà un silence qui ne dit rien de bon.

— Je crois effectivement que ce diable de fort va nous cracher un tas de vilaines choses.

— Eh ! messieurs, saluez ! leur cria de loin M. de Lantivy, le fort est pris ; voilà le drapeau blanc que l'on hisse !

A la première sommation, le fort avait en effet capitulé. La petite garnison, prisonnière de guerre, sortait au même moment, se rendant à bord de l'escadre anglaise avec son chef, le commandant Delize.

M. de Kermarc franchissait le pont-lévis du fort, lorsque le chevalier de Noui lui sauta au cou.

— Eh bien ! marquis, fit-il, avouez que c'est brillamment travailler ! et que mes hommes ont fait merveille. Le fort a été pris sans brûler une amorce.

— C'est pour le mieux, répliquait-on autour du chevalier.

— Maintenant, il faut, au plus vite, étudier les plans de la place pour voir s'il n'y a point un endroit faible qui demande à être surveillé et renforcé, au besoin de, quelque ouvrage élevé à la hâte.

Et M. de Noui s'évertuait et se donnait un mal énorme pour se rendre utile. A la vérité, M. de Lantivy fit remarquer à Kermarc que le dit chevalier faisait beaucoup plus de bruit que de besogne. En tous cas, sur la table du conseil, dans une casemate du fort, il avait étalé les plans et il les étudiait avec une minutieuse attention.

Le soir de ce même jour, le général Hoche menaçait les hauteurs de Sainte-Barbe. Cette position importante est située à l'extrémité de la falaise, langue de terre ou plutôt de sable, d'environ une lieue et demie de longueur, sur une demi-lieue de large, bordée par la mer à droite et à gauche, et qui s'étend de Sainte-Barbe jusqu'au fort où elle n'a plus qu'une centaine de pas entre les deux murs.

La presqu'île de Quiberon en est le prolongement. C'est dans cet espace étroit que la guerre se poursuivit jusqu'au 21 juillet.

Le jour où les royalistes prirent possession de la presqu'île, sept ou huit mille paysans, hommes et femmes, fuyant les républicains, y arrivaient en foule, et y rendaient les approvisionnements difficiles.

Ces malheureux étaient affolés. Les atrocités ne s'étaient point ralenties dans les armées républicaines.

Cependant, d'Allègre, Vauban, Cadoudal et Mercier ne perdent pas courage. Vauban, avec trois corps de chouans, s'avance vers Sainte-Barbe. Tinteniac s'empresse d'annoncer ce mouvement au quartier-général. Le comte d'Hervilly le fait soutenir par le régiment du Dresnay et l'artillerie de Rotalier. Mais cela n'arrête pas les progrès du général Hoche.

Il fallut se résigner à protéger une retraite au lieu de préparer une attaque. La retraite était difficile. Les trois colonnes étaient rompues par des femmes, des enfants, des familles entières, cherchant au milieu de cette falaise de deux lieues un point de sortie pour se mettre en sûreté avec leurs bestiaux et leurs meubles. Les bleus harcelaient ces masses inertes ; ils livraient leurs maisons aux flammes, coupaient en morceaux les mères et les enfants, ne faisaient aucun quartier. Ils égorgeaient ce qui leur tombait sous la main . . .

Tout à coup Georges Cadoudal, d'Allègre et Mercier adoptèrent une grande résolution.

Ils réunissent les hommes les plus déterminés de leur arrière-garde. Sous le feu de l'ennemi, ils font halte, laisse filer, *l'arme au bras*, les trois colonnes de Vauban, se placent en bataillon carré devant les bleus et durant trois mortelles heures, par une chaleur étouffante, soutiennent la retraite jusqu'au pied du fort Penthièvre.

Les républicains étaient à une demi-portée de canon ! Ils menaçaient toujours ! Le régiment du Dresnay arrive avec ses deux pièces de canon, d'Hervilly le suit. Le fort fait feu de ses batteries.

Les bleus se replient et Hoche va camper sur les hauteurs de Sainte-Barbe qui fait face à Quiberon.

Il établit solidement sa position en demi-cercle, pointe ses canons et fait des travaux de retranchement.

Plusieurs petites attaques ou reconnaissances eurent lieu, mais sans résultat, depuis le 7 jusqu'au 16 juillet, jour où il fut résolu d'un diriger une plus sérieuse sur le camp ennemi.

Ce jour-là, la mer était forte et houleuse, plus encore qu'elle ne l'est d'ordinaire dans cet endroit justement nommé par les pêcheurs la *mer sauvage*.

Une barque, ballottée par les vagues, faisait tous ses efforts pour gagner la côte. Elle avait à la barre un pilote du pays, car d'une main sûre il se dirigeait au milieu de cette nuée de récifs,

Enfin, après avoir couru de nombreuses bordées, elle put atterrir, juste assez de temps pour jeter sur le rivage deux hommes qu'à leur ceinture et à leur cocarde blanche on reconnaissait pour des chouans.

Les mouvements de la barque avaient éveillé l'attention des sentinelles.

Un cri de : " Qui vive ! " arrêta les deux arrivants au moment où ils gravissaient les rochers, se dirigeant vers le chemin couvert.

— Ami ! répliqua une voix chaude et vibrante.

— Qui vive ? répéta de nouveau la sentinelle en armant son fusil, car le mot *ami* ne lui suffisait pas, il lui fallait celui de passe.

— Eh ! mon gars, cria la voix, je ne peux pas te donner ton signal, je ne le connais pas, je viens de trop loin pour ça. Mais si tu tires sur moi, je te prévient que tu feras un malheur, car tu peux tuer un royaliste.

Il y eut un silence. La sentinelle répondait à des officiers attirés par le bruit.

— Voyons, reprit la voix, je suis seul, avec un homme à moi. Je suis sans armes. Faites-moi reconnaître, et demandez à votre chef, dont je ne sais pas le nom du reste, s'il veut recevoir un envoyé de M. de Charette.

M. de Kermarc était accoudé sur le parapet.

Aux premiers mots de l'inconnu, il avait relevé la tête. Il paraissait écouter sous le poids d'une anxiété profonde.

Aux mots : " envoyé de M. de Charette, " il arracha un falot des mains d'un homme de garde et se précipita dans le chemin de ronde conduisant à la poterne.

Sur son ordre elle s'ouvrit, baissant la herse, et il s'avança au-devant du nouveau venu.

— Un envoyé de M. de Charette, dites-vous, monsieur ; en prononçant ces mots il élevait la lanterne à hauteur du visage.

Mais il n'acheva pas, n'attendit pas la réponse ; la lanterne s'échappant de ses doigts

tremblants alla rouler sur les roches, et il s'élança sur l'arrivant et l'étreignit dans ses bras en s'écriant :

—René, mon cher ami, mon frère.

—Louis, mon cher Louis, vous m'étouffez, répliqua Pennors en répondant à cette vigoureuse étreinte.

—C'est qu'aussi, je suis trop heureux. Je ne pensais pas que le ciel me réservât un tel bonheur.

—Ma foi de Dieu, monsieur le marquis, fit une voix joyeuse derrière René, sauf votre respect, je suis quasiment aussi heureux que vous deux à la fois.

—Tu es là aussi, mon brave Jacques, dit M. de Kermarc, tu n'as pas quitté ton cher maître.

Et le marquis, laissant René pour un instant, embrassa Jacques Diéras, qui lui rendit de tout cœur son accolade.

—Vous n'étiez donc pas mort, René, fit encore le marquis ; pardonnez-moi cette question saugrenue ; mais je vous ai tant pleuré, tant regretté, si vous saviez. . .

—Non non, monsieur Louis, nous sommes bien là, en chair et en os.

Et comme le marquis allait interroger son ami :

—Louis, fit celui-ci, nous causerons plus tard. Pour le moment mes instants sont comptés. Conduisez-moi à votre chef.

—Auquel ?

—Au premier. Je viens de la part de mon général.

—Au premier, c'est bientôt dit ; mais il y en a trois : MM. de Puisaye, d'Hervilly et le comte de Sombreuil.

—Ah ! diable !

—Mais, du reste, vous allez leur parler à tous les trois, car ils sont réunis en grande conférence. On se bat demain, mon cher ami. On tente un effort suprême, et, ma foi, si elle ne réussit pas, cette grande affaire, je ne sais ce que nous deviendrons.

—Bah ! fit René, avec la folle insouciance de l'homme qui risque sa vie, à toute heure du jour et de la nuit. Bah ! on finit par s'en tirer ; voyez moi.

—Et peut-on savoir ce que vous venez faire ici, René ? demanda le marquis, tandis que son ami et lui se dirigeaient vers la casemate, dans laquelle se tenait le conseil de guerre.

—Je n'en sais rien moi-même. . . Je suis porteur d'une lettre que j'ai là dans un canon de pistolet, et je dois recevoir une réponse écrite. M. de Charette a su que les émigrés étaient de ce côté. Il ignore votre situation, qui me semble bien mal choisie, et tout à fait désavantageuse, et il m'a envoyé avec Jacques, qui ne me quitte pas, à la recherche du corps royaliste. C'est au Croisic que j'ai seulement appris que vous occupez la presqu'île de Quiberon ; alors j'ai pris une barque et me voici.

—Vous ne savez donc pas ce que contient la lettre ?

—Des offres de service, je suppose. L'inaction de Stofflet met le général dans un état d'irritation épouvantable. Il propose sans doute à votre chef, ou à vos chefs, d'agir de concert, et de tâcher de prendre Hoche entre deux feux.

—Que n'êtes-vous venu plus tôt, mon pauvre René.

—J'ai fait ce que j'ai pu.

—Enfin, il est trop tard. M. de Charette ne pourra que nous venger. Je vous le répète, on se bat demain, et c'est chose absolument décidée. Les chefs s'entendent sur les dernières dispositions à prendre.

—Oh ! bien alors, portera la réponse qui voudra. Mais si on se bat demain, je suis de la fête. Je ne vous laisserai pas seul, ce jour-là, mon cher Louis, je veux être à vos côtés.

—Nous voici arrivés. Je vais vous annoncer, fit le marquis.

Et il donna le mot de passe à une sentinelle. Il revint aussitôt. L'arrivée de l'envoyé de M. de Charette était impatiemment attendu. Louis de Kermarc demeura sur le parapet du fort avec Jacques Diéras ; René étant entré seul dans la salle du conseil. Mais ils ne restèrent pas longtemps, car M. de Pennors reparut bientôt accompagné du comte de Sombreuil. On écrivait, la lettre lue, une dépêche qui, immédiatement, devait partir pour le camp de Charette.

—On n'a qu'à hisser par trois fois un falot au bout du mât, expliqua René, et le

pilote qui m'a amené ralliera la côte et reprendra l'envoyé, qu'il ramènera à Pornic. Là des chevaux attendent, et on fera diligence.

—Alors, monsieur, dit le comte de Sombreuil, vous allez repartir de suite.

—Oh ! que non, pas ! répliqua Pennors, avec une animation extrême. Puis se reprenant : Je vous demande pardon, monsieur le comte, mais je sais que l'on se bat demain, et je tiendrais, pour des raisons particulières, à assister à ce combat.

M. de Sombreuil s'inclina gracieusement.

—Il sera fait, monsieur, selon votre désir. Hélas ! ajouta-t-il, en secouant tristement la tête, il est trop tard, pour que M. de Charette puisse donner en même temps que nous. La lettre n'est donc pas des plus pressées.

—Mais j'ai un fidèle serviteur sur lequel vous pourrez compter comme sur moi-même : on peut la lui confier, elle ne saurait être en meilleures mains.

Comme Pennors prononçait ces derniers mots, il se sentit tiré par le pan de son manteau.

C'était Jacques qui protestait.

—Alors comme ça, monsieur René, dit-il à voix basse, vous allez vous battre et je n'y serai pas. Et c'est moi que vous chargez de la commission ! A l'heure d'une affaire ! Eh bien ! mon maître, vous verrez que cela ne vous portera pas bonheur ! . . .

—La paix, fit Pennors à mi-voix, c'est un poste d'honneur. Je te désigne pour me remplacer, et tu n'es pas content ! Tu es par trop difficile, aussi, mon garçon.

Je voudrais ne pas vous quitter, fit Jacques avec tristesse.

Et le pauvre garçon, d'un revers de main, essuya une larme, qui coulait le long de sa joue.

—Vous avez sans doute besoin de vous réconforter, dit encore M. de Sombreuil, je vois que vous êtes avec M. de Kermarc, permettez moi ne vous laisser à lui, qui va se charger de vous traiter aussi bien que possible, j'en suis sûr. Moi, je rejoins MM. de Puisaye et d'Hervilly. Voulez-vous être assez bon pour vous retrouver ici, dans une heure ; la dépêche sera prête, et votre serviteur pourra s'en charger. Quant à vous monsieur le comte, je vous dis au revoir, j'aurai l'honneur de vous retrouver demain au feu.

Et Charles de Sombreuil rentra dans la casemate, laissant les deux amis libres de converser en paix.

Tout d'abord, un même sujet leur vint à l'esprit. Leur mère, Andrée. Mais, ni l'un ni l'autre n'avaient le courage de prononcer la première parole. Ce fut le marquis de Kermarc qui se décida à parler.

—Vous n'avez pas de nouvelles à me donner, René ?

—Non, fit celui-ci, avec un geste de désespoir. Ni vous non plus, Louis, je le vois bien, car c'est le premier mot qui vous serait venu aux lèvres.

—Non, mon pauvre ami, vous avez raison. Rien. La révolution a tout englouti, tout dévoré !

—Oui, nous avons tout perdu, tout ce qui nous était cher !

—Mais vous-même, pauvre cher, comment avez-vous pu sortir vivant d'un massacre ?

René crut que son ami parlait de l'égorgement de Savenay.

—J'ai traversé la Loire, sur l'ordre du prince de Talmont, et j'ai échappé au massacre.

—Oui, je le sais, vous avez été combattre sous les ordres de Charette. Mais blessé à Machecoul.

—A Machecoul ?

—Oui, à Machecoul.

—Je n'étais pas à ce combat ; je me trouvais en ce moment auprès de M. de Boisguy.

—Jacques aussi ?

—Jacques également.

—Cependant, quelqu'un, à qui votre venue va faire presque autant de plaisir qu'à moi, m'a affirmé vous avoir vu tomber à Machecoul.

—Quelqu'un à qui ma venue va faire plaisir ?

—Oui, certes, car le pauvre garçon vous croit mort.

—Qui ça ?

—Le chevalier de Noui, Pierre de Noui.

—Je n'ai jamais connu personne de ce nom-là.

—Allons, s'écria M. de Kermarc, avec agacement vous avez été blessé sans doute, et la mémoire vous manque. Vous ne connaissez pas M. de Noui ? Vous n'avez pas été à Machecoul ? et, la veille ou le matin de cette affaire, vos pressentiments vous ont conduit à le charger d'une mission pour moi. Vous lui avez remis...

—Je lui ai remis...

—Oui, deux portraits : l'un le mien, et l'autre, celui de ma chère sœur, de notre pauvre Andrée.

—Malédiction, s'écria Pennors !

—Mais, je les ai là, sur moi, fit Kermarc exaspéré, et s'approchant d'un falot, accroché à un poteau du chemin de ronde, le marquis ouvrit son portefeuille, et en sortit les deux miniatures, qu'il tendit à son ami.

Jacques écoutait haletant.

Pennors demeurait confondu.

—Louis, dit-il d'une voix sourde, en serrant la main de son ami, je n'ai jamais eu ces deux portraits entre les mains.

—Voyons, rappelez vos esprits.

—Je vous le jure, sur l'honneur. Le seul portrait que j'aie jamais eu d'Andrée est là, sur mon cœur, il ne m'a pas quitté.

Et ouvrant à son tour des tablettes, il tendit un médaillon à Kermarc.

—Mais alors, ce chevalier...

—Est un misérable ! Nous avons été tous les deux victimes d'un infâme traître. Je n'ai pas été à Machecoul. Je n'ai pas été laissé parmi les morts, je n'ai chargé personne d'une mission... Enfin, tout ce que vous venez de me dire est faux, d'un bout à l'autre.

—Je parie que je le connais, votre traître, grommela Jacques, et je vais le reconnaître, si on me le montre.

—C'est ma faute, c'est ma faute, répétait Kermarc, avec désespoir. J'aurais dû écouter mes premières méfiances, les conseils de Lantivy. Mais aussi, en voyant ces deux portraits, en entendant des détails si précis, tellement circonstanciés, qui aurait pu supposer...

—Ah ! j'en conviens, la trame était bien ourdie, et tout autre à votre place s'y serait laissé prendre : vous n'avez donc aucun reproche à vous adresser. Mais où est-il ce misérable ?

—Mon pauvre ami, on en a fait un capitaine au régiment d'Hector.

—Ça c'est trop fort. Est-il ici ?

—Parfaitement. Il a enrôlé d'autres gredins comme lui, sans doute. Il a connu tous nos projets.

—Mais courons. Il faut le trouver, cet espion, le démasquer et le punir à l'instant même.

—Oui, courons...

—Je me charge de lui tordre le cou.

M. de Kermarc s'informa aussitôt de l'endroit où se trouvait le régiment d'Hector. Il occupait la première ligne des avant-postes, en même temps que le *Loyal-Émigrant*. Les deux amis, suivis de Jacques Diéras, qui proférait, à tout instant, contre le traître des menaces de mort, sortirent du fort Penthièvre, et, se frayant un passage à travers l'encombrement du camp des émigrés parvinrent jusqu'à la première ligne des troupes. Là, ils s'enquirent du chevalier de Noui. Il leur fut répondu que le chevalier et sa compagnie étaient en grand gardes. Force leur fut d'avancer encore. Bientôt, à la clarté de la lune, ils aperçurent le chevalier qui pérorait et gesticulait au milieu d'un groupe de soldats.

—Restez ici, fit le marquis à René et à Jacques, et, à un signal de moi, vous vous jetterez sur lui.

Et, approchant de quelques pas :

—Monsieur de Noui, dit-il à voix haute, je vous cherche depuis longtemps. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

CHAPITRE VII

LE 16 JUILLET

Au son de la voix du marquis, M. de Noui, ou du moins l'individu qui se faisait passer pour tel, s'était arrêté dans sa péroraison.

Un traître a toujours l'oreille au guet, l'esprit en éveil. Sans doute, M. de Kermarc, ivre de colère, n'était-il pas maître de sa voix ; sans doute un tremblement involontaire prévint-il le chevalier et le mit instinctivement sur ses gardes. Toujours est-il que, au lieu d'avancer, ainsi qu'il eût dû le faire à l'appel si pressant du marquis, il se tint sur la défensive et sonda de l'œil les profondeurs de l'obscurité. Il voulut cependant payer d'audace : aussi répliqua-t-il d'un ton mal assuré, car il flairait l'imminence du danger :

—Quelle bonne nouvelle, marquis ? Dites-la bien vite, que tous nos compagnons en profitent.

Une exclamation de colère furieuse, de rage indignée, partit de derrière M. de Kermarc. C'était Jacques Diéras qui, reconnaissant une voix exécrée et maudite, n'avait pu plus longtemps se contenir, et, de toute la vitesse de ses forces, accourait pour sauter à la gorge du traître.

—Nicolas Goujon, s'écria-t-il, je te reconnais, misérable lâche.

—Oh ! oh ! fit le traître démasqué, voici du nouveau.

Et sans attendre Jacques qui n'était plus qu'à quelques pas de lui, il planta là la compagnie d'Hector, les grands gardes, le marquis, et s'enfuit, à toute jambes, dans la direction des retranchements républicains.

—Tirez ! cria M. de Kermarc, tirez, ce gremlin nous échappe.

Quelques soldats sautèrent sur leurs armes, et envoyèrent une décharge au fugitif ; mais les balles sifflèrent sans l'atteindre aux oreilles de celui-ci, et ne servirent qu'à précipiter son allure. Encore quelques instants, et il se perdait dans les ténèbres de la nuit. Pennors ne fut pas maître de lui. Il s'avança sur Jacques.

—Malheureux !... s'écria-t-il, sais-tu ce que tu viens de faire ?

Jacques demeurait consterné.

—Ah ! fit-il, avec des larmes de rage dans la voix, injuriez-moi, battez-moi, m'sieu René, mais ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu me contenir, en voyant l'ancien garde de la marquise, celui qu'elle a couvert de bienfaits, trahissant encore, comme toute la vie il a su le faire. Je voulais l'étrangler moi-même.

—Ce qui est fait est fait, dit philosophiquement le marquis, et il n'y a plus à y revenir. Ce pauvre gars a cru agir pour le mieux.

—Retournez vite auprès des chefs, continua René, il faut qu'ils soient prévenus aussitôt de cette fuite. Peut-être des précautions sont-elles à prendre.

Pendant ce temps, Nicolas Goujon, car c'était bien lui, courait à perdre haleine du côté des républicains.

Peu lui importait, à cette heure, d'avoir été découvert, sa partie était gagnée. N'avait-il pas bien joué son rôle ? ne possédait-il pas les secrets des émigrés, leur liste, leurs plans et jusqu'aux détails et relevés topographique du fort de Penthièvre ? Pendant longtemps, Guerneur et lui étaient demeurés convaincus de la mort de René, et aussi de celle de Jacques Diéras. Si peu de victimes avaient échappé aux massacre de Savenay ! Mais, un jour, on avait appris qu'un comte de Pennors avait été envoyé, par Charette, en parlementaire. Cette nouvelle parvint à Guerneur, qui suivait les opérations de la Vendée ou du Poitou. Plus de doute, René vivait, et, sans doute, aussi son fidèle serviteur, l'un, ennemi de Guerneur, l'autre l'objet de sa haine.

En même temps, arrivaient en France les premiers bruits d'une expédition préparée en Angleterre. Elle gênait fort à ce moment les plans de la République, et déconcertait la Convention. Pour un peu la trahison aurait tournée contre les traîtres. C'est alors que Guerneur, de concert avec l'ancien garde-chasse du château de Kermarc, eut une idée d'une audace diabolique et qui devait par cela même réussir. Des lettres de Louis de Kermarc avaient été interceptées. Elle disaient toutes ses angoisses, les inquiétudes mortelles et l'ignorance complète dans laquelle il se trouvait du sort qu'avaient subi René, la marquise et Andrée.

Louis de Kermarc n'avait que très peu vu Nicolas Goujon. Celui-ci, ayant laissé

pousser des favoris et des moustaches, se trouvait possesseur d'une physionomie absolument changée. Jamais, dans un élégant et fringant émigré, le marquis ne devait reconnaître son ancien garde-chasse. On sait ce qu'il advint.

Nicolas Goujon, métamorphosé en chevalier de Noui, partait pour Londres, avec les pouvoirs les plus étendus. Libre à lui d'agir à sa guise, pourvu qu'il parvint à connaître les plans et desseins des émigrés. Il fallait se recommander d'un des leurs, pour capter la confiance générale. Naturellement Louis de Kermarc fut la victime du traître, victime désignée à l'avance. Dans les vêtements de la marquise, qu'on lui avait arrachés, ainsi que les bandits et les égorgeurs avait coutume de le faire, avant le supplice on avait trouvé un portrait de son fils. Guermeur fit faire un portrait de la malheureuse Andrée par un peintre de Nantes, et, muni des deux médaillons le faux chevalier se montra à Londres. Promesse lui était faite, en outre, s'il réussissait dans sa mission, de lui compter une forte somme. Le prix du sang.

Après avoir surveillé, pendant quelque temps, le marquis de Kermarc, après s'être assuré qu'il ne connaissait personne de l'entourage de celui-ci, il se présenta à lui, avec l'assurance que l'on sait. On connaît le reste.

Nicolas Goujon courait toujours. Il touche enfin aux lignes républicaines.

Deux soldats lui sautent au collet. Il n'en demandait pas davantage.

—Conduisez-moi au général Hoche, fit-il d'une voix essoufflée.

Hoche était absent de son quartier général établi à Lannayhie. C'est le général Lemoine qui le remplace.

Nicolas Goujon insistait avec tant de force, pour parler au général en chef, que les soldats qui venaient de l'arrêter le conduisirent auprès du remplaçant de Hoche.

—Mon général, fit le traître sans autre préambule, je suis un patriote, Nicolas Goujon, pour vous servir ancien lieutenant à la compagnie Marat, de Nantes. Je me recommande du conventionnel Guermeur, qui doit être à Vannes en ce moment. J'ai été chargé d'une mission en Angleterre et je suis revenu en France avec les ci-devant. J'ai été découvert ce soir, et ma position n'étant plus tenable parmi eux, alors je me suis enfui.

—Pourquoi as-tu tant tardé? demanda le général.

—Je voulais en savoir plus long encore. Mais j'en ai assez. Je vous apporte des renseignements précieux. Il est onze heures du soir. A trois heures du matin, vous serez attaqué.

—Tu en es sûr?

—Parfaitement certain, et rien ne coûtera aux ci-devant qui veulent sortir à tout prix de la presqu'île; Vauban, un des leurs avec deux mille chouans et un bataillon, descend à la baie de Carnac; il doit tomber sur le poste de Saint-Clément, enlever la batterie entre ce poste et Plouarnel, et, après cela, il attaquera le camp de Sainte-Barbe par la gauche.

Le général Lemoine donne ses ordres. C'en est fait, les bleus sont sur leurs gardes.

Goujon n'a pas menti, pour cette fois.

Le 16 juillet, à deux heures du matin, l'armée royale, forte de deux mille six cents soldats, de quatorze cents chouans et soutenue par huit pièces d'artillerie, se mit en ligne.

Les troupes s'ébranlèrent et marchèrent en silence jusqu'à un ravin profond et transversal, situé à peu près à mi-chemin entre le fort et le camp. Là elles s'arrêtèrent en attendant le point du jour.

Le régiment d'Hector à droite, celui de du Dresnay au centre, et celui d'Hervilly à gauche étaient formés en colonne, précédés de huit pièces de campagne, et de Loyal-Émigrant en tirailleurs. Les chouans aussi, en colonne, marchaient en arrière. René était à côté du marquis de Kermarc. Quelques instants plus tôt, Jacques l'avait quitté, les larmes aux yeux. Le fidèle Breton emportait précieusement la messive pour M. de Charette, message qui ne devait malheureusement point avoir de résultat.

—Voilà les vedettes, fit Pennors à son ami en lui désignant du doigt une ligne de piquets républicains qui se dessinaient sur la partie éclairée de l'horizon.

—Voilà le bal qui ouvre, répondit M. de Kermarc.

Les bleus commençaient le feu; tout en soutenant une fusillade très vive, les avant postes faisaient prompte retraite et se mettaient à l'abri de leurs retranchements. Le feu avait cessé. Les colonnes royales s'avançaient d'un pas ferme et l'arme au bras. Les tambours battaient la charge.

—Allons, dit René en serrant la main de Kermarc. Pour Dieu et le roi ! . . . pour . . .

Il n'eut pas le temps d'achever. Une détonation épouvantable tout à coup déchira l'air et une effroyable grêle de mitraille s'abattit sur les blancs. Plus d'une moitié du régiment d'Hector était couchée par terre. La compagnie d'élite de celui du Dresnay était enlevée ; le comte de Talhouet, son colonel, blessé d'abord, tombait pour ne plus se relever, à une seconde décharge. Au moment de la désastreuse explosion, René était très près des retranchements, avançant toujours tête baissée.

En arrivant au pied du talus, il aperçut, sur la droite, les colonnes républicaines qui débouchaient et se précipitaient à la poursuite des détachements royalistes, car tout se repliait en désordre. L'artillerie avait été du premier coup démontée. Les prisonniers républicains jetaient leurs armes et couraient au-devant des colonnes ennemies.

—Louis, cria René aveuglé par un nuage de fumée, êtes-vous là ?

—Oui, ami. Une balle à l'épaule. Rien.

—En retraite alors.

Et ralliant quelques hommes, ils essayèrent de protéger le mouvement de retraite qui se faisait dans le plus grand désordre.

—Regardez, fit Kermarc, en montrant du doigt une colonne républicaine qui avançait.

C'était un groupe de cavaliers entourés d'un nombreux état-major. Trois d'entre eux portaient des panaches tricolores et des ceintures rouges. C'étaient eux que Kermarc avait désignés à l'attention de son ami.

—Tenez, dit-il, nous n'avons plus d'artillerie ; ils sont hors de portée de nos balles ; à où ils se trouvent, il n'y a pour eux aucun danger. Les voilà qui arrivent à la curée, ces corbeaux de champs de bataille, ces égorgeurs de rois et de prêtres, de femmes et de nobles.

C'étaient les conventionnels Tallien, Blad et Guerneur qui venaient jouir du coup d'œil de la tuerie.

René jeta le fusil qu'il avait pris, les cavaliers républicains s'étant retirés sur le gros des troupes

—Ah ! dit-il à Kermarc, vous voyez bien le plus grand des trois ; je l'ai marqué à la face. S'il pouvait me tenir, ami, soyez certain qu'il serait heureux de me faire subir tous les supplices.

Cependant la position n'était plus tenable ; les tirailleurs bleus faisaient pleuvoir une grêle de balles sur le petit groupe d'émigrés qui avaient refoulé les chasseurs.

Grâce aux lunettes d'approche, Guerneur reconnut sans doute son ennemi, car il donna un ordre et des chasseurs partirent ventre à terre, pour tâcher de faire des prisonniers. Oui, Guerneur l'avait reconnu, et, à la vue de Pennors, il avait senti le sang lui monter à la tête. Mais Kermarc, Pennors, Corday et les autres jugèrent qu'il y aurait folie à attendre, cette fois, les chasseurs qui revenaient en nombre, ils prirent leur course du côté des retranchements du fort.

Alors seulement, en arrivant au pied des palissades, ils purent juger du désastre. Il était immense ! Ils marchaient sur des cadavres. La fleur de la noblesse française avait succombé sous les coups des républicains.

Après ce massacre, car c'était un véritable massacre, les blancs rentrèrent dans leur forteresse ; et les bleus, maîtres de la campagne, se mirent à dépouiller les morts. Leur avidité fut si déplorable, qu'ils se disputèrent jusqu'aux derniers vêtements de leurs camarades expirants, jusqu'aux épaulettes, jusqu'à l'épée du général Vernot-Dejen et que, tout en avançant, ils égorgèrent sans distinction de parti.

CHAPITRE VIII

LES DERNIERS MASSACRES

Le soir de ce même jour, date funeste, Tallien était à Vannes avec Hoche.

C'est à l'hôtel Kerkaradec que le fastueux Tallien avait établi sa résidence ; c'est là qu'il traitait ses collègues Blad et Guerneur et les généraux de l'état-major républicain.

Ce soir-là, l'assistance était nombreuse. On félicitait les représentants sur le succès de la journée.

Hoche était là, parlant à une très jolie femme, Madeleine Tournant, qui plus tard se rendra célèbre par une trahison infâme.

Un aide de camp s'approcha précipitamment et dit quelques mots avec vivacité à Foreille du général.

—Mais certainement, répliqua celui-ci.

Et en même temps, il allait à Tallien, après s'être excusé auprès de la belle Madeleine en lui disant :

—Madame, le service de la République avant tout.

S'adressant alors au conventionnel :

—Guermeur est là, citoyen représentant. Il amène avec lui un transfuge. C'est celui qui nous a prévenus la nuit dernière, que nous allions être attaqués. Il a paraît-il, à nous faire des propositions d'une gravité exceptionnelle.

—Il faut voir cela de suite.

—J'ai donné l'ordre qu'on introduisit ce citoyen dans le petit salon. Veux-tu venir le recevoir ?

—Immédiatement.

Tallien, suivi de Hoche quitta l'assemblée et trouva, dans une petite pièce attenant au grand salon, Guermeur et Nicolas Goujon. Les deux représentants se servèrent la main.

—Belle journée, fit Guermeur, on a tout tué. Et c'est au citoyen que nous le devons.

Goujon rayonnait. Profits et honneurs, tout lui souriait. Il avait déjà touché la récompense promise, pour sa belle conduite en Angleterre. Une combinaison nouvelle lui faisait espérer un large supplément de bénéfices et de faveurs.

—Tallien, dit Guermeur, Hoche a dû vous dire que nous voulions vous faire une communication importante. Ce garçon-là, qui nous a rendu service, nous propose quelque chose de plus sérieux encore.

—Qu'il parle, il peut compter sur la reconnaissance de la République et de la patrie.

Nicolas Goujon ne broncha point. Ce n'était pas lui que l'on payait en belles paroles, en ce qu'il nommait, dans son style imagé, monnaie de singe.

—La question argent, reprit Guermeur, a été réglée. Mais le Goujon voudrait un grade dans l'armée.

Une légère rougeur pointa aux joues de Hoche. Payer une trahison d'une épaulette, cela faisait saigner l'amour-propre du jeune général.

—A-t-il déjà servi dans l'armée régulière ?

Goujon sourit agréablement.

—J'ai été lieutenant à la compagnie Marat.

Nouvelle grimace de Hoche ; il avait déjà trop d'égorgeurs autour de lui, et il connaissait ceux de la compagnie Marat, qui avaient tué et pillé à Nantes, durant de longs mois.

Tallien s'empressa de couper court aux hésitations du général, en s'engageant à réaliser les nobles aspirations de Nicolas et en lui promettant un grade.

—Comment feras-tu, lui demanda-t-il, une fois les bases du marché établies ?

—Ceci, c'est mon affaire, répliqua Goujon avec assurance, mais je veux bien vous l'expliquer tout de même. Je traverserai la mer de l'Ouest, *la mer sauvage*, comme l'ont surnommée les vieux Bretons, et je vous indiquerai un passage par lequel les républicains pourront pénétrer dans le fort par surprise.

—Mais il y a des sentinelles ?

—J'ai des amis dans le fort, de brave patriotes, que j'ai engagés moi-même à Londres, dans les rangs des royalistes. En tout cas, je me charge d'avoir le mot d'ordre.

Il n'y avait plus d'objection possible.

Goujon fut congédié, Hoche ayant déclaré qu'il avait besoin de quarante-huit heures pour attendre de nouvelles troupes.

—Et maintenant s'écria Tallien, à table ! Nous allons boire à la santé de la République et à la mort des brigands.

Trois jours après, le général Hoche publiait l'ordre du jour ordonnant l'attaque de la

presqu'île de Quiberon, un ordre, qui, d'un côté, repose sur la trahison, et de l'autre sur l'égorgement.

Plus haut, il a été dit que la presqu'île Quiberon était le théâtre d'un désordre indescriptible. Des femmes, des enfants, des vieillards s'étaient réfugiés dans cet abri suprême, et, acculés à la mer, attendaient la mort. Entassés les uns sur les autres, sans asile, sans alime : ts, ils poussaient des cris déchirants, implorant la pitié céleste. Cantonnées dans les petits villages, disséminées le long de la langue de terre, les compagnies des différents régiments royalistes faisaient de vains efforts pour assurer cette foule affolée.

Il faisait un temps atroce, une tempête déchaînée. La mer sauvage brisait sur les rochers avec un fracas épouvantable.

René, accablé de fatigue, s'était jeté tout habillé sur une maie à pétrir le pain. Kermarc, accompagnant le comte de Marconnay, colonel de hussards, venait de rentrer dans la presqu'île, faisant une grande patrouille.

Ils n'avaient pu rien découvrir.

Pennors se sentait en proie à un cauchemar terrible. Il lui semblait entendre crier : "Aux armes ! aux armes !" par des voix terrifiées et désespérées. Mais ses forces, paralysées, l'empêchaient de se lever et courir.

Le cri : "Aux armes," poussé à son oreille, le réveilla en sursaut. Il entendit alors : "Trahison ! trahison !"

Ce n'était que trop vrai.

A onze heures du soir, les troupes républicaines s'étaient ébranlées. A peine en marche, l'orage le plus épouvantable se déchaînait. Une pluie glacée, mêlée de sable, battait les troupes, tantôt plongées dans d'épaisses ténèbres, tantôt éblouies par la sinistre lueur des éclairs.

Hoche, Blad, Tallien et Guermeur, laissant les soldats à la merci de la tempête, s'étaient retirés sous la tente du général Humbert, la seule qui restât debout aux avant-postes.

Au bout d'une heure, passée dans une conversation qui n'avait rien de commun avec le projet en vue ; quoiqu'il plût encore à verse, Hoche se leva brusquement, et sortit en criant : "C'est assez de folies."

Se tournant alors vers un aide de camp :

—Le guide est là ? demanda-t-il.

—Oui, mon général. Il attend.

Nicolas Goujon, trempé jusqu'aux os, s'approcha.

—Tu as le mot d'ordre ?

—Oui, mon général, et les camarades sont prévenus.

—Eh bien, pars !

Et le mouvement commença.

Goujon suivi des deux autres traîtres, Mauvage et Litté, guide le général Ménage, suivi de trois cents grenadiers. Ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, luttant contre la tempête, ils longent la gauche de la forteresse.

On échange le mot d'ordre avec les sentinelles avancées et les premiers postes sont franchis sans bruit. Le fracas formidable des vagues les favorise.

Les voilà au pied du rocher, le traître fait un signal ; on y répond. Le général Ménage et les grenadiers le suivent ; puis une centaine de conjurés des régiments d'Hervilly et du Dresnay accourent pour le recevoir sur la plate-forme, restée sans garde parce qu'on la croyait inabordable par l'Océan.

De Folmont, ancien officier de génie, a été investi du commandement du fort Penhièvre. Le hasard l'amène sur la plate forme ; il voit les républicains.

—Aux armes ! crie-t-il.

Il expire sous les baïonnettes.

On massacre les sentinelles et le corps de garde. Quelques coups de fusils partent ; ils donnent l'éveil ; d'autres cris : "Aux armes !" retentissent.

René est debout, il croise Kermarc. Les deux amis se serrent la main.

—C'est ici qu'il faut vendre chèrement sa vie avant de mourir.

Il était deux heures du matin.

Une compagnie du Loyal-Emigrant, quatre cents chouans et des canonniers occupaient le camp retranché. Ils courent aux palissades. Les artilleurs de service se

jettent sur leurs pièces ; ils distinguent l'armée républicaine en bataille devant le fort Penthièvre et font feu.

Hoche était au pied du fort. Surpris de ces détonations inattendues, qui vont lui attirer sur les bras les royalistes occupant la presqu'île, il veut donner l'ordre au général Valetaux de se précipiter à la baïonnette sur les ouvrages avancés. Une décharge terrible de l'artillerie du fort ne lui en laisse pas le temps. La confusion se produit dans les rangs des républicains. La brigade Humbert se disperse.

Tallien, Blad et Guerneur prennent la fuite à toutes jambes.

Hoche croit être tombé dans un piège.

Il commande la retraite.

Dans ce même moment, les grenadiers de Ménage et les prisonniers incorporés surprennent par derrière les canonniers et les égorgent sur leurs pièces.

Et Ménage fait arborer le drapeau tricolore à la place du drapeau blanc. Puis se tournant vers le traître :

— Cours de toutes tes forces, et rappelle le général, lui dit-il.

Aux cris de Goujon, Hoche se retourne.

Il a vu l'étendard de la révolution à la place de celui de la monarchie !

Il rétrograde, fait traverser à sa colonne les ouvrages avancés, et arrive sans avoir besoin de tirer un coup de fusil à la porte du fort Penthièvre, où Ménage, tout souillé de sang, le reçoit sur un monceau de cadavres.

— Général, cria Goujon, sentant bien que dans un moment pareil Hoche n'a rien à refuser.

— C'est entendu, répliqua le général.

Cependant, ce qui reste d'émigrés a rallié Saint-Julien, petit village situé au sud de la presqu'île. C'est là que Sombreuil a établi son quartier-général.

Il existe encore un dernier refuge, le Fort-Neuf. Les royalistes s'y portent en foule protégeant le rembarquement.

La résistance était si vive, de ce côté, qu'Humbert, mal engagé et sous le double feu des royalistes et de la flotte anglaise, place sa colonne à distance du Fort-Neuf, puis, s'avançant et faisant des signes de paix, il demande à conférer avec les chefs.

Ses grenadiers, au nombre desquels se trouve Cambronne, qui, nombre de fois, dans sa vie, a confirmé le fait, s'écrient sur toute sa ligne :

— Bas les armes, vous serez épargnés.

Hoche, lui-même, envoie Rouget de l'Isle pour parlementer.

Lorsque le général Ménage accourt, le sabre à la main, et la tête couverte d'un mouchoir blanc : "N'y a-t-il donc, s'écrie-t-il, en s'adressant aux assiégés, que des royalistes dans le fort ?"

A cet appel, les prisonniers des pontons anglais répondent :

— Non, non, il y a des patriotes ! Vive la République !

Et, tournant leurs armes contre les émigrés, ils se précipitent dans la plaine.

Les grenadiers criaient toujours :

— Rendez-vous.

C'est alors que Sombreuil fait demander à Hoche, par un aide de camp, qui était parvenu au pied des roches, un moment d'entretien.

Trois minutes après, Hoche et Sombreuil se promenaient paisiblement, l'un à côté de l'autre, sur le parapet du fort.

— Faites arrêter vos colonnes, et permettez le rembarquement, dit M. de Sombreuil, ou je fais commencer le feu, et nous nous défendrons jusqu'au dernier.

— Je ne puis permettre le rembarquement, répondit le général Hoche ; mais mettez bas les armes, vous serez traités comme prisonniers de guerre.

— Même les émigrés ? demanda M. de Sombreuil.

— Oui, répliqua Hoche, MÊME LES ÉMIGRÉS, tout ce qui mettra bas les armes. Quant à vous, personnellement, général, je ne puis vous rien promettre.

— Je ne demande rien pour moi, répondit aussitôt M. de Sombreuil ; pourvu que je sauve la vie à mes braves compagnons d'armes, je suis content, je mourrai satisfait.

J'emprunte ces détails, d'une scrupuleuse exactitude, à un témoin oculaire, au chevalier Berthier de Grandry, échappé par miracle au massacre de Quiberon.

La capitulation était faite. Hoche venait d'engager sa parole.

Sombreuil, quittant le général républicain, revint vers les émigrés. — A l'instant, il

fut entouré. René de Pennors, Kermarc, une foule d'autres suppliaient le chef royaliste de faire recommencer le feu afin de pouvoir vendre chèrement leur vie. Ce fut en vain.

—Mes amis, dit Sombreuil, mettez bas les armes ; j'ai obtenu une capitulation avantageuse. Vous serez traités comme prisonniers de guerre, tous, même les émigrés.

Ces paroles soulevèrent des murmures autour du jeune chef.

—Eh ! messieurs, s'écria Sombreuil avec hauteur, croyons au moins à la foi des Français !

—La foi des révolutionnaires n'est si connue, lui dit alors Lantivy de Kervenay, que je vous jure que nous serons tous sacrifiés.

Ainsi eut lieu la capitulation verbale, sur la foi du général Hoche, qui, s'étant à son tour approché des émigrés, continuait à s'entretenir avec M. de Sombreuil.

Il demanda qu'on fit cesser immédiatement le feu de la corvette anglaise : *The Lark*, l'*Alouette*, qui ne discontinuait pas.

Gesril du Papen, lieutenant de vaisseau, proposa de s'y rendre à la nage.

—Mais reviendrez-vous, demanda le général Humbert.

—Vous avez ma parole.

Gesril se jette à l'eau et se rend à bord de la corvette.

On veut le garder ; on lui refuse un canot. Il demeure inébranlable.

—Je suis prisonnier de guerre, répondit-il, ma parole est engagée, je n'y puis manquer.

Et il se rejeta à la mer. Profitant de la cessation du feu de l'escadre, les républicains s'étaient répandus sur le rivage, d'où ils tiraient sur les malheureux qui cherchaient à rejoindre les bâtiments en rade. Gesril fut blessé au bras gauche ; il faillit se noyer, et n'aborda qu'avec peine.

A quel titre le général républicain Hoche pouvait-il prier les émigrés de faire taire le feu de la flotte anglaise si, pour toute capitulation, on ne leur réservait que la mort ?

On appelait les prisonniers. Les conventionnels Tallien, Blad et Guermeur, arrivaient au pied du Fort-Neuf.

Hoche présentait Sombreuil.

—Citoyens représentants, le comte Charles de Sombreuil.

—Ah ! fit Blad, j'ai vu mademoiselle votre sœur.

—Les malheurs de ma famille sont connus, répliqua Sombreuil, j'ai voulu la venger !

Guermeur fouillait de l'œil les groupes divers des émigrés. Au milieu de l'un d'eux il eut bien vite reconnu Pennors, qui, légèrement blessé, donnait le bras à Louis de Kermarc. Les yeux fixés sur Pennors avec une expression de joie sinistre, il porta lentement la main à sa joue.

L'heure de la revanche avait sonné.

—Louis, fit René, le désignant du doigt et avec un sourire d'écrasant dédain ; voyez bien cet homme-là !... C'est le bourreau !...

CHAPITRE X

LE MASSACRE.

Sombreuil, s'offrant en holocauste, s'était dévoué au salut de tous ; il demanda à rejoindre l'escadre anglaise, engageant sa foi de gentilhomme, qu'il reviendrait à l'instant fixé.

Les représentants qui ne croyaient à rien, n'osaient accorder cette autorisation. Hoche crut à la parole du héros. Malgré les supplications de ses amis, qui le menacèrent de le garder de vive force, il repart : "Je ne survivrais pas à ma honte, dit-il."

De retour au Fort-Neuf, il se rend auprès du général Hoche.

—Monsieur, fait le général, il m'en coûte de vous rappeler que vous êtes mon prisonnier.

Avec une émotion noble et mâle, Sombreuil détache son sabre, en sort la lame à demi, la baise respectueusement et dépose cette arme entre les mains de Tallien.

Dans une partie du camp régnait la satisfaction la plus franche et la plus vive. Les

officiers et les soldats prenaient les prisonniers bras dessus, bras dessous, les menaient dans leurs baraques et leurs bivouacs, et beaucoup d'entre eux les traitaient en frères, se réjouissaient d'une capitulation qu'ils croyaient sincère ! . . .

Dans l'autre, il se passait des scènes d'un épouvantable désordre. Le rivage était couvert de tonneaux de vin, d'eau-de-vie, de rhum ; les bleus s'étaient rués dessus et s'enivraient en buvant à même.

Cependant, on rassemblait les prisonniers. Pennors et Kermarc ne s'étaient pas quittés.

René, depuis qu'il avait aperçu Guerneur, était fixé sur le sort qui les attendait. Il avait fait part de cette certitude à son frère d'armes, qui ne pouvait admettre ni cette férocité, ni cette infamie.

— Vous verrez, répliqua René ; si vous aviez assisté comme moi, Louis, aux atrocités de Bretagne et de Vendée, vous verriez de quoi ces gens-là sont capables !

Le général Lemoine donnait des ordres pour organiser les colonnes des prisonniers et les diriger sur Auray. Les deux amis firent partie du premier convoi.

À la hauteur de Ponsal, Louis, qui soutenait son ami lequel blessé, avait perdu beaucoup de sang, se sentit tirer par la basque de son habit.

C'était un grenadier, qui, ayant attiré l'attention de Kermarc, porta un doigt à ses lèvres.

— Filez, mon officier, lui dit-il à voix basse. Filez, c'est le plus sûr.

— Merci mon brave, répliqua Kermarc, et il serra la main du généreux soldat ; merci de tout cœur ; mais nous ne pouvons pas, notre parole est engagée.

— Tant pis, mon officier, car, si ce que je crains arrivait, ce serait trop dur . . .

— À la volonté de Dieu, murmura René, en serrant à son tour la main du vieux brave. Si on viole la parole donnée, que notre sang retombe sur nos assassins.

La colonne arriva à Auray vers minuit, et les prisonniers furent entassés, les uns sur les autres, dans l'église de Saint-Gildas. Et René put s'étendre sur les marches du maître-autel.

La capitulation existait de fait. Tallien, lui-même, malgré Guerneur et Blad, était d'avis qu'il fallait tenir cette promesse sacrée. Mais, en arrivant à Paris, les idées de Tallien changèrent. Il était dénoncé, on parlait de l'arrêter, il avait le 9 thermidor à se faire pardonner.

Alors commencèrent les scènes de sang qui sont une honte pour la France.

Les fusillades commencèrent à Vannes, à Lorient, à Auray. Le sol de la Garenne, à Vannes et à Lorient, était couvert de flots de sang, que les chiens ne pouvaient tarir, quoiqu'on les menât à chaque heure du jour et de la nuit se gorger auprès des cadavres. Les charretiers de l'armée étaient chargés des inhumations : ils s'acquittaient de ce devoir avec une brutalité grossière, que les plaisanteries du général Lemoine excitaient encore. Ils dépouillaient les morts, achevaient les blessés d'un coup de bêche, et en ricanant leur jetaient des pelletées de terre.

Un jour, on fusilla avec si peu de soin, que le lendemain des bras et des jambes d'hommes furent aperçus sortant de cette terre ; les bras et les jambes étaient tordus dans d'horribles crispations. Les soldats français se refusant à cet égorgement, le général Lemoine fit appel à des Belges, et à d'autres étrangers enrôlés sous le drapeau tricolore. Ceux-ci consentirent moyennant salaire.

Les blancs étaient condamnés.

Les malades et les blessés n'étaient pas exempts du supplice. Lantivy-Kervenay n'a plus que peu d'heures à vivre. On a la cruauté de le placer sur un brancard, et il est fusillé le 30 juillet.

Chaque jour, par fournées de soixante-dix, on envoyait les émigrés devant la commission des assassins. De là, on les dirigeait sur la prairie de Tréauvay, sur le bord de l'immense marais. Là, on les fusillait attachés deux par deux. Au pied de la colline, on a creusé une fosse, on a réuni les restes des victimes : ce lieu, pèlerinage vénéré, a été nommé par le peuple champ des Martyrs.

Chaque matin, René se disait : " Ça va être mon tour," et il attendait avec anxiété l'appel fatal. Puis, peu à peu, il finit par éprouver une désillusion en n'entendant point prononcer son nom. L'angoisse, lorsqu'elle se répète à tout instant, produit l'indifférence. Pennors était fatigué de la vie.

Qu'éût-il fait sur la terre ? Où retrouver Andrée ? Sa mère ? . . . Tous ceux qu'il avai

aimés étaient morts sans doute, même Louis de Kermarc, dont il n'avait plus eu de nouvelles.

Plus d'une fois, il fut tenté de prendre la place de l'un des appelés, et de marcher au-devant de la mort. Ne valait-il pas mieux en finir de suite, puisqu'il était assuré de ne pas échapper au supplice !

Arrivé, on s'en souvient, la veille du premier combat, au fort Penthièvre, il n'était point connu des émigrés ; personne ne lui parlait et il ne parlait à personne. Un des prêtres prisonniers, seul, avait reçu sa confession. Sa jolie figure, son extrême jeunesse, il a été dit plus haut combien il portait peu son âge, intéressaient ses gardiens qui parfois lui témoignaient des attentions, des égards.

Un soir, pendant que l'on distribuait aux prisonniers leur maigre nourriture, un grenadier s'approcha de lui et lui remit un billet dans la main.

—Lisez et avalez-le, lui dit-il à voix basse, et pas un mot, car il ne ferait pas bon pour moi, si on me voyait vous obliger.

Il faisait nuit. René serra précieusement le billet qu'il venait de saisir ; avec quelle anxiété il attendit les premiers lueurs du jour, pour savoir ce qu'il contenait !

Encore, mille précautions étaient elles à prendre. La république employait tous les moyens pour surprendre les secrets des émigrés ; et, jusque dans l'église Saint-Gildas, des mouchards et des traîtres avaient trouvé le moyen de se faulser.

Se glissant dans une petite chapelle latérale, il se dissimula derrière un confessionnal, et là, comptant les heures, il attendit. Enfin le soleil, tant désiré, se leva, et il déploya le malheureux papier avec une lenteur calculée, pour éviter jusqu'au moindre bruit.

Dès les premiers mots, il fut obligé de porter la main à son cœur pour en étouffer les battements.

Il venait de reconnaître l'écriture de Louis de Kermarc !

—Louis, vivant ! Dieu ne l'abandonnerait donc pas ?

“ Je veille sur vous, René, disait le billet, je suis libre. Par quels secours de la Providence, vous le saurez, je l'espère. On doit ignorer votre nom. Peut-être avez-vous été oublié par celui qui veut votre mort ? ”

—Oublié ! murmura René, la vengeance n'oublie pas : la haine est toujours là qui veille. Pauvre Louis, brave cœur, il ne pourra jamais croire aux passions mauvaises.

“ Si on vous appelle à la commission, pas de faux point d'honneur avec ceux qui n'ont ni honneur ni conscience. Donnez le premier nom venu lorsqu'on vous interrogera, et dites que vous n'avez pas seize ans. ”

“ Si ce moyen ne réussissait pas, disait encore ce billet, ne perdez pas tout espoir. Vos amis et moi, nous tenterons un grand coup. ”

—Brave Louis ! fit René, en faisant disparaître le papier. Il va encore compromettre son existence, et cela, pour nous perdre peut-être tous les deux.

Le lendemain, à une heure inaccoutumée, vers six heures du matin, un bruit sinistre de clefs et de verrous se fit entendre. Le géôlier, suivi de plusieurs gendarmes, s'avança dans la chapelle, et, de sa voix retentissante :

—Allons, dit-il, voyons, douze hommes de bonne volonté pour aller à la commission, et dépêchez-vous.

René eut une hésitation.

—Mes amis veillent, se dit-il, et après tout autant aujourd'hui que demain.

Et il se présenta aux gendarmes, tandis que les onze autres prisonniers s'avançaient à leur tour. En face de l'église Saint-Gildas se trouve une auberge.

Il sembla à René, lorsqu'il apparut sur la place, qu'une fenêtre de cette maison se fermait précipitamment. Quelqu'un, un ami sans doute, veillait et allait essayer de lui prêter un appui suprême . . .

Sur le parcours du funèbre cortège, des paysans atterrés s'agenouillaient. Ils voyaient passer chaque jour de nouvelles victimes, et savaient le sort qui leur était réservé.

Les officiers belges siégeaient.

Après les demandes et les réponses ordinaires, le mot “ mort ” revenait avec une désespérante monotonie.

Quand ce fut au tour de René, le président lui demanda :

—Votre nom ?

—Plében, répondit-il, obéissant aux instructions du billet.

Les juges continuèrent les questions d'usage et le noble jeune homme allait peut-être en réchapper, quand apparut tout à coup Nicolas Goujon, qui, la haine dans les yeux, révéla le vrai nom et la condition de René. Ce dernier jetant un regard de mépris sur le traître, se ferma dans un mutisme obstiné, jusqu'à ce que indigné de ce simulacre de justice, il se tourna vers le président de la commission et s'écria avec violence :

— Allons, lui cria-t-il, président d'assassins, fais ton métier, tu dois être payé cher. n'est-ce pas ? gagne ton argent !

Un instant plus tard, et la sentence de mort était rendue !

La République ne laissait point, d'ordinaire, languir les condamnés. Au sortir de la salle du conseil, René et ses compagnons aperçurent un piquet de grenadiers belges. Ils attendaient les victimes. Ouvrant leurs rangs, ils les laissèrent passer, et la colonne, se refermant derrière elles, se mit en marche pour la prairie de Tréauray.

Avant le départ, on avait pris la précaution d'attacher les émigrés deux par deux. René remarqua que ses cordes avaient déjà servi. Sous des arbres touffus, bordés d'aubépines et d'églantiers, la route serpentait jusqu'à la rivière. Puis, elle déboucha brusquement à travers un bouquet de pins, et alors le marais se découvrit dans toute son étendue. Un soleil radieux éclairait cette dernière aurore des victimes, et, dans les sapins et les ormes, les tourterelles faisaient entendre leur cri d'amour.

Avant d'arriver à la prairie, les prisonniers aperçurent sur la route un nuage de poussière. René, des premiers, le remarqua ; il en sortit un cavalier qui courait à toute bride du côté d'Auray. C'était Guermeur.

Malgré tout l'empire qu'il avait sur lui-même, il fit un brusque mouvement en découvrant René au milieu des rangs de la colonne. Il ne s'attendait évidemment pas à cette rencontre. La condamnation de son ennemi le surprenait plus tôt qu'il ne s'y attendait peut-être.

— Adieu, monsieur de Pennors, lui cria-t-il en passant à côté de lui. René ne daigna point répondre. Mais après quelques foulées de galop, le représentant fit faire demi-tour à sa monture et se mit à suivre le convoi. Il voulait assister aux derniers moments de sa victime. On arrivait à la prairie. Une grande fosse, une terre franchement remuée, témoignaient des précédents supplices. La mer à mi-marée recouvrait à moitié les hautes herbes.

Un fol espoir surgit tout à coup dans le cœur de René. Pourquoi ? Comment ? Alors que tout ce qui l'entourait lui parlait de sa mort prochaine et instante. Les soldats faisaient ranger les condamnés sur le bord de la fosse, et préparaient leurs armes. A quelques pas derrière, maîtrisant son cheval qui renâclait à l'odeur des cadavres, Guermeur suivait René de l'œil. Celui-ci affectait une suprême indifférence. Il jeta un regard voilé sur son compagnon. On l'avait accouplé à un malheureux paysan, qui répétait à mi-voix une prière et pardonnait à ses bourreaux. Il fouilla doucement, dans sa poche, et y prit un couteau qui y était resté. L'ouvrir et couper la corde fut l'affaire d'un instant. Dans la main, cependant, il conservait le bout du lieu. Le moment fatal était venu.

— Feu ! ordonna l'officier, qui commandait le peloton.

Les martyrs tombèrent. Mais René, lui aussi, s'était souvenu de la tactique des vieux chouans ! Il s'était jeté ventre à terre, au moment de la décharge. Pas assez tôt cependant pour qu'une balle lui effleurât l'épaule. Il demeura quelques instants face à terre. Les soldats avaient mis leurs armes en faisceaux pour dépouiller les morts. René se dressa d'un bond et se jeta à corps perdu dans le marais ! Un hurlement de rage se fit entendre derrière lui.

C'était Guermeur qui le poussait. Il lança son cheval en avant, mais la bête s'arrêta devant les cadavres étendus, se cabrant et refusant de franchir la fosse. Pour René, il courait, il courait ! franchissant avec l'adresse et la force d'un désespéré, les flaques de vase et les mollières.

Des balles sifflèrent à ses oreilles, et le feu continua sans interruption ; mais il touchait à l'eau. D'un bond, il plongea au plus profond du courant, et se laissait glisser, ne revint à la surface qu'entre les feuilles. De là, il entendait les cris de Guermeur excitant les soldats. Il reprit haleine et respira longuement.

Sauvé ! l'était-il ? Pourrait-il gagner l'autre rive ? n'y rencontrerait-il pas d'autres bourreaux ? Nageant lentement entre deux eaux, se glissant sans bruit dans les roseaux, dans les glaieuls, il atteignit, sans encombre, le bord opposé du marais. Ses yeux cherchaient un abri. Ils furent frappés par le petit Manoir. Qu'allait-il trouver là ? des amis

ou des traîtres ? Il fallait cependant prendre un parti, il entendait au loin les clameurs de ceux qui le poursuivaient. Il venait de mettre la main sur la poignée de la grille, lorsqu'une voix lui arracha un cri d'angoisse.

Par la fenêtre ouverte, passait un chant désespéré :

Le fils du Roi est un méchant,
C'est le vent qui va frivoltant,
Puis il m'a pris mon tendre amant . . .

Il l'avait entendue cette complainte ! il reconnaissait cette voix.

— Andrée ! Andrée ! fit-il d'une voix étranglée.

Un sanglot lui répondit, et la tête épouvantée de Françoise apparut sur le seuil.

— René ! pauvre enfant, cria-t-elle, n'entrez pas ici !

— Pourquoi, grand Dieu ? demanda-t-il. Mais on me poursuit ! On veut ma mort ! Je n'ai échappé que par miracle !

— Mieux vaut la mort, fit la vieille Bretonne comme un écho lugubre, mille fois la mort ! Pauvre enfant ! Pauvres et malheureux enfants !

— Je veux savoir, dit-il avec violence . . .

Il n'acheva pas, la tête d'Andrée venait de surgir dans l'entrebaillement de la porte. Dans ses bras, elle tenait l'enfant. Les yeux de la folle prirent tout à coup une expression féroce. Un combat se livrait dans son esprit. Elle ouvrit la bouche, remua les lèvres ; enfin, un cri déchirant s'exhala de sa poitrine. Si Françoise ne se fût avancée, elle eût laissé tomber le pauvre petit être ; et alors poussée comme par une violence extrême, les bras tendus, elle alla s'abattre sur le cœur de Pennors.

— René ! René ! cria-t-elle à son tour.

A sa voix, des hurlements féroces répondirent. Les soldats, coupant par la chaussée du moulin, arrivaient à la hauteur du château. Françoise arracha Pennors des bras d'Andrée ; elle le poussa dans l'écurie, où se trouvait un cheval.

— Sauvez-vous ; vite ! vite ! par pitié pour elle ! . . .

Les soldats se ruaient sur la porte. Andrée en barrait le passage. La vieille Bretonne vint se joindre à elle ! . . .

— Ah ! brigandes ! crièrent les soldats !

Et à coups de baïonnettes ils égorgèrent les deux femmes.

— Arrêtez, cria Guermeur qui, ventre à terre, s'élançait dans la cour.

Mais il s'arrêta pétrifié ! . . . Andrée, sanglante, s'était relevée. La main étendue elle le menaçait.

— Maudit ! fit-elle en retombant en arrière.

TROISIÈME PARTIE

1810

CHAPITRE PREMIER

LE BARON CHAUVIÈRES

Dans la partie des monts libériens qui traverse la province de Logrono, sur le versant sud de la sierra de Urbion, se voit un vieux couvent en parfait état, moitié château-fort, moitié demeure sainte, qui sort tout d'une pièce d'un gros massif de tamaris, de lentisques, de chênes verts et d'oliviers.

Ce couvent est consacré à la mémoire du bienheureux saint Eustate, canonisé, si j'ai bonne mémoire, il y a trois siècles, pour sa charité, sa bonté, sa douceur, et une foule d'autres vertus qui ne se rencontrent que bien rarement, aujourd'hui, du moins sur cette terre.

C'est près de ce couvent dont dom Inédo était le supérieur, que se déroulent les derniers événements de notre récit.

Au moment où nous reprenons notre récit, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mai de l'année 1810, le supérieur du couvent, dom Inédo, était assis dans une vaste chaire en chêne sculpté, une chaire, œuvre précieuse due au ciseau d'un maître ignoré.

L'œil noir et profond, tantôt voilé et tendre, tantôt incisif et brûlant, dom Inédo arrêtait le regard par des traits nobles, d'un dessin un peu trop arrêté peut-être, mais régulier et correct. Le supérieur frisait la cinquante-aine ; cependant il se montrait encore vigoureux et vert. Signe de race : une main fine, nerveuse, à ongles cambrés, sortait par instants, de sa longue manche de moine. Alors, dans une conversion animée, dom Inédo regardait le bout de ses doigts, et les mordillaient nerveusement.

Un orage épouvantable venait d'éclater dans la vallée.

Un mot sur la situation de l'Espagne est ici nécessaire. La cour de Madrid, il faut, hélas ! l'avouer, avait donné le plus triste spectacle. Le prince héréditaire conspirait contre son père, et l'empereur des Français imposait son appui au roi d'Espagne. Napoléon attirait les deux princes à Bayonne, et décidait le vieux monarque, le 9 mai 1808, à abdiquer en sa faveur. Ferdinand fut relégué au château de Valençay, Charles se retira dans celui de Compiègne.

Napoléon poursuivait à cette heure une idée poussée à l'état de manie, idée qui l'a perdu, celle d'exclure systématiquement les Bourbons de tous les trônes d'Europe.

Les troupes françaises étaient depuis plus de deux ans, maîtresses de Madrid ; mais la puissance impériale venait se briser contre le patriotisme du peuple espagnol. L'insurrection écrasée sur un point, reparaissait sur un autre. L'Angleterre fournissait des armes, de l'argent, des soldats, des généraux, et le roi Joseph sentait si bien le trône, sur lequel il s'essayait en tremblant, osciller à toute heure, qu'il n'avait qu'un désir, celui de retourner en France.

Dom Inédo se leva pour fermer la fenêtre, et, au même instant, la grosse cloche de la poterne résonna avec un bruit strident.

Quelques instants après, un coup discret fut frappé à la porte, et José, un jeune moine, s'approcha de dom Inédo.

— Mon père, dit-il en s'inclinant devant son supérieur, vous avez entendu les coups de cloche. Une chaise de poste est là, sous l'orage, et le postillon demande l'hospitalité pour un voyageur qui ne peut continuer sa route.

— Quel est ce voyageur ? demanda le prieur.

— Je ne sais trop ; un Français à coup sûr. Le frère portier n'a pas interrogé le postillon pour savoir son nom. Celui-ci lui a dit seulement que c'est un Français.

— Hum ! fit dom Inédo, je me défie fort des Français qui voyagent à cette heure dans cette partie de l'Espagne ; à coup sûr, ce n'est pas pour leur plaisir. Cependant, à Saint-Eustate, on n'a jamais refusé l'hospitalité. Il faut le recevoir, mon enfant, lui et ses gens, et pourvoir à tous ses besoins. Va, mon enfant.

Le jeune novice sortit. Il reparut au bout de quelques instants ; sa respiration essoufflée montrait qu'il avait mis une précipitation extrême à revenir auprès du prier.

—L'étranger vient de descendre de sa chaise, mon père, dit-il, il est à cet instant dans une salle du rez-de-chaussée. Moi-même je lui ai offert ce dont il pouvait avoir besoin, il m'a refusé. Il demande seulement à être introduit auprès de vous, mon père.

—A-t-il dit son nom ?

—Oui, mon père le sien et le vôtre. Priez, ce sont ses propres paroles, dom Inédo de bien vouloir recevoir le baron Chauvières, un Français qui traverse la sierra de Urbino, pour se rendre à Tudela, et qui voudrait avoir avec lui un moment d'entretien.

—Eh bien, amène-le vite, mon enfant, amène-le bien vite, et dis-lui que le prier de Saint-Eustate est tout disposé à le recevoir.

Le jeune novice disparut et revint bientôt en laissant passer devant lui un homme d'un certain âge qui s'inclina profondément devant dom Inédo.

Le nouveau venu avait à coup sûr dépassé de quelques années la cinquantaine. Grand, bien que voûté par l'âge, il avait l'air d'être même vigoureux et fort. Il portait un long carrick à plusieurs collets, et des bottes à la Souwaroff. Lorsqu'il souleva, en saluant, son petit chapeau à forme basse et carrée, il laissa voir des cheveux gris en broussailles.

—Monsieur, commença le baron en s'inclinant de nouveau devant le prier, laissez-moi vous remercier tout d'abord de votre bienveillant hospitalité ; elle est arrivée à son heure, car, se trouver dans les montagnes par un orage pareil à celui qui éclate en ce moment, c'est une situation désagréable et dangereuse. Mes mules, mon postillon, mon domestique, tout cela eût été trempé jusqu'aux os, si on ne nous eût baissé le pont-lévis. Je ne parle pas de moi qui me trouvais à l'abri dans la caisse de ma chaise ; mais je crois cependant que cette damnée pluie aurait fini par y pénétrer.

Le baron parlait d'un ton délibéré, avec une aisance, un aplomb et une légèreté qui déplurent tout d'abord à dom Inédo. Le prier se contenta de s'incliner sans répondre.

—J'ai dit, continua le baron, sans paraître s'apercevoir de la froideur de plus en plus marquée du Père supérieur, j'ai dit au jeune homme qui m'a reçu

—Un novice, interrompit incidemment dom Inédo.

—Je lui ai dit, reprit M. Chauvières, sans s'arrêter, que je me rendais à Tudela. C'est l'exacte vérité ; mais ce que je ne lui ai point appris, c'est que, si j'ai résolu de passer par la sierra de Urdion, c'est que j'avais l'intention bien arrêtée de me rendre au couvent de Saint-Eustate.

Le prier regarda avec étonnement son interlocuteur.

—L'orage, fit encore celui-ci, n'est donc pas le prétexte de ma visite. Sans lui, j'aurais sonné quand même à la porte du couvent. En le voyant fondre sur nous, mes mules ont pressé leur galop, voilà tout. Mon intention était bien de me rendre au couvent de Saint-Eustate, et d'avoir avec dom Inédo un entretien particulier.

—Je ne puis, répliqua le prier, vous dissimuler ma surprise. Mes relations avec le monde extérieur sont depuis longtemps brisées, et je ne saurais m'expliquer comment le nom d'un religieux ignoré et inconnu a pu parvenir jusqu'à vous.

L'étranger eut un sourire railleur.

—Ignoré et inconnu, dites-vous, monsieur, pas tant que cela. Dom Inédo et Saint-Eustate ont une grande notoriété dans tout le nord de l'Espagne. Rien de plus naturel qu'elle soit parvenue jusqu'à moi. Mais allons au fait. Et si vous le voulez bien, permettez-moi de vous expliquer le but de ma visite.

Et sans plus de façon, sans demander l'autorisation, le baron Chauvières prit un siège, et s'y installa commodément. De la main il invita même le prier à l'imiter.

Dom Inédo, de plus en plus surpris et scandalisé par ce sans-gêne, persista à demeurer debout.

—Asseyez-vous, je vous en prie, insista le voyageur, sans cela je ne saurais continuer la conversation.

Dom Inédo, pour ne point prolonger le débat, finit par céder, et prit place à son tour dans la chaire sculptée, faisant face à l'étrange visiteur.

Celui-ci avait croisé les jambes, s'était renversé complaisamment en arrière et jetait un regard investigateur et curieux sur les meubles et les tentures de l'appartement.

—Monsieur, reprit-il avec un sourire de satisfaction, lorsqu'il eut vu le prier dis posé à l'écouter, je n'abuserai pas longtemps de votre patience qui est soumise, je m'en aperçois parfaitement, depuis quelques instants à une rude épreuve.

Dom Inédo inclina la tête sans répondre.

—Lorsque vous avez entendu prononcer mon nom, continua le baron, vous vous êtes dit sans doute que vous alliez recevoir un homme de l'ancien régime.

—Je me suis aperçu, fit froidement le prier, que je m'étais trompé.

—Oui, monsieur, répliqua le baron en élevant le ton, vous vous êtes trompé. Je ne suis pas un homme de l'ancien régime. Je m'appelle réellement le baron Chauvières J'appartiens à la noblesse nouvelle. Je suis fournisseur des armées impériales et chargé d'une mission spéciale par l'empereur Napoléon.

Un sourire de dédain effleura les lèvres du prier. Dans toute autre circonstance moins grave, la morgue et l'aplomb du parvenu l'eussent fort divertit. Pour l'instant, il se demandait ce qu'il pouvait avoir à craindre de cette visite inattendue, satisfait de rencontrer chez un ennemi des côtés tellement inférieurs, alliés à des allures aussi grossières.

Le baron Chauvières s'était tu, comme pour laisser à ses paroles le temps de produire leur effet. Il éprouva un certain désappointement en voyant l'impassibilité du moine qu'il avait devant lui, et combien celui-ci était peu touché des titres et des fonctions énumérés avec autant d'emphase.

Le baron n'avait cependant rien exagéré de son importance. Il était bien baron ; nouvel ennobli du nouveau règne, il avait été secrétaire remarqué du baron Mollien et s'était fait distinguer par la surprenante facilité, avec laquelle il jonglait avec les chiffres. Plusieurs fournitures heureuses établies avec soin, et parvenues aux armées dans un besoin pressant, lui avaient rapporté gros en le mettant en relief. L'empereur avait daigné jeter les yeux sur lui, se souvenant d'avoir eu affaire à M. Chauvières à l'armée d'Italie, et cela au moment où le jeune commandant en chef faisait passer par les armes plusieurs fournisseurs dont les tripotages et les vols avaient failli compromettre le sort de l'armée française.

De nouveaux approvisionnements plus considérables que les premiers avaient augmenté dans des proportions énormes la fortune de M. Chauvières.

Ce prompt enrichissement avait même fait crier. On disait,—des jaloux sans doute —que les fournitures étaient plus adrites que régulières.

Ces bruits étaient même parvenus jusqu'aux oreilles du premier consul qui s'était arrêté dans une galerie du palais du Luxembourg, un certain soir de réception, devant le trop fortuné fournisseur, et lui avait dit brusquement en fronçant les sourcils :

—Il paraît que vous avez fait fortune bien vite, monsieur Chauvières.

La chose cependant n'avait pas eu de suite. Bien au contraire. La fortune de M. Chauvières brillait bientôt du plus vif éclat. L'empereur s'adressait à lui pour des approvisionnements énormes en Autriche, et le créait baron en 1807.

Tel est l'homme qui, à cette heure, se présentait, avec l'arrogance que l'on a vue, devant le prier de Saint-Eustate.

—Monsieur, reprit-il au bout de quelques secondes durant lesquelles le silence avait été religieusement observé de part et d'autres, je suis installé, pour l'instant, à Soria.

—Des affaires de haute importance, qui se rattachent à la mission dont je suis chargé, m'obligent à séjourner un certain laps de temps dans cette ville qui est occupée, comme vous le savez, par les troupes françaises. Mais avant d'aller plus loin, je tiendrais à vous montrer, que je suis au fait de la situation de l'Espagne en général et de celle qui est faite en particulier à la province de Logrono.

Le supérieur de Saint-Eustate répliqua en inclinant la tête, et avec un air complètement détaché :

—Les créatures qui se tiennent à l'écart sont peu au courant des bruits de ce monde. Nous ne sommes pas sans connaître l'horrible guerre qui déchire notre malheureuse patrie. Quant aux détails, quant aux agitations politiques, nous les ignorons et nous ne devons point les savoir.

Ce fut au tour du baron de regarder le moine avec un sourire railleur.

—Je ne croyais pas, reprit-il avec un coup d'œil ironique et en appuyant sur ses paroles, que les moines de l'Espagne se tinsent si à l'écart de la politique et de la guerre.

—Je ne parle que pour moi et les religieux qui m'entourent.

—Alors, monsieur, je serai enchanté de vous apprendre que les affaires de l'insurrection espagnole sont en très piteux état. Je suis tout surpris de vous annoncer que la dernière armée des vôtres a été détruite à Ocana, que Gironne s'est rendue, et que le duc del Parque a été repoussé par Kellermann à Alba de Tormès. Ces événements des six derniers mois sont autant de coups précipités qui ont découragé nombre de partisans, excepté—et le baron scanda ses paroles,—quelques enragés, auxquels l'empereur Napoléon est bien décidé, lorsqu'ils seront pris, à ne point faire grâce.

—Mais, monsieur, interrompit dom Inédo avec un certain tremblement dans la voix, pourquoi me racontez-vous toutes ces choses... Je vous répète...

—Que vous les savez aussi bien que moi, fit à son tour le baron ; mon Dieu, j'en suis convaincu ; mais cette revue des événements était indispensable pour atteindre le point que je veux traiter devant vous qui est simplement d'écouter les propositions que je suis chargé de faire.

—Des propositions ! demanda dom Inédo avec vivacité.

—Oui, insista le baron, des propositions, et des plus brillantes. J'ai mission de faire savoir à certain prieur maintenant devant moi que le roi Joseph ne saurait lui mesurer sa reconnaissance s'il consentait, non point à le servir directement, mais simplement à l'aider de son influence.

—Mais je vous assure, monsieur, que hors de mon couvent je n'ai aucune influence.

—Très bien ! reprit le baron, mon gouvernement est assuré du contraire, je remplis ma mission, voilà tout ! à vous de vous décider.

—Je vous le répète, dit dom Inédo, vous vous abusez étrangement, cependant si je puis vous aider soyez persuadé que je le ferai avec plaisir.

—Eh bien ! vous voyez, dit le baron en se levant, que nous nous quittons dans les meilleurs termes. Je me retire ; il va bientôt être neuf heures et le commandant Garnaud a reçu tout l'orage ; non seulement il doit commencer à s'impatienter, mais il doit être inquiet. Au revoir, monsieur le prieur, je vous enverrai ma femme et ma fille visiter votre monastère. Ces dames m'ont accompagné à Soria et elles sont plongées dans la dévotion.

—Les portes de Saint-Eustate sont ouvertes à tous les fidèles.

—C'est fort bien. Je suis convaincu, monsieur le prieur, que vous vous entendrez fort bien avec elles. Voulez-vous donner des ordres pour que l'on fasse avancer ma berline. Mes mules doivent être reposées.

En disant ces derniers mots, le baron prit congé de dom Inédo, et, après avoir franchi la poterne, remonta dans sa voiture qui descendit la pente rapide de la Sierra de Urbion au galop endiable de ses huit mules. L'orage s'était enfui au lointain, la pluie avait calmé la chaleur, une brise embaumée courait le long de la montagne et courbait la cime des lauriers fleuris et des tamaris.

Le baron était plongé dans des réflexions, agréables et gracieuses, lorsqu'un bruit léger lui fit dresser l'oreille. Il lui parut que quelqu'un venait de grimper derrière la voiture. Se penchant en dehors, il ne put rien distinguer et ne fut pas plus heureux en essayant de regarder par le petit œil-de-bœuf situé au fond de la capote. L'équipage passait, au milieu d'une obscurité profonde, sous un dôme de verdure. M. Chauvières en fut pour ses efforts. Il s'était trompé sans doute, car le bruit ne s'était point renouvelé et le pavé caillouteux de Soria résonna bientôt sous le fer des mules.

Dans la ville, tout danger était écarté. La berline s'arrêta devant la grille d'une maison élégante, et, cette grille tournant sur ces gonds, l'équipage parvint jusqu'à un perron de marbre blanc, sur les marches duquel un valet de chambre se tenait un flambeau à la main.

Le baron sauta à terre et gravit précipitamment les marches du perron.

—On ne m'a pas attendu, je pense, fit-il, en s'adressant au domestique.

—Non, monsieur le baron, ces dames se sont retirées vers dix heures dans leurs appartements, et je crois qu'en ce moment elles reposent.

—C'est bien.

Et M. Chauvières pénétra à son tour dans sa chambre à coucher. Il prit le flambeau des mains du domestique, envoya celui-ci se mettre au lit et fit ses dispositions pour se livrer au sommeil, car il éprouvait une réelle fatigue.

Il allait se coucher, mais, se retournant avec précipitation, il laissa échapper un cri de surprise.

La fenêtre était seulement poussée ; elle venait, sous une pression, de s'écarter doucement, donnant passage à un homme, qui sauta avec légèreté au milieu de la chambre.

—Je vous demande bien pardon, monsieur le baron, dit-il d'une voix ironique, mais je suis bien obligé d'employer cette voie pour parvenir jusqu'à vous, puisque certainement vous ne m'auriez pas laissé pénétrer par la porte.

Celui qui venait de faire irruption, d'une façon aussi inattendue, dans la chambre du baron Chauvières était un garçon lest et bien planté. Il avait accompli ce tour de force avec une facilité surprenante ; actuellement, il s'éventait avec un large chapeau de feutre qu'il tenait à la main, et regardait curieusement le baron, dont le visage était décomposé par la colère et la stupeur.

Une longue barbe hirsute et mal peignée couvrait la plus grande partie du visage du nouveau venu ; ses cheveux en broussaille, ses vêtements sordides et en piteux état témoignaient d'un long et pénible voyage et aussi d'un complet délabrement financier. Malgré cela, il paraissait joyeux, beaucoup plus à l'aise, à coup sûr, que le fournisseur qu'il avait devant lui. Ses yeux noirs, pleins de fausseté et d'astuce, dardaient des regards railleurs, arrogants sur ce malheureux baron, lequel, en toilette de nuit, faisait piteuse et comique figure.

—Vous me pardonnerez, répéta une seconde fois l'inconnu, ma visite à cette heure indue. Mais je n'avais ni le choix des instants, ni celui des moyens. Pardieu ! monsieur le baron, vous avez des mules qui vont un train d'enfer, surtout lorsqu'elles dégringolent le versant de la sierra de Urbion. Tuidieu ! quel train ! Je vous avoue même que l'on est très mal sur le siège de derrière de votre berline. Il est vrai que, me sachant là, vous auriez eu le mauvais goût de ne point m'inviter à prendre place à côté de vous dans l'intérieur. Je suppose même que, si vous aviez pu soupçonner ma présence dans cet endroit incommode, vous m'eussiez volontiers envoyé voir le temps qu'il faisait au pied de la montagne.

Le baron étouffa un effroyable juron.

—Ne nous fâchons pas, et ne vous mettez pas en colère. Un homme, dans votre situation, doit savoir se tenir et ne point se livrer à des emportements de mauvais goût. Que diable ! quand on est baron, fournisseur des armées impériales, marié avantageusement, père de famille, puissamment riche, ou ne se conduit pas comme un croquant.

La colère du baron n'y tint plus. Il s'avança la main levée sur celui qui le narguait avec tant d'effronterie.

—Misérable ! cria-t-il, je vais . . .

—Ne frappez pas, monsieur le baron, et l'insolent fit en arrière un pas de prudente retraite, mettant entre son interlocuteur et lui une large et lourde table ; — ne frappez pas, je ne me laisserais pas faire. Vous voyez que mes intentions sont pacifiques, puisque je suis résolu à ne point faire usage de mes armes.

En prononçant ces paroles, le drôle tira de sa ceinture une paire de pistolets, sortit de sa poche un couteau catalan à large lame et posa le tout sur la table, en ayant soin de le garder à sa portée.

Il reprit aussitôt :

—Misérable, avez-vous dit ; vous avez eu raison ; bien misérable, en effet, car la pistole, le louis, le napoléon, voire un simple maravédis, me sont complètement étrangers. Et depuis longtemps déjà. Je suis convaincu, monsieur le baron, que, au fond du cœur, vous êtes désolé de voir un ancien ami dans un état aussi déplorable. Mais, je vous en prie, habillez-vous, car nous avons à causer, et notre conversation sera peut-être longue.

—Je n'ai rien, je ne puis rien avoir de commun avec vous. Vous allez sortir sur-le-champ. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

L'étranger secoua la tête, et prenant, un fauteuil, s'y installa commodément.

—Vous voyez,—dit-il, que je n'ai nullement envie de me retirer. Vous ne pouvez rien avoir de commun avec moi, dites-vous ? C'est ce que nous verrons. D'abord je n'ai rien, et vous avez tout, et je ne serais pas fâché, durant quelques instants, du moins, de faire bourse commune.

—C'est de l'argent que vous voulez, demanda brusquement le baron ?

—Oui, de l'argent d'abord, mais pas de l'argent donné comme ça, de la main à la main, et puis après ni vu, ni connu. De l'argent réitéré, des sommes répétées et successives, des rentes, de bonnes petites rentes au soleil. Tenez, ne devenez pas vert, vous vous mettez encore en fureur. Nous ne sommes pas ici à Paris, vous ne me ferez pas enlever par des agents de police. Vous avez envie de réveiller vos gens, de me faire jeter dehors, arrêter comme un vil malfaiteur. Soit, mais je crierai, je parlerai. Votre femme, votre fille accourront et alors devant elles, devant tous, je dirai. . .

—Tais-toi, fit le baron d'une voix sourde, tais-toi, ou je t'étrangle.

Cette menace ne parut pas effrayer outre mesure l'inconnu. Satisfait de l'effet produit par ses paroles et sa menace, il se contenta de pousser légèrement son fauteuil.

—Vous n'étrangleriez rien du tout, monsieur le baron. Je sais bien que vous avez la force suffisante pour le faire ; mais ce serait bruyant, et, avant tout, en ce moment, vous craignez le bruit et le scandale. Qu'est-ce qui m'oblige à parler ? C'est vous. Je ne demande pas mieux que de garder le silence. Vous n'avez qu'à vous montrer serviable et généreux envers moi. Et franchement ce serait justice. Je vous ai été si utile.

—Que veux-tu ?

—D'abord, que vous ne me tutoyiez pas, ce qui pourrait me compromettre. Ensuite, je vous l'ai dit, je veux vivre tranquille et heureux. J'avais de l'argent, je n'en ai plus. J'avais une situation, je l'ai perdue. Vous me direz que tout cela c'est de ma faute. La belle avance, ce qui est existé, et les doléances comme les récriminations sont inutiles.

—Enfin, que voulez-vous ?

—Je le répète une fois encore. C'est étonnant, baron, comme la fortune et les grands vous privent de votre perspicacité habituelle. Je veux vivre, vivre tranquille, et auprès de vous.

—C'est-à-dire que sans cesse, à côté de moi, j'aurai une menace vivante ; sans cesse vous serez là, prêt à me trahir, si je ne me fais pas l'esclave de vos passions les plus honteuses et de vos plus folles volontés.

—Eh non ! baron ! eh non ! vous vous exagérez singulièrement la situation. Mon intérêt vous répond de mon silence. Qu'est-ce que je vous demande ? À vivre de la vie de famille, tranquille, calme. Lorsque je serai reposé et refait, vous me trouverez une situation en rapport avec mes goûts. Avec vos relations, cela vous sera des plus faciles.

Et comment voulez-vous que je vous reçoive, fait comme vous êtes ?

—Il est évident que je ne puis me présenter devant la baronne et Mlle Claire avec ce sombrero et ces guenilles. Mais, moyennant une faible somme que je distrairai de l'argent que vous allez avoir l'obligeance de me confier, je m'équiperai convenablement et dans une tenue digne de moi, et suffisante pour ne point froisser votre amour-propre.

Le fournisseur était dompté. Cet homme le tenait et, une fois le premier moment de fureur passé, il était certain d'obtenir de lui ce qu'il voulait. Le baron, qui s'était vêtu d'une robe de chambre, alla à son secrétaire, et, comptant cinquante louis, les mit dans une bourse, et les tendit à celui qui, calme, froid, presque dédaigneux, se tenait toujours étendu dans son fauteuil. M. Chauvières paraissait avoir pris son parti de la désagréable rencontre.

—Voilà mille francs, dit-il. Je pense que cela sera suffisant pour parer aux premiers besoins.

—Parfait, baron. Je suis très reconnaissant. J'accepte à titre de prêt. L'aveugle fortune cessera bien, à une certaine heure, de m'être contraire, et me permettra de vous rendre tout cela en bloc.

—Vous êtes obligé de repasser par le même chemin que celui que vous avez déjà pris, car je ne veux pas que mes domestiques voient sortir, à cette heure, un inconnu de chez moi.

—Parfaitement raisonné, monsieur le baron, le chemin m'importe peu. Je suis lesté, j'ai des nerfs d'acier et vous n'avez pas à espérer que je me romprai le cou à la descente. D'ailleurs, ma mort compliquerait la situation, j'ai pris mes précautions.

—Personne ne songe à attenter à vos jours.

—Je l'espère et, et en tout cas, je saurais me défendre. Laissez-moi vous dire ceci, baron. Vous avez des ennemis ? qui n'en a pas ? Et vous avez besoin d'un ami dévoué. Je veux être celui-là.

Le baron se usa à répondre.

—Certes, monsieur, je veux être cet ami. Et, pour commencer à vous le prouver, je vais

vous offrir une bonne nouvelle. Vous la sauriez déjà, si nous n'avions point perdu un temps précieux en discussions inutiles et oiseuses.

—Une bonne nouvelle ?

—Excellente pour vous. Le duc d'Orante est disgracié.

—Fouché ! perdu ! et la physionomie du fournisseur donna tout à coup les marques de la satisfaction la plus vive.

—Oui, perdu. L'empereur lui retire le ministère de la police. Il a voulu trancher du grand seigneur, faire de la diplomatie pour son propre compte. En dessous mains, il continuait des négociations avec l'Angleterre. Cela vous étonne de me voir aussi bien informé. Mais je sais encore bien des choses. La police m'a toujours attiré. C'est une passion.

—Et sait-on le nom de son successeur ?

—Savary. Pardon, le duc de Rovigo. Pas à craindre, baron, pas bien terrible pour nous. Vous comprenez bien que Fouché, avant de s'en aller, brûlera tout, pour laisser son successeur dans le pétrin. Il y a même là une situation dont nous pourrions tirer parti. Je vous communiquerai mes idées à ce sujet. Pour l'instant, l'important est d'aller vous coucher, car vous et moi avons besoin de repos.

En disant ces derniers mots, l'homme s'étira paresseusement, se leva de son fauteuil et se dirigea vers la fenêtre, dont il se disposa à enjamber l'appui.

—Ainsi, c'est entendu, baron, demain matin, par le plus grand des hasards, vous présenterez un de vos amis à votre famille.

—Et quel nom annoncerai-je ?

—Le premier venu. Non, tenez, appelez-moi Guichard, c'est le nom de ma mère.

Et Guichard disparut, se laissant glisser le long des corniches et de la gouttière.

Un instant après, le baron entendit son pas qui se perdait dans la nuit sombre.

CHAPITRE II

LA PRÉSENTATION.

Est-il besoin de dire que, quelque moelleux que fut son lit, le baron Chauvières ne put trouver un instant de repos. Il passa la nuit dans une agitation fébrile, se tournant et se retournant, en proie à une obsession constante.

Cette rencontre le terrifiait, lui, l'homme fort !

Enfin, aux premières lueurs du jour, ses paupières s'alourdirent, et pendant quelques heures il obtint un demi-assoupissement, durant lequel des rêves peu agréables le poursuivirent.

Il s'habilla seul et descendit au jardin. Un chaud soleil ne parvenait pas à percer une voûte d'épais feuillage. Des palmiers, des lataniers, des yuccas énormes, toute cette végétation tropicale que l'on obtient par la culture, sous le chaud soleil de l'Espagne, était réunie dans ce jardin de Soria, choisi par le baron parmi ceux des plus belles maisons de la ville. Les familles aristocratiques, dévouées à la cause royale, avaient fui partout devant les soldats de Napoléon. Le fournisseur avait trié dans le nombre des demeures élégantes une d'elles plus commode, plus spacieuse, que les autres, et il s'y était installé, lui et les siens, sans songer à demander la permission au propriétaire.

Partout où ils ont été, les Français ont traité la terre en pays conquis. Sous ce berceau, au fond du jardin de la maison de Soria, deux femmes étaient assises.

La baronne Chauvières n'était plus une toute jeune femme. Des fils d'argent poudraient le noir de ses cheveux. On voyait qu'elle avait été très belle ; mais des yeux fatigués, tirés, sillonnés par des rides profondes, disaient de grands soucis et de lourdes douleurs.

Une jeune fille, à quelques pas d'elle, se laissait aller, étendue, dans un fauteuil d'osier à bascule.

Impossible de voir être plus charmant, plus gracieux que cette enfant qui comptait dix-sept ans à peine. C'était la fleur en bouton, ne demandant qu'à éclore et qu'à vivre.

Et, pourtant, lorsque les paupières de Claire Chauvières se relevaient, il s'échappait

de ses yeux si jeunes, si francs, si profonds dans leur limpidité exquise, un je ne sais quoi de fatal, de douloureux, d'étrange, qui était effrayant et lugubre. Ces yeux noirs, à force d'être bleus, semblaient condamnés aux larmes ; l'enfant paraissait toujours être à la veille d'un malheur, sous le coup d'une angoisse inattendue. La baronne la surveillait, l'épiait à tout instant, comme si elle eût craint également de son côté qu'une terrible catastrophe vint tout à coup s'abattre sur elle.

À voir ces deux femmes, on devinait qu'elles vivaient dans le malheur.

Un pas lourd fit trébucher le sable du jardin.

Toutes deux tressaillirent. Elles avaient reconnu la venue de M. Chauvières. La baronne prit un air emprunté, essayant de sourire. Claire se dressa sur son siège et une frayeur vague apparut dans ses regards.

Le baron adorait cependant sa fille. D'un caractère emporté et fantasque, se livrant à tout instant à d'épouvantables colères, il suffisait d'un appel effaré de l'enfant pour calmer les plus furieux orages. Et, malgré cette affection violente, la jeune fille ne pouvait se défendre, à l'approche de ce terrible père, d'un invincible tressaillement. Il en était de même de la baronne, M. Chauvières, sans qu'il s'en rendit compte, semait la terreur autour de lui. Ces deux pauvres créatures tremblaient sous son regard. Riche à millions, augmentant sans cesse son incalculable fortune, très en faveur auprès du maître souverain qui disposait à son gré des destinées de l'Europe, il semblait au premier abord que le bonheur dût habiter la maison du baron.

Bien au contraire. On ne pouvait voir intérieur plus lugubre.

Un froid glacial, intense, s'appesantissait sur ces trois êtres, aussitôt qu'ils étaient réunis.

Les domestiques eux-mêmes éprouvaient le contrecoup de ce triste état de choses ; la maison leur pesait, dès leur entrée, sur les épaules, et les fureurs fréquentes du maître les obligeaient à promptement s'en éloigner.

Dans l'encadrement du berceau de feuillage, la tête de M. Chauvières apparut, soucieuse.

Distraitement, il répondit du bout des lèvres, au bonjour de sa femme. La vue de sa fille dérida son visage et éclaircit son front.

Claire s'était avancée au-devant de son père. Celui-ci l'embrassa tendrement, mais une douleur le crispa ; au contact de ses lèvres il s'était aperçu du tressaillement de la jeune fille.

Et chaque jour il en était ainsi.

M. Chauvières n'avait rien à reprocher à Claire. Jamais enfant n'avait eu plus de déférence pour l'auteur de ses jours. Mais le respect n'est pas l'affection, et le baron eût donné toutes les formules conventionnelles et respectueuses de sa fille pour un élan de tendresse, qu'il n'avait jamais pu obtenir.

De là cet état d'irritation constante, cette fureur sourde qui parfois donnait lieu à de formidables éclats.

Claire avait peur de son père, et tous les efforts, toutes les tendresses de celui-ci n'avaient pu réussir à vaincre cette frayeur.

— Comment avez-vous passé la nuit, mon père ? demanda timidement la jeune fille.

— Mal, répliqua le baron, l'orage d'hier au soir m'avait sans doute agité. Je n'ai pu trouver un peu de repos que ce matin. J'ai une nouvelle qui te fera plaisir, mon enfant, reprit-il en changeant de ton, j'ai demandé pour toi et ta mère, la permission de visiter son couvent au prier de Saint-Eustate, et il me l'a gracieusement accordée. Je tiens à être en très bons termes avec ce moine ; vous me ferez donc plaisir en dirigeant souvent vos promenades de ce côté. La route est charmante, le versant de la sierra est couvert de bois ; enfin, le couvent est très renommé, chose qui intéresse beaucoup ta mère et toi. Je pense donc que ces excursions à Saint-Eustate te feront plaisir.

— Je vous remercie, mon père, fit respectueusement Mlle Chauvières.

Le baron passa la main sur son front, comme s'il eût voulu chasser une idée importune.

— Ah ! j'ai oublié de vous dire, fit-il en s'adressant à sa femme, que j'ai rencontré hier, dans les rues de Soría, par le plus grand des hasards, un vieil ami, un vieux camarade, Guichard, un Français, et je l'ai invité à déjeuner pour ce matin.

— Un ami ? répéta Mme de Chauvières.

— Oui, un ami, répliqua dignement le fournisseur, un ami, un vieil ami, quoiqu'il soit

beaucoup plus jeune que moi. Je n'ai plus le droit d'avoir des amis maintenant et de les rencontrer dans les rues de Soria ! En vérité, madame, vos questions et vos étonnements sont pour moi aussi inconvenants que ridicules.

— Vous avez tous les droits, monsieur ; mais si je n'ai pas été maîtresse de ma surprise, il ne faut vous en prendre qu'à vous, car je ne vous ai jamais connu d'ami.

Les joues du baron devinrent couleur de brique, un éclair de colère brilla dans ses yeux. Il allait commencer évidemment une scène, malgré les regards suppliants de sa fille, quand heureusement l'arrivée d'un domestique lui offrit un dérivatif. Le serviteur venait annoncer que le déjeuner était servi.

— Il faut attendre, fit le baron d'une voix brusque, et mettre un couvert de plus.

Comme réponse, la cloche de la grille d'entrée se fit entendre, et le nommé Guichard mis avec un goût arriéré et prétentieux, à la mode du Directoire, apparut au bout de l'allée du jardin.

— Vous êtes exact, s'écria le baron en prenant sur lui de faire bon accueil au nouveau venu.

Celui-ci se confondit en salutations, en excuses et en protestations.

Mme Chauvières et Claire regardaient le singulier ami du baron avec un étonnement mêlé d'effroi.

Guichard, d'ailleurs, n'avait point la mine rassurante. Son costume d'incroyable, sa longue barbe qu'il avait négligé de couper et qui sortait de sa haute cravate et y disparaissait tour à tour, ses yeux perçants, rusés, lubriques, tout, en un mot, dans sa personne était bien fait pour inspirer l'étonnement et la frayeur. Le drôle avait plutôt l'air d'un bandit déguisé que de tout autre chose, et le baron s'apercevait parfaitement du mauvais effet que produisait son excellent ami.

Celui-ci, content de lui, sûr de son fait, accablait le baron de protestations chaleureuses, en lui disant, devant les deux dames, combien il était heureux de l'avoir rencontré et fier d'être présenté chez lui.

Pour sortir de cette situation désagréable, le fournisseur rappela que le déjeuner refroidissait.

Guichard se précipita avec une courbette, et arrondissant le bras avec grâce, l'offrit à la baronne. M. Chauvières, après avoir laissé échapper un gros soupir, posa celui de sa fille sur le sien, et tous quatre se dirigèrent vers la salle à manger.

A l'aspect de la table bien servie, les yeux de l'incroyable brillèrent du plus vif éclat et ce furent de nouvelles exclamations sur le luxe de la table et le bon goût qui avait présidé à l'ordonnance du repas. Mme Chauvières essaya de couper court à ce déluge d'éloges embarrassants.

Pendant tout le déjeuner le nouveau venu ne fit que regarder la malheureuse Claire qui se sentait souillée par le regard brûlant de cet être pour lequel, à première vue, elle avait éprouvé une répulsion invincible. Lui sentait bien l'embarras de la jeune fille, mais il ne se décourageait pas pour si peu.

Ce manège n'avait point échappé au baron, et plusieurs fois ses sourcils s'étaient froncés d'une façon terrible. Mais à ces symptômes de colère, Guichard avait répondu par un regard froid comme une lame de couteau et avait obligé le fournisseur à baisser les yeux.

Celui-ci, cependant, finit par n'y plus tenir, et, s'adressant directement à son ami, qui continuait à dévorer sans interruption.

— A propos, Guichard, lui dit-il, vous m'avez parlé hier du nouveau ministre de la police. Vous savez que je le connais beaucoup Savary.

— Ah ! vous connaissez beaucoup Savary, baron ! C'est, pour le moment, une belle connaissance et qui va consolider la faveur dont vous jouissez.

Puis, cela dit, il essaya bien de reprendre la conversation au diapason auquel il l'avait laissée. Mais ses efforts furent vains. Aussi, si le repas se poursuivit sans encombre, ce fut au milieu d'un froid glacial, et il se termina promptement.

Sous prétexte de lui faire goûter des liqueurs des îles, le baron délivra les deux dames de la présence de Guichard en emmenant celui-ci dans son cabinet.

Lorsqu'ils furent tous les deux seuls, le fournisseur, s'étant assuré par lui-même que les doubles portes étaient soigneusement fermées, se redressa ; une métamorphose subite s'opéra en lui, la contrainte qu'il s'était imposée si longtemps tomba tout à coup ; il devint livide et, les mains étendues, s'avança vers Guichard.

—Écoute, lui dit-il à voix basse avec un calme effrayant, si tu te permets de jeter une fois encore les yeux sur ma fille, je.....

—Vous m'étranglez, baron, c'est entendu. Il paraît que la conversation de cette nuit n'a pas été suffisante et qu'une nouvelle explication est encore nécessaire. Soit, nous allons l'avoir encore. Mais je vous jure, mon cher ami, que, cette fois, ce sera la dernière.

Et Guichard, l'air très en courroux, reprit, après s'être recueilli durant quelques secondes :

—Vous oubliez décidément que la partie n'est pas égale. Vous êtes tout. Riche, puissant, honoré ; moi je suis un bandit sans feu ni lieu. Je n'ai rien. Je mourais de faim tout à l'heure ! Mais j'ai sur vous un avantage qu'il ne faudrait pas oublier. Je puis vous perdre ! Tout ce que vous avez su conquérir tient dans ma main. Eh bien ! pour mon silence je veux que vous m'attachiez à vous par des liens plus solides.

Le baron regarda Guichard durant quelques instants. A la fin, ayant réussi à s'imposer un peu de calme, il lui répondit :

—Écoutez : vous être maître de secrets terribles. Pour empêcher qu'on les connaisse, je passerais sur bien des choses. Mais, ce que je ne saurais souffrir, c'est que vos yeux osent s'élever jusqu'à ma fille. Pendant le repas, vous l'avez poursuivie de regards inconvenants, honteux. Vingt fois, j'ai cru que j'allais vous tuer. Prenez garde, vous dirai-je à mon tour, ne me poussez pas à bout. Mon enfant, voyez-vous, c'est tout ce que j'aime au monde. Pour elle, je sacrifierais ma fortune, mon bonheur, ma vie.

Guichard haussa les épaules.

—Votre fille ! Elle est adorable, elle est charmante. Mais, c'est pas le Pérou. Eh bien moi, baron, tel que vous me voyez, je n'ai pas de préjugés. Elle m'a tapé dans l'œil, cette jeunesse. Jolie comme les amours et douce colombe. Oui, je pose ma candidature, je me sens le désir de devenir votre gendre ; comme beau-père, vous serez peut-être plus gracieux dans la vie privée. Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a encore, ça ne vous plaît pas ? Matin ! vous êtes difficile ; après tout, un aventurier peut bien épouser la fille d'un... Il n'acheva pas.

D'un bond Chauvières s'était rué sur lui et lui étreignait la gorge de ses formidables mains.

La face de Guichard devint cramoisie. Eperdus, ses yeux roulèrent dans l'orbite, sa tête se renversa et il essaya un effort démesuré pour échapper à la pression terrible qui le suffoquait. Mais ce fut en vain. Le baron avait une poigne de fer, et il ne lâchait point sa proie. Le corps du bandit tressaillit quelques instants encore, et lorsque le fournisseur ouvrit les mains, il s'affaissa lourdement sur le plancher.

Le baron, avec épouvante, regarda longuement sa victime.

—Mort ! dit-il, d'une voix sourde, je l'ai tué. Qu'est-ce que je vais faire de son cadavre ! On va le voir... on saura... Ma fille !... Je ne pourrai jamais supporter son regard.

Un faible soupir, un hoquet, l'arrachèrent à son désespoir.

Les gens de la trempe de Guichard ont la vie dure. Notre homme n'était qu'évanoui. Après une forte syncope, l'air rentra de nouveau dans ses poumons.

Bientôt, ouvrant les yeux, chargés encore des affres de la mort, il se dressa sur son séant et promena autour de lui un regard effaré.

—Tudieu ! Quelle poigne ! J'ai cru que c'était fini !... Je reviens de loin, à coup sûr. Une autre fois je prendrai mes précautions. Ne faites pas un pas, ou je vous saigne comme un bœuf ! Ah ! vous avez voulu me tuer, vous saurez ce qu'il en coûte ! Ah ! vous avez porté la main sur moi ! Eh bien ! va pour la guerre.

Le baron était atterré. Après son accès de rage, un abattement le laissait désarmé, sans courage et sans force. Il avait été tellement effrayé, lorsqu'il avait cru qu'il venait de commettre un assassinat, qu'il laissait désormais Guichard libre de dire tout ce qu'il voudrait.

Comme celui-ci continuait ses menaces, Chauvières l'interrompit d'une voix sourde :

—Je t'avais dit de ne pas prononcer le nom de ma fille.

—Vous m'ennuyez, vous, répliqua Guichard. D'abord je vous ai dit de ne pas me tutoyer, ou j'en fais autant. Qu'est-ce que c'est donc que ces manières-là ?... Maintenant, pour ce qui est d'avoir voulu m'étrangler, vous allez voir ce que je vais faire.

Et portant la main à son cou, qui lui causait toujours une cuisante douleur, Guichard se releva et se disposa à sortir de la chambre et à se diriger vers la salle à manger où Mme Chauvières et Claire devaient se trouver encore.

— Où allez-vous ? demanda le baron en voulant lui barrer le passage. :

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Vous n'oserez pas essayer de m'assassiner une seconde fois, je suppose. Je vais où cela me plaît. Je vais prévenir la baronne et Mlle Claire de ce que vous êtes !

— Vous ne ferez pas cela !

— Comment, je ne ferai pas cela. Et qui m'en empêchera ? Voulez-vous me laisser passer ou je crie à l'assassin ?

— Vous ne ferez pas cela, parce que cela ne vous rapporterait rien.

— Vous appelez rien le plaisir de se venger. Comment ! Je suis là, avec vous, causant le cœur sur la main et vous me sautez au cou, et vous me faites sortir la langue longue de ça, même que la gorge me brûle encore, comme si j'avais bu du vitriol ! Ah ! je ne ferais pas cela. Eh bien nous allons voir, par exemple !

— Vous ne le ferez pas, insista le baron, car cela ne vous rapporterait rien, je vous le répète. Au contraire, je veux que vous partiez, je ferai tous les sacrifices pour cela.

— Je veux rester auprès de vous, fit Guichard. je tiens à avoir ma place au milieu de votre famille.

— Même si je vous offrais vingt mille francs, en vous donnant en même temps une chaude lettre de recommandation pour le duc de Rovigo.

Les yeux de Guichard brillèrent de cupidité et de convoitise.

— Vingt mille francs, répéta-t-il, oui, c'est une somme ; et une vraie lettre. Je ne veux pas que l'on fasse de moi un simple mouchard. Mettez vingt-cinq mille et j'oublie tout et je pars, sans songer à me venger de vos mauvais procédés. Mais si le ministre ne me donne pas de place, je reviens.

— C'est entendu, puisque vous savez où me retrouver.

— Tope, et Guichard avança la main. C'est dit.

Le baron, poussant un fort soupir de satisfaction, avança la sienne ; les deux amis échangèrent une étreinte qui scella le traité de paix.

— Ma chère amie, fit le fournisseur en rentrant au salon, ce brave Guichard nous quitte. Nous avons, en causant, trouvé une combinaison qui nécessite son départ.

— Mais je reviendrai, madame, vous pouvez en être sûre.

Claire, en apprenant cette nouvelle, éprouva un soulagement indicible.

Une chaise de poste emportait le soir même Guichard du côté des Pyrénées.

Quand celui-ci se trouva sur les coussins de la voiture, s'éloignant à toute bride de Soria, il compta un à un les vingt-cinq mille francs qu'il avait empochés.

— Ah bien, fit-il avec un sourire narquois, si le baron croit que pour cela j'ai renoncé à la petite, il est encore naïf. Elle est charmante, l'enfant ! et je l'aurai ou je ne m'appelle pas... Guichard.

Et le bandit éclata de rire.

CHAPITRE III

DE VIEUX AMIS

Bâti sur les bords encaissés et verdoyants du Modon, petite rivière gracieuse qui se jette dans le Cher, Villantrois est un gros bourg situé sur les confins du département de l'Indre.

Ainsi que son nom l'indique, Villantrois s'étend longuement sur la route qu'il traverse. Le relais de poste est placé tout au bout du village, faisant face à la superbe forêt de Gâtines. C'est une auberge de modeste apparence, le plus souvent déserte, pleine seulement les jours de fête et de marché.

Un soir d'été de l'année 1810, le maître de poste, le père Touret, gros vieillard à face réjouie et rubiconde, prenait le frais sur un banc, tout auprès du pas de sa porte. De temps à autre il relevait la tête, et d'un air pensif regardait l'enseigne en fer-blanc, qui, balancée par une douce brise, grinçait légèrement au bout d'une tringle.

Un claquement de fouet, un bruit de grelots arrachèrent le maître de poste à sa rêve.

rie. Un courrier, sur un bidet de poste ayant à son cou un collier de pretintailles, arrivait à bride abattue.

—Bonjour, m'sieur Touret, fit le courrier en sautant à bas de son cheval, vous prenez l'frais.

—Oui, Zydore, répliqua le maître de poste, et ton cheval fera bien de ne point en faire autant, car il a diablement chaud.

Doubles guides, père Touret, doubles guides.

—Qu'est-ce que tu précèdes donc, Zidore ? des princes du sang ou des généraux.

—Deux voyageurs et un domestique, deux chevaux sur une chaise.

—Paraît qu'ils sont pressés.

—Peuh ! et Zidore haussa les épaules, on ne sait pas. Je ne serais pas étonné qu'ils soient à bout de route. Ils ne disent où ils vont qu'au relais.

—Enfin, il faut toujours préparer les chevaux.

Et le père Touret siffla un garçon d'écurie auquel il donna des ordres.

La chaise apparut bientôt à l'entrée de la rue dans un nuage de poussière, et un domestique assis derrière la voiture sauta d'un bond sur le pavé.

—Où vont vos maîtres ? demanda l'aubergiste le bonnet à la main.

—A l'aventure, répliqua le serviteur d'une voix joyeuse en allant à la portière.

—Les chevaux sont prêts pour le relais, fit le Père Touret en saluant.

—C'est inutile, répliqua l'aîné des voyageurs, nous passerons la nuit ici. Nous trouverons bien gîte et souper dans cette auberge.

—Je puis affirmer à ces messieurs, s'empressa de répondre le père Touret peu habitué à une telle aubaine, qu'ils ne manqueront de rien.

—Jacques, dit l'aîné des voyageurs en s'adressant au domestique, paie les chevaux et le postillon, et tu transporteras nos valises dans les chambres que t'indiquera ce brave homme.

Puis, s'adressant à son compagnon qui n'avait pas encore mis pied à terre, il ajouta :

—Eh bien ! René, avez-vous faim ?

Le lecteur a reconnu les trois arrivants. Le marquis de Kermarc a vieilli. René a conservé ses traits charmants et un air d'extrême jeunesse. Un pli profond, creusé par une douleur constante, se maintient seulement entre les deux sourcils. La bonne humeur, la franchise, la gaieté sont demeurées, en dépit des mauvais jours et des ans, le partage de Jacques.

Il nous faut revenir en arrière et fournir ici quelques explications indispensables.

Jacques, avec un désespoir sans bornes, avait appris l'issue de l'expédition de Quiberon. Abandonnant le corps d'armée de Charette, il était vite revenu rôder dans les alentours de Vannes. Caché sous des habits de paysan, le marquis de Kermarc s'y trouvait libre. Lui aussi, on s'en souvient, il avait échappé à une mort certaine. Il faisait partie d'une colonne de prisonniers que l'on allait diriger sur Lorient. Au moment où l'on appelait les prisonniers, Louis de Kermarc, saisi d'une inspiration subite, se blottit derrière un amas de matelas et de vêtements sanglants ayant appartenu à des prisonniers déjà fusillés. Un officier ordonnait de faire descendre tous les prisonniers.

—En reste-il ? demanda-t-il à une femme du peuple qui faisait l'office de concierge.

Celle-ci, soulevant le matelas, découvrit l'endroit où était caché le marquis.

—Non, dit-elle, en s'en allant aussitôt, je vous certifie qu'il n'y a plus personne.

Le soir, M. de Kermarc osa sortir et se réfugia dans une maison amie. Et aussitôt il songea, comme on l'a vu, à sauver son frère d'armes, en risquant de nouveau sa propre existence.

En s'échappant du petit manoir de Tréaray, fou de douleur, Pennors laissait aller son cheval à l'aventure. La nuit venue, le cheval s'abattit dans une lande aux environs de Grandchamp. Des chouans s'y trouvaient, ils recueillirent le comte de Pennors. Sa blessure saignait en abondance, l'émotion, la torture physique et morale l'avaient conduit à deux doigts de la mort. Pendant bien des jours il fut en danger ; et, lorsqu'il put reprendre ses forces, il revint sur ses pas et voulut retourner au bord du marais. Il était désert. Des traces de sang disaient seules le drame horrible qui s'y était passé.

Andrée n'était plus, il venait d'en acquérir la triste certitude. Il se reprochait sa mort, il se disait qu'il aurait dû rester là pour la défendre, et s'il n'avait pu réussir à la sauver, mourir du moins sous ses yeux.

Le remords et la douleur marquaient à jamais son âme ; il continua sa route en con-

servant au fond de son cœur l'amour de la morte et en jurant de la venger.

Les colonnes républicaines qui fusillèrent à Quiberon étaient destinées à la mort. Elles furent décimées dans vingt combats ; bientôt il n'en resta plus trace.

René avait rejoint le corps d'armée commandé par le marquis d'Antichamp. Cherchant la mort, il se montra d'une bravoure folle.

Une joie lui était réservée. La troupe d'Antichamp se rencontra avec celle de Suzanne. Un cri de joie parvint à son oreille. Un instant plus tard il était dans les bras de Louis de Kermarc, qui inondait son cher René de ses larmes.

Mais ce n'était pas tout.

Jacques Diéras, depuis longtemps déjà, avait retrouvé le marquis de Kermarc, et il s'était attaché, sans lui en demander la permission, à la fortune de l'ami de son maître, le suivant sur tous les champs de bataille où les chouans combattaient encore pour la royauté.

Peindre la joie du brave Jacques serait chose impossible. Il ne pouvait se lasser de regarder son maître retrouvé, son maître chéri qu'il avait tant pleuré.

Un désespoir navrant se lisait sur le visage de Pennors. Ni le marquis, ni Jacques n'osèrent lui adresser une question, ils comprenaient que René pleurait une morte.

—J'ai tout perdu, aurait dit simplement René, perdu tout ceux que j'aimais, celle que j'adorais.

A partir de ce jour ces trois êtres dont le cœur battait à l'unisson ne se quittèrent plus ; et ils commencèrent en commun leur existence pleine de périls et remplie par de continuels combats.

Cela dura quatre ans.

Un ordre du roi Louis XVIII leur fit mettre bas les armes.

Kermarc et Pennors se retiraient en Angleterre et y vivaient isolés, aux environs de Londres, durant plusieurs années, regrettant, à la nouvelle des derniers efforts de Cadoudal et de Frotté, cette parole d'honneur arrachée par la pression royale, et qui leur liait désormais les mains.

La vie était triste ; pour toute distraction, les deux amis chassaient et compagnie de Jacques, le fidèle serviteur, qui naturellement ne les avait pas abandonnés. Ils vivaient dans le silence et la solitude, pleurant leurs morts et conservant religieusement leurs souvenirs.

Un soir Jacques apporta au marquis de Kermarc un large pli scellé aux armes royales. . .

Celui-ci, tout surpris, brisa le cachet.

Il ne put retenir un cri de surprise.

—Enfin, dit-il à René après avoir lu les dépêches notre vie oisive est finie, on a besoin de nous.

Les dépêches les appelaient près du roi qui, ramené à l'espoir par les dernières dépêches d'Espagne, voulait se mettre en communication avec les chefs de la conspiration espagnole, qui cherchaient par tous les moyens en leur pouvoir de rétablir les Bourbons sur le trône. En ce moment décisif ils se rappelaient de deux hommes fidèles, Kermarc et Pennors.

L'entrevue avait eu lieu et chargés des dépêches les deux amis se rendaient en Espagne au moment où nous les retrouvons à l'auberge du père Touret.

Ils s'étaient aperçus qu'ils étaient suivis et la vieille haine de Jacques Diéras avait cru reconnaître les traits faux de l'homme qui avait été si fatal à son maître.

Il n'avait que trop raison ; Guichard, recommandé par le baron Chauvières au ministre de la police reçut la mission d'intercepter les deux amis et de les empêcher de se rendre en Espagne. Après avoir mûrement réfléchi, les deux amis conclurent que le moyen le plus sûr était de ne pas paraître se cacher et en conséquence nous les voyons en poste de la manière la plus ouverte possible. Ils devaient voyager jusqu'à Zines en Italie de là prendre une filongue et se rendre en Espagne par eau.

Leur mission était de se rendre au couvent de St Eustache où, accrédité près de dom Inédo, ce dernier devait les mettre en communication avec les chefs de la conspiration.

Le marquis de Kermarc et René de Pennors commandèrent à souper et pendant le repas ne s'aperçurent pas d'une figure sinistre qui les observait d'une salle à côté. Mais avec le flair d'un vieux braconnier, Jacques pressentit qu'il y avait quelque danger dans l'air, aussi, vers la fin du repas s'approcha-t-il des deux amis et leur dit :

—Nous sommes épiés, prenez garde.

—C'est bien, dit le marquis de Kermarc, surveille l'espion nous allons le déjouer.

En effet, ils commencèrent à parler à haute voix de choses indifférentes.

Après le repas ils appelèrent le père Touret, réglèrent leur compte et sous prétexte qu'ils avaient changé d'avis firent atteler les chevaux et disparurent bientôt dans le ointain.

L'espion, qui n'était autre que Guichard, ordonna vivement un cheval et s'élança sur leurs traces.

CHAPITRE IV

UN AMOUR PUR

Ce jour-là, c'était un dimanche, il y avait grande fête carillonnée au couvent de Saint-Eustate. On célébrait l'anniversaire du saint patron. Dom Inédo, sans faire connaître le motif qui dictait sa conduite, avait tenu à ce que, cette année-là, la cérémonie fût plus brillante que jamais.

Les murs de la chapelle disparaissaient sous les palmes et les feuillages ; des fleurs odorantes jonchaient le sol et les marches des autels, mille cires éclairaient la voûte, faisant étinceler ses mosaïques et ses dorures, malgré des nuages épais d'encens. Un orgue, presque aussi beau et aussi puissant que celui qui existe à Mahon, faisait entendre de mélodieux accords, auxquels répondaient, par intervalle, les chants sacrés de Bernardins. La petite chapelle de Saint-Eustate avait été littéralement envahie par une foule nombreuse. Les fidèles, venus de Soria et des villages environnants, avaient répondu avec empressement à l'appel du prieur, tenant à témoigner, devant les étrangers, leur dévotion au patron de la contrée. Au premier rang des fidèles occupant des places réservées, mises à leur disposition par Dom Inédo, se voyaient Claire et la baronne Chauvières.

Toutes les Jeux, depuis quelque temps, étaient devenues les pénitentes habituelles du couvent. Disons même plus. Elles l'habitaient tout à fait en ce moment, et voici comment.

Obéissant au désir exprimé par le fournisseur, Mme Chauvières et Claire s'étaient rendues à Saint-Eustate. Là, elles avaient été reçues par Dom Inédo. Le prieur, quand il le voulait, était irrésistible. Prévenu de la visite de la femme et de la fille du terrible fournisseur, il se montra tout à la fois sérieux et léger, charitable et mondain, et fit la conquête des deux pauvres créatures qui, depuis longtemps, n'entendaient plus que bien difficilement parler de la religion et de la foi.

Le baron Chauvières n'aimait ni la religion ni ses ministres, et les pratiques de dévotion le mettaient d'ordinaire de furieuse humeur. La première visite à Sainte-Eustate fut suivie de plusieurs autres. Cette fois, le fournisseur paraissait trouver la chose naturelle. Non seulement il ne faisait aucune objection, tout au contraire, parfois le soir en se mettant à table, il demandait à Mme Chauvières et à Claire si elles s'étaient rendues au couvent. Un jour la baronne laissa échapper devant Dom Inédo une exclamation involontaire. Se promenant avec le prieur sous les vastes charmilles de Saint-Eustate, elle pensa tout haut :

—Ah ! quel calme, et qu'il y ferait bon vivre.

Dom Inédo eut un sourire.

—Il ne tient qu'à vous, dit-il, madame, de mettre ce projet à exécution. Car il faut peu de chose pour qu'un rêve tel que celui que vous venez d'exprimer devienne un projet bien vite. Tout autour du couvent sont des demeures indépendantes. L'une d'elles est d'ores et déjà à votre disposition.

Mme Chauvières se récria, mais elle avait vu luire un éclair de joie dans les yeux attristés et alanguis de Claire. Le soleil de l'Espagne ne convenait nullement à la jeune fille. Depuis quelque temps une anémie fatale était venue s'abattre sur elle. Un frisson fébrile agitait parfois ses membres, et la souffrance nerveuse qu'elle ressentait à l'approche de son père s'accroissait de jour en jour.

Dom Inédo avait remarqué cet affaiblissement progressif. Ces deux femmes l'intéressaient plus qu'il n'eût voulu le dire et se l'avouer à lui-même. Trop fin, trop intelligent pour ne point comprendre que le baron Chauvières lui détachait deux espionnes

inconscientes, qu'il devait questionner à leur retour à Soria sur les moindres détails entrevus par elles à Saint-Eustate, il devinait les nombreuses tortures que subissaient ces deux créatures douces et tendres dans leur commerce quotidien avec un homme de trempe du baron. Il ne les rendait nullement responsables du mal que faisait ou cherchait à faire cet homme. Il résolut donc d'être agréable et utile aux deux femmes que le ciel lui envoyait à réchauffer et à reconforter, bien décidé à ne leur laisser voir autour d'elles que ce qu'il voudrait bien qu'elles aperçussent.

Bien plus, tout en faisant une bonne œuvre, il y trouvait son avantage. M. Chauvières, convaincu et satisfait d'avoir à poste fixe deux argus dans la place, endormirait sans doute sa surveillance personnelle ou celles d'autres agents plus dangereux. Il pourrait croire que le prieur avait accepté ses "propositions avantageuses" et était devenu un ami.

Il insista donc pour que la baronne Chauvières acceptât sans plus de façons son offre. Dans la montagne une source miraculeuse existait à petite distance. Ferrugineuse et iodée, elle était fortifiante au plus haut point. Claire devait donc trouver là, si son père y consentait, le salut de sa santé. Le prieur expliquait du reste que ce n'était pas une innovation. Nombre de familles de Soria et même de Logrono acceptaient cette hospitalité, complètement indépendante, pour suivre, pendant une saison, un traitement à la source de Saint-Eustate. Dom Inédo insista tant et si bien que Claire résolut de prendre son courage à deux mains et d'exposer sa requête à son père, ce jour-là même, en revenant à Soria.

Les appréhensions de la jeune fille furent vaines. A l'encontre de ce qu'elle et la baronne craignaient tant, le fournisseur se montra des plus coulants. Son plan réussissait à merveille. Sa femme, sa fille allaient au-devant de ses plus vifs désirs. L'ennemi entraînait dans la place, et en allant rendre de fréquentes visites à la baronne et à Claire, il pourrait, par lui-même, opérer une surveillance à la fois active et sûre.

L'autorisation de résider à Saint-Eustate fut donc obtenue sans difficulté. Claire et la baronne furent installées dans une petite maison couverte de palmiers, de tamaris et de vignes vierges, au pied de l'une des murailles imposantes de Saint-Eustate. M. Chauvières venait souvent là, et, sous une charmile épaisse, il se promenait durant de longues heures avec dom Inédo.

En apprenant à connaître ces deux femmes dans l'intimité absolue et sacrée de la confession, le prieur avait pu apprécier les deux êtres chastes, purs et bons qu'il avait devant lui. Il s'y était attaché, et il avait eu pour eux des attentions charmantes et exquises, séparant bien la cause de ces deux pauvres brebis tondues et souffreteuses de celle du rapace qui les tenait en son pouvoir.

Agenouillée sur un coussin de velours rouge, accoudée sur un prie-Dieu, Claire se recueillait de tout son cœur. Elle sentait un charme infini descendre dans son âme, aux accords puissants de cet orgue qui, frappant au sommet de la coupole, retombaient sur elle en l'inondant d'ondes frémissantes.

Les yeux baissés, effondrée en elle-même, pour la première fois de sa vie, peut-être, elle se trouvait parfaitement heureuse. Un calme inconnu descendait dans son cœur. Elle eût voulu toujours rester ainsi.

L'être n'échappe pas à sa destinée.

Pourquoi souleva-t-elle la tête ? Pourquoi une puissance irrésistible l'obligea-t-elle à diriger ses yeux vers un pilier qui se trouvait à sa droite ?

Dans l'ombre, appuyé contre la colonne de pierre, se tenait un homme dans une attitude recueillie. A cet instant ses yeux se relevaient et ils rencontrèrent, sans le vouloir assurément, le regard de Claire.

La jeune fille ne put s'expliquer ce qu'elle ressentit. Elle se trouvait heureuse quelques secondes auparavant, et une sourde douleur la fit tressaillir.

Il lui sembla qu'elle avait déjà vu celui qui était à quelques pas d'elles. Ces traits, elle les connaissait, en songe elle les avait aperçus peut-être ? Elle n'aurait su le dire. . .

Celui qui produisait sur elle un trouble aussi intense avait cependant les traits réguliers et fins, un regard doux et tendre : seul un pli dur, creusé en cercle entre ses deux sourcils, disait tout un monde de douleurs profondes et terribles.

Sitôt qu'il eut aperçu Claire, il ne la quitta pas des yeux. Il semblait, lui aussi chercher en elle un "déjà vu" pénible, une ressemblance douloureuse. Ne pouvant

s'en détacher, ses traits exprimèrent bientôt une sensation pénible. Une larme mouilla ses cils et il porta les mains à son cœur pour en étouffer les battements.

Claire s'avouait à elle-même, cependant, que jamais les traits d'un homme n'avaient eu pour elle autant de charme. Vêtu de couleur sombre, avec une simplicité élégante, l'inconnu n'avait rien dans ses allures qui pût le faire remarquer. Ce qui frappait en lui, c'étaient les lignes correctes de son visage, des yeux doux et tristes, et une distinction innée qu'il eût en vain cherché à dissimuler.

La cérémonie finissait.

L'orgue, de sa voix magistrale, chantait l'infini ; Dom Inédo, élevant le saint sacrement, bénissait une dernière fois les fidèles qui, prosternés dans l'adoration et le respect, murmuraient une suprême prière. Claire s'était inclinée. Elle cherchait en vain à se rattacher à une pensée pieuse, les yeux qui venaient de se noyer dans les siens la poursuivaient encore.

Elle souffrait et elle était heureuse.

Et elle n'eût pu dire qui l'emportait de la souffrance ou du bonheur.

Malgré tous ses efforts pour chasser cette image importune qu'elle repoussait comme elle eût fait d'une pensée coupable, elle comprenait vaguement qu'un jour nouveau venait de luire pour elle.

C'était une véritable transformation qui s'opérait en elle.

L'enfant n'existait plus, le chérubin venait de laisser tomber ses ailes. La femme apparaissait.

Dom Inédo, après avoir remis le saint-sacrement dans le tabernacle, descendait les degrés de l'autel. L'orgue se taisait, le dernier flocon d'encens montait vers la nef. La foule se retirait en silence.

Lorsque Claire releva la tête, elle chercha des yeux celui qui avait porté dans son cœur un trouble aussi profond.

L'étranger avait disparu.

Lentement la foule sortait de la chapelle de Saint-Eustate.

La jeune fille demeurait troublée, la tête dans les mains, perdue dans sa rêverie. La baronne par deux fois fut obligée de lui faire remarquer que l'heure avançait et que la petite église était déserte.

Claire se décida à se lever. C'est avec regret qu'elle quitta cette place. En l'abandonnant, elle emportait une douleur à l'âme.

Mme Chauvières et la jeune fille sortirent. Le monastère, si bruyant, si animé tout à l'heure encore, était retombé dans un silence profond, absolu ; Claire fut effrayée du bruit que son pas léger produisait sur les dalles de marbre. Elle rougissait et pâlisait tour à tour. Elle fut même obligée de s'appuyer au bras de la baronne pour ne pas tomber. Mme Chauvières lui demanda avec intérêt ce qui la rendait toute tremblante.

—Rien, dit-elle, la chaleur, l'encens, peut-être. Mais j'ai beau faire appel à mon courage, tout tourne autour de moi.

Chez les natures nerveuses, les sensations morales ne sont-elles pas la cause des plus grands désordres ?

—Encore un effort, fit la baronne, et, dans un instant, vous allez vous reposer sous la véranda où vous aimez tant à prendre le frais.

Les deux femmes traversèrent les jardins du monastère ; sous une charmille, elles aperçurent deux hommes qui leur tournaient le dos. Mme Chauvières, à leur mise, les reconnut pour des Français.

—Tiens ! dit-elle, des compatriotes.

Claire ne répondit rien ; son cœur s'était mis à battre plus fort, elle venait de reconnaître dans l'un des deux promeneurs, l'inconnu qui, pendant l'office divin, avait produit sur elle une impression aussi étrange.

Les deux gentilshommes, car à l'aisance de leurs manières, à leur élégante simplicité, il était impossible de ne pas les reconnaître pour tels, étaient arrivés au bout de la charmille, et revenaient sur leurs pas.

Tous deux firent un mouvement involontaire de surprise, à l'aspect de Mme Chauvières et de Claire. Ils reconnaissaient aussi, à leur mise, deux femmes appartenant à leur nationalité.

Lorsqu'elles passèrent à leur hauteur, ils saluèrent d'un commun accord, en s'éfaçant légèrement pour leur laisser le passage libre.

La pauvre Claire, en sentant le regard de l'étranger de nouveau dirigé sur elle, éprouva une émotion plus violente encore, la terre se déroba sous ses pas, et, sans l'appui de Mme Chauvières, elle serait certainement tombée.

Celle-ci, au bout de quelques instants, fut même obligée de la faire asseoir sur un banc. Des larmes brillaient dans les yeux de la jeune fille, elles se mirent à couler silencieusement.

La baronne regardait la pauvre enfant. Elle ne pouvait comprendre cette tristesse, cette douleur soudaine.

Enfin Claire laissa échapper ces mots :

— Comme je souffre ! et elle ajouta : et, il me semble, un affreux pressentiment me dit que l'heure a sonné où je vais plus souffrir encore. .

Les deux hommes poursuivaient leur route.

— René, fit le marquis de Kermarc, car c'était lui ainsi que le comte de Pennors, qui se trouvaient à cette heure sous la charmille de Saint-Eustate, avez-vous remarqué, je n'ose vous le dire. . . je suis si troublé. . . avez-vous remarqué cette ressemblance. . . Est-ce une hallucination ou un rêve. . . Avez-vous. . .

— Non, non, répliqua René en réprimant à grand-peine un frison de terreur, ce n'est point un rêve, c'est une douloureuse réalité. J'ai été frappé moi-même tout à l'heure à la chapelle.

Et il passa la main sur son front, comme pour en chasser une image importune ; puis il reprit avec un soupir :

— Que voulez-vous, ami ? Nous sommes voués à la douleur. Je ne sais ce que nous avons fait à Dieu pour être aussi cruellement frappés. Nous pleurons nos morts et nous sommes condamnés à les retrouver partout. Tout nous heurte, tout nous agite. Voici une pauvre jeune fille qui passe avec sa mère. Nous reconnaissons à sa mise qu'elle est française et aussitôt la folle du logis s'empare de nous, et voilà que nous retrouvons dans les traits de cette inconnue, l'image de celle que nous avons tant pleurée et que nous pleurons encore.

— C'est vrai, répondit le marquis en courbant tristement la tête.

— Ah ! s'écria René, je regrette Savenay, je regrette Quiberon ; mieux valait mille fois la mort, plutôt que la vie misérable que nous traînons, vous et moi. Nous n'avons même plus le droit de nous battre, le droit de nous faire tuer. Il faut vivre. . . Je vous demande un peu, Louis, ce que vous et moi nous faisons sur la terre ? Nous aimons des morts ! Nous serions plus heureux s'il nous était permis d'aller les rejoindre !

— Vous avez raison et tort tout à la fois répondit gravement le marquis, mourir est parfois plus facile que vivre. J'en conviens. Mais au-dessus de nous, au-dessus de nos cœurs, au-dessus de tout ce que nous pouvons aimer et chérir, il y a la patrie, il y a le roi ; et nous ne devons pas nous plaindre tant que nous pouvons les servir.

— C'est vrai, fit Pennors, je suis injuste, mais c'est si dur aussi !

— L'heure du repos finira bien par sonner aussi. Et si avant l'instant suprême nous voyons notre roi, le roi de France entrer à Notre-Dame. . .

— Eh bien ! . . . oui, je l'avoue, ce sera un beau jour !

Et nous dirons, René, que le sacrifice n'aura pas été inutile et que nos douleurs auront servi.

Il est temps d'expliquer à nos lecteurs comment les deux amis étaient arrivés à leur destination.

Après avoir quitté l'auberge du père Touret, suivis de Guichard, et s'être rendus par Lyon ils passèrent la frontière et arrivèrent à Gènes selon l'itinéraire qu'ils avaient arrangé ; de là ils engagèrent un felouque qui les mena en Sardaigne, là ils changèrent de felouque et arrivèrent en Espagne pour se rendre au couvent de St-Eustate où nous les avons vu rencontrer la fille de l'infortunée Andrée. Comme on l'a vu, l'amour de René n'était pas mort et la seule apparition de Claire, l'image vivante d'Andrée, était assez pour la faire revivre.

Donc le plan des deux amis, exécuté de point en point avait complètement réussi.

Dans les premiers moments, Guichard et ses argousins avait même pu croire que les soupçons de ceux qu'ils étaient chargés de surveiller n'existaient plus.

Le marquis de Kermarc et le comte de Pennors ne prenaient aucune précaution pour dissimuler leur route. Jacques Diéras, assis sur le siège de derrière de la chaise, ne se détournait même pas ; au relais, c'est à haute voix qu'il donnait la route au postillon.

— Je n'y comprends rien, répétait Guichard, on n'est pas bête comme cela. C'est trop facile. Je vole l'argent du gouvernement.

Lorsqu'il eut franchi la frontière, il fut énormément intrigué.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien aller faire en Italie ? se répétait-il. Ces deux bons-hommes-là ne se sont pas rendus à Valencay pour leur plaisir. Ils doivent avoir une dépêche verbale ou écrite à faire passer en Espagne. La police était prévenue de leur arrivée. Des agents royalistes devaient communiquer avec Ferdinand VII. J'arrive, je les trouve, et il n'y a pas d'erreur. Ceux-là sont des royalistes s'il en fût. Donc tout était exact. Jusqu'à présent je comprenais bien. Mais le voyage en Italie, vrai, je m'y perds.

A Gênes, sa curiosité soumise déjà à une rude épreuve devint de l'inquiétude. Mais cette inquiétude se transforma en désespoir comique lorsqu'il vit une felouque s'éloignant à force de voiles et emportant nos trois amis vers la haute mer.

— Ils me jouent ! les gueux ! les bandits ! cria-t-il sur le rivage. Ils se sont moqués de moi : cherche maintenant ! . . .

Et Guichard, sous les yeux stupéfiés des deux subalternes qui l'avaient accompagné, s'arracha plusieurs poignées de cheveux.

CHAPITRE V

UNE VIEILLE HAINE

Tout semblait réussir au gré des désirs du baron Chauvières. Ses fréquentes excursions à Saint-Eustate, sous le prétexte de visiter sa femme et sa fille, l'avaient convaincu de la tranquillité parfaite du monastère et de ses hôtes.

Sur ce point, la quiétude était parfaite. D'un autre côté, à Soria même, les approvisionnements s'accumulaient en quantité considérable ; l'âpre fournisseur songeait en frémissant d'aise aux bénéfices incalculables qu'il ne manquerait pas de réaliser.

De plus ! il était débarrassé de Guichard.

Donc convaincu que l'insurrection était définitivement étouffée, non seulement dans la province de Logrono, mais dans tout le nord de l'Espagne, il jouissait donc de ses succès, et ne songeait qu'à un riant avenir. Ce calme devait être brusquement interrompu. Un matin que, dans son cabinet de travail, il venait de congédier le dernier employé, et dépouillait un volumineux courrier, la porte s'ouvrit violemment et un homme pénétra sans crier gare dans le cabinet. C'était Guichard.

Le baron ne put s'empêcher de se reculer en sursaut.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? demanda le fournisseur d'une voix rude. J'avais acheté votre départ.

— Bon ! des reproches à présent. Vos vingt mille francs ! Ils sont loin. Cependant, ce n'est pas par intérêt que je viens à vous. Je ne vous demande rien. J'en rapporte simplement cette fois à votre générosité.

— Vous avez manqué à votre promesse et vous n'avez rien à attendre de moi.

Je ne veux pas que vous séjournez ici. Votre présence chez moi est impossible.

— A cause de la petite. Pardon, à cause de votre fille. Vrai, baron, je n'ai pas cessé un seul instant, durant mes voyages d'y penser. Mon cœur est plein de son image. Et je suis convaincu qu'un jour où l'autre, baron, vous deviendrez raisonnable et vous consentirez à faire le bonheur de deux êtres si bien créés l'un pour l'autre.

— Vous avez tort de me pousser à bout, reprit le fournisseur d'une voix sourde, tandis que le sang de la colère gonflait, à les faire éclater, les veines de son cou, vous avez tort de jouer le jeu auquel vous vous livrez. Savez-vous que, sur un signe de moi, je pourrais vous faire fusiller comme espion.

— Me faire fusiller ! baron, je vous en défie. Mettre à mort un agent supérieur de la police de M. de Rovigo ! Vous n'y songez pas, cher ami, et définitivement le bon sens a démenagé de votre cervelle. Surtout que maintenant je vous apporte de bonnes nouvelles et des renseignements précieux, et voilà la façon dont vous en êtes reconnaissant

—Une nouvelle, ne put s'empêcher de demander Chauvières.

—Ah! votre curiosité est éveillée, reprit Guichard, attendez un instant. Je ne vous ferai pas languir. Comme agent de police, on m'a donné à filer deux gentilshommes que l'on suspectait avoir une mission en Espagne, les renseignements étaient exacts, j'arrive à l'endroit d'où mes gens étaient signalés, je les ai vus et j'ai reconnu...

—Qui donc?

—Des gens dont on se croyait si bien débarrassé depuis longtemps. J'ai reconnu René de Pennors, le marquis de Kermarc et jusqu'à ce da. né de Jacques Diéras, mon ennemi personnel, qui se tenait derrière la voiture.

—René! cria-t-il, René! Malédiction!...

—Calmez-vous, baron, fit timidement Guichard, épouvanté réellement cette fois de ce terrible accès de fureur. Ne criez pas si haut, on pourrait vous entendre et un domestique entrant et vous voyant dans cet état se livrerait certainement à des suppositions fâcheuses.

—René, répétait le baron, en courant et en grinçant des dents. René... après quinze ans, ma haine est la même. Pennors, Kermarc, Diéras! Noms maudits. Où sont ils, où se trouvent-ils? Je veux les avoir là sous mes pieds, je veux, je veux...

Il n'acheva pas. Un étouffement venait de le saisir à la gorge. Il fut obligé de se laisser tomber sur un divan.

—René!... où sont-ils, dis-le moi, tu auras tout ce que tu voudras. Tu as bien fait de revenir. Je te demande pardon. Mais donne-les moi, ces nobles! ces gentilshommes! et il laissa échapper en éclat de rire sinistre.

Guichard s'était approché de lui et lui prodiguait des soins, lui faisait des ablutions d'eau froide et essayait de le faire respirer.

—Quand je vous disais, reprit-il, lorsque le baron fût un peu calmé, quand je vous disais que vous seriez satisfait de mon retour. Ah! vous ne parlez plus de me faire fusiller maintenant. Je ne vous en veux pas, allez. J'ai bon cœur, moi. Tenez, baron, une gorgée d'eau, cela va vous remettre.

—Où sont-ils? répéta une fois encore le baron.

—Ça, répondit Guichard, je n'en sais rien. Ils m'ont planté grossièrement sur le quai de Gènes. C'est là que je les ai perdus. Ils ont pris la mer. Pour moi, ma conviction est qu'ils sont en Espagne. Seulement où? C'est grand l'Espagne...

Le baron n'avait entendu qu'un mot: "Ils sont en Espagne!" et ce mot lui était demeuré dans l'oreille.

Il se leva. Son parti était pris.

—Ils sont en Espagne, dis-tu, c'est certain, en effet. Ils ont pris par l'Italie pour empêcher toute poursuite. Quand je devrais fouiller l'Espagne de fond en comble, il faudra bien que je les découvre. Dans quelle partie de l'Espagne? Dans l'Andalousie, c'est certain. C'est là que l'insurrection est encore dans toute sa force.

—C'est possible, c'est même probable.

—Je vais partir pour l'Andalousie peut-être demain; non, ce soir. Il le faut. Ah! ils vivent encore! ils s'agitent! ils remuent!... Cette fois c'est la dernière partie à jouer.

—Je vous accompagnerai, baron.

—Non, fit Chauvières, il faut que quelqu'un reste ici. Est-ce qu'on sait?... Je ne puis laisser derrière moi. Ah! à ces noms seuls, rien qu'à les entendre, je ne pouvais soupçonner qu'il existât encore tant de haine dans le fond du mon cœur.

C'est avec une activité réellement fébrile que le baron Chauvières fit ses préparatifs de départ. Il écrivait des instructions, donnait des ordres, prenait toutes les dispositions nécessaires, pour que les différents services qu'il avait sous ses ordres pussent marcher durant son absence.

Il se transformait; c'était une véritable métamorphose. La haine terrible qui venait de se réveiller en lui l'avait rajeuni. Ses yeux se fermaient à demi, ses lèvres se plissaient sous l'empire d'une joie féroce. On eût dit que déjà ses ennemis, ces nobles! comme il les appelait, il les tenait en sa puissance.

Même métamorphose d'un autre côté, Guichard n'était plus un objet de dégoût, de terreur. C'était Guichard, le bon Guichard, un ami. Il lui livrait ses papiers, il le mettait au courant de ses affaires avec une légèreté, une imprudence qui contrastaient singulièrement avec son caractère habituel.

Guichard allait remplacer le baron Chauvières en son absence. Il l'instituait son lieutenant et mettait tout à sa disposition.

La journée s'écoula vite dans ces préparatifs. M. Chauvières avait décidé qu'il voyagerait de nuit. Il se rendrait à Madrid d'abord ; de là, il irait en Andalousie, sous le prétexte d'y établir un centre d'approvisionnements, en réalité pour surveiller la province et tâcher d'y découvrir dans quelque coin ceux qu'il cherchait.

Guichard crut de son devoir de hasarder une observation.

—Est-ce que vous allez laisser, dit-il timidement, votre femme et votre fille derrière vous ?

Le fournisseur s'arrêta net.

En vérité, il n'y songeait plus. Il avait oublié sa femme et sa fille ; absorbé par les pensées qui étaient venues l'assaillir, il oubliait tout.

Ses sources se frocèrent. Il allait laisser sa fille non loin de ce Guichard. Lui absent, qui sait à quelles manœuvres le drôle oserait se livrer ? D'autre part, emmener la baronne et Claire en voyage, et quel voyage ! à travers un pays sillonné par des troupes, des provinces qui pouvaient s'embraser d'un moment à l'autre, il n'y fallait pas songer.

Il ne savait quel parti prendre.

Le plus sûr, cela ne le retarderait guère, c'était de se rendre à Saint-Eustate, de recommander à dom Inédo sa femme et sa fille, et de le prier d'interdire l'accès du couvent à un visiteur français, d'où qu'il vint.

Comme cela, si Guichard avait quelques fantaisies galantes, s'il lui prenait l'envie de gravir le flanc de la sierra de Urbion, pour venir faire sa cour à Mlle Chauvières, en l'absence de son père, ledit Guichard se casserait le nez contre les lourdes portes de Saint-Eustate, et le baron était bien certain que, sur sa recommandation, elles demeureraient hermétiquement fermées.

Après s'être livré à ces réflexions, qui exigèrent un certain laps de temps, le fournisseur répondit à Guichard :

—Non, je voyagerai seul. Dans les conditions où je vais le faire, il m'est impossible d'emmener ces deux dames avec moi.

—Vous me permettez bien, baron, d'aller leur présenter mes respectueux hommages ? demanda insidieusement l'espion en prenant une allure de fatuité comique.

—Je vous en dispense, répondit M. Chauvières ; d'abord, cela dépend du prier du couvent, et je doute fort qu'il vous donne l'autorisation que vous réclamez. Or, vous le comprendrez, je l'espère, mille précautions sont à prendre pour ne point froisser les susceptibilités et les superstitions des habitants de cette contrée. N'insistez donc pas. Mon voyage ne saurait être de longue durée. A mon retour, nous verrons.

—Ouais ! fit mentalement Guichard, ce vieux criminel veut me jouer sous jambe. Il se trompe, s'il croit que je me laisserai faire.

Vers le soir, au moment où les ombres allaient envahir la montagne, la berline du baron gravissait la pente de la sierra.

Il apercevait déjà les tourelles du monastère, quand, dans le lointain, plusieurs détonations le firent tressaouter.

Des coups de fusil venaient d'être tirés un peu plus loin, dans la montagne.

—Qu'est-ce que cela peut être ? se dit M. Chauvières, des bandits, sans doute.

Tout retomba dans le silence ! Il faisait nuit noire lorsqu'il sonna à la porte de Saint-Eustate.

CHAPITRE VI

DEUX SAUVEURS

C'est par Barcelone que Louis de Kernarc et René de Pennors, toujours accompagnés de Jacques Diéras, avaient pénétré en Espagne.

De là, en voyageant pendant la nuit pour ne point éveiller les soupçons, ils s'étaient rendus à Saint-Eustate, où nous les avons précédemment retrouvés.

Ceux que le baron Chauvières allait chercher bien loin étaient donc là, à deux pas de lui ; et Guichard lui-même ne pouvait guère se douter que ceux, qui l'avaient si facilement joué, étaient revenus se mettre à sa portée.

Don Inédo avait fait grande fête aux envoyés et les avaient mis en communication avec deux chefs de la conspiration.

Restait le troisième chef, El Capuchino ; on l'attendait d'heure en heure ; il longeait la crête des montagnes, avec une bande nombreuse. Il devait faire camper sa troupe dans les taillis qui entourent Saint-Eustate, et, tirant du monastère même les ressources nécessaires à l'entretien de cette troupe, il attendrait là le signal convenu.

Les campagnes devaient se soulever, et tous les Français réunis à Soria devaient, à un moment donné, être les victimes de nouvelles vèpres siciliennes.

Louis et René ignoraient ces projets sinistres. Leur mission consistait simplement à remettre des dépêches au chef espagnol.

Ceci posé, reprenons le récit, quelques instant avant les coups de fusil qui avaient si violemment intrigué le baron Chauvières.

La source renommée, à laquelle Claire allait chaque jour demander la force et la santé, était située à une courte distance de Saint-Eustate.

Claire venait là souvent, y apportant un livre, y restant de longues heures, et le soir, une fois passée la chaleur du jour, elle aimait à y séjourner, perdue dans ses rêveries, aimant à écouter dans l'ombre le murmure incessant de cette eau.

Donc le soir dont nous parlons Claire avait désiré se rendre à la source et madame Chauvières se rendit à ses désirs. Elles sortirent.

Elles n'étaient pas plutôt assises au pied des palmiers, qu'un grand bruit s'éleva autour d'elles. Une troupe d'hommes armés les entourait en vociférant.

C'étaient les éclaireurs de la troupe du Capuchino qui s'approchaient de Saint-Eustate. Ils avaient fait halte, pour se rafraîchir, au bord de la source.

L'arrivée des deux femmes les avait surpris. Ils les avaient laissées s'asseoir, et les épiaient après s'être glissés comme des couleuvres dans la broussaille.

Mais la baronne avait adressé la parole à Claire, et les Espagnols, qui prêtaient l'oreille, s'étaient aperçus qu'ils avaient affaire à deux Françaises, deux espionnes, sans doute, et, s'élançant sur elles, ils les avaient enveloppées, les mettant dans l'impossibilité de fuir.

Claire s'était tue en attendant la mort. Mais la baronne avait la frayeur bruyante. Elle poussait des cris perçants en appelant à l'aide.

Louis et René prenaient le frais sur une des terrasses de Saint-Eustate. Ils avaient entendu appeler à l'aide. S'élançant en courant, arriver dans le taillis et tomber comme la foudre au milieu des Espagnols, fut l'affaire d'un instant.

Il faisait sombre, les guerilleros s'étaient jetés sur leurs armes. Quelques coups de fusil partirent, qui heureusement ne blessèrent personne. Puis des torches furent allumées et on essaya de s'expliquer.

Kermarc et Pennors protégeaient toujours les deux femmes. Ils se doutaient bien qu'ils avaient affaire à des soldats du Capuchino, car eux seuls pouvaient, à cette heure, se trouver dans la montagne ; aussi tous les deux répétaient-ils à haute voix le nom du chef.

Tout à coup un silence se fit, et les Espagnols s'écartèrent respectueusement.

Un homme vêtu d'une robe de capucin coupée court au-dessus du genou, laissant voir des bottes de cavalier, venait d'arriver en courant auprès de la source.

Il avait l'épée au côté et des pistolets étaient passés à sa ceinture.

S'adressant aux deux gentilshommes, il leur dit en mauvais français :

— Vous avez appelé El Capuchino, messieurs, le voici.

— Nous sommes les hôtes de dom Inédo, supérieur de Saint-Eustate, dit le marquis de Kermarc en s'avancant au-devant du célèbre guerillo.

El Capuchino regarda Kermarc avec des yeux perçants. Celui-ci continua en baisant la voix :

— Nous avons même, mon ami et moi, le comte de Pennors, une mission qui vous concerne. Nous sommes chargés de vous remettre des dépêches importantes. Tout à l'heure, je pense, lorsque vous aurez renvoyé tout ce monde, nous pourrons vous les donner sans inconvénient.

— Pourquoi dès lors, demanda le chef, puisque vous étiez envoyés vers moi, avez-vous mis l'épée à la main contre mes hommes ?

— Parce qu'ils se disposaient à maltraiter deux de nos compatriotes, qui sont également les hôtes de dom Inédo. Ces deux femmes n'ont aucune importance politique ; l'une est

la mère de cette jeune fille souffrante, qui suit un traitement, et boit chaque jour l'eau de cette source. Ce sont deux créatures inoffensives ; nous vous prions donc de les faire mettre immédiatement en liberté.

—Soit, fit El Capuchino en s'inclinant. Du moment que vous en répondez sur votre tête, elles ne courent plus aucun danger.

Il prononça un ordre d'une voix brève, et les guerilleros s'écartèrent, puis, faisant demi-tour, disparurent dans le fourré. Un seul resta, tenant à la main une branche de résine allumée pour éclairer cette scène. Le chef saluant alors les deux femmes qui commençaient à reprendre courage, essaya d'excuser ses hommes de leur brutalité. Mme Chauvières et Claire ne purent y rien comprendre ; elles saisirent seulement qu'elles étaient libres, et ne couraient plus aucun danger.

La jeune fille fit quelques pas, timide, frémissante, et tendant sa petite main à René.

—Qui que vous soyez, monsieur, fit-elle, soyez assuré que jamais je n'oublierai que vous m'avez sauvé la vie.

Pourquoi s'adressait-elle seulement au comte de Pennors, pourquoi le marquis de Kermarec n'eut-il pas un mot de reconnaissance ? De cela encore elle ne s'en rendit pas compte. Dans cet acte de dévouement elle n'avait vu que René, et ne s'adressait qu'à lui.

La baronne Chauvières balbutia à son tour quelques remerciements collectifs, et encore palpitantes d'émotion, les deux femmes s'enfuirent rapidement dans la direction du couvent de Saint-Eustate.

El Capuchino demeura seul avec les deux gentilshommes.

M. de Kermarec lui remit alors les précieuses dépêches. Le chef les reçut en remerciant ; puis les trois hommes se séparèrent après s'être engagés à se retrouver à Saint-Eustate, dans l'après-midi du lendemain, auprès de dom Inédo, de Valdès et du vieux chanoine.

Cela fait, les deux amis, tout en discourant de l'aventure, reprirent à leur tour le chemin du monastère, et bientôt rien ne troubla plus dans la montagne le silence de la nuit.

—Par Dieu ! disait René à son ami, nous sommes arrivés juste à point pour arracher ces deux malheureuses femmes à un grand danger. Quelques secondes encore et c'était fini.

—Oui, répliqua tristement Kermarec, voilà les horreurs de la guerre civile qui recommencent. Vous ne croiriez pas, ami, qu'à la lueur des torches, cette ressemblance fatale m'a frappé davantage encore. Il m'a semblé que j'étais en Vendée, que nous faisons un retour de vingt ans en arrière, et que nous allons de nouveau voir couler le sang des nôtres.

René secoua tristement la tête, comme pour chasser les pensées lugubres qui venaient l'assaillir lui aussi, et en faisant un long circuit, les deux amis rentrèrent au couvent.

Pendant ce temps, le baron Chauvières était parvenu à la poterne, et, disant son nom, il s'était fait ouvrir, demandant à parler au prieur. Sa venue à cette heure insolite parut surprendre le prieur, qui ne put s'empêcher de faire voir sur ses traits des marques de vive contrariété. Cependant il donna des ordres et le baron, précédé d'un frère convers, traversa les cours et les églises, se dirigeant vers la terrasse qui donnait accès à l'habitation des deux femmes. Il les rencontra sous la charmille. Elles venaient, dirent-elles, au-devant de lui. A vrai dire, elles venaient simplement de leur échauffourée, et avaient reconnu sa voix. Ni Mme Chauvières, ni Claire n'avaient eu le temps de se remettre. Le tremblement de leur voix frappa tout d'abord le baron. Ce fut bien pis, lorsqu'il aperçut à la lueur des lampes, leurs visages décomposés.

Certainement, il se passait quelque chose d'insolite : Claire ne disait rien, une détente nerveuse s'opérait en elle, et des larmes roulaient dans ses yeux. Chauvières se recueillit pendant quelques instants, tout en causant de choses indifférentes, et en se gardant bien de questionner. Il parlait de son voyage si brusquement décidé, de son absence qui se prolongerait peu.

—Allons, dit-il en embrassant sa fille qui frissonna comme d'habitude au contact de ses lèvres, va te coucher, mon enfant. Tu as l'air très fatiguée. Repose-toi, soigne-toi bien et dans quelques jours ton père te reviendra. Il veut, à cet instant, te trouver en bonne santé.

Claire se retira dans sa chambre.

Quand le fournisseur fut seul avec Mme Chauvières, il changea de ton ; sa physionomie, qui jusqu'alors avait gardé le masque d'une bonhomie indifférente, se métamorphosa subitement.

Et pressant de questions impérieuses la pauvre femme nerveuse, il apprit tout ce qui s'était passé.

Après avoir appris tout ce qu'il voulait savoir, le fournisseur prétextait des préparatifs à faire et demanda à se retirer.

Quelques secondes après, franchissant la petite porte, le baron Chauvières se trouvait dans la montagne, et, après avoir dit adieu, cette fois pour tout de bon, à sa femme, il longea précipitamment les murs du monastère, se jeta dans sa berline, et s'éloigna dans la direction de Soria.

Lorsqu'il fut à quelque distance :

—Ventre à terre, dit-il au postillon, je suis pressé.

Guichard l'attendait.

L'espion trônait au milieu du cabinet du fournisseur. Il mettait en ordre des liasses de dossiers, des papiers importants.

—Je ne pars plus, lui dit le baron d'une voix brève.

Guichard ne put parvenir à dissimuler son désappointement.

Le fournisseur n'y prit point garde.

—Non, dit-il, mon voyage en Andalousie est devenu, je crois, inutile. Il y a du nouveau.

—Ah ! bah ! et l'espion écarquilla les yeux.

—Oui, j'ai tout lieu de supposer que ceux que nous cherchons ne sont pas à l'autre bout de l'Espagne.

CHAPITRE VII.

L'HEURE DE JUSTICE.

En quelques mots le baron expliqua à Guichard ce qui venait de se passer, l'arrestation de sa femme et de sa fille par des Espagnols armés, réfugiés dans la montagne, et l'intervention de deux gentilshommes français qui avaient fondu l'épée haute sur les bandits, délivrant ainsi les deux femmes.

L'espion l'écoutait sans mot dire. Quand le baron eut fini :

—Ce sont eux, fit-il, pour moi cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Cependant il s'arrêta en se grattant l'oreille.

—Qu'est-ce qu'il y a : demanda Chauvières avec hésitation.

—Une chose me chiffonne, répondit Guichard, c'est que Jacques Diéras n'ait été de la partie. Ces trois gaillards-là ne se quittent pas, ils n'opèrent pas l'un sans l'autre. L'absence de ce gredin de Diéras mettrait presque un doute dans mon esprit.

—Enfin, il est très facile de s'assurer de la chose, et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Si ce sont eux, je reste, et ils seront avant peu en mon pouvoir. . . Si ce ne sont pas eux, je pars pour le sud, et je suis résolu à tout faire pour les trouver.

Et les deux amis arrangeaient un plan qui devait placer les deux gentilshommes en leur pouvoir.

Pendant que l'on complotait à Soria, l'inquiétude était grande à Saint Eustate.

La sortie furtive du baron avait porté les craintes de Inédo à leur comble. L'envoyé extraordinaire devait avoir ouvert les yeux, et qui sait si, d'une heure à l'autre, on n'allait pas être attaqué.

Une chose le rassurait à demi, cependant. Si une attaque avait été à craindre, le premier soin du baron eût été d'emmener avec lui sa femme et sa fille, et de ne pas les exposer aux horreurs et aux dangers d'un combat.

—Car, se disait le prier, il n'est pas assez naïf pour croire que, s'il le réclame, on va ouvrir les portes toutes grandes, à lui et aux soldats qui l'accompagnent.

Il résolut d'en avoir le cœur net. Déjà instruit par le marquis de Kermarc de ce qui venait de se passer dans la montagne, il voulut savoir si M. Chauvières avait posé quelques questions à sa femme ; et, bien que la nuit fut avancée, il se rendit auprès de celle-ci, pour l'interroger à son tour, et tâcher de découvrir la vérité.

Mme Chauvières n'était pas couchée. Elle donnait des soins pressés à Claire qui avait eu une crise de nerfs violente et ne pouvait parvenir à la calmer.

Elle ne fit aucune difficulté pour recevoir le prieur, se doutant bien qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Elle fit le récit au prieur de ce qui s'était passé entre elle et le baron.

— Alors, dit-il en insistant, le baron de Chauvières a appris le désagrément qui vous était arrivé ?

— Mon Père, répliqua la pauvre femme très embarrassée, car elle commençait à comprendre, en les énumérant, la valeur des interrogatoires de son mari, mon Père, je n'ai pu lui cacher la vérité : il nous a trouvés toutes les deux tremblantes, le visage décomposé ; il a bien fallu lui avouer ce qui s'était passé !

— C'était votre devoir, ma fille, répondit dom Inédo, et je n'ai pas le droit de vous en blâmer. Cependant, puis-je vous demander, si d'autres questions vous étaient posées, que vous n'y répondiez qu'avec une précaution extrême ?

— J'y ai déjà songé, mon Père, mais si vous saviez quel l'homme terrible est M. Chauvières !

— Si je vous demande ceci, ma fille, réitéra le prieur, c'est que j'ai grand'peur que vos deux sauveurs ne courent un grand danger. Ils sont venus ici pour faire œuvre de dévouement ; ils se sont même jetés au-devant de vous pour vous sauver, avec un courage et une générosité que vous appréciez, j'en suis sûr, et pour tout cela ils pourraient être traités comme les pires des malfaiteurs. Qui sait même si on pourrait les arracher au dernier supplice !

Un cri de douleur se fit entendre. C'était Claire qui l'avait poussé.

Elle s'était levée, et sans bruit venait de soulever la portière qui séparait les deux appartements.

— Un danger, s'écria-t-elle en accourant à dom Inédo, et en lui prenant les mains, un danger, mon Père, avez-vous dit ? Ah ! dites, que faut-il faire ? Je veux le sauver, au prix de mon sang, au prix de ma vie. Il ne nous aurait donc arrachées à la mort que pour la recevoir de nous ! Non, mon Père, c'est impossible.

— Calmez-vous, mon enfant, répliqua le prieur avec bonté, calmez-vous, nous ferons tous nos efforts pour détourner le péril qui menace vos sauveurs. Je ne demande à vous et à votre mère, que de ne pas répondre si l'on vous interrogeait encore. Dites que les deux Français ont disparu, sont partis, que vous ne les avez point revus. C'est un pieux mensonge dont je vous absous, ma fille.

Et dom Inédo se retira, laissant les deux pauvres femmes en proie à une épouvantable inquiétude.

En sortant, il rencontra Jacques Diéras.

— Toi, lui dit-il d'un ton mystérieux, veille bien sur tes maîtres, car si les chefs français pouvaient supposer qu'ils ont apporté ici des dépêches de votre pays, ils seraient fusillés sans pitié.

— Bien, mon Père. Je veillerai. Je vous remercie. J'ouvrirai l'œil.

Le pauvre Jacques ne put dormir de la nuit. Il ne savait quel parti prendre. Il s'agissait de les surveiller sans qu'ils s'en aperçussent. Aussi, de bonne heure, monta-t-il sur une terrasse de Saint-Eustate. De là, on dominait la campagne, on apercevait la vallée et jusqu'aux clochers de Soria et des villages environnants. Il resta là de longues heures. Nul bruit ne se faisait entendre. La campagne entière dormait, écrasée par une chaleur torride. Jacques avait des yeux de lynx, des yeux de braconnier, pour m'eux dire des yeux de chouan. Vers la fin de l'après-midi, il se les frotta avec vivacité. Il venait d'apercevoir une forme indécise se glissant dans la vallée, entre les branches des arbousiers rabougris.

C'était Guichard que Jacques venait de reconnaître.

Aplati contre les roches, se dissimulant derrière la moindre pierre, profitant du plus léger accident de terrain, il avançait peu à peu le long du flanc de la montagne, évitant les sentiers perdus, et sautant d'une brousse à l'autre lorsqu'un espace dépouillé se présentait devant lui.

Tout en avançant, il ne perdait pas de vue Saint-Eustate.

L'espoir arriva bientôt à la hauteur du couvent. Là il trouva un lentisque taillé en boule. Il se pelotonna sous les feuilles, et là, bien à l'ombre, fort à l'aise, il attendit,

les yeux toujours fixés sur la petite porte, qui disparaissait presque derrière un rideau de clématites et de lianes...

De son observatoire il vit les deux femmes sortir du couvent, et bientôt après les deux français qui prenaient le même chemin.

L'espion laissa échapper un ricanement féroce.

—Tous les deux ! Pardieu ! j'ai bien fait d'attendre. Tous les deux ! L'autre ne s'était pas trompé ? Ce sont eux ! Enfin ! Et ils ne se doutent de rien. Calmes, confiants, ils sont à mille lieues de supposer qu'ils vont avoir à compter avec d'anciennes connaissances.

Il jeta encore un coup d'œil sur ses victimes. Elles avaient disparu derrière un rideau de feuillage.

Il fallait avertir Chauvières, donc se laissant glisser sur le ventre, comme un serpent qui se déroule, il se disposait à quitter son repaire, lorsque le son d'une voix humaine le fit tressaillir et glaça le sang dans ses veines.

C'était une voix connue.

—Nicolas Goujon, disait-on à côté de lui, sors de ta broussaille et viens en pleine lumière. Nous avons à causer.

—Jacques Diéras, murmura le traître. Ah ! le maudit !

—Dépêche-toi, continua le brave Jacques, ou je te brûle.

Et Nicolas Goujon, autrement dit Guichard, entendit le tac-tac bien connu d'un pistolet.

Il avait bien pris ses précautions, cependant, il s'était glissé comme un félin, comme un renard, comme une vipère.

Oui, mais il avait compté sans un braconnier de notre connaissance.

De loin, de bien loin, Jacques avait reconnu son ennemi.

Il se doutait bien que sa présence présageait un malheur, aussi il n'attendit pas plus longtemps, mais sortant du couvent il s'élança sur les traces de Guichard, pour le surprendre au bon moment, non sans avoir pu avertir les deux gentilshommes de ce qui se passait, avant leur sortie du couvent.

Donc quand il fut parvenu au gîte du traître, il se leva en sursaut, et prononça d'une voix brève et tranchante, les paroles qui avaient si fort effrayé celui-ci.

—Je suis perdu, fit Nicolas.

—Dépêche, répéta encore Jacques, je t'ai dit que j'étais pressé ; je n'ai pas le temps d'attendre.

Nicolas se décida à obéir. L'accent de Jacques n'admettait pas de réplique.

—Allons ! lui dit Jacques, quand il le vit debout devant lui, tu es pris, tu as perdu, mon gars. Jette les pistolets qui sont à ta ceinture, et sur lesquels je te défends de mettre la main. Ces messieurs sont là, tiens. J'en vois un à droite et l'autre à gauche. Tu es pris, je dis, tu es devant tes juges, et ton procès ne sera pas long.

La tête basse, affolé à la fois de rage et de terreur, Nicolas Goujon cherchait vainement autour de lui un abri, un refuge : devant ce pistolet implacable de Jacques, il reculait comme une bête fauve.

Le chouan, tout en le tenant en joue, le laissait faire, en le regardant avec un sourire cruel et railleur. A mesure que Nicolas reculait, il se contentait seulement d'avancer.

—Jette tes pistolets, je te dis, répéta-t-il.

Nicolas obéit encore. Les deux armes roulèrent sur le sol. Jacques se baissa pour les ramasser.

Nicolas profita de ce mouvement, et à corps perdu se jeta droit devant lui.

Le chouan partit d'un éclat de rire.

—T'es bête, fit-il.

Le traître recula encore. Il venait d'apercevoir, le menaçant de son épée, le marquis de Kermarc.

Il fit trois pas d'un autre côté, il faillit se heurter à la pointe de celle de René de Pennors.

—Tu as perdu, répéta Jacques, il faut payer.

Nicolas Goujon était pris dans un triangle. Il reculait toujours.

—Prends garde, lui cria Jacques, tu vas tomber.

Insensiblement, il était parvenu sur la plate-forme qui dominait la vallée, et tout en reculant, il avait le pied sur le bord du précipice.

Un pas encore, il roulait dans le vide, et allait se briser sur les roches.

CHAPITRE VIII

L'UN PAR L'AUTRE.

Nicolas Goujon jeta un regard en arrière. Il ne put retenir un cri de terreur. Derrière lui, à ses pieds, il voyait l'abîme béant qui semblait l'appeler.

—Tu comprends que tu es bien pris, fit Jacques, le moment est venu de payer tous tes crimes.

L'espion, en promenant un regard terrifié autour de lui, put se convaincre de la vérité de ces paroles.

Il était bien pris cette fois ! . . .

La partie suprême, il l'avait perdue. Comme le disait cet abominable Jacques Diéras, il fallait payer.

Jacques se découvrit.

—Monsieur le marquis, monsieur le comte, dit-il en s'adressant à Kermarc et à Penhors, vous reconnaissez comme moi ce misérable ; il a été le bourreau de tous ceux que nous aimions ; après avoir mangé votre pain, monsieur le marquis, celui de votre mère, il a mordu la main qui l'avait sauvé, la main qui l'avait nourri. Il es-avait encore aujourd'hui de nous trahir, de nous vendre et de nous perdre.

Nicolas tenta un geste de dénégation.

—Ne mens pas, je t'ai vu, répliqua le chouan avec une sombre énergie. Traître tu as été toute ta vie ; traître, tu vas mourir. Nous sommes tes juges, nous allons te tuer, fais ta prière.

—C'est-à-dire, répondit l'espion en balbutiant, que vous allez m'assassiner.

—Ah ! s'écria René, qui ne pouvait plus se contenir, si l'on faisait subir la peine du talion à tous ceux qui commettent des crimes, à tous tes pareils, qui ont souillé la France depuis tant d'années ; si nous n'avions pas été aussi généreux que stupides, nous n'aurions pas toujours été vaincus.

—On ne discute pas avec un condamné, interrompit le marquis, d'une voix grave, Jacques te l'a dit, nous t'avons condamné ; fais ta prière.

Nicolas, accroupi, replié sur lui-même, osa regarder ses juges en face. Ils disaient donc vrai, il était donc perdu ! Sans merci, sans pitié, ils allaient donc le faire mourir. Et il mourrait seul. Et l'autre, son complice, celui qui entassait millions sur millions à Soria, jouirait en paix du prix de ses vols et de ses crimes.

Oh ! que non pas ! . . .

—Arrêtez, cria-t-il, comme si, après un violent combat, il venait de prendre une décision suprême.

Les trois juges se regardèrent d'un air tout surpris.

—Vous voulez me tuer vous voulez vous venger ! Je suis pris, j'ai perdu. C'est bien. Mais je n'ai été qu'un instrument, moi ! On a fait briller de l'or à mes yeux, et comme j'aimais l'or, comme j'avais des vices, j'ai fait tout ce qui m'a été ordonné. Mais je ne suis pas seul . . . J'avais un chef, un maître. Que ne donneriez-vous pas pour le tenir là, à mon lieu et place.

Kermarc et René se consultèrent du regard. Le traître demandait à trahir encore. Ils comprenaient qu'il osait offrir un marché.

Mais Jacques n'était pas homme à se laisser jouer. Il chercha à découvrir la vérité dans l'œil du bandit.

—Que veux-tu dire ? lui demanda-t-il. Tu parles de maître, d'instrument. Pour l'instant, nous ne connaissons que toi, rien que toi. Et c'est toi qui vas payer pour tous. Tu vas mourir.

Et le Breton arma un pistolet.

—Non ! non ! cria encore le traître, au paroxysme de la rage impuissante. Non vous m'écoutez. Je ne vous dirai rien qu'un mot, rien qu'un nom, et vous m'entendrez. Rien qu'un nom, car il vous expliquera que je suis maître de tous les secrets.

—Te tairas-tu ? fit encore Jacques ? . . .

—Non je veux le prononcer, ce nom-là. C'est ma vie. Vous avez donc oublié Guermeur ! ! ! . . .

Nicolas Goujon avait raison[?], ce nom fit l'effet d'un coup de foudre.

— Ah ! fit le traître en se redressant, car il reprenait espoir, vous vous souvenez de ce nom-là. Eh ! bien ! Guermeur vit ; il vous poursuit encore ; c'est lui qui m'a envoyé pour m'assurer que c'était bien vous qui vous trouviez ici, pour vous surprendre, pour vous livrer. . . Je sais où il est, Guermeur, celui qui a tout conduit ; moi seul sais où il est, moi seul sais sous quel nom il se cache. Tuez-moi ! donc, maintenant. Et j'emporterai mon secret sous la terre et vous ne viendrez pas le chercher là.

Et, comme Kermarc, René et Jacques demeuraient terrifiés, en le regardant avec horreur :

— Ah ! c'est à moi que vous en avez, continua l'espion ; ah ! c'est moi que vous voulez faire payer pour tous. Mais vous oubliez donc ce qu'il a fait Guermeur ! Guermeur le conventionnel, Guermeur le régicide ! . . . C'est lui qui a envoyé Bouton brûler la Chaulye, monsieur de Pennors ! voulant vous prendre vous et votre mère, et cela, savez-vous pourquoi ? . . . parce qu'il aimait votre fiancée, monsieur René.

Un soupir de douleur étrangla Pennors ! . . . Kermarc le serra contre son cœur.

— Ce n'est pas tout, continuait Nicolas. C'est lui qui a fait guillotiner la comtesse de Pennors ! C'est lui qui a laissé noyer la marquise de Kermarc, qui l'a repoussée, alors qu'elle s'accrochait à la barque. Lui était parvenu à son hut, monsieur de Kermarc, il tenait votre sœur Andrée dans ses bras.

Ce fut au tour du marquis de trembler de tous ses membres.

— Andrée ! ma mère ! oh ! le misérable ! fit-il.

— Oui, le misérable ! L'est-il plus que moi, au moins ! Et c'est moi que vous voulez frapper, sans le toucher, sans le punir !

Il y eut un long silence. Les plaies douloureuses, qui saignaient toujours dans le cœur de Kermarc et de Pennors, le traître, avec ses ongles, venait de les raviver.

— Eh bien, fit Nicolas en relevant la tête et en regardant ses juges en face, je sais encore autre chose. Je sais tout. Donnez-moi la vie et je vous dis tout, et je vous mets à même de vous venger sur le vrai coupable, sur celui qui a tout fait et dont je n'ai été que l'esclave.

— Parle, répondit le marquis de Kermarc au bout d'un instant.

— Et vous me laisserez aller ?

— Et on te laissera libre.

— Oh ! merci ! merci ! fit le lâche, avec un soupir de soulagement et de joie. On eût dit que la vie lui rentrait dans la poitrine.

— Eh bien, continua-t-il, Guermeur a changé de nom. Il est riche, aujourd'hui. Il est marié. Il est baron ! oh ! pas sous son nom. Le nom de Guermeur était sali, méprisé ; le nom révolutionnaire était trop connu. Il prit le nom de sa mère. . . comme j'avais pris celui de la mienne. Il s'appelle le baron Chauvières ! Fournisseur des armées impériales, envoyé extraordinaire, et. . . il donnerait bien un des millions qu'il a volés, oui, volés, j'en ai la preuve sur moi. . . voulez vous voir ? . . . il donnerait bien un de ses millions pour vous tenir tous les trois.

La jeune fille qu'il a avec lui ! . . . Vous ne vous êtes donc pas ap. rçu comme elle ressemble à sa mère ?

— Ah ! s'écria René. . . c'était donc cette image qui me bouleversait, qui me torturait. L'enfant d'Andrée et de ce monstre. Ah ! malédiction ! malédiction !

— Oui, reprit Nicolas, la fille de Mlle de Kermarc folle, car Guermeur n'a rien respecté.

René s'avança :

— Je veux, tu entends, je veux que tu le mettes en face de moi, une épée à la main. Le sang de la pauvre martyre crie vengeance.

— Vous avez raison mon frère, dit le marquis, la vie de cet espion n'est rien. Il nous faut une vengeance plus haute. C'est le principal coupable qu'il faut atteindre.

— Oh ! je réponds bien de le trouver maintenant, fit Jacques, en recouvrant l'usage de la parole, car il avait été terrifié et anéanti par cette terrible scène

— Laissez-moi vous dire, fit encore l'espion, il a épousé une brave femme, qui a été douce et tendre pour Mlle Claire. A celle-là, ne faites pas de mal. Elle a été assez malheureuse. Sa famille l'a obligée à épouser M. Chauvières ; on le savait riche, en voie de parvenir et on ne connaissait rien de son passé. Mais elle n'a eu que des mauvais jours, la pauvre femme, car il n'est pas tendre.

—Et où est-il maintenant, demanda René ?

Nicolas Goujon se retourna ; il fit un pas en arrière, et de la main droite désigna le bout de la vallée, au fond de laquelle on apercevait, tranchant sur le vert, les terrasses blanches de Soria.

Mais le traître, dans sa terreur, avait tout oublié. Il ne s'était pas rappelé, absorbé dans son affolement, qu'il était sur le bord de l'abîme. Bien plus, dans sa rage impuissante, en piétinant, en martelant le bord de la plate-forme, il ne s'était pas aperçu qu'il ébranlait les mottes de terre et les roches qui frangeaient l'abîme. En se retournant, son pied posa à faux sur une pierre mobile, son corps oscilla. Vainement il essaya de reprendre l'équilibre, battant l'air de ses mains. L'abîme l'appelait, le vide l'attirait !! Il poussa un cri terrible, et tomba à la renverse. A quelques mètres de la plate-forme, il put saisir une brassée de lenstiques, et demeura suspendu, râclant de ses pieds le flanc de la montagne, cherchant vainement un point d'appui.

—Monsieur de Pennors, cria-t-il d'une voix étranglée. Pitié ! pardon ! à l'aide ! J'ai dit la vérité. M. de Kermarc, tendez-moi la main. Je vous en supplie ! que je me repente, que je demande pardon à Dieu de mes crimes, que je les rachète. Jacques, ne me laisse pas mourir.

Tout secours était impossible. La distance était trop grande. Les racines des lenstiques s'ébranlaient. Elles cédèrent. Et le traître, poussant un hurlement sauvage, alla se broyer, rebondissant de pierre en pierre, sur les roches de la vallée. Tous les trois ils demeuraient là, les yeux fixés sur le gouffre, pétrifiés par l'horreur.

—La justice de Dieu, fit Kermarc d'une voix lente, la justice de Dieu, elle finit donc toujours par arriver.

—Oui, répondit René, en secouant la tête, quelle mort horrible ! J'ai encore son hurlement dans l'oreille.

—Ma foi, mes chers maîtres, conclut Jacques à son tour, je ne partage pas vos attendrissements. C'est une fière canaille de moins, voilà tout. Il n'était point beau en tombant. On eût dit que tous les chiens de l'enfer lui dévoraient déjà le foie.

—Paix au mort ! répondirent Louis et René d'un commun accord.

—Bon cela ! murmura le chouan, je le déteste aussi bien mort que vivant. Avec cela que, s'il avait pu nous tenir, il n'aurait point trépigé sur notre cadavre !

—Tais-toi, Jacques, fit René d'un ton sévère. Je t'ai entendu. C'est mal ce que tu dis là. Paix au mort ! je te le répète... mais guerre au vivant ! Ce misérable avait raison, il n'était qu'un vil instrument, il n'était que le bras. La tête reste ! Celui qui a tout fait, tout ordonné. Cette tête ! il faut l'avoir, il faut la couper nous-mêmes, dussions-nous nous faire bourreaux.

—Oui, répondit le marquis, coûte que coûte, nous devons rester en Espagne jusqu'à ce que justice soit faite. Et croyez-le, ami, j'ai confiance : cette fois, Dieu nous aidera.

Pennors et Kermarc, lentement, quittèrent le bord de la plate-forme, se dirigeant vers Saint-Eustate.

Il fallait aviser ; l'ennemi qui se trouvait à Soria était puissant et fort. Au milieu de cette ville il était entouré des troupes impériales, et un serment solennel empêchait Louis et René de combattre. Que faire ?

La nuit les deux amis ne purent dormir. Ils se promenaient sur la terrasse qui domine la vallée, ne quittant pas Soria du regard, se disant avec une rage folle que là reposait leur ennemi, libre, tranquille et impuni.

C'eût été folie, cependant, d'aller, à eux trois, attaquer la bête féroce dans son fort. Il fallait attendre, trouver un moyen.

Jacques se frappait la tête, la creusant vainement pour tâcher d'y découvrir un plan.

Le pauvre garçon ne comprenait qu'une chose, l'attaque de front, tête baissée, il n'était bon ni pour l'astuce, ni pour la ruse.

Tandis que nos trois amis rongeaient leur frein sans patience, attendant avec une véritable rage le moment de se ruier sur leur ennemi, une tempête non moins violente tourmentait le cœur de la fille du régicide.

Inquiète, comptant les heures, vivant au milieu des plus douloureuses angoisses, la malheureuse Claire méditait, en se les répétant sans cesse, les paroles menaçantes de dom Inédo.

Celui auquel elle avait voué un amour idéal, celui pour lequel elle professait une véritable culte, pour lequel elle se sentait tout un monde d'ineffables tendresses, celui-là qui

l'avait sauvée du trépas au péril de ses jours, celui-là courait un grand danger.

Mais Claire était impuissante et était réduite à se promener sur l'une des terrasses. Du regard, elle cherchait vainement René ; elle espérait, elle attendait sa présence.

Lui ne pouvait jeter les yeux sur ce pavillon qu'habitaient Mme Chauvières et la jeune fille, sans se sentir le cœur torturé par une épouvantable douleur.

La fille d'Andrée ! reposait là à quelques pas de lui. Certes, le pauvre être était innocent de ces horribles crimes, mais le sang de Guerneur coulait dans ses veines, et, tout en retrouvant en elle les traits de cette morte adorée, toujours pleurée, toujours chérie, René ne pouvait se défendre à son aspect d'une invincible répulsion.

Le soir était venu, après une journée aussi accablante que celle de la veille, journée qui s'était écoulée calme et tranquille, sans justifier les appréhensions de dom Inédo. Une lune claire, étincelante, avait succédé à un soleil brûlant. Elle blanchissait les façades du monastère et illuminait les cours. Seules, les charmilles demeuraient dans l'ombre, écrasées par la chaleur persistante de l'atmosphère.

René traversait un des cloîtres quand il s'arrêta épouvanté. Claire était devant lui.

Elle l'avait attendu, elle l'avait épié tout le jour la pauvre enfant voulait lui dire qu'un grand danger le menaçait et aussi que, s'il s'était dévoué pour elle, elle était prête à se sacrifier pour lui.

René eut un mouvement d'horreur.

C'était Andrée ! Andrée profanée ! qui était devant lui ! Il ne pouvait prononcer une parole, un tremblement nerveux agitait tout son être ! A l'aspect de cette enfant, toutes les larmes qu'il avait déjà versées s'amoncelaient sur son cœur et semblaient retomber sur lui. Enfin, ses lèvres contractées se desserrèrent.

— Andrée ! Andrée ! murmura-t-il.

— Andrée ! répéta Claire comme un écho. Vous appelez Andrée ! . . . Je me nomme Claire.

L'enfant ignorait jusqu'au nom de sa mère ! . . .

— Pardon, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, pardon, monsieur ; mais vous avez été si bon, si généreux pour moi, que je dois venir à vous dans cette circonstance. Savez-vous qu'un danger, un péril imminent vous menacent, savez vous . . .

Elle ne put achever.

Une ombre énorme venait de surgir de la charmille, et s'élançait sur elle ! . . .

C'était Guerneur !

Tout le jour précédent, toute la nuit, toute la journée du lendemain, il avait attendu son espion.

A bout de patience, il avait voulu voir par lui-même, et le soir venu, sans bruit, il gravissait à son tour le flanc de la sierra.

Un des hommes de Nicolas, envoyé le matin à la découverte, avait rapporté l'empreinte de la serrure. Une clef avait été fabriquée en quelques heures. Guerneur parvenu à la petite porte, put donc l'ouvrir sans difficulté. Il se disposait à pénétrer dans le pavillon habité par les deux femmes, lorsqu'un bruit le fit tressaillir.

Il venait de reconnaître la voix de sa fille.

Cette voix tremblante, affectueuse, émue, s'adressait à un personnage invisible, mais la haine de Guerneur l'avait reconnu. C'était son ennemi, c'était Pennors, René de Pennors ! et c'était à lui que la fille d'Andrée venait offrir son secours et sa tendresse.

Guerneur oublia tout, et sa prudence et sa lâcheté habituelles. La rage lui fit abandonner toute mesure, et il s'élança au-devant de René.

— Misérable ! s'écria-t-il d'une voix étranglée. Misérable ! je vais te tuer.

Et prenant un pistolet à sa ceinture il fit feu. Mais Claire avait vu. A corps perdu elle s'était jetée sur René, le protégeant de tout son être en étendant les br. s. Elle ne put retenir un cri de douleur. La balle l'avait frappée. Ce fut sur le cœur de celui qu'elle venait de sauver qu'elle alla tomber défaillante. Guerneur avait jeté son arme.

— Ma fille ! j'ai tué ma fille ! hurla-t-il en s'arrachant les cheveux.

On accourait de toutes parts, les moines et les serviteurs sortaient des cloîtres, au bruit de la détonation. René avait reçu Claire dans ses bras.

— Pauvre victime, dit-il, pauvre enfant ! . . . Et c'est pour moi !

— Sauvé, répétait-elle en rendant son âme, qui s'échappait avec des flots de sang. Sauvé par moi. Oh ! que vous avez été bon, mon Dieu ! que je vous remercie !

En voyant tomber sa fille, Guerneur s'était enfui. Toute une meute vengeresse s'é-

taut élanée sur ses traces. La tête perdue, il perçait droit devant lui comme un fauve qui fonce. Au bord de la terrasse, il trouva la petite porte entr'ouverte et se jeta dans la montagne. Il courait ! il courait ! ivre, fou !

— J'ai tué ma fille ! répétait-il, j'ai tué ma fille . . .

Et il roulait dans les ronces, sur les pierres, ne sentant ni les épines, ni les roches qui lui déchiraient le visage et les mains. Il arriva ainsi aux pieds de la sierra, et toujours courant, se dirigea vers la ville. Un groupe de soldats stationnait devant la porte. Il se fit un grand silence à son aspect. Les soldats entr'ouvrirent leur rangs. Et alors, à la lueur des torches, il aperçut un cadavre étendu sur une civière. C'était celui de Nicolas Goujon. En même temps un colonel s'avança vers lui et lui mit la main sur l'épaule.

— Chauvières, dit-il, je vous arrête. On a trouvé cet homme sans vie au pied de la montagne. En le fouillant on a saisi un papier qui vous accuse de faux, de vols. Cet homme, votre complice sans doute, précise les faits. Vos comptes sont saisis. Je vous arrête.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

1814

VIVE LE ROI !

La Restauration était venue, et le "retour des Bourbons, au dire du conventionnel Carnot, dans son mémoire publié en 1814, produisit en France un enthousiasme universel. Ils furent accueillis avec une effusion de cœur inexprimable. Les anciens républicains partagèrent sincèrement les transports de joie commune. Napoléon les avait particulièrement tant opprimés, toutes les classes de la société avaient tant souffert, qu'il ne se trouva personne qui ne fût réellement dans l'ivresse."

Le roi débarqua à Calais le 20 avril, 1814 ; son voyage à Paris fut une marche triomphale.

Ce fut le 3 mai que Louis XVIII fit son entrée à Paris. A onze heures du matin, il partit de Saint-Ouen au milieu de tout un peuple accouru à sa rencontre.

Le roi était dans une calèche attelée de huit chevaux, ayant à ses côtés Mme la duchesse d'Angoulême, devant lui les deux princes de Condé, à la portière de droite le comte d'Artois, à la portière de gauche le duc de Berry, l'un et l'autre à cheval. Derrière la voiture, également à cheval, venaient les maréchaux, une foule de gentils-hommes, de royalistes ; enfin la cavalerie de la garde nationale, commandée par le comte Charles de Damas. Quelques compagnies de la garde impériale formaient l'escorte.

Kermarc et Pennors étaient à cheval. La veille, à la réception de Saint-Ouen, le roi leur avait dit :

—Messieurs, je veux que vous soyez de cette fête. Je veux vous voir à mes côtés.

Jacques les suivait. Il n'aurait pas donné sa place pour un empire.

A tout instant, René était obligé de se retourner pour le faire taire ; le chouan, affolé par le triomphe de son roi, poussait des cris sauvages de bonheur et de joie.

Tout à coup, Jacques s'arrêta au milieu d'un cri de : Vive le roi ! qu'il laissa inachevé, et il poussa une sourde exclamation d'horreur.

Son enthousiasme venait de disparaître, pour faire place à l'angoisse, au dégoût.

—Là ! là !... dit-il à Louis et à René en leur désignant un homme dans la foule, c'est lui, c'est bien lui.

Les deux frères d'armes frémirent à leur tour. Un regard lugubre, hideux, un regard de vieille hyène, estropiée et abêtie, venait de le frapper en pleine face. Sans dire un mot, sans le nommer, eux aussi le reconnurent. C'était Guerneur.

En haillons, déguenillé, sordide, les cheveux et la barbe hirsutes, le régicide était immonde et atroce.

La bouche ouverte, les traits avachis, tirillés par une contraction grimaçante et douloureuse, constamment secoués par un tremblement sénile, tel il se montra aux regards terrifiés de Pennors et de Kermarc.

Seuls les yeux, ces yeux fauves, conservaient une lueur d'intelligence. Le vieux monstre gardait encore assez de lucidité pour comprendre et souffrir.

Il était là, au milieu de cette foule qui acclamait le roi, et chaque cri répondait dans sa poitrine, en lui disant : A quoi tes crimes t'ont-ils servi ?

A Soris, jeté en prison, il avait été conduit sous bonne escorte en France où son procès avait été instruit. Il n'avait été ni long, ni difficile. Les faits étaient là, patents

Le petit dossier composé à la hâte par son complice s'était trouvé en tout point exact. On n'avait pas eu la peine de chercher ; sur les indications de Nicolas Goujon, la justice était allée à coup sûr. Les vols, les faux, tout cela éclatait à tous les yeux.

De cette scandaleuse fortune, qu'allait-il rester ? Rien.

Le misérable était obligé de rendre gorge ! Dépouillé de tous ses biens iniquement conquis, il subissait, en outre, la dégradation. Le baron Chauvières redevenait ce qu'au fond il n'avait jamais cessé d'être, le régicide Guerneur ! . . . La baronne Chauvières s'enfuyait épouvantée, abandonnant le monstre à la justice.

Enfin Guerneur était condamné à trois ans de prison ; sa peine venait de finir à la rentrée du roi.

Mourant de faim, sans ressources, il avait voulu voir cependant ! . . . Et devant lui les objets de ses haines se dressaient tout à coup, debout, triomphants, tandis que lui, le mendiant, se traînait avec peine, ruiné et vaincu.

Avec dégoût Kermarc et René détournèrent la tête. Guerneur les avait reconnus ; un tremblement plus fort secouait tous ses membres, une souffrance infernale se lisait dans ses yeux.

Jacques lui-même sentit son cœur se fondre. Devant tant de misère, il n'y avait place ni pour la haine, ni pour la vengeance.

— Ah ! le vieux brigand, fit-il, comme il serait heureux de mourir ! . . .

Au même moment un officier de service s'approchait d'eux.

— Messieurs, leur dit-il, de la part du roi ; Sa Majesté désire vous voir aux Tuileries, ce soir. Il y a grande réception.

Le soir, la foule des courtisans était immense.

Le roi adressa aux gentilshommes les paroles les plus flatteuses. René et Louis se retirèrent de bonne heure. La joie qu'ils éprouvaient ne pouvait leur faire oublier les douleurs passées.

— René, fit le marquis, si vous voulez, nous allons repartir pour Nantes. Kermarc est encore debout. Nous allons nous enterrer là. Les princes n'ont plus besoin de nous, et nous n'avons rien à leur demander.

— Oui, répondit Pennors, en secouant tristement la tête. Partons vite ; aussi bien nous sommes déplacés dans cette foule. Le roi et les princes ne peuvent nous rendre ceux que nous avons perdus. Le pauvre Jacques va être bien heureux de revoir sa Bretagne.

Et les deux amis quittèrent le palais au moment où les courtisans, ravis, se répétaient un mot du roi :

— Messieurs, avait dit Louis XVIII, il n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'un Français de plus.

EIN.

Demandez notre catalogue de romans et de musique envoyé gratis sur demande.
Voyez LES AVANTAGES AUX ABONNÉS première page de ce numéro.

POUR PARAÎTRE LE 1^{ER} AVRIL

LE ROI DE PARIS

PAR JULES MARY

Le roman le plus émouvant et dramatique parmi les ouvrages de ce remarquable auteur. Tous ceux qui ont lu LA VENGEANCE DU FIANCÉ et TRAHISON VAINCU PAR L'AMOUR sauront d'avance le plaisir qu'on leur prépare. Ce roman sera envoyé à toute adresse sur réception de 10 centins en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

Adressez

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,
25, rue St-Gabriel, Montréal, Can.

PRIMES ! PRIMES !

Ce Coupon est toujours bon

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme Prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**PERE ET FILS**," par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 40800 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PERE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICETRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTERIEUX**," (2 magnifiques volumes) roman canadien émouvant, par Dr V. EUGENE DICK.

COUPON.

A

MM. LEPROHON & LEPROHON, *Éditeurs*,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....
189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer
comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

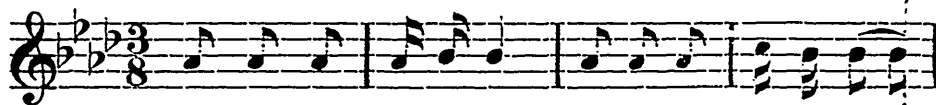
Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

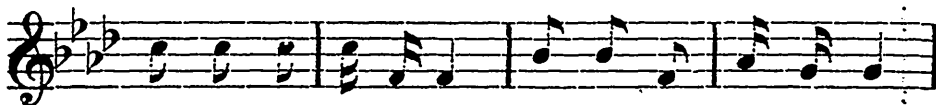
Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

ELLE NE CROYAIT PAS...

ANDANTINO.



El - le ne croy-ait pas, dans sa can - deur na - i - ve,



Que l'a - mour in - no - cent qui dor - mait dans son cœur



Dût se chan - ger un jour en une ar - deur plus vi - ve,



Et trou - bler à ja - mais son rê - ve de bon - heur!..



..... Pour rendre à la fleur é - pui - sé - e, Sa frai -



cheur, son é - clat ver - meil. O..... prin -



temps, don - ne lui ta gout - te de ro - sé - - e!

— GR AT IS —

Voulez-vous recevoir la

Bonne Litterature Francaise

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

Pendant un an gratis ? C'est tres facile

Envoyez-nous les noms de quatre de vos amis qui desirent s'abonner à LA BONNE LITTERATURE FRANÇAISE avec le montant de leur abonnement (\$1.00 chacun) pour une année et nous vous l'adresserons pendant un an gratuitement.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour prendre des abonnements et aussi pour vendre

La Bonne Litterature Francaise

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

Nous accordons une remise liberale à nos agents. Ecrire pour conditions, à

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

25 rue St-Gabriel, - - - Montreal, Can.

Pour conserver les volumes parus de

LA BONNE LITTERATURE FRANCAISE

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

Nous sommes dès à présent, en mesure de fournir à nos lecteurs une belle couverture moitié prix, chaque couverture est disposée de façon à contenir 6 numéros de LA BONNE LITTERATURE FRANÇAISE.

Cette couverture faite avec un carton très fort et ornée d'une toile noire est en vente à nos bureaux au prix de vingt centins seulement et de 25 centins chez nos agents qui vendent.

LA BONNE LITTERATURE FRANCAISE

Pour la recevoir de nos bureaux, ajoutez 5 centins pour la poste, ce qui portera le prix de la couverture à

25 CENTINS franco

LEPROHON & LEPROHON, Libraires-Editeurs

25, RUE ST-GABRIEL, MONTREAL, CAN.

EDITION CANADIENNE A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Ces ouvrages sont des reproductions dans un nouveau format de livres français très dispendieux. Nous épargnons au lecteur une forte dépense en leur présentant les histoires mentionnées ci-dessous aux prix indiqués.

" La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35
" Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50
" Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50
" La Mayeux," par X. de Montepin.....	40
" L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25
" Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15
" Le Drame de Bicêtre " ou Amour et Haine.....	25
" Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Agremont.....	50
" L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....	35
" Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....	70
" François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Mar- mette, 1 fort vol. in-12.....	50
" Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....	50
" Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de " Gustave".....	50
" Le Manoir de Villerai," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....	30
" Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....	30
" Le Chemin des Larmes,"..... 25c., par poste	30
" La Forêt de Bondy." Magnifique volume illustré.....	25
" Le Siège de la Hochelle," par Madame Genlis.....	25
" Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Pourcé, prisonnier d'état en 1538.....	25
" Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage..... 50 cts. Par poste.....	55
" Gabrielle," par Emile Richebourg..... 25 c., par poste.....	50
" Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....	15
" Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....	15
" Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....	15
" Prima Vera," par M. Maryan.....	10
" Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....	10
" Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....	50
" Charge d'Âme," par Jeanne Mairêt, auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p..	15
" Mille et une Nuits,".....	50
" Secrétaire Universel,".....	25
" Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" " Blessé au cœur," " La fée printemps," etc..... 35c., par poste	40
" Vengeance Fatale " roman canadien par L. C. W. Dorion.....	25
" L'Enfant Mystérieux " 2 vols, par Eug. Dick.....	50
" La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1833 par Jean d'Erbrée.....	15
" Le Secrétaire Canadien. Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc....	25
" La seule et vraie Clef des Songes ".....	0
" La Clef des Songes ".....	15
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommo- dements, demande en mariage, etc.....	10
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier	15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Rousseau.....	50
" L'Enfant du Forçat," par Louis Létang. Grand drame de la vie réelle en trois parties contenant 24,530 lignes de matière à lire.....	50
LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Lafamme au gouvernement.....	10
ORIGNAUX ET DETRAQUES.—Douze types Québécois par Lonis Fréchette... ..	50
L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle, contenant 49,140 lignes de matière à lire.....	50
" Les Perce-Neige " poèmes de Pierre Legendre.....	35
DEBACLE, histoire de la guerre 1870-71.....	25
" Dix années de Torture ".....	15
" L'épouse enchaînée ".....	15
" Noces d'Or de la St Jean-Baptiste 1824 à 1834 ".....	50
" Une de perdue deux de retrouvées ", par G. de Boucherville (2 vols).....	2.00
" Chroniques canadiennes," par Arthur Buies.....	75

Abonnez-vous à " La Bonne Littérature Française," (voir coupon.)

La Societe Nationale de Sculpture

Incorporée par Lettres Patentes,
le 18 juin 1895.

FONDÉE DANS LE BUT DE RÉPANDRE ET DE
DÉVELOPPER L'ART DE LA SCULPTURE . .

Capital Actions - \$50.000

DISTRIBUTION DES PRIX

1 Lot valant	- - - - -	\$1,500	\$1,500
1 "	- - - - -	400	400
8 "	- - - - -	25	200
10 "	- - - - -	10	100
40 "	- - - - -	5	200
100 "	- - - - -	"	200
300 "	- - - - -	1	

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	- - - - -	1	100
100 "	- - - - -	1	100
999 "	- - - - -	1	999
999 "	- - - - -	1	999
<hr/>			
2658			\$5098

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fait par un comité de citoyens connus et dignes de confiance.

PRIX DU BILLET



TIRAGE

10 CENTS

Tous les Mercredis

Dans le Bureau de la Société, Rue St-Laurent

J. A. de BEAUFORT,
Secrétaire-Correspondant.

BUREAU PRINCIPAL : 104, ST-LAURENT, MONTREAL.

On demande des agents responsables pour la Compagnie.

Mentionnez LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE chaque fois que vous écrivez à la Compagnie

Dr J. G. GENDREAU,
 CHIRURGIEN-DENTISTE
 29 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
 Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par
 anesthésie. Dents posées avec ou sans palais
 d'après les procédés les plus nouveaux.
 Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2318.

DOMINION TOILET SUPPLY COY

AGENCE PRINCIPALE:
 Dominion Steam Laundry: 623 rue St-Laurent
 (TELEPHONE BELL: 6184)
 Abonnez-vous à cette maison de confiance. Néces-
 saire de toilette avec horloge. Service 25c par semaine.
 Faites enregistrer votre abonnement sans retard.



Morceau Choisi

"CONNAIS-TU LE PAYS."

Romance tirée de l'opéra "Mignon" avec
 accompagnement pour piano

PRIX, ————— 25 CENTS.

—CHEZ—

LEPROHON & LEPROHON,
 25 ST-GABRIEL, Montréal.

BURNETT'S CITY EXPRESS.—For the removal of
 Furniture, Pianos, Baggage, etc. Safes Hoisted and
 Lowered to and from all parts of the City. Large
 Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties.
 Terms Moderate.

Office 339 St James Street
 Telephone 2636. Montreal.

DENTISTE

M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-
 Laurent. Satisfaction complète pour tout ce qui con-
 cerne l'art dentaire, tels que dents posées sur racines
 avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentine
 etc. Administration du gaz. *Extraction sans douleur.*

**N. LEVEILLEE, MARGHAND
 TAILLEUR**

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 $\frac{1}{2}$ Rue St-Laurent, Montréal.

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds
 de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

Pianos! Pianos!

Epargnez votre argent en vous adressant à

HURTEAU & FOUCHER,

1626 Rue Ste-Catherine.



Le meilleur magasin pour vous procurer un
 instrument de première classe avec peu d'argent,
 toujours en main les pianos des plus célèbres
 manufactures Canadiennes et Américaines, que
 nous vendons pour du comptant à des prix dé-
 fiant toute compétition, ou avec les conditions les
 plus faciles. Ne faites pas votre choix avant de
 venir nous voir.

HURTEAU & FOUCHER,

Bell Telephone 6718. 1626 Rue Ste-Catherine.

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE EN FEUILLE

